

PIERRE DUMOULIN

HILDEGARDE DE BINGEN

Prophète et docteur
pour le troisième millénaire



EdB

Proclamée « Docteur de l'Église » le 7 octobre 2012, Hildegarde de Bingen (1098-1179) est la quatrième femme gratifiée de ce titre depuis l'origine du Christianisme. Mondialement connue pour ses œuvres musicales, ses enluminures, sa connaissance des plantes médicinales et parfois pour ses recettes de cuisine, cette abbesse bénédictine est avant tout une maîtresse spirituelle divinement inspirée. Ce livre aborde le thème peu étudié en France de son apport théologique et éclaire ainsi la raison de cette proclamation papale.

Hildegarde élabore une anthropologie novatrice, veut guider les âmes et régénérer l'esprit. Son génie est de proposer une conception intégrale de la personne : « Le corps est l'atelier de l'âme où l'esprit vient faire ses gammes ». Ses trois livres de visions nous introduisent dans une sagesse chrétienne. Le premier indique la voie, le second donne les moyens, le troisième décrit le but à atteindre : une harmonie de l'univers renouvelée grâce à la transformation intérieure de l'homme. Toute la richesse de l'Occident chrétien est ici synthétisée.

C'est afin de découvrir la pleine modernité de la spiritualité d'Hildegarde et son génie que Pierre Dumoulin, latiniste, nous fait découvrir de larges extraits de ses écrits qu'il a lui-même traduits ou remis au goût du jour. Il révèle tout d'abord le caractère prophétique d'une personnalité qui a marqué son siècle et qui reste très actuelle, puis il présente ses trois principales œuvres où ont été cueillies des perles qui n'ont pas d'âge.



Le père Pierre Dumoulin (né en 1961) est prêtre du diocèse de Monaco et recteur de l'Institut de Théologie de Tbilissi (Géorgie).

Depuis une quinzaine d'années, il participe à l'Université d'été Sainte Hildegarde, dans le Var, et organise tous les ans des retraites sur la spiritualité de la Sainte. Il a enregistré des émissions de télévision et radio sur le sujet. Il est intervenu au Congrès International sur sainte Hildegarde à Gand (Belgique) en juillet 2011.

Ouvrages du même auteur aux Editions des Béatitudes :

Une souffrance féconde, de Job à Jean-Paul II, 2011.

La Messe expliquée pour tous, 2008.

Qu'est-ce que l'âme ? 2007.

Un art de vivre, la Sagesse de Salomon, 2005.

L'heure de Jésus, St Jean (13-21), 2003.

L'évangile des signes, St Jean (1-12), 2002.

L'Apocalypse, l'unique combat, 1998.

Source de vie-Les sacrements, 1997 (épuisé *).

*Disponible en livre numérique à télécharger sur notre site internet :
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-540-7

© Éditions des Béatitudes

Société des Œuvres Communautaires, septembre 2012

Conception de la couverture : © Martin Casteres - MC-DESIGN

Illustration de la couverture : Détails d'une illustration
du *Livre des Œuvres Divines* (Biblioteca Statale, Lucques, Italie)

PIERRE DUMOULIN

HILDEGARDE DE BINGEN

*Prophète et docteur
pour le troisième millénaire*

EdB

Prière à l'Esprit Saint

Ô Feu de l'Esprit consolateur, vie de la vie de toute créature, Tu es saint, toi qui donnes vie à toute beauté,

Tu es saint, toi qui daignes répandre ton baume sur ceux qui sont brisés, Tu es saint, toi qui purifies les blessures les plus souillées !

Ô Souffle de sainteté, Feu d'amour,

Délice intérieur qui remplis nos cœurs du parfum des vertus, tu es saint !

Ô Source limpide où se mire ce que Dieu anime

Toi qui recueilles les exilés et recherches les égarés !

Bouclier de vie, sûre protection des membres de l'Église, Ceinture d'honnêteté, Salut des bienheureux,

Veille sur ceux qui sont captifs de l'Ennemi,

Délivre de leurs chaînes ceux que la divine puissance veut sauver !

Tu es saint ! Ô Chemin très sûr, qui pénètres toute chose, Dans les hauteurs des cieux ou sur terre, et jusque dans les abîmes, C'est toi qui relies tout l'univers.

Par toi vont les nuages et l'air parcourt les espaces, des rochers suintent les eaux, Elles jaillissent en ruisseaux et la terre déploie son manteau de verdure.

C'est toi qui inspires les savants et les réjouis par la sagesse.

Louange à toi ! Louange et Joie vivifiante !

Espérance et honneur des vivants, Dispensateur des dons de lumière¹ !

1. Les traductions sont généralement faites par l'auteur sur la base du texte latin. Le *Livre des Œuvres divines* sera abrégé en *LOD*, celui des *Mérites de la Vie* en *LMV*, le *Scivias* restera tel. Si un chiffre est indiqué à la suite, pour le *LOD* et le *Scivias*, ce chiffre suivant indiquera la vision, alors que pour le *LMV*, ce sera le

numéro du vice. L'abréviation Ep. dans les références veut dire Epistola.

Introduction

Hildegarde, prophète pour le troisième millénaire

Étonnante d'actualité, cette femme du XII^e siècle ! Sa vie démontre que le génie n'a pas d'âge et que la vie spirituelle authentique rend l'homme plus humain, plus complet, plus universel. Hildegarde n'est pas seulement en avance sur son époque, devançant de près de quatre siècles Léonard de Vinci, anticipant Dante, préparant Pasteur : elle n'a été oubliée pendant longtemps que parce qu'elle était trop géniale pour être comprise. Aujourd'hui, providentiellement, son œuvre est remise en lumière et on découvre combien, par de multiples aspects, cette femme jaillie du fond du Moyen Âge est... moderne !

UNE REDÉCOUVERTE DE DIEU

Il serait intéressant de savoir quelle image de Dieu se font les hommes d'aujourd'hui. S'en font-ils d'ailleurs encore une ? On passe si facilement d'un panthéisme impersonnel à une représentation trop « humaine » de Dieu. S'il est vrai que la divinité a pris un visage humain en Jésus-Christ, il n'en demeure pas moins Celui que l'Ancien Testament interdisait de représenter de quelque façon que ce soit parce qu'il est « le Très-Saint », « le Très-Haut », « l'Éternel » dont même le nom est « mystérieux », imprononçable. À la fois lointain infiniment et « plus intime à nous que nous-mêmes » (saint Augustin), Dieu est toujours au-delà de toute représentation, « on ne peut parler de Dieu que par analogie », disait saint Clément d'Alexandrie.

L'image que contemple et décrit Hildegarde dès la première vision de son premier livre (*Scivias*) n'est donc pas Dieu, mais une représentation symbolique qui dit quelque chose sur Dieu, au niveau de nos représentations humaines. Or, cette image, c'est un Feu qui est Quelqu'un !

Rien de plus original... et rien de plus biblique. Dans l'Ancien Testament, outre la rencontre des trois anges avec Abraham, la seule véritable apparition de Dieu qui soit décrite est celle du Buisson Ardent, dans le livre de l'Exode (ch. 3). En plein désert, alors qu'il fait paître le troupeau de son beau-père, Moïse aperçoit quelque chose d'extraordinaire : un buisson qui brûle sans se consumer. Il fait alors un détour pour observer le prodige, Dieu voit ce détour de l'homme qui vient à sa rencontre et, du buisson, une voix jaillit : « *Je suis le Dieu de tes pères...* » On retient facilement le message de libération et le Nom que Dieu se donne ensuite : « *Je suis celui qui suis* », mais on oublie trop souvent la nature même de l'apparition qui est fondamentale pour la connaissance de Dieu : l'Éternel a choisi de se montrer sous l'aspect d'un feu, il est donc énergie, puissance, lumière... mais il ne détruit pas ce qu'il effleure ! Et Il n'est pas quelque chose, mais Quelqu'un qui appelle : « *Moïse, Moïse !* » et qui n'est pas sourd à la détresse : « *J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple... j'ai entendu le cri... je connais ses angoisses, je suis descendu...* » Ce feu est personnel car il est relation d'amitié : « *Je suis le Dieu de tes pères, Abraham, Isaac et Jacob* », il met en mouvement et il libère : « *Va, je t'envoie, fais sortir mon peuple d'Égypte.* » Jésus commentera cette apparition en disant que Dieu est relation vivifiante : « *Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, en effet tous vivent par lui.* » (Lc 20, 37-38) Dans un autre texte du Nouveau Testament, l'épître aux Hébreux, on trouve en conclusion d'une longue démonstration cette définition étonnante : « *Notre Dieu est un feu dévorant !* » (He 12, 29.) La vision d'Hildegarde nous redonne donc une juste conception de Dieu : non

pas un vieillard solitaire déchirant les nuées, mais une énergie personnelle, une relation d'éternel amour source de toute vie, rayonnement, chaleur, lumière qui emplit l'univers et le contient. On passe trop vite sur les étonnantes affirmations du Credo chrétien qui confesse, en évoquant le Père : « Dieu, le Père tout-puissant, Créateur... de l'univers visible et invisible », en parlant du Christ : « Dieu, Lumière née de la lumière » et à propos de l'Esprit Saint : « Il est Seigneur et Donneur de vie (*zoopoietes*) »... ce ne sont pas des allégories, mais l'expression de la foi qui décrit Dieu. Le Feu que contemple Hildegarde, la lumière qui se révèle à elle contient trois visages en un même feu... Et elle les décrit avec précision, le troisième se présentant sous l'aspect d'un Agneau immolé, mais vivant.

Cette vision est d'une actualité troublante : elle est une réponse aux interrogations de notre temps, puisqu'elle présente Dieu comme la vie même de l'univers, son « feu invisible » qui le transcende tout en l'habitant et en lui donnant sa consistance de l'intérieur. Cette image de Dieu est donc accessible aux scientifiques du XXI^e siècle et à tous ceux qui ont peur de retomber... dans une imagerie religieuse qu'ils qualifient – à tort – de « médiévale ». Dieu, tel que le contemple Hildegarde, est le « sens » même de ce qui existe : pourquoi y a-t-il quelque chose et non pas rien ? Pourquoi cet univers et non un autre ? D'où vient cette énergie première qui se développe en matière improbable et où paraît l'inimaginable diversité de la vie, au fil des âges ? Il y a là aussi un pont vers la conception d'un Dieu inaccessible et absolument solitaire qu'offre l'Islam, ce Dieu qu'on ne peut qu'adorer, puisqu'ici, il est manifeste que le Dieu chrétien est Un, transcendant et unique... dans la diversité indivisible des personnes, comme le feu qui est à la fois lumière, énergie, chaleur...

LA PLACE DE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ

L'influence d'Hildegarde sur son époque fait tomber bien des

préjugés concernant la place des femmes dans la société au Moyen Âge ! L'abbesse rebelle de Bingen joue un rôle de premier plan dans la politique de son temps : inspiratrice des grands hommes, elle est aussi la « conscience de son siècle », comme l'a écrit Régine Pernoud², elle n'hésite pas à remettre en place les gouverneurs de ce monde quand le besoin s'en fait sentir, qu'ils soient empereurs ou papes, et le poids de sa renommée sera utile pour résoudre le schisme créé par l'empereur Frédéric Barberousse. Elle part même en tournée de prédication pour fustiger la dépravation des mœurs des clercs... qui, bien entendu, sont tous des hommes ! Et personne n'y trouve rien à redire, justement parce que c'est une femme qui parle et non un homme ! On découvre ici la complémentarité des sexes : ce qu'Hildegarde a réalisé dans la politique européenne, seule une femme pouvait le faire, comme, plus tard une Catherine de Sienne ou une Jeanne d'Arc. En luttant pour détacher son couvent du monastère masculin du Disibodenberg, elle n'hésite pas non plus à revendiquer l'autonomie d'un groupe de femmes par rapport à l'autorité masculine, et elle prive du même coup les moines des riches dots des nobles dames qui venaient se consacrer à Dieu auprès d'eux ! Elle donne ainsi une autonomie financière à sa fondation féminine, ce qui constitue un acte de libération et un exemple pour les femmes de son époque, car elle défend avec ardeur le rôle unique de la femme en le fondant sur l'Écriture Sainte : « C'est parce que Dieu fut engendré par une femme que la femme est la créature bénie entre toutes. » (*Scivias*)

UNE ANTHROPOLOGIE HOLISTIQUE

À l'heure où les nanotechnologies sont déjà appliquées à l'homme, où l'ingénierie génétique envahit le concept d'humanité et où l'on cherche à fabriquer du vivant artificiel... sans repères éthiques et au risque de dénaturer l'homme à jamais, Hildegarde propose une vision de l'homme comme « personne », en qui corps, âme et esprit forment une seule identité. Elle décèle les influences bénéfiques ou négatives

de l'âme sur le corps en fonction de la pesanteur de la conscience, montrant comment une conscience soulagée favorise une bonne santé et combien, au contraire, les vices appesantissent le corps. Lorsqu'elle parle de la compassion par exemple, dans le *Scivias*, elle affirme :

« Les herbes et les plantes abondent sur la terre et chacune émet un parfum délicieux, tandis que chaque pierre précieuse dispense son éclat à toutes les autres. La création tout entière aspire à l'affection et à l'amour, elle se tient au service de l'humanité et donne le meilleur d'elle-même généreusement, sans rien attendre en retour. Je suis comme la rosée, dotée d'une puissante énergie de vie, un doux remède pour chacun, mon cœur est rempli d'amour pour ceux qui ont besoin de mon secours. J'existe depuis l'origine de la vie, depuis que le monde est créé. Mes yeux voient sans cesse ce qui doit être vu. Je me sens responsable et je guéris les malades, je suis un doux remède pour tous... je suis la sincère compassion. »

À l'heure où, en particulier par les soins palliatifs ou en favorisant dans les hôpitaux la présence maternelle auprès des nouveau-nés atteints de malformations, la médecine redécouvre le besoin de prendre soin de la personne dans sa totalité et non pas de simplement réparer des corps, à l'époque où l'on redécouvre l'importance d'une alimentation saine pour le bien-être de la personne, mais aussi la nécessité, pour la santé, d'un équilibre psychologique, d'un travail régulier, etc., évitant ainsi de cloisonner la personne dans l'une ou l'autre de ses dimensions, Hildegarde rappelle en permanence l'interdépendance entre les différents niveaux de l'être.

À l'heure où les neurosciences ne prétendent plus expliquer de façon mécanique le problème de la souffrance et de la douleur et s'avouent perplexes devant l'immensité du champ qui s'ouvre à elles, au moment où elles découvrent l'extrême complexité des liens entre psychologie, vie spirituelle et fragilité nerveuse, où elles avouent tâtonner pour tenter de guérir l'homme moderne malade de la société qu'il produit... Hildegarde donne les bases d'une véritable écologie

de la personne, pas moins nécessaire pour l'avenir de l'humanité que le combat contre la pollution de la planète. La vision que propose Hildegarde, en parfait accord avec l'enseignement biblique, est une vision totale de la personne dans ses différentes dimensions, à la fois sans mélange et sans séparation. Le développement actuel des techniques rend plus que jamais nécessaire la redécouverte de cette anthropologie car, sans elle, l'homme se détruit en faisant n'importe quoi de lui-même.

L'HOMME MIS A SA PLACE DANS L'UNIVERS

Les progrès fabuleux de la technique dans les deux derniers siècles ont conduit l'homme à se croire trop vite le maître de l'univers. Les crises actuelles lui font prendre cruellement conscience de son impuissance radicale et dénoncent sa prétention. En redonnant à l'homme ses titres de noblesse dans un univers qui semble aujourd'hui toujours plus grand, plus dangereux, plus inaccessible et plus incontrôlable, Hildegarde rappelle la vraie mission de l'homme qui est « petit par la taille de son corps, mais grand par les énergies de son âme » (*Livre des Œuvres divines*). L'explosion d'un volcan suffit à paralyser la planète, la destruction d'une plateforme pétrolière ravage le golfe du Mexique et provoque des conséquences qu'on se garde bien de dévoiler, un tremblement de terre en Haïti, un autre au Japon, en Turquie ou en Italie, et voilà des milliers de morts car des immeubles construits en dépit de toute sécurité s'écroulent comme des châteaux de cartes : que fait l'homme ? Des centrales nucléaires, construites à la légère, s'emballent, se fissurent et irradient pour des milliers d'années des zones entières de la planète, l'émergence de nouvelles puissances nucléaires menace l'humanité de guerres aux conséquences incontrôlables... où est l'homme ?

Hildegarde présente une vision globale de l'univers dont l'homme se révèle être, non pas le despote aveugle, mais le responsable, le facteur à la fois réceptif et ordonnateur. Soumis à toutes les influences

universelles qu'il ne contrôle pas et qui peuvent le gouverner s'il n'éveille pas sa conscience, l'homme en est aussi le centre, capable « par les énergies de son âme » d'en modifier le cours, tant en bien qu'en mal. Le progrès technique n'est donc un bien que s'il est gouverné par une éthique responsable. La lecture de l'œuvre d'Hildegarde suscite une prise de conscience, l'appel à un développement de la force intérieure, morale et spirituelle, à une ouverture à l'œuvre de la grâce : l'homme qui, face aux catastrophes, se ferme à toute influence spirituelle et ne se confie qu'à sa propre impuissance, ne réalise pas quelles forces d'égoïsme et de volonté de puissance mènent l'humanité à sa perte.

Hildegarde est un précurseur de l'écologie, à condition que cette science soit animée par un réel amour de l'humanité et une prise de conscience de sa responsabilité vis-à-vis de l'univers entier. C'est au cœur de l'homme que doit naître le sens « écologique », par une prise de conscience de la mission confiée à l'homme par le Créateur et un sens de sa responsabilité vis-à-vis des générations à venir. La question ne concerne pas seulement la juste gestion des ressources naturelles, mais la reconnaissance de la finitude humaine et du péché. C'est de cet humble constat que peut naître l'imploration d'une délivrance par rapport aux forces de profit et d'égoïsme que l'homme ne peut dominer seul. Hildegarde situe ainsi le besoin de délivrance de l'homme au sein d'un concept holistique mêlant étroitement la cosmologie, l'anthropologie et la théologie. S'il ne s'obstine pas dans son autosuffisance, la Lumière de la Grâce divine fait reconnaître à l'homme son imperfection et son besoin de guérison, le tournant ainsi naturellement vers Dieu.

Ainsi, Dieu vient à la rencontre de l'homme au plus profond de sa conscience. Celui qui reste sourd à son appel et abuse de sa liberté dans l'illusion d'une autonomie absolue tombe dans le péché qui engendre, au niveau social, tous les maux d'une civilisation en décomposition. L'homme, refusant de reconnaître les limites de sa

toute-puissance, génère en lui la culpabilité et déclenche un dysfonctionnement d'ordre physique et spirituel. C'est ce désordre intérieur de l'humanité qui s'accumule au fil des siècles et envahit l'univers, provoquant un déséquilibre des éléments du monde qui se manifeste par des ravages « écologiques ». La guérison de la personne ne peut venir que d'un rapprochement de Dieu, de la foi qui engendre les bonnes actions, libère de l'esclavage du profit et suscite un équilibre de vie qui rend corps et âme à nouveau sains. Soucieuse de la guérison de l'homme dans son intégralité, Hildegarde s'inspire non seulement de ses visions, mais aussi de ses nombreux travaux et observations en sciences naturelles et thérapeutiques pour rédiger ses ouvrages *Physica et Causae et Curae* (*Causes et Remèdes*).

UNE RECHERCHE D'HARMONIE

Les doctrines du New Age naissent du souci de répondre à une quête d'harmonie qui est devenue une obsession de l'Occident. L'homme, en proie à un désarroi moral plus encore que physique, veut à tout prix se sentir bien et cherche des techniques pour assouvir ce désir, sur tous les plans de son être. Le malheur est qu'il veut le faire sans Dieu ou, pire encore, en « piochant », à sa convenance, dans les divers enseignements religieux qu'il détourne de leur raison d'être pour les utiliser au lieu de les servir. Ainsi, il se place en maître, s'érige en gourou, par rapport à toute religion traditionnelle, se substituant à toute forme d'autorité qui n'est pas celle de ses « idées », oubliant que sa pensée est esclave de son éducation, de l'air du temps, des modes ou des peurs de son entourage et de son époque. On appelle cela du « syncrétisme ». Toute l'œuvre d'Hildegarde est une quête d'harmonie, mais elle obéit à une révélation dont elle ne se considère pas l'auteur et qui a été soumise à l'autorité de l'Église. La garantie d'authenticité de ses visions réside justement dans cette humble attitude où la visionnaire se défie de sa propre imagination et de sa volonté de puissance. Elle peut alors devenir le canal d'un

enseignement qui ne vient pas d'elle, mais la dépasse et la traverse. Elle place comme base de l'harmonie intérieure cette humilité et la nécessaire obéissance à une autorité où elle reconnaît l'action de Dieu. La critique des clercs qu'elle proclame avec force, surtout dans les dernières décennies de sa vie, n'enlève rien à son amour et à sa soumission à l'enseignement de l'Église, elle en est même l'un des fruits.

L'harmonie que propose Hildegarde n'est donc pas une recherche égoïste et orgueilleuse d'affirmation du moi, mais le fruit de son humble confiance en Dieu à travers l'Église, une collaboration de tout l'être à l'œuvre de la grâce demandée dans la prière. L'harmonie n'est pas recherchée comme un but en soi, elle est fruit d'une « justice » de vie, c'est-à-dire une adaptation à la volonté divine qui s'épanouit dans la découverte d'un amour vrai et total. Les forces vitales, toutes tournées vers ce dépassement de soi par amour de Dieu et des autres, sont orientées et gouvernées, transcendées même, et contribuent à l'unité de la personne dans l'amour. Il n'y a pas d'harmonie du corps possible sans l'ajustement du reste de la personne, de l'être dans sa totalité. Pour cela, l'homme doit se laisser « aimer » par l'amour et se soumettre humblement à l'école de vie que lui propose l'Évangile, Révélation du Christ. « Le but de la vie chrétienne, c'est d'apprendre à aimer », dit saint Bernard, contemporain et correspondant d'Hildegarde.

UNE MEDECINE POUR AUJOURD'HUI

Un savoir traditionnel

On attribue à Hildegarde diverses œuvres à caractère médical. Ces écrits puisent à une connaissance traditionnelle des plantes, des pierres et des animaux, mise à l'épreuve par les siècles. En Occident, la médecine moderne a résolument tourné le dos à cette tradition, au profit de médicaments de synthèse. Cependant, c'est toujours en

observant la nature que de nouvelles molécules sont trouvées et reproduites de façon artificielle. C'est aussi en observant les effets des plantes, en s'informant de leurs propriétés jusque dans les régions les plus inexplorées que les laboratoires produisent leurs médicaments. Il y a là un paradoxe. Certaines plantes conseillées par les écrits médiévaux dévoilent à nouveau, aujourd'hui, leurs vertus. La qualité de la nutrition qui découle d'une connaissance réelle des vertus des aliments (à condition qu'ils soient respectés dans leur production) évite bien des ravages et permet de soigner des maladies réputées incurables. Il est désormais évident que beaucoup de maladies, comme les cancers, sont favorisées par une alimentation inadaptée, que l'obésité, fruit d'une mauvaise alimentation, est un fléau mondial et que la santé de toute la personne passe par une alimentation saine. Les écrits attribués à Hildegarde donnent des indications qu'il serait prétentieux de négliger.

Une recherche continue

L'enseignement transmis ne prétend pas être exclusif et on peut imaginer facilement qu'Hildegarde, comme toutes les abbesses et les abbés de son époque, a favorisé la recherche dans le domaine des « simples ». Les écrits attribués à Hildegarde sont donc une invitation pour les naturopathes et les diététiciens de notre époque à redécouvrir la valeur des aliments et des condiments dans le soin apporté aux malades. Plus qu'une série de recettes, c'est une mentalité qu'elle nous transmet, mentalité disparue aujourd'hui au niveau du grand public, soumis aux lois de la rentabilité et du marché et peu soucieux de diététique. Malheureusement, ce savoir traditionnel aussi est récupéré par l'avidité humaine : même ceux qui essayent de faire attention ont tendance à abdiquer dans leur quête de santé, perdus dans le dédale des produits « bio », trompés par des labels illusoires, floués dans leur désir de sincérité par la toute-puissance mensongère des lois du commerce. La sagesse médiévale suggère alors tout

simplement de revenir autant que possible à la nature, de tenir compte des saisons, de varier son alimentation et d'éviter les aliments nuisibles à l'organisme, surtout en grande quantité ; elle propose aussi des produits simples et naturels pour équilibrer ses repas, soit à titre préventif, soit en fonction des pathologies déjà actives : épeautre, galanga, pyrèthre, fenouil, dictame, aneth, serpolet, *etc.* ; ceci peut, avec un bon suivi médical, simplifier grandement la vie... Il suffit d'un peu d'attention, de se mettre soi-même à l'écoute des besoins de son corps et de ne plus considérer le « pain quotidien » comme totalement neutre... sans pour autant tomber dans l'obsession ou dans le culte de sa santé ! L'attitude même que demande ce type de thérapie est déjà une manière de se soigner de façon intégrale : l'aliment n'est plus considéré comme un moyen de couper la faim ou comme un objet de plaisir, mais comme participant au développement de l'être.

UNE ÉDUCATRICE ET UNE AMIE HORS PAIR

Hildegarde a formé des générations de moniales, elle a consacré sa vie à l'éducation et au développement intellectuel des religieuses, partageant avec elles sa soif de connaissances et d'harmonie. Elle a voulu pour elles une formation variée : musique, danse, théâtre, enluminures, reliure, gravure, étude des plantes, travail manuel, lecture et copie de manuscrits, architecture... Ne dit-on pas qu'elle a elle-même tracé les plans de son abbaye et qu'elle est allée jusqu'à donner la composition du ciment qu'il faudrait utiliser ? Elle a écrit pour ses sœurs des dizaines d'œuvres musicales et les a fait jouer dans des « oratorios » dont le but était de guérir les cœurs et d'unir la communauté par la musique et le chant.

Le rôle de maîtresse d'Hildegarde n'enlève rien à la valeur de l'amitié qu'elle est capable de témoigner à ses « filles ». Il existe de nombreux témoignages de l'amitié se développant entre les femmes

qui, en ce temps-là, se retrouvaient au cloître de gré ou de force. Dans les miniatures représentant Hildegarde, on voit souvent derrière elle une jeune religieuse, Richardis, dont le rôle est d'assister l'abbesse dans les divers travaux du couvent et la rédaction des livres. Au fil des années, elles devinrent inséparables ; mais, en 1151, l'archevêque de Brême, frère de Richardis, décide de confier à sa sœur le monastère de Saxe afin de l'éloigner d'Hildegarde dont l'influence l'inquiète. Celle-ci cherche par tous les moyens à empêcher Richardis et Adélaïde, la sœur de cette dernière, de quitter son monastère. Elle écrit à l'archevêque :

« N'allez pas distraire mon âme et faire couler de mes yeux des larmes amères et remplir mon cœur de blessures cruelles. »

Cependant, l'archevêque reste inflexible. Hildegarde n'hésite pas à écrire au Pape, qui refuse de contrecarrer la décision.

Après le départ de Richardis, Hildegarde lui écrit une lettre déchirante d'amitié, où elle fait l'éloge de sa noblesse de comportement, de sa sagesse et de la pureté de son âme, elle y exprime sa douleur due à la séparation. Or, Richardis meurt l'année suivante. L'archevêque, responsable d'avoir séparé les deux amies, comprend son erreur et écrit à Hildegarde :

« Je t'informe que notre sœur, la mienne mais plus encore la tienne, mienne par la chair ; tienne par l'âme, est entrée dans la voie de toute chair [...], que tu lui gardes ton amour autant qu'elle t'a aimée, et s'il te semble qu'elle ait commis faute en quelque chose, de ne pas la lui imputer, mais à moi, tenant compte des larmes qu'elle a versées après avoir quitté ton cloître, comme beaucoup de témoins peuvent l'attester. Et si la mort ne l'en avait empêchée, dès qu'elle en aurait obtenu la permission, elle serait venue à toi. »

Cet aveu de culpabilité à peine voilé ne peut ramener Richardis à la vie. Dans sa réponse à l'archevêque, Hildegarde explique les raisons

de cette amitié profonde :

« La Lumière vivante, en une très forte vision, m'a appris à l'aimer comme moi-même. Écoute : Dieu la tint dans un zèle tel que l'attrait du siècle n'a pu la retenir, mais il l'a assaillie, bien qu'elle-même apparût dans la symphonie de ce siècle comme une fleur en sa beauté et sa splendeur. »

Sa douleur est si forte qu'elle est incapable de cacher sa rancœur, qualifiant le choix de Richardis comme abbesse et la séparation qui s'en est suivie d'« assaut du siècle ». Hildegarde, dès lors, n'a plus d'existence personnelle et ses visions l'absorbent tout entière.

Pourtant, au-delà de ses nombreux dons humains et de la force de son amitié, Hildegarde a surtout su communiquer à ses filles spirituelles sa vie spirituelle, en étant pour elles un vivant exemple d'amour de Dieu. La richesse culturelle qu'elle leur a fait vivre tout autant que les poèmes, les chants et les visions qu'elle a transmises sont un langage de la foi pour son époque, une adaptation de l'Évangile aux hommes et aux femmes de son temps. Notre monde aurait bien besoin d'une nouvelle Hildegarde pour transmettre aux hommes d'aujourd'hui les vérités de la foi dans un langage qu'ils puissent entendre. Il est vrai que certains ont su, au vingtième siècle, produire des œuvres littéraires, artistiques ou cinématographiques chrétiennes adaptées à notre époque. Mais la profondeur des textes d'Hildegarde demeure inégalée.

Les œuvres de l'Abbesse de Bingen reflètent sa foi profonde, elles ont un caractère fortement visionnaire et prophétique. L'origine divine de ce qu'elle a vu et entendu à travers cette Lumière éblouissante et la conscience du sens de sa mission sont, pour elle, indissociables. Son esprit prophétique autant qu'apostolique voulait secouer les gens de son époque, les éclairer, les convertir et éviter qu'ils ne tombent progressivement dans « l'oubli de Dieu », car elle sentait que – à son époque comme en tout temps – le plus grand risque de l'humanité est celui de l'indifférence spirituelle, le sommeil des âmes. Les soucis du monde et le confort empêchent les hommes de tendre vers le but pour

lequel ils sont créés. Hildegarde se considérait comme défenseur, porte-parole et instrument de l'Éternel au service de l'humanité. Elle se référait sans cesse au Mystère de Dieu et mettait en valeur, auprès de ses lecteurs et auditeurs, l'Amour divin comme origine et accomplissement de l'être. Elle ne prêchait en aucun cas une mystique séparée de la vie et de la réalité matérielle, mais démontrait plutôt la signification, le sens religieux de l'ensemble de l'univers et prônait résolument, dans le monde, une vie animée par la foi. Tout : le ciel et la terre, la religion et les sciences naturelles, la vie humaine sous toutes ses facettes et ses facultés, la liturgie et le travail quotidien, était pour elle le reflet de l'Amour divin et faisait transparaître le Créateur. Tout, alors, pouvait devenir support pour la vie spirituelle.

UN SECRET : LA VIE BÉNÉDICTINE

Cet intérêt pour toutes choses et ce désir de christianiser la vie dans toutes ses dimensions avait un fondement, une source cachée. On ne saurait oublier le grand secret de la vie de l'Abbesse : elle est avant tout moniale bénédictine. Elle a même composé un commentaire de la règle de saint Benoît. Pour résumer en deux sentences ce style de vie, on peut rappeler la fameuse devise *Ora et Labora* : « Prie et travaille », qui indique le rythme de la vie bénédictine, partagée avec équilibre entre la prière, le travail et le repos ; mais on pourrait aussi citer ce verset de la règle : « Ne rien préférer à l'amour du Christ », qui donne la clef de la vie bénédictine, l'amour. Le sens de la vie de sainte Hildegarde peut se traduire dans quelques extraits du prologue de la règle bénédictine :

Écoute, mon fils, l'enseignement du maître, ouvre l'oreille de ton cœur !
Accepte volontiers les conseils d'un père qui t'aime et fais vraiment tout ce qu'il te dit. En travaillant ainsi à obéir, tu reviendras vers Dieu. En effet, en refusant d'obéir par manque de courage, tu étais parti loin de lui. Maintenant, c'est donc à toi que je parle, à toi, c'est-à-dire à tout homme qui renonce à faire sa volonté égoïste et qui prend les armes très fortes et belles de l'obéissance pour combattre sous les ordres du Christ, le vrai Roi, notre

Seigneur. [...] Levons-nous donc enfin une bonne fois ! La Bible nous réveille en disant : « *C'est le moment de sortir du sommeil.* » (Rm 13, 11) Ouvrons nos yeux à la lumière de Dieu. Laissons la voix puissante de Dieu frapper nos oreilles, et écoutons ce qu'elle nous dit. Tous les jours, elle nous crie : « *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, ne fermez pas votre cœur !* » (Ps 94, 8)...

« *Courez pendant que vous avez la lumière de la vie. Alors la nuit de la mort ne vous surprendra pas.* » (Jn 12, 35) Le Seigneur cherche pour lui un ouvrier, c'est pourquoi il lance cet appel à la foule. Il dit encore : « *Qui veut la vie ? Qui désire le bonheur ?* » (Ps 33, 13.)

« *Frères bien-aimés, qu'elle est douce cette voix du Seigneur qui nous invite ! Voyez : dans sa tendresse, le Seigneur nous montre le chemin de la vie.* » (Ps 15, 10) « *C'est pourquoi prenons pour ceinture la foi et la pratique des actions bonnes.* » (Ep 6, 14-15) « *Laissons-nous conduire par l'Évangile et avançons sur les chemins du Seigneur. Alors nous mériterons de le voir, lui qui nous appelle dans son Royaume.* » (1 Th 2, 12) Si nous voulons habiter chez lui, dans son Royaume, le seul moyen, c'est de courir, et nous courons quand nous faisons des actions bonnes. Sinon, nous n'y parviendrons jamais.

Voilà ce que le Seigneur nous dit et maintenant, il attend de nous ceci : que, jour après jour, nous répondions par nos actes à ses bons conseils. Si Dieu nous donne encore des jours à vivre, c'est pour nous laisser le temps de corriger notre conduite mauvaise. Préparons donc nos cœurs et nos corps à combattre pour obéir fidèlement aux commandements du Seigneur. Et pour les choses qui nous paraissent trop difficiles, prions le Seigneur de nous aider en nous donnant sa force à lui. Dès maintenant, courons et faisons ce qui nous sera utile pour toujours.

C'est pourquoi nous voulons organiser une école pour apprendre à servir le Seigneur. Dans cette école, nous l'espérons, nous n'imposerons rien de dur, rien de pénible. Pourtant, il y aura peut-être des choses un peu plus difficiles pour des raisons justes. En effet, il faut bien corriger les défauts et garder l'amour entre les frères. Mais ne te laisse pas tout de suite troubler par la peur et n'abandonne pas le chemin du salut. Au début, il est toujours étroit (Mt 7, 14). Mais, à mesure qu'on avance dans la vie religieuse et dans la foi, le cœur devient large. Et l'on se met à courir sur le chemin des commandements de Dieu (Ps 118, 32), le cœur rempli d'un amour si doux qu'il n'y a pas de mots pour le dire. Ainsi, nous n'abandonnerons jamais Dieu, notre maître, et chaque jour, dans le monastère, jusqu'à la mort, nous continuerons à faire ce qu'il nous

enseigne. Alors, par la patience, nous participerons aux souffrances du Christ et nous mériterons ainsi d'être avec lui dans son Royaume (Rm 8, 17).

UN GRAND ÉQUILIBRE

En un siècle où les luttes entre les États, les schismes et la dégradation des mœurs du clergé pouvaient inspirer un grand pessimisme vis-à-vis de l'humanité, susciter une attente apocalyptique de la fin du monde ou inviter à un rigorisme désespérant, Hildegarde, dans sa direction spirituelle, ouvre les cœurs à une espérance et une confiance qui évoquent souvent celles de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face. On peut glaner, çà et là dans ses écrits, ces appels à la confiance dans la vie spirituelle d'une actualité bouleversante :

« Ne crains pas tant, car Dieu ne cherche pas toujours le céleste en toi ! »

« Le Seigneur te tient dans sa main, de sorte que tu n'as besoin en aucune façon de t'appuyer sur ta propre sécurité... Dieu te voit et te connaît. Il ne t'abandonnera jamais. »

(Lettre à la comtesse Gertrude)

« Ne crains pas, ne fuis pas, car le Bon Pasteur cherche en toi sa brebis perdue. »

« Le bon Médecin traite les blessures des hommes avec pitié. » (*Scivias*, vision 13)

« C'est la paix que rétablit le Fils de Dieu. »

« Bien que Dieu soit tout-puissant pour exécuter ses sentences, Il ne les accomplit que dans l'équilibre de son amour. »

(*Livre des Mérites de la Vie*, vision finale)

« Ô Feu de l'Esprit Saint,

Toute créature te loue, vie de toute chose,

Baume très précieux

qui transfigures nos blessures béantes et souillées

En pierres précieuses !

(*Harmonies célestes*)

2. Régine Pernoud, *Hildegarde de Bingen, conscience inspirée du XIIe siècle* (Poche, 1996).

CHAPITRE 1

Hildegarde et son temps

1. Rappels de la vie d'Hildegarde
2. L'œuvre de sainte Hildegarde



Scivias (Rupertsberg). L'inspiration d'Hildegarde et le moine Volmar.



Livre des Œuvres divines. L'inspiration d'Hildegarde, avec Volmar et Richardis.

1. Rappels de la vie d'Hildegarde

On prétend parfois que la femme était méprisée dans la société publique du Moyen Âge. Or, il en est une, au douzième siècle, qui ne craint ni les papes ni les rois et qui ne se gêne pas pour semoncer les grands de son temps. Même le redoutable empereur Frédéric Barberousse n'a qu'à bien se tenir devant cette abbesse extraordinaire. Voici la mise en garde qu'il reçoit d'elle après l'avoir invitée dans son palais :

« Vois donc que le Roi suprême te regarde, pour n'être pas accusé de n'avoir pas exercé droitement ton office et que tu n'aies pas à en rougir, ce qu'à Dieu ne plaise !... Prends garde que le Souverain Roi ne te renverse à terre par suite de l'aveuglement de tes yeux qui ne voient pas droitement comment tu tiens dans ta main le sceptre de ton règne. Sois donc tel que la grâce de Dieu ne te manque pas ! »

Elle n'est pas plus tendre avec le pape Anastase IV qu'elle menace ouvertement :

« Ô homme aveuglé par ta science, qui t'es lassé de réprimer la jactance de l'orgueil des hommes qui sont placés sous ta direction, pourquoi ne viens-tu pas au secours des naufragés qui ne peuvent se tirer d'affaire sans ton soutien ? Pourquoi ne tranches-tu pas la racine du mal qui étouffe les bonnes plantes ?... Tu négliges la justice, cette fille du Roi céleste qui t'avait été confiée. Tu permets qu'elle soit jetée à terre et piétinée... Le monde est à présent dans la lâcheté, il sera bientôt dans la tristesse, puis dans la terreur... Ô homme, puisque tu sembles avoir été constitué pasteur, lève-toi et cours plus vite vers la justice, afin de ne pas être accusé devant le Médecin suprême de n'avoir pas purifié ta bergerie de sa malpropreté !... Homme, tiens-toi sur le droit chemin et tu te sauveras. Que Dieu te ramène dans la voie de la bénédiction et de l'élection afin que tu vives dans l'éternité ! »

La femme étonnante qui entretient une correspondance non seulement avec saint Bernard, mais aussi avec les papes, les évêques

et toute la noblesse de son temps... et qui n'hésite pas à les réprimander si vertement, se définissant elle-même comme « une petite plume qu'emporte le souffle divin », « une pauvre sans instruction », à pour nom Hildegarde.

À l'aube du grand siècle de l'art roman et des croisades, elle naît en 1098, huit ans après saint Bernard, à Bermersheim, près d'Alzey, à vingt-cinq kilomètres au sud de Mayence, en Allemagne. Fille d'Hildegert et de Mechtilde, elle est la dixième enfant de cette famille de la petite noblesse locale : son père est régisseur des biens de l'évêché de Spire. Elle est, dès l'âge de huit ans, confiée à un monastère de bénédictins consacré à saint Disibode. Ce « Disibodenberg » (Montagne de saint Disibode) est un immense monastère de la vallée boisée du Palatinat et certains prétendent que son église fut, un temps, parmi les plus grandes de la chrétienté. Un vaste hospice lui est adjoint, où malades, blessés et infirmes sont soignés selon les pratiques de l'époque, ce qui peut expliquer l'intérêt pour les plantes médicinales que l'on prêterait plus tard à sainte Hildegarde : il y a sans doute au monastère un grand jardin de plantes curatives et des moines spécialisés dans la fabrication des remèdes. Cette consécration d'un des enfants dès sa jeunesse est une manière de donner à Dieu la « dîme » (dixième part de tout ce que l'on possède, y compris les enfants), selon la coutume de l'époque. La jeune enfant est formée à l'esprit de prière par le groupe de femmes qui vit autour d'une sainte recluse, Jutta de Sponheim, fille du comte de Sponheim, Stéphane II ; cette femme est une amie ou, du moins, une connaissance de la famille d'Hildegarde. Ce groupe, ébauche d'un prieuré féminin, est placé sous l'autorité de l'abbé du Disibodenberg. Hildegarde y reçoit une éducation qui lui permet de lire et d'écrire, peut-être de jouer sur une sorte de lyre à dix cordes, mais certainement pas de prétendre commenter avec autorité les Écritures. En fait, elle reçoit une éducation supérieure à celle de la plupart des femmes de son époque, comme en témoigneront ses écrits et sa prédication.

Cependant, elle trouve surtout en Jutta une direction spirituelle sûre et une formation à la vie intérieure qui manifestent un profond discernement.

On pense qu'elle entre définitivement au monastère vers l'âge de quatorze ans et prend l'habit vers seize ans. À la mort de Jutta, en 1136, Hildegarde est choisie par ses consœurs comme « supérieure » de l'ermitage palatin ; elle a trente-huit ans. La communauté connaît un développement rapide grâce à cette personnalité hors du commun, ce qui suscite de nombreux dons matériels. Devant l'afflux des vocations, la nouvelle prieure voudrait plus d'indépendance pour son couvent, mais l'abbé Kuno, supérieur du monastère masculin, refuse de perdre son autorité sur les moniales et s'oppose à ces vellétés d'indépendance. En 1147, la supérieure fait appel à l'archevêque de Mayence, Henri I^{er}, qui la soutient. L'abbé ne veut pas en démordre, Hildegarde alors tombe mystérieusement malade, offrant ses souffrances pour la réalisation du projet. Paralysée, clouée au lit, elle reproche à l'abbé Kuno de s'opposer à la volonté de Dieu et de lui valoir ces souffrances. En 1150, Hildegarde finit par obtenir gain de cause ; elle reçoit l'autorisation de fonder son propre monastère : le Rupertsberg (Montagne de saint Rupert) où elle s'installe avec une vingtaine de moniales. Elle-même raconte cette épopée :

« En ce temps, dit-elle, à cause des ténèbres de mes yeux, je ne voyais aucune lumière, et j'étais affaissée par le si grand poids de mon corps que, ne pouvant me soulever, je gisais accablée de grandes douleurs ; et cela, je le souffris parce que je ne déclarai pas la vision qui me fut montrée, en vertu de laquelle je devais, avec mes filles, quitter le lieu où je m'étais offerte à Dieu, pour aller dans un autre. Et je dus supporter ces souffrances, jusqu'au moment où je me décidai à nommer le lieu où je suis maintenant ; et soudain, ayant recouvré la vue, je me trouvai mieux ; sans, toutefois, que mes douleurs eussent complètement disparu. Mais mon abbé, ainsi que les frères et le peuple de cette province, lorsqu'ils surent la raison de ce changement, s'étonnèrent de voir que nous voulions quitter la fécondité des pâturages, la richesse des vignes, et tous les agréments de ces lieux, pour aller dans une terre

inhospitalière, où il n'y avait nulle commodité ; et ils complotèrent entre eux, pour empêcher que cela ne se fit. Ils disaient que j'étais abusée par quelque vanité. En entendant cela, mon cœur fut tout contrit, mes veines et ma chair se desséchèrent ; et pendant plusieurs jours, couchée dans mon lit, j'entendis une grande voix qui me défendait de proférer ou d'écrire dans ce lieu quelque autre chose touchant cette vision.

Alors, une noble femme connue de nous, se rendit à l'archevêché de Mayence et découvrit toutes ces choses à l'Archevêque et aux savants qui lui dirent que nul lieu n'est sanctifié que par les bonnes œuvres ; et qu'il devait en être ainsi. Alors, l'antique trompeur me cribla de moqueries ; de telle sorte que beaucoup se prirent à dire : Pourquoi tant de mystères sont-ils révélés à cette sotte et ignorante femme, lorsqu'il y a tant d'hommes puissants et savants ? Et ce fut la division. Beaucoup se demandaient, en effet, si cette révélation venait de Dieu ou des esprits impondérables de l'air, qui en séduisent un grand nombre. Et lorsque je vins habiter ces lieux, avec vingt jeunes filles nobles et de famille riche, je ne trouvai là nulle habitation, et pas d'autres habitants qu'un vieillard, sa femme et ses enfants. Comme une nuée ténébreuse obscurcit le soleil, une telle adversité et un si grand accablement pesèrent sur moi, que soupirant et versant des larmes, je m'écriai : Hélas ! Hélas ! Dieu ne confond pas ceux qui se confient en lui. Et de nouveau, de même qu'après la disparition des nuages, le soleil apparaît, Dieu me donna le secours de sa grâce ; comme une mère qui, pour consoler son enfant, lui donne le sein, quand il pleure. Alors, je vis dans une vraie vision, que ces tribulations me venaient comme à Moïse, qui conduisant les fils d'Israël, d'Égypte dans le désert, à travers la mer Rouge, les entendait murmurer contre Dieu, bien qu'il se fût révélé à eux par de nombreux prodiges. Ainsi, Dieu permit que je fusse affligée par le peuple, par mes proches, et par quelques-uns de ceux qui restaient avec moi.

Après l'accablement de la douleur, Dieu fit pleuvoir sur nous la rosée de sa grâce ; car beaucoup de ceux qui auparavant nous couvraient de mépris, en signalant l'infertilité du site, vinrent à nous de tous côtés, pour nous aider et nous combler de faveurs³. »

La renommée du nouveau monastère est telle qu'Hildegarde en fondera un deuxième quinze ans plus tard, à Eibingen, au bord du Rhin, près de Rüdesheim dans l'actuel diocèse de Limbourg (cette fondation de 1165 survivra aux vicissitudes des temps, et même à sa fermeture durant tout le XIX^e siècle. Le corps de la sainte y est,

actuellement encore, conservé dans une châsse exposée à la vénération de nombreux pèlerins, mais l'église abbatiale est devenue église paroissiale). Dans les deux monastères fondés par Hildegarde habitent seulement des femmes issues de la noblesse, afin de ne pas créer de disparité entre les moniales et de favoriser l'unité. Un moine, Wolmar, est attaché au monastère comme aumônier ; confesseur et secrétaire de l'abbesse, c'est lui qui rédige les livres qu'elle dicte.

Depuis l'âge de trois ans, en effet, Hildegarde voit ce qu'elle appelle « l'ombre de la lumière divine » sans pour autant réaliser ce qu'a d'exceptionnel ce don mystique ; à partir de cinq ans, elle commence à comprendre les visions qu'elle reçoit ou plutôt les révélations qu'elle perçoit par ses cinq sens et non en extase, comme elle le souligne elle-même. Cependant, elle réalise rapidement que les autres n'ont pas le même charisme et n'en parle à personne d'autre qu'à Jutta qui, à son tour, en informe le moine Wolmar, père spirituel d'Hildegarde. Elle décrira plus tard dans plusieurs textes, comme le début du *Scivias* ou cette lettre à un religieux de Gemblac, la nature des visions dont elle est gratifiée :

« Je suis toujours pénétrée d'une sainte frayeur, parce que je ne reconnais en moi aucun pouvoir de faire le bien, mais j'étends vers Dieu mes mains comme deux ailes, et, le vent de sa grâce soufflant au milieu, je me sens puissamment soutenue de sa force divine. Depuis mon enfance jusqu'à présent que j'ai soixante-dix ans, j'ai sans cesse dans mon esprit cette vision, il me semble que je suis élevée jusqu'au firmament et que je me répands dans l'air vers les régions fort éloignées, et, en cet état, je vois dans mon âme de grandes merveilles qui me sont manifestées ; je ne les vois point des yeux du corps, je ne les entends point de mes oreilles, je ne les découvre point par aucun de mes sens, non pas même par les pensées de mon cœur, ni par des extases, car je n'en ai jamais eu, mais, ayant les yeux ouverts et étant parfaitement éveillée, je les vois clairement, jour et nuit, dans le plus profond de mon âme. »

Ces révélations n'ont donc pas lieu lors d'extases, mais dans la vie courante, dans le cadre du monastère, et Hildegarde a conscience qu'elles sont perçues par les sens intérieurs au plus profond de l'âme

et non comme une réalité extérieure. C'est un phénomène unique, semble-t-il, dans la mystique chrétienne. À quarante-deux ans, elle reçoit de la voix qui la guide l'ordre exprès de mettre par écrit et de « proclamer ce qu'elle voit et entend » :

« En l'an 1141 de l'Incarnation de Jésus-Christ, quand j'avais 42 ans et 7 mois, descendit du ciel une Lumière ardente aux lueurs étincelantes qui me traversa l'esprit et m'embrasa la poitrine. Et soudain s'ouvrit à moi le sens des Écritures... »

Et une voix lui dit : « Écris ce que tu vois et ce que tu entends ! » Une sorte de pudeur spirituelle lui fait douter de sa mission, c'est pourquoi elle résiste d'abord à l'appel de Dieu. Pour la contraindre à obéir, elle est clouée au lit par une maladie étrange et inexplicable. Hildegarde comprend alors que son intuition n'est pas une illusion et qu'elle ne doit pas s'opposer à la volonté divine : elle commence à dicter son premier livre, le *Scivias*. « C'est seulement à partir du moment où Dieu voulut que je sois alitée... que je me mis enfin à écrire... » L'œuvre en trois volumes, qui résultera d'un travail monumental de plusieurs dizaines d'années, est une des peintures universelles les plus imposantes du Moyen Âge – il n'est pas rare, d'ailleurs, qu'elle soit considérée comme une anticipation et une base d'inspiration de la *Divine Comédie* de Dante (écrite entre 1307 et 1321).

Le moine Wolmar, bon latiniste et nettement plus âgé qu'elle, l'aide à discerner et à rédiger le récit de ses visions, mais elle choisit aussi la sœur Richardis de Stade comme confidente et accompagnatrice. En 1146, l'abbé du monastère masculin voisin dont dépend celui d'Hildegarde soumet à l'archevêque de Mayence une partie des textes qu'Hildegarde s'est décidée à dicter sous la pression de ses révélations. Vers l'an 1147, l'abbesse, de son côté, demande l'avis de saint Bernard (qui meurt en 1153). L'abbé de Clairvaux lui recommande d'écrire tout ce qu'elle voit. Quelques mois plus tard, grâce à l'intervention du saint abbé, les premiers chapitres de cet écrit

sont lus devant le pape Eugène III lors d'un synode réuni à Trèves et reçoivent l'approbation pontificale :

« Dieu nous accorde des grâces qui sont notre joie et notre bonheur, mais à quoi serviraient-elles si nous ne savons pas nous en servir ? Écrivez donc ce que l'Esprit de Dieu vous inspire. »

Saint Bernard résume ainsi l'approbation des pères synodaux :

« Il faut se garder d'éteindre une si admirable lumière animée de l'inspiration divine. »

Elle achève donc son premier livre de visions, qu'elle intitule *Scivias* (*Connais les voies du Seigneur*), en 1151. Puis continue son œuvre avec le *Liber vitae meritorum* (*Livre des Mérites de la Vie*), dicté entre 1158 et 1163 et enfin le *Liber divinorum operum* (*Livre des Œuvres divines*), entre 1163 et 1174, au moment où elle fonde l'abbaye d'Eibingen (1165). De cette même époque, on conserve, en outre, soixante-dix-sept œuvres musicales, réunies dans la *Symphonia harmoniae celestium revelationum* (*Symphonie des harmonies des révélations célestes*) et un drame liturgique appelé *Ordo virtutum* (*Le Jeu des Vertus*) qui met en scène l'âme, les vertus et le diable dans un dialogue chanté et parlé. Ces œuvres, dont la partition est monodique, constituent l'un des plus riches répertoires de musique médiévale. Elles ne sont cependant pas le fruit d'un travail de composition au sens strict, mais la transcription des harmonies célestes que la sainte perçoit au cours de ses visions.

On attribue encore à l'Abbesse deux œuvres de description des plantes et de soins : le *Physica* et le *Causae et Curae*. Il est certain que le mode de vie bénédictin pratiqué dans les monastères de l'époque, et particulièrement dans celui de la sainte, reflétait une vision intégrale de l'homme. La règle bénédictine prévoit chaque jour huit heures de travail pour les moines : travail des champs, métairie, mais aussi reliure, écriture, gravure, formation musicale, intellectuelle, médicinale, etc. Les écrits issus des monastères

témoignent d'une connaissance de l'homme et d'un soin de la personne dans tous les aspects de son être et il n'est pas étonnant qu'Hildegarde ou certaines moniales de son monastère aient étudié d'autres domaines que celui strictement religieux où l'on voudrait parfois confiner l'œuvre monastique. Les livres d'Hildegarde sont parmi les rares qui nous soient parvenus sur le plan de la médecine ; cependant, leur attribution intégrale à Hildegarde elle-même est parfois remise en cause. On trouve dans ces livres d'intéressantes indications sur la nature des plantes médicinales et leur utilisation. Elles font actuellement l'objet d'études et d'expériences qui montrent leur utilité dans les soins et dans la prévention des maladies.

Sur le plan littéraire et linguistique, Hildegarde est particulièrement novatrice : elle écrit dans un latin médiéval fortement modifié, avec des mots nouveaux qu'elle invente, abrège ou combine, son style est bouillonnant, particulièrement riche en images et énergique dans son expression. Elle a même composé un alphabet, sans doute utilisé à l'intérieur du monastère ou pour envoyer des messages secrets entre les moniales et renforcer ainsi leur solidarité.

Rapidement célèbre, Hildegarde échange une vaste correspondance avec les plus grands personnages de son époque, non seulement les évêques et archevêques de la région, mais jusqu'à l'empereur Frédéric Barberousse, le plus puissant personnage de son temps et fauteur d'un schisme qui divise la chrétienté : elle n'hésite pas à le reprendre avec véhémence, sans se soucier des risques qu'elle encourt. Elle correspond aussi avec Suger, abbé de Cluny, confident du roi Louis VI et régent de France durant la deuxième croisade, de 1147 à 1149, proclamé « Père de la Patrie » par Louis VII. On peut aussi noter ses lettres aux papes Eugène III et Anastase IV et à plusieurs abbés de monastères qui demandent sa prière et son conseil. Elle a même un échange épistolaire avec une autre visionnaire de son temps, Élisabeth de Schönau.

En 1158, mue par son amour de l'Église et impressionnée par la

dépravation des mœurs du clergé, elle se met en route hors de son monastère pour prêcher dans les églises, à l'instar des grands prédicateurs, ce qui, à l'époque, est extraordinaire pour une femme. En quatre voyages, celle qu'on appellera la « Sybille du Rhin » remonte le cours du Neckar, de la Moselle et du Main, puis redescend le Rhin jusqu'à Werden. Elle parcourt ainsi la Franconie, la Lorraine et la Souabe, réunissant des foules de plus en plus nombreuses qui débordent sur le parvis des cathédrales et tentent de s'approcher d'elle. S'adressant au clergé comme aux fidèles, elle dénonce la corruption des clercs, invite à une réforme des mœurs et lutte contre la simonie. Lorsqu'en 1160 éclate le schisme fomenté par l'empereur, sainte Hildegarde intervient de toutes ses forces pour apaiser cette querelle et faire reconnaître le pape légitime, Alexandre III. Elle mourra au moment même où sera résolu ce problème par le concile de Latran III (XI^e concile œcuménique) qui fixera pour toujours les lois d'élection des papes (1179).

La renommée d'Hildegarde est telle que sa Vie commence à être rédigée de son vivant et sous son propre contrôle par le moine Godefroy du monastère du Disibodenberg.

La fin de la vie d'Hildegarde est obscurcie par un conflit qui l'oppose aux chanoines de Mayence : un noble excommunié ayant demandé le pardon de ses fautes avant de mourir, les sœurs l'enterrent dans un coin secret du monastère, mais le clergé de Mayence s'insurge et demande son déterrement, selon la loi condamnant les excommuniés à demeurer sans sépulture. Les moniales refusent et font passer la charrue sur le terrain pour cacher le lieu de l'enterrement. Le couvent est frappé d'interdit, ce qui empêche la célébration des sacrements dans l'abbaye et l'exécution du chant choral par les moniales : les offices ne peuvent être que murmurés... ce qui nous vaut une lettre magnifique d'Hildegarde sur la valeur du chant liturgique. Un an plus tard, l'interdit est levé par l'archevêque de Mayence Christian I^{er} von Buch. À l'instant de la mort d'Hildegarde, le 17 septembre 1179, les

sœurs du couvent voient apparaître dans le ciel deux rayons de lumière qui se croisent, formant une grande croix.

Les visions d'Hildegarde ont été transcrites dans un manuscrit exceptionnel conservé à la bibliothèque régionale de Hesse à Wiesbaden (*Riesencodex*) ; édité par Guibert de Gembloux vers 1200, ce codex est constitué de pages de 50 cm de hauteur et pèse plus de cinquante kilogrammes, Hildegarde a probablement participé à sa réalisation. Il contient la plupart des œuvres et lettres d'Hildegarde, mais pas les œuvres médicinales. Un autre manuscrit, le *Dendermonde codex* (1174-75) contient cinquante-huit des compositions musicales d'Hildegarde, il a été copié sous l'autorité de l'abbesse au monastère du Rupertsberg.

Hildegarde fut parmi les premiers saints pour lesquels une procédure officielle de canonisation fut appliquée, mais la procédure était si longue qu'aucune des quatre tentatives de canonisation ne fut menée à son terme (la dernière se déroula en 1244, sous le pape Innocent IV) et Hildegarde resta bienheureuse. Cependant, elle fut très vite qualifiée de sainte par le peuple et, à la fin du XVI^e siècle, comme elle était l'objet d'une dévotion de longue date, son nom fut inscrit au martyrologe romain sans autre formalité, avec le titre de sainte. Elle est aussi fêtée par l'Église anglicane. Sa Fête locale est fixée au 17 septembre. En mai 2012, le pape Benoît XVI a officiellement étendu le culte local de sainte Hildegarde de Bingen à l'Église universelle, c'était un préalable indispensable pour la déclarer « Docteur de l'Église » le 7 octobre 2012. Cet acte illumine d'une lumière nouvelle l'œuvre de la grande prophétesse dont l'actualité du message est soudainement proclamée à toute la chrétienté...

2. L'œuvre de sainte Hildegarde

L'œuvre d'Hildegarde qui nous est parvenue est immense et variée : on lui attribue environ quatre cents lettres, une douzaine de livres, soixante-dix poèmes et plus de soixante-dix pièces musicales.

- *Scivias* : « *Connais les voies du Seigneur* » (1141-1151) ;
- *Liber vitae meritorum* : « *Livre des Mérites de la Vie* » (1158-1163) ;
- *Liber divinorum operum simplicis hominis* : « *Livre des Œuvres divines pour les hommes simples* » (1163-1173/1174) ;
- *Physica, sive Subtilitatum diversarum naturarum creaturarum libri novem, sive Liber simplicis medicinae* : « *Physique, ou Neuf livres des subtilités des diverses créatures de la nature ou Livre de médecine simple* » (1151-1158 ?) ;
- *Causae et curae, sive Liber compositae medicinae* : « *Des Causes et des Soins, ou livre de médecine complexe* » ;
- *Symphonia harmoniae coelestium revelationum* : « *Symphonie des révélations des harmonies célestes* » ;
- *Vita S. Ruperti* : « *Vie de saint Rupert* » ;
- *Vita S. Disibodi* : « *Vie de saint Disibode* » ;
- *Ignota lingua, cum versione Latina* : « *Langue inconnue, avec traduction latine* » ;
- *Solutiones triginta octobres quaestionum* : « *Solutions de la question du 30 octobre* » ;
- *Explanatio Regulae S. Benedicti* : « *Explication de la Règle de saint Benoît* » ;
- *Explanatio Symboli S. Athanasii* : « *Explication du Symbole de saint Athanase* » ;
- *Tractatus de sacramento altaris*. « *Traité du Sacrement de*

l'Autel » ;

– Homeliae LVIII in Evangelia : 58 homélies sur l'Évangile.

On peut diviser cette œuvre en quatre blocs : *Lettres et homélies ; Poésies et cantiques ; Traités de sciences naturelles et de médecine (Physica, Causae et curae) ;* et surtout le grand *Triptyque des visions*.

LA CORRESPONDANCE ET LES SERMONS⁴

La volumineuse correspondance d'Hildegarde compte plus de quatre cents lettres, toutes n'ont pas été publiées. La Patrologie latine, incomplète, en contient déjà cent trente-cinq avec leurs réponses. L'Église est dans une passe très difficile quand Hildegarde, comme saint Bernard, se sent en devoir d'intervenir, d'autant que ses visions ne lui laissent pas de paix et la poussent à l'action. En effet, le pouvoir temporel tente de s'arroger le gouvernement de l'Église, déchirée par des schismes que soutiennent des gouvernements opposés. L'empereur germanique Frédéric Barberousse prétend nommer lui-même le pape et s'oppose à celui qui est légitimement élu par la majorité des cardinaux ; le roi d'Angleterre est, lui aussi, en conflit ouvert avec l'Église. Des hérésies fleurissent çà et là, dont celle des Cathares. Les couvents sont souvent pris en tenaille entre l'influence des nobles provinciaux et celle des autorités ecclésiastiques. Porteuse d'un message qui la dépasse, Hildegarde refuse de se plier aux règles du pouvoir et manifeste une liberté que, seule, la foi justifie : dépassant les limites permises aux femmes de son temps, elle admoneste les clercs dont elle vilipende l'injustice, la simonie et la passivité ; elle n'hésite pas à s'adresser aux plus grands seigneurs pour défendre la vérité de l'Évangile face aux volontés de puissance des uns et des autres. Aucun notable ne l'impressionne : on trouve dans sa correspondance des lettres aux papes Eugène III, Anastase IV, Adrien IV et Alexandre III, aux empereurs Conrad III et Frédéric I^{er} ;

aux évêques de Bamberg, de Spire, de Worms, de Constance, de Liège, de Maëstricht, de Prague et de toute la Germanie ; à l'évêque de Jérusalem, à plusieurs prélats de France et d'Italie, à un grand nombre d'abbés ; à sainte Élisabeth de Schönau ; à quantité de prêtres ou de théologiens. De nombreuses réponses de ces personnages célèbres ont été conservées au monastère de Saint-Rupert. Voici un exemple du style qu'emploie la visionnaire dans son ardeur à défendre l'Église, unique objet de ses interventions :

« En 1170 après la naissance du Christ, j'étais pendant un long temps malade au lit. Alors, physiquement et mentalement éveillée, je vis une femme d'une beauté telle que l'esprit humain n'est pas capable de comprendre. Sa figure se dressait de la terre jusqu'au ciel. Son visage brillait d'une splendeur sublime. Son regard était dirigé vers le ciel. Elle était vêtue d'un vêtement lumineux et resplendissant de soie blanche et d'un manteau garni de pierres précieuses. Aux pieds elle portait des souliers d'onyx. Mais son visage était couvert de poussière, son vêtement était déchiré du côté droit. Le manteau aussi avait perdu sa beauté singulière et ses chaussures étaient souillées sur le dessus. D'une voix haute et plaintive, la femme cria vers le ciel : "Écoute, ô ciel : mon visage est sali ! Afflige-toi, ô terre : mon vêtement est déchiré ! Tremble, ô abîme : mes chaussures sont souillées !" Et elle poursuivit : "J'étais cachée dans le cœur du Père, jusqu'à ce que le Fils de l'homme, conçu et engendré dans la virginité, répandit son sang. Avec ce sang, comme sa dot, il m'a prise pour épouse. Les stigmates de mon époux demeurent frais et ouverts, tant que sont ouvertes les blessures des péchés des hommes. Justement le fait que les blessures du Christ restent ouvertes est la faute des prêtres. Ils déchirent mon vêtement puisqu'ils sont transgresseurs de la Loi, de l'Évangile et de leur devoir sacerdotal. Ils enlèvent la splendeur à mon manteau, parce qu'ils négligent totalement les règles qui leur sont imposées. Ils souillent mes chaussures, parce qu'ils ne marchent pas sur les droits chemins, c'est-à-dire sur les durs et exigeants chemins de la justice, et ils ne donnent pas aussi un bon exemple à ceux qui leur sont soumis. Toutefois je trouve en certains la splendeur de la vérité." Et j'entendis une voix du ciel qui disait : "Cette image représente l'Église. C'est pourquoi, ô être humain qui vois tout cela et qui écoutes les paroles de plainte, annonce-le aux prêtres qui sont destinés à la conduite et à l'instruction du peuple de Dieu et auxquels, comme aux Apôtres,

il a été dit : *“Allez dans le monde entier. Proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création.”* (Mc 16, 15) » (Lettre à Werner von Kirchheim et à sa communauté : PL 197, 269 s.)

Certains sermons, principalement ceux qu’Hildegarde prononce lors de ses quatre voyages « missionnaires », nous sont parvenus car elle les a mis par écrit à la demande de ses auditeurs. Ils sont surtout destinés à réformer les mœurs des clercs. Dans un style cinglant, elle reproche aux prêtres leurs vices : ils ont « les yeux, les oreilles et le ventre remplis des vices du démon », « des mœurs de scorpions, des œuvres de serpent », ce sont des « gens ivrognes et luxurieux », et elle leur annonce l’arrivée des Cathares qui vont profiter de cette situation pour retourner contre eux le peuple, étonnante prophétie qui ne tardera pas à se réaliser et qui contraindra Hildegarde à sortir de nouveau de son monastère. Aux prélats qui devraient gouverner l’Église, elle reproche leur inertie :

« Vos langues sont muettes dans la voix qui résonne de la trompette de Dieu, vous qui n’aimez pas l’intelligence sainte... C’est la justice de Dieu que vous devriez ruminer avec soin... en la présentant aux peuples au moment opportun, et non en la leur intimant avec violence. Mais à cause de l’obstination de votre volonté propre, vous ne le faites pas... Vous vous terrez comme des couleuvres nues dans leurs cavernes... vous vous attardez dans des enfantillages... Que de malignité et de haine, lorsque l’homme ne veut se tourner vers le bien, ni pour Dieu ni pour les hommes, mais recherche les honneurs sans travail et les récompenses éternelles sans effort ! Vous êtes aveugles, puisque vos œuvres ne brillent pas devant les hommes du feu de l’Esprit Saint !... Toute la Sagesse que vous avez scrutée dans les Écritures se trouve engloutie dans le puits de votre volonté propre ! Tout ce que vous savez, que vous avez touché et éprouvé, vous l’ensevelissez dans la satisfaction de vos désirs et vous engraissez votre chair comme des enfants qui ne savent pas ce qu’ils font ! Vous devriez être jour et vous êtes nuit ! » (Lettre au clergé de Cologne)

Elle ne se contente pas de critiquer, elle donne aux prêtres ces magnifiques exhortations :

« Bien que Dieu permette que le riche possède des richesses et puisse en

soutenir le pauvre, cependant c'est l'image du pauvre qui est Son image à Lui et qu'Il aime. »

« Heureux l'homme que Dieu a conçu comme tabernacle de sa sagesse ! Jusqu'à la fin de sa vie, grâce aux saints désirs, aux bonnes œuvres, à la faim de justice et des douces vertus dont il est insatiable, il monte sans cesse de nouveau en nouveau, par la grâce de Dieu ! »

Dans ces exemples, il est aisé de constater qu'Hildegarde s'exprime sans détours ni flatteries. La volumineuse correspondance précieusement conservée jusqu'à nos jours témoigne de cette franchise intrépide, fruit de sa préoccupation pour le salut des personnes et de l'Église. Avec la renommée de sainteté de l'abbesse, son influence dans la vie politique et les débats religieux de son temps s'accroît. Elle s'exprime en admonestations virulentes qui reflètent son engagement personnel, mais aussi en conseils où jaillit sa bonté naturelle empreinte d'enthousiasme et d'humour. La passion de la Vérité lui donne cette puissance d'expression : ses conseils sont appréciés même s'ils ne sont pas toujours flatteurs et agréables à entendre. Les biographes contemporains décrivent avec enthousiasme le ton des sermons qu'elle prononce dans les campagnes, sur les places de marchés ou le parvis des églises : à Cologne, Trêves, Wurtzbourg, Bamberg, comme à Siegburg, Eberbach, Hirsau, Zwiefalten ou Maulbronn, on garde la mémoire de ces prêches enflammés. Au XII^e siècle, pour une religieuse censée demeurer dans son cloître, voyager est une impertinence choquante, plus encore le fait de prendre la parole en public ! Mais c'est surtout le contenu de ses sermons qui provoque un bouleversement parmi ses auditeurs, car elle attaque avec violence et précision les mœurs dépravées du clergé, sa richesse et sa mollesse. Hildegarde n'est pas une révolutionnaire, loin de là, mais elle est uneoureuse : de Dieu, de l'Église et des âmes. Sa théologie est tout à fait orthodoxe, ses visions suivent strictement l'enseignement de l'Église, sa présentation de l'Histoire du Salut, sa catéchèse sur les sacrements et sa conception de l'être humain correspondent exactement aux fondements de la Bible

et du dogme... mais sa vitalité manifeste l'action de l'Esprit Saint en elle.

LE TRIPTYQUE DES VISIONS

L'œuvre la plus importante d'Hildegarde consiste en une série de trois livres inspirés où elle décrit ses visions et les explications qu'elle a reçues pour les interpréter. Ce triptyque se compose du *Scivias* (« *Connais les voies du Seigneur* »), dicté sur dix années (1141 à 1150), du *Livre des Mérites de la Vie* (*Vices et Vertus*), écrit en six ans (entre 1158 et 1163), et du *Livre des Œuvres divines*, rédigé entre 1163 et 1173. La visionnaire a dicté ce qu'elle percevait et le moine Wolmar a « mis en forme » ce récit et son interprétation. En effet, Hildegarde voit des images qu'elle décrit avec précision et entend des paroles qu'elle rapporte avec exactitude, puis elle en donne un commentaire, mais toujours de manière inspirée.

Il y a une réelle progression dans les trois livres : le *Scivias* est un vaste catéchisme qui trace les bases (les voies) de la connaissance nécessaire à une vie chrétienne ; le *Liber vitae meritorum*, *Livre des Mérites de la Vie* apprend ensuite à discerner et à mettre en œuvre de façon très concrète les vertus et à chasser les vices dans la vie quotidienne afin de pouvoir accéder à la contemplation ; le *Liber divinorum operum*, *Livre des Œuvres divines*, ou *de l'Agir Divin* (qu'elle termine à soixante-quinze ans, vers 1173), offre une vision de l'homme dans l'univers où le lecteur en quête de sens découvre sa véritable dignité d'homme et de chrétien : comment l'univers est-il conçu et pourquoi l'homme est-il si important dans le plan de Dieu ? Qu'est-ce qui fonde son inégalable dignité, au point que le Fils de Dieu se soit incarné et ait souffert pour le sauver ? Ce dernier livre est un chef-d'œuvre d'une étonnante actualité, il souligne l'importance de toute âme dans le gouvernement de l'univers car :

« L'homme est la clôture des merveilles de Dieu. »

« Bien qu'il soit petit par les dimensions de son corps, il est immense par les

dimensions de son âme. »

« En lui se reflète, comme dans une goutte d'eau, toute la beauté de l'univers. »

Les quarante-deux miniatures aux couleurs somptueuses qui ornent les manuscrits d'Hildegarde ont été réalisées à son époque et représentent fidèlement ses visions cosmiques (trente-cinq dans *Scivias* et sept dans le *Livre des Œuvres divines*). Elles sont d'une intensité d'expression exceptionnelle. Certaines ont probablement été peintes sous sa direction, d'autres peu de temps après sa mort. Incomparables sont, en particulier, la représentation de l'Amour divin prenant la forme d'un personnage en feu, la vision de la sainte Trinité et celle de l'homme dans la roue cosmique, animant et emplissant l'univers. Cette dernière illustration, plus de trois siècles avant la naissance de Léonard de Vinci et son fameux dessein de l'homme universel, représente déjà un homme aux bras étendus sur le globe de la terre, comme enclos dans un cercle représentant l'univers. Dans les illustrations des deux premières visions du *Livre des Œuvres divines*, Dieu est un feu d'amour embrasé où se distinguent trois personnages. Le langage symbolique des couleurs, emprunté largement à l'iconographie médiévale dont s'est inspirée Hildegarde pour décrire ses visions et que, par la suite, ses peintres de miniatures ont illustré avec soin, est particulièrement remarquable, il permet de mieux apprécier le contenu théologique des visions décrites dans les livres. En effet, la dimension symbolique des visions n'est pas toujours explicitée, mais elle correspond à un langage conventionnel de l'époque, que les lecteurs comprenaient immédiatement.

LES ŒUVRES MUSICALES

Selon Hildegarde, la musique est la forme la plus élevée de l'activité humaine, elle est le « miroir de l'harmonie des sphères célestes et des chœurs angéliques », elle en parle longuement dans une lettre au chapitre de Mayence et, dans le *Scivias*, elle écrit :

« L'âme est symphonique ; de même que la parole désigne le corps, la

symphonie manifeste l'esprit, car l'harmonie céleste annonce la Divinité comme la parole annonce l'humanité du Fils. »

L'abbesse avait compris qu'un des meilleurs moyens de vivre la spiritualité était le chant : à la fois, il transporte les âmes et unit la communauté dans une même harmonie. Par la louange chantée, l'homme a la révélation de sa dignité car il participe à l'harmonie des voies angéliques. Les thèmes des chants qu'elle a composés se distinguent des principaux courants théologiques de son siècle : le chant devient le véhicule de la vie intérieure et de l'enseignement spécifique qu'elle reçoit. La poésie musicale d'Hildegarde est donc la synthèse de toutes ses expériences : la musique sacrée établit une subtile correspondance entre la Parole et l'âme, elle met la personne en syntonie avec le mystère qu'elle chante, dévoilant la richesse spirituelle des vérités proclamées.

L'œuvre la plus célèbre d'Hildegarde est une pièce morale : l'*Ordo Virtutum* (*Le Jeu des Vertus*). Il comporte quatre-vingt-deux mélodies où Hildegarde met en scène les tiraillements de l'âme entre le démon et les vertus. Probablement composé dès 1151, il est joué par les moniales en 1152 pour l'inauguration du monastère du Rupertsberg. Dans cette sorte d'Oratorio avant l'heure, l'âme humaine et seize vertus interviennent. Elles chantent des mélodies monophoniques tandis que le diable, lui, les interrompt par des éclats de voix parlés : l'irruption de la voix masculine tente de casser l'harmonie des voies féminines. C'est sans doute le moine Wolmar qui jouait ce rôle, alors que les religieuses représentaient les vertus.

Hildegarde a composé aussi de nombreuses œuvres liturgiques, rassemblées dans la *Symphonia harmoniae celestium revelationum*, « *Symphonie de l'harmonie des révélations célestes* » qui regroupe soixante-dix-sept chants, écrits par l'Abbesse sur ses propres poèmes religieux et destinés à être chantés par les sœurs lors des cérémonies

liturgiques. On y trouve des hymnes, des séquences, des antiennes, des répons, un kyrie et un alléluia. Les morceaux sont tous monophoniques (avec une seule ligne mélodique, sans voix secondaires). La plupart sont dédiés à la Vierge Marie et à certains saints. Cette musique, même si elle évoque parfois le chant grégorien, déborde les normes de composition de son époque par sa liberté, sa variété et surtout par la correspondance entre la musique et le texte. L'usage de neumes (unités mélodiques) originaux laisse à l'interprète la liberté du rythme.

Les œuvres musicales d'Hildegarde, en effet, plongent leurs racines dans le plain-chant du Bas Moyen Âge germanique, genre qui partage l'esprit et les formules du chant grégorien traditionnel, mais s'en distingue par des audaces et des ruptures fréquentes, des mélismes très développés, un rapport plus étroit au texte et une utilisation symbolique des modes. Ces éléments sont exacerbés dans l'écriture d'Hildegarde, qui apporte des formules personnelles, un sens nouveau de la vocalité et fait ainsi de ses œuvres de véritables visions en musique. Les motifs reviennent sans cesse, mais en perpétuelle mutation, jamais figés, envoûtant l'auditeur par leur fluidité et leur force.

Il existe deux sources principales manuscrites de la musique d'Hildegarde : le célèbre *Dendermonde Codex* et le *Riesencodex* conservés à Wiesbaden, en Allemagne. À eux deux, ils contiennent les soixante-dix-sept chants de la *Symphonia* et l'*Ordo virtutum*. Quatre autres manuscrits contiennent des fragments de la musique et de la poésie d'Hildegarde

LES ŒUVRES SCIENTIFIQUES

On ne connaît que deux ouvrages médicaux qui aient été composés en Occident au XII^e siècle. Ils ont été édités au XIII^e siècle et sont tous deux attribués à sainte Hildegarde. Ils constituent une véritable encyclopédie des connaissances de l'époque en matière de sciences naturelles d'une part, de médecine, au sens de médication (soins

utiles), d'autre part. Il ne s'agit pas d'un ouvrage médical complet, dans le sens d'un corpus pouvant faire l'objet d'un enseignement scientifique et exhaustif, mais de conseils d'hygiène, de soins, d'attitudes et de comportements vis-à-vis de notre environnement. Appliqués avec sagesse, ils peuvent remettre les personnes en adéquation avec la santé, Dieu ayant légué aux hommes un processus salvifique qui, s'il n'est pas empêché, aide chacun à vivre son existence en vue de l'accomplissement souhaité par le Créateur. L'un et l'autre ouvrages sont assez inattendus, reconnaissons-le, dans l'œuvre d'une visionnaire et d'une mystique qu'on imagine facilement absorbée par la contemplation et la vie de prière. Il s'agit du *Physica*, un livre de sciences naturelles recensant 513 plantes, animaux, éléments, métaux ou pierres, et du *Causae et Curae*, qui décrit les moyens de s'en servir pour bénéficier de leurs vertus bienfaisantes et soigner les humains. Dans ces textes, tous les éléments de la Création sont, conformément aux récits du livre de la Genèse (chapitres 1 et 2), destinés à l'homme pour qu'il ne perde pas de vue son enracinement à la Source du principe de vie. On y trouve des recettes d'élixirs et d'onguents, de décoctions et de tisanes, mais aussi des indications sur les bains et le sauna, des normes d'hygiène aujourd'hui évidentes, mais qui n'ont pas toujours été appliquées dans les siècles passés : on y conseille, par exemple, de faire bouillir l'eau avant de la boire, de nettoyer les aliments ou de ne pas en consommer certaines parties dangereuses pour la santé. Il n'apparaît pas clairement, dans la vie d'Hildegarde, qu'elle ait elle-même pratiqué cette pharmacopée, ni qu'on puisse lui attribuer une valeur de « révélation » semblable à celle des visions théologiques, ce qui ne diminue en rien leur intérêt.

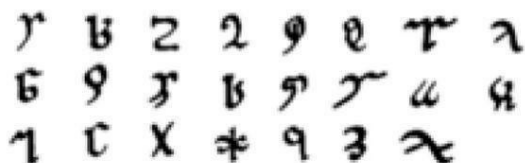
Pour un lecteur moderne peu averti, cette œuvre paraît étrange, tant l'usage des animaux, en particulier, peut choquer ; de même l'usage des pierres, s'il n'est pas bien compris, peut être considéré par le

sceptique comme du fétichisme. Il serait dommage de mal interpréter ces écrits, en particulier d'accorder à des créatures des puissances qui n'appartiennent en réalité qu'au Créateur. Attendre de certains produits végétaux, minéraux, animaux, des effets qu'ils n'ont pas la vertu de produire par eux-mêmes serait de la superstition. Lorsque ces effets ne sont pas produits naturellement, mais obtenus de façon magique, ils sont l'œuvre de forces maléfiques. Hildegarde met en garde contre de telles pratiques. En revanche, les créatures sont des dons voulus par Dieu qui peuvent apporter des bienfaits si elles sont utilisées pour les vertus qu'elles contiennent. Certains principes de soins peuvent en être tirés, en particulier en ce qui concerne les plantes, les pierres ou les fourrures, ce que font actuellement de nombreux thérapeutes. Ce type de soins remet en valeur la médecine naturelle, issue de plantes traditionnellement utilisées, mais dont les vertus ont souvent été oubliées ou négligées au profit de médicaments de synthèse difficilement absorbés par l'organisme et dont la finalité lucrative empiète parfois sur la finalité curative... L'épeautre, céréale qui avait pratiquement disparu de notre alimentation, révèle des vertus étonnantes pour l'équilibre alimentaire. La racine de pyrèthre d'Afrique, les graines de plantain (psyllium), la poudre de rhizome de galanga et autres épices sont aussi fortement recommandées, mais doivent être consommées avec modération, à bon escient et sous conseil médical.

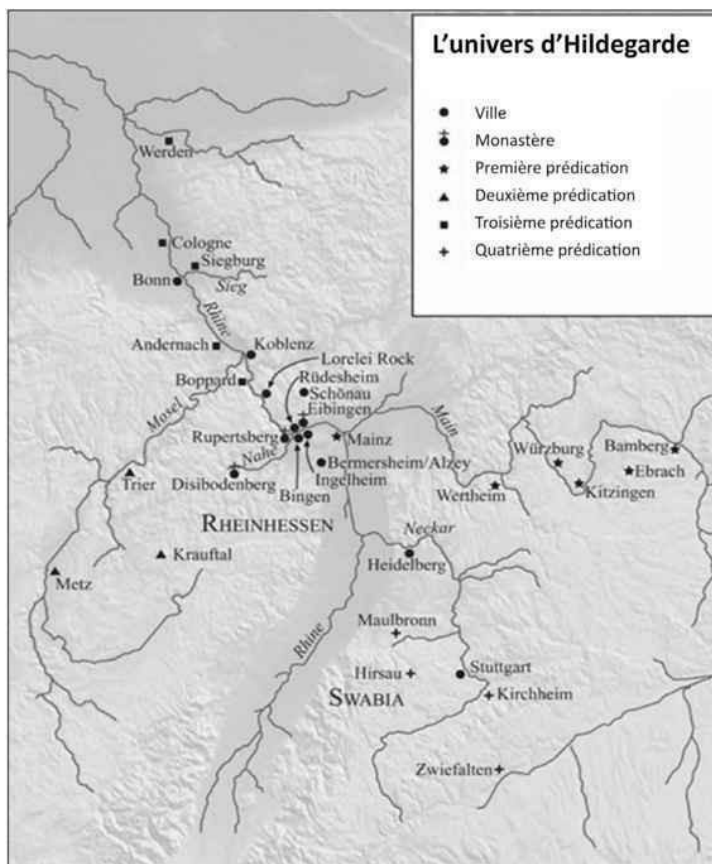
L'attribution des deux traités, dans leur forme actuelle, à Hildegarde, est parfois mise en doute. Quoi qu'il en soit, il est clair que ces livres véhiculent, pour le moins, l'enseignement de soins pratiqués dans les monastères à l'époque de la sainte (et donc aussi dans celui dont elle avait la charge) : ils en sont les plus anciens témoins écrits. La traduction des noms de plantes étant particulièrement difficile, les spécialistes divergent parfois sur

l'interprétation des textes et sur le choix précis des espèces à utiliser. Cela n'enlève rien à l'intérêt de cette médecine médiévale monastique pour l'homme d'aujourd'hui, mais demande une étude approfondie par des spécialistes confirmés. Les soins donnés à l'époque héritent d'une longue tradition d'usage des « simples », basée sur l'expérience et remontant aux origines de l'humanité ; fort heureusement, c'est encore ainsi que l'on soigne dans maints endroits de la planète. Ces textes sont donc un précieux témoin et une invitation à reconsidérer les pratiques médicales actuelles dans une vision plus complète de l'homme et de son rapport harmonieux à la nature. Cela concerne non seulement l'ensemble du corps et l'interdépendance des organes entre eux, mais aussi la totalité de l'être : corps, âme et esprit. Ainsi se profile une médecine holistique, que certains dénomment intégrative, tenant compte de la personne considérée comme un tout et non seulement comme un ensemble d'organes à réparer. On doit au docteur Gottfried Hertzka⁵ principalement d'avoir révélé au public la valeur des indications contenues dans ces ouvrages. Aujourd'hui, à la suite de son expérience et de ses écrits, ce type de soins connaît un nouvel essor un peu partout dans le monde.

On ne saurait oublier que, dans les trois livres de visions, Hildegarde contemple la cause première des maladies dans le désordre intérieur de la société et des personnes qui la composent. En cela, elle est un précurseur de la psychothérapie actuelle... et même davantage, puisqu'elle voit dans une juste relation avec Dieu, avec soi-même et avec les autres, la garantie d'une santé de la personne dans son intégralité... Se garder en état de grâce est la première condition d'un équilibre de vie de la personne et une invitation à être un témoin vivant et actif des bienfaits de Dieu. C'est aussi une condition pour le chemin du retour à l'harmonie originelle par la ressemblance à Celui qui n'a jamais cessé de nous aimer.



Hildegarde a aussi inventé un alphabet et sans doute une « Langue inconnue » pour communiquer secrètement avec ses religieuses, en une sorte de jeu qui renforce l'unité de la communauté et lui permet de se protéger des attaques extérieures. Mais on peut aussi noter que le latin utilisé par Hildegarde dans ses ouvrages et dans ses poèmes témoigne d'un génie indépendant, capable d'inventer des mots et des expressions, d'abrégé et de réunir des paroles.



3. *Vie de sainte Hildegarde par les moines Godefroid et Théodoric*, Acti SS.Bolland.Sept.tom.V.die 17, ex édit, Coloniensi et Surii, collata cum ms, Bodecensi. Chapitre 2, paragraphes 21 à 23.

4. Il existe une édition française de certaines *Lettres* (1146-1179), trad. Rebecca Lenoir, éd. Jérôme Millon, 2007, 260.

5. G. Hertzka, « *Voilà comment Dieu guérit* », *la médecine de sainte Hildegarde, nouvelle méthode de guérison par la nature* (Parvis, 1988).

CHAPITRE 2

Une vision intégrale de l'homme

1. L'unité de l'être humain
2. Le corps
3. L'âme, atelier de l'esprit
4. L'esprit, capable de Dieu
5. La maladie et la guérison : un appel à l'essentiel
6. Quelques textes

Avant d'aborder les visions d'Hildegarde, il convient de préciser quelques points concernant la conception de l'homme qu'elle présente, en parfait accord avec la vision traditionnelle biblique et patristique, en un mot avec l'anthropologie chrétienne.

Les trois livres dont nous allons parler, le *Scivias*, le *Livre des Mérites de la Vie* et le *Livre des Œuvres divines*, n'ont pas un but thérapeutique, mais spirituel. Néanmoins, on peut découvrir dans ces ouvrages une compréhension chrétienne de l'homme qui devrait être à la base de toute médecine et qui est nécessaire pour comprendre les œuvres « médicinales » attribuées à sainte Hildegarde.

Cette connaissance médiévale de l'homme est bien différente de la division néoplatonicienne en deux éléments distincts, voire opposés : « âme » et « corps », qui s'est imposée après la Renaissance. La sagesse médiévale n'a jamais opposé le corps et l'âme, mais elle

connaissait la notion des niveaux d'être et de conscience. Descartes et ses disciples, perdant cette notion des niveaux et le principe d'analogie, ont opposé deux principes qui forment un tout et ont accentué cette dichotomie au point de considérer le corps comme une machine, un robot manipulé par la raison. Pendant des décennies, la médecine a souffert et souffre encore de cette conception mécanique du corps, comme on le constate parfois dans une manière de soigner qui ne tient pas compte de la personne dans son ensemble ou dans certaines approches de la génétique qui contestent de la dimension personnelle de l'embryon, réduit à l'état de « matériel embryonnaire ». Certains courants théologiques ont hérité, en contrepartie, d'une vision idéaliste de l'âme, parfois imaginée comme une sorte de vapeur venant prendre possession du corps et pouvant en sortir à son gré. Cette vision simpliste a des conséquences catastrophiques, car elle conduit, soit à réparer des corps et non à soigner des personnes, soit à mépriser le corps pour s'adresser à de purs esprits en négligeant les limites et les besoins physiques de la personne.

1. L'unité de l'être humain

« L'homme est la clôture des merveilles de Dieu. »

Le premier principe sur lequel se base Hildegarde est *l'unité de l'être humain*, selon l'enseignement traditionnel de la Bible et de l'Église :

« Que tout ce que vous êtes, corps, âme et esprit, se conserve irréprochable pour la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. » (1 Th 5, 23)

La Bible ne cesse d'affirmer *cette unité* : l'homme est unique, total, complet, ouvert à l'Infini dans toutes les dimensions de son être, car il est « un ». *Je suis corps, âme, esprit*. Je ne les possède pas... L'âme ne possède pas plus le corps que le corps ne possède l'âme : ce sont deux aspects d'une unique réalité.

L'homme n'est pas une âme tombée dans un corps, ni un corps mû par une âme. La personne forme un tout indivisible, mais avec différents niveaux d'être. Puisque je « suis » mon corps, j'assume ce que je réalise ou expérimente dans ma chair : j'en porte la responsabilité, indélébile, éternelle. Sur cette affirmation se basent non seulement la morale, mais aussi la foi en la résurrection de la chair et au Jugement dernier. L'Église n'enseigne ni la préexistence des âmes ni leur réincarnation : le corps n'est pas un vêtement que l'on peut changer, mais la dimension matérielle de la personne. Dans *Scivias*, Hildegarde résume cela en une formule fulgurante :

« Le corps est l'atelier de l'âme où l'esprit vient faire ses gammes. »

La perte d'une vision intégrale de la personne est lourde de conséquences.

Une première erreur consiste à séparer corps, âme et esprit en trois réalités indépendantes : celui qui croit « posséder » un corps le méprise et joue avec lui, comme avec une marionnette. Le monde occidental vit souvent dans ce dualisme : on revendique le droit « d'utiliser » son corps pour son plaisir et la « liberté » de faire avec lui ce qu'on veut, de « jouir » de son propre corps et de celui des autres...

Une autre erreur consiste à confondre ces trois réalités – corps, âme et esprit – en réduisant l'homme à l'une d'elles. Le culte du corps vient de l'identification avec lui. La recherche obsédante d'un physique idéal, la chirurgie esthétique, le dopage, l'emploi d'hormones pour obtenir un corps d'athlète, *etc.* manifestent une méconnaissance de la personne dans ses dimensions profondes. Il en va de même pour des psychothérapies qui prétendent se substituer à la vie spirituelle : comme si la psychanalyse pouvait remplacer la confession, ou la prière être confondue avec l'introspection, le gouvernement de soi avec l'ascèse, et le fait d'être bien dans sa peau avec la joie spirituelle.

Cette logique d'intégralité de la personne humaine est nécessaire pour comprendre Hildegarde et la valeur thérapeutique de son œuvre entière, sans la limiter aux écrits dits « médicaux » : soigner le corps sans s'occuper de l'âme ne sert à rien et former l'âme sans prendre soin du corps peut être très dangereux.

2. Le corps

« Le corps, qui possède le goût et le désir, pousse l'âme de-ci de-là, et cette dernière suit souvent les impulsions, pour diriger ses pas. » (*LOD*, 4)

« Le corps de l'homme et ses actions servent au maintien de l'homme, alors que l'âme édifie l'homme intérieurement. » (*LOD*, 5)

Le corps ou la chair, c'est « moi » sous l'aspect de la faiblesse, de la précarité, du temps, de la relativité, de la finitude. L'homme se défend contre sa caducité, il essaye de se masquer la réalité précaire de son existence. Il fuit sa dimension « incarnée », sa pauvreté, sa dépendance par rapport au monde qui l'entoure. C'est pourtant cette dimension corporelle de la personne qui rend possible l'ouverture à Dieu et aux autres, car elle définit l'appartenance et le rapport au monde, au temps, à l'histoire, à l'espace ; la finitude et l'incomplétude permettent de prendre conscience de la dépendance vis-à-vis du Créateur, elles impliquent la vie sociale, une nécessaire solidarité entre les êtres, l'abandon de la volonté de toute-puissance et d'autosuffisance.

En vieillissant inexorablement, le corps rappelle à l'homme qu'il est seulement de passage dans cet univers et ne peut s'y installer. Le monde actuel voudrait nier ce fait : on ne meurt plus, on « disparaît » en cachette dans une maison de retraite et les médias présentent l'image tyrannique d'un être fort, toujours jeune et en pleine santé. Certains scientifiques font miroiter la possibilité de remplacer les organes par la conception de clones ou l'utilisation de cellules souches et d'arriver ainsi à une sorte d'immortalité en changeant les pièces défectueuses ou en absorbant des substances qui combattent le vieillissement... En fait, on a peur du temps qui passe et le corps est justement ce qui nous rappelle en permanence que tout, même nous, a un terme.

Le corps est aussi une pesanteur, une matière qu'il faut sans cesse élever pour qu'elle n'entraîne pas la personne vers le bas. Il est le

siège des besoins physiques et physiologiques, et il peut facilement s'en contenter : un être repu, dans sa sexualité, ses appétits, son sommeil, sa sécurité, *etc.* est un être dont l'âme, facilement, s'engourdit. L'homme peut aussi se contenter de se vautrer dans ces plaisirs immédiats du corps, s'arrêter à cette satisfaction égoïste, sans même chercher d'autres motifs d'orgueil, de volonté de puissance, de délices intellectuels ou de joies pures par l'amour, le don de soi, la réalisation artistique, les sciences, la prière, le soin des autres... Le corps a son bonheur immédiat qui peut suffire à l'homme, il reste alors au niveau animal de son existence.

3. L'âme, atelier de l'esprit

« Le Créateur de la terre a fait de l'âme un véritable atelier, elle est pour l'homme l'instrument de toutes ses œuvres. » (*LOD*, 4)

« Les yeux de l'homme sont les fenêtres de son âme », dit Hildegarde, reprenant l'Évangile (Mt 6, 22-23). L'âme, c'est « moi » dans ma sensibilité, ma réceptivité, mes émotions, mon imagination, ma capacité de comprendre, de réfléchir, d'aimer. Aux pensées qui traversent l'intellect succèdent – ou se substituent – les associations d'idées ; des émotions jaillissent les réactions. L'homme est souvent davantage guidé par ses réactions émotives, ses désirs et ses mécanismes enregistrés que par sa pensée, son intuition et son affectivité vraie. Associations et réactions s'enchaînent selon des mécanismes programmés par les habitudes et gérés par les instincts (*conservation, domination et propagation* de l'espèce). C'est ainsi que bien des gens croient qu'ils aiment ou haïssent, décident, préfèrent, alors qu'ils ne font que répondre à un inconscient qui les détermine.

« L'âme a deux pouvoirs : avec l'un, elle monte vers le haut, où elle sent Dieu, avec l'autre, elle prend possession de tout le corps dans lequel elle existe, pour accomplir son œuvre. » (*Scivias*, 4)

L'âme se trouve dans une position intermédiaire, elle peut être à l'écoute de l'esprit comme elle peut se laisser guider par les instincts du corps : livrée à elle-même, elle est esclave... et pourtant se croit libre : elle se rebelle à toute obligation morale et religieuse... mais pas pour être docile à la voix de l'esprit ! Alors, qu'est-ce qui la dirige ? Ce que Maurice Zundel appelle « le moi préfabriqué » !

« Comprends, homme, ce que tu es dans ton âme, toi qui délaisses ton intelligence et qui veux te mettre au niveau des animaux ! » (*Scivias*, 4.)

Dans la Bible, le mot hébreu *nephesh* que l'on traduit par « âme » signifie « cou, gorge, trachée ». L'enfant pousse un cri en naissant et le

vieillard achève ses jours sur un râle ou un dernier soupir... Du premier instant de la vie au dernier, c'est toujours la trachée qui s'ouvre ou se ferme, pour accueillir ou exhaler le souffle de vie, l'esprit. C'est par elle que l'homme reçoit de l'extérieur ce qui lui permet de vivre. Lieu de la respiration et de la nutrition, elle est le siège des besoins essentiels, des échanges : embrasser, manger, téter, vomir, chanter, parler, *etc.* Ce canal, avant tout réceptif, manifeste la constante dépendance de l'être humain : c'est là que se situent le désir, la soif, l'étouffement, c'est grâce à lui qu'on appelle pour recevoir de l'aide, que l'on discute, échange. Nœud vital de la sensibilité nerveuse, la trachée, image de l'âme, est aussi le siège des émotions et réactions affectives. L'homme halète, soupire, inspire profondément, laisse jaillir un cri de joie ou de peur ; il a la gorge nouée, le souffle coupé, court ou paisible, selon les situations... mais la trachée n'est que l'organe réceptif de l'air qui la traverse pour devenir « souffle ».

4. L'esprit, capable de Dieu

Le mot biblique *ruah* que l'on traduit par « esprit » désigne d'abord le vent et, en ce qui concerne l'homme, la respiration, l'haleine. Le souffle, c'est la vie : « *Tu retires leur souffle, ils expirent et retournent à la poussière.* » (Ps 104, 29) Le vent en est l'image : « *Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix, mais nul ne sait d'où il vient ni où il va, ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.* » (Jn 3, 8) Plus souvent référé à Dieu qui en est la source qu'à l'homme et aux animaux, ce souffle divin passe par la trachée (âme) et fait de l'homme une « *âme vivante* » (Gn 2, 7). Saint Paul, commentant le récit de la création à la lumière de la Résurrection, affirme : « *Le premier homme, Adam, a été fait "âme vivante", le dernier Adam, esprit vivifiant* » (1 Co 15,

45) : le Christ nous a donné un souffle nouveau.

L'âme, vivifiée par l'esprit, « anime », à son tour, le corps. Venu directement de Dieu, l'Esprit Saint, énergie invisible et personnelle, inspire l'esprit des hommes, éveillant le courage, la force, la volonté : « *Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un Esprit nouveau, je mettrai en vous mon Esprit et vous vivrez.* » (Ez 36, 26) On comprend alors la belle expression d'Hildegarde : « Dieu est un feu vivant, un feu par lequel les âmes respirent. » (LOD, 10)

L'esprit est donc l'aspect supérieur de l'âme, ce qui, en l'homme, est tourné vers l'Esprit divin et qui est capable de dialoguer avec lui pour recevoir une « inspiration » et suivre ainsi une voix supérieure à son propre entendement. L'esprit de chaque homme est lié à l'Esprit divin : « *Ce qui est né de l'Esprit est esprit.* » (Jn 3, 7) « *L'Esprit lui-même atteste à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.* » (Rm 8, 16) Ainsi, « l'Esprit parle à notre esprit » en raison d'une certaine affinité entre les deux. C'est pourquoi « l'âme de l'homme est affermie par le feu de l'Esprit Saint pour accomplir le bien » (LOD, 4).

L'esprit est donc la fine pointe de l'âme. Cela ne veut pas dire qu'il y ait en elle une division, mais une différence de niveau entre ce qui est informé par les sens, les habitudes, l'éducation, *etc.* et ce qui est ouvert à l'inspiration divine. Cette distinction est importante : l'Épître aux Hébreux affirme que « *la Parole de Dieu pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit* » (He 4, 12). La « renaissance » de tout l'être suppose une « écoute » amoureuse du cœur ; tel est le but ultime de toute vie spirituelle :

« L'homme est la demeure de Dieu. La Pentecôte signifie pour lui la conversion à la vie spirituelle. » (*LOD*, 7)

5. La maladie et la guérison : un appel à l'essentiel

« Prends garde que par l'instabilité de tes pensées, le pouvoir de fraîcheur verdoyante (*viriditas*) que tu as reçu de Dieu ne s'assèche en toi », écrit Hildegarde à Adam de Ebrach.

« Dieu laisse mourir ce qui ne le touche pas », affirme-t-elle dans le *Scivias*.

Dans cette unité : corps, âme, esprit, surviennent des maladies, des dérèglements, parce que les rapports entre les « composants » sont faussés ou parce que l'un des trois est affaibli. Alors, l'homme perd ce qu'Hildegarde appelle la « viridité » », la verdeur de vie qui est comme la sève de l'homme, et il devient malade :

« Les mauvaises pensées attaquent l'organisme de l'homme telles des bêtes : elles assaillent l'homme tantôt comme un loup affamé, tantôt comme un cerf ou un crabe. »

« C'est l'âme qui fournit à l'homme, dans une pleine mesure, l'énergie vitale de son corps et de ses sens. » (LOD, 4)

Il existe un lien très fort dans la conception biblique entre la maladie et le péché. Le péché est la maladie de l'âme : il y a des maladies de l'âme comme il y a des maladies du corps (sida, cancer, sclérose... de l'âme). L'esprit, qui est vie en nous, ne peut pas être malade, mais, si l'âme est malade, il ne peut agir et son influence vitale est étiolée, diminuée, étouffée.

Le corps étant comme le sacrement de l'âme, il existe un lien entre les deux : les maladies physiques nous parlent des maladies de l'âme. Il ne faut surtout pas croire que ce soit automatique : il est évident que bien des gens sont malades des maladies de la société, victimes de dérèglements d'ordre génétique, microbien, *etc.* ou même d'accidents, sans que soit mis en cause leur comportement moral ! Mais les maladies physiques nous font comprendre, par analogie, comment

l'âme est malade.

Ce lien entre maladie et péché fait prendre conscience de maladies intérieures infiniment plus graves que celles d'ordre physique : « *Je suis venu non pour les bien portants, mais pour les malades* », dit Jésus (Mt 9, 12). Le médecin des âmes, c'est la Parole de Dieu, le Verbe : « *Ta Parole, Seigneur, qui guérit tout.* » (Sg 16, 7, cf. 12) Pour retrouver sa *viriditas*, il faut soigner l'âme en même temps que le corps et favoriser l'éveil de l'esprit, car c'est l'homme dans toutes ses dimensions qui doit être en bonne santé, tel est le principe premier de la médecine hildegardienne. On ne peut jamais sauver le corps au prix de l'âme, mais il s'agit, au contraire, d'unir les forces de la personne dans le recouvrement d'une santé totale. Soigner l'âme, c'est s'efforcer de la garder toujours en état de grâce, sans jamais avoir la conscience d'un péché mortel, grâce à une confession générale et régulière, tel est le secret d'une perpétuelle jeunesse :

« Tant que je verrai la Lumière, toute tristesse et toute crainte me seront ôtées, de sorte que je me sens comme une simple jeune fille et non comme une vieille femme », dit Hildegarde d'elle-même.

Toute maladie peut devenir une grâce, une épreuve permise pour quelque chose de plus grand, si, dans cet état, « je ne me demande pas *pourquoi* je suis malade, mais *comment* vivre chaque jour de façon juste ». Ce n'est pas le « pourquoi » qui compte alors, car il ne s'agit pas d'ajouter des remords ou des culpabilités, mais le « pour quoi » ? C'est-à-dire l'accueil du bien que peut me faire cette maladie en convertissant mes habitudes de vie. Alors, la grâce de la purification intérieure prend le dessus sur l'horreur de la maladie :

« Afin que mon esprit ne se mette pas à gonfler d'orgueil, Dieu m'accabla par la souffrance. » (Introduction au *Scivias*)

Au moment du Carême, la liturgie chrétienne affirme que « le Seigneur nous dit comment guérir par le jeûne, l'aumône et la prière », c'est-à-dire en mettant notre corps (jeûne) à l'unisson de notre âme

(aumône) et de notre esprit (prière). Savoir jeûner de ce qui est inutile et alourdit le corps ou l'âme, c'est libérer les énergies (*viriditas*) captives. Apprendre à donner généreusement, ne pas garder le superflu (bien des maladies du corps et de l'âme sont dues à des « rétentions » !), c'est alléger son âme, favoriser la circulation de la *viriditas*. Et puis prier ! Car prier, c'est exposer son être au rayonnement bienfaisant de Dieu, s'ouvrir à une autre source d'énergie, puisque l'Esprit est, selon le Credo, « Donneur de vie ».

6. Quelques textes

Pour mieux comprendre cet enseignement fondamental de l'anthropologie chrétienne, regardons quelques textes de sainte Hildegarde, tirés, en particulier, de la quatrième vision du *Livre des Œuvres divines*.

A. SUR L'ÂME

Comprends, homme, ce que tu es dans ton âme [...].

L'homme a en lui trois sentiers. *L'âme, le corps et les sens*. C'est par eux que s'exerce la vie de l'homme. L'âme vivifie le corps et donne souffle aux sens ; le corps attire l'âme et lui ouvre les sens ; quant aux sens, ils touchent l'âme et sont liés au corps. L'âme, en effet, est la vie du corps, comme le feu infuse la lumière dans les ténèbres. Elle possède deux forces principales : l'intelligence et la volonté, elle se manifeste par ces deux forces, comme le soleil par son éclat. (*Scivias*, 4)

L'âme dispose et ordonne par le mouvement de la raison toute l'œuvre humaine. En tant que sommet de l'homme, elle peut discerner dans le corps tout ce qu'il réclame et désire. Elle le fait par les quatre degrés ascendants et descendants que sont la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût. Par eux, elle comprend et perçoit les créatures. Mais, si elle suit sa volonté propre, c'est pour les attirer à soi (pour en jouir pour son propre plaisir et non pour servir Dieu).

L'âme abrite trois forces en elle : *la compréhension*, qui embrasse ciel et terre dans la puissance divine ; *l'intelligence*, capable de reconnaître la malignité des péchés afin de les délaisser dans la pénitence ; *l'inclination* (attirance, émotivité), source de son propre

mouvement. Compréhension et intelligence s'unissent pour décider l'inclination de l'âme (à choisir le bien ou le mal). Les trois forces sont égales, aucune ne surpasse l'autre.

L'âme, dont l'essence est vie, est un feu qui vit dans le corps : le corps, c'est l'œuvre réalisée. Le corps ne peut se retenir d'agir selon une double voie : selon le goût de la chair et selon le désir de l'âme.

L'âme de l'homme est affermie par le feu de l'Esprit Saint pour accomplir le bien, mais le froid de la paresse et de la négligence la débilite. Le feu de l'endurance et la componction de l'esprit, se mêlant, font produire à l'homme de bons fruits, ils le confortent et l'ornent en tout ce qui est utile pour que rien ne puisse le séparer du service et de l'amour de Dieu.

Les énergies de l'âme sont d'une force immense, parce que l'homme sait et sent Dieu par leur intermédiaire, quelle que soit sa dépendance des désirs de la chair.

Le Créateur de la terre a fait de l'âme un véritable atelier, elle est pour l'homme l'instrument de toutes ses œuvres. Dieu l'a créée en conformité avec lui-même. Cette âme, œuvre de Dieu en personne – lui qui agit jusqu'au dernier jour du monde – est pour chaque homme comme une présence sacrée, divine, invisible. Après le dernier jour du monde, lorsque l'homme se sera totalement transformé en esprit, il aura une vision parfaite de la sainte divinité, de tous les esprits et de toutes les âmes.

L'âme est une énergie fécondante qui communique à l'homme entier son mouvement et sa vie. De même que l'homme porte un vêtement de tissus, l'âme se revêt comme d'un vêtement de toutes les œuvres qu'elle réalise. Elle s'en sert de couverture, des bonnes comme des mauvaises. Lorsqu'elle aura quitté ce corps, les bonnes œuvres resplendiront en elle comme un vêtement entièrement décoré de l'éclat de l'or le plus pur, mais les mauvaises sentiront mauvais comme un habit souillé d'immondices !

L'âme joue le rôle d'une maîtresse de maison. En elle, Dieu forme toutes les demeures dont elle doit prendre possession. Personne ne peut la voir, de même qu'elle-même ne peut voir Dieu tant qu'elle demeure dans le corps, sinon par la foi qui lui permet de Le connaître. Dans l'homme, comme en toutes les créatures qui sourdent de Dieu, elle agit à la manière dont l'abeille édifie dans sa ruche son rayon de miel. Ainsi, l'homme réalise son œuvre (intérieure), semblable à un rayon de miel, avec la science de l'âme qui est en quelque sorte le miel liquide. (LOD, 4, extraits)

B. SUR LE RAPPORT ENTRE L'ÂME ET LE CORPS

L'âme apparaît tel un feu et la raison, en elle, est comme une lumière ; l'âme est pénétrée de la lumière de la raison comme le monde est illuminé par le soleil. Par la raison, elle peut prévoir et connaître toutes les œuvres de l'homme.

L'homme possède en lui *le goût et le désir*, ces deux forces émeuvent le sang dans ses veines, tout comme la chaleur médullaire. C'est pourquoi l'homme agit comme une roue qui tourne une fois qu'on lui a donné l'impulsion : *le corps, qui possède le goût et le désir, pousse l'âme de-ci de-là*, et cette dernière suit souvent les

impulsions pour diriger ses pas.

L'âme raisonnable est issue de Dieu qui a insufflé la vie à la forme première. Elle n'est certes ni la chair ni le sang, mais elle emplit la chair et le sang pour leur donner vie. *L'âme et le corps sont donc une œuvre unique de double nature.* Voilà comment l'homme est composé depuis ses débuts, dans les domaines supérieurs comme dans les inférieurs, dans son action extérieure comme à l'intérieur : *partout il est corporel, telle est sa nature.* Lorsque l'homme agit avec justesse, les éléments (de l'univers) suivent aussi de justes voies ; dans le cas contraire, c'est lui qui est dominé par les éléments. *Lorsqu'elle aura quitté l'atelier de son corps et sera confrontée à Dieu, l'âme juste découvrira sa nature et ses anciennes dépendances corporelles.*

L'âme de l'homme est affermie par le feu de l'Esprit Saint pour accomplir le bien, mais le froid de la paresse et de la négligence la débilite alors que le feu de l'endurance et la componction de l'esprit, se mêlant, font produire à l'homme de bons fruits : ils le confortent et l'ornent en tout ce qui est utile pour que rien ne puisse le séparer du service et de l'amour de Dieu. (LOD, 4) Les tâches du corps et celles de l'âme diffèrent, les actes du corps se déroulent en quelque sorte en périphérie, conscients de leur insuffisance. *Le corps et l'âme n'en sont pas moins, pour ainsi dire, à l'unisson,* car c'est l'âme qui fournit à l'homme, dans une pleine mesure, l'énergie vitale de son corps et de ses sens. Lorsque le corps vacille, ses œuvres aussi vacillent. Lorsque, au contraire, l'âme maintient son corps, les réalisations du corps trouvent un soutien. Le corps de l'homme et ses actions servent au maintien de l'homme en vie, alors que l'âme édifie l'homme intérieurement. Le corps donne donc une meilleure place à l'action juste quand il est animé par le calme repos de la conscience.

Mais lorsqu'il doute, l'homme donne à son corps une place plus grande qu'il n'agrée aux soupirs de son âme. C'est que l'âme aspire à la rectitude, alors que le corps de l'homme, livré à lui-même, cède souvent à la démesure. (*LOD*, 5)

C. LA GUERISON DE L'ÂME

Toute âme raisonnable a pour source le vrai Dieu : elle doit choisir ce qui lui convient et rejeter ce qui lui déplaît, *car elle connaît* (au fond d'elle-même) *ce qui est bon et ce qui est mauvais*. Dieu, qui est unique, a conçu dans l'énergie de son cœur une œuvre précise et unique, et cette œuvre, il l'a démultipliée de façon magnifique. Car Dieu est un feu vivant, un feu par lequel les âmes respirent, feu qui existe avant le commencement, qui est l'origine et le temps des temps. La volonté de Dieu pénètre entièrement le monde périssable, y inspirant le but final du monde, qui est l'éternité. (*LOD*, 10)

CHAPITRE 3

La place de l'homme dans l'univers : Énergie et énergies

1. Dieu comme Énergie personnelle
2. Les créatures spirituelles
3. Les énergies cosmiques
4. L'homme au centre de l'univers
5. Le Christ, Homme-Dieu, centre de l'univers
6. Médiuns, magnétiseurs et autres...

1. Dieu comme Énergie personnelle

Dès la première vision du *Livre des Œuvres divines*⁶, Dieu se révèle comme un Feu. Dieu est énergie. Il peut être perçu, non pas tant à travers ses œuvres, qu'à travers son *agir*, son opération. Voilà pourquoi le titre de l'ouvrage peut être traduit par *Livre des Œuvres divines*, mais, mieux encore, par *Livre de l'Agir divin*.

Le centre actif de toute dynamique dans l'univers, c'est la Trinité sainte, éternelle relation d'amour vivifiant. Les Anges, le cosmos et l'homme reçoivent d'Elle ce qu'Hildegarde appelle tour à tour : la vie (*vita*), l'agir (*opus*), l'énergie (*vis*), la vigueur (*virtus*), en un terme qui lui est propre : la « viridité ». Il convient donc de changer l'image habituelle qu'on peut se faire du Créateur : il est le Feu actuel et constant qui vivifie tout de l'intérieur, la dynamique de l'être, source perpétuelle de vitalité, vie essentielle rayonnante.

« C'est moi l'énergie suprême, l'énergie ignée. C'est moi qui ai enflammé chaque étincelle de vie... Vie ignée de l'essentialité divine, j'enflamme la beauté des terres, je luis dans les eaux, je brûle dans le soleil, dans la lune, dans les étoiles... » (*Scivias*, 1)

Ce « feu séraphique », cette « lumière de vie » pénètre la création jusque dans ses moindres particules : Dieu se révèle à Moïse comme un feu qui ne se consume pas (Ex 3) et le Prologue de saint Jean confirme : « *Au commencement était le Verbe... en lui était la vie et la vie était la Lumière des hommes.* » (Jn 1, 4)

Cette énergie divine essentielle est triple : *elle est Éternité (le Père), Verbe (le Fils), Souffle de communion (l'Esprit)* (*Scivias*, vision 1). Agissant dans le monde, elle en est l'ordonnateur universel et elle le soutient en chaque instant. Elle est Prescience, « omniscience » gouvernant les âges, car son origine se situe hors du temps : « La vie se mirait en elle-même dans le miroir de Dieu lui-même, dans le miroir Dieu » (*Scivias*, vision 1) ; elle est Intelligence, car le Verbe sonore résonne dans l'univers de telle sorte que son ardeur donne au

monde sa beauté ordonnée (cosmos), elle est Amour, Esprit qui équilibre tout, imprimant le reflet de la bonté divine en tout être. Dans la vision d'Hildegarde, Dieu n'est donc pas au-dessus du monde, il en est le Cœur, car il est la Source, la Vie absolue, comme il est la vie de toute âme : « Car Dieu est un feu vivant, un feu par lequel les âmes respirent, feu qui existe avant le commencement, qui est l'origine et le temps des temps. » (*Scivias*, 10) Et pourtant, le Dieu flamboyant que contemple Hildegarde est *Personnel*, il s'adresse à Hildegarde comme à une autre personne. Au fil des visions, ses attributs : Amour, Humilité, Paix, Sagesse ou Toute-Puissance, sont toujours représentés par des figures personnelles, souvent féminines.

2. Les créatures spirituelles

Les Anges, premières créatures participant à la Vie divine, existent pour célébrer Dieu. La louange n'est donc pas un rôle superflu, mais essentiel : tout l'univers est créé pour la louange. L'éclat des anges manifeste la multiplicité des reflets divins, comme un prisme révèle l'infinie variété des couleurs contenue dans la lumière car « Il n'est aucune créature qui ne possède quelque rayon, viridité, semence, fleur ou beauté : autrement, ce ne serait pas une créature ». Ce « prisme » angélique aux couleurs par myriades célèbre « le présent éternel de Dieu qui, avant le temps, contenait toutes ses opérations ». Hildegarde les contemple, avec les oreilles autant que par la vue :

« Les uns rayonnaient comme le feu, les autres étaient toute clarté, les troisièmes scintillaient comme des étoiles. Tous étaient agités par le souffle d'un vent, telles des lanternes allumées. C'était aussi un concert de voix qui ressemblait au bruit de la mer. Ce même vent se levait et donnait de la voix, lançant un feu... » (*LMV*, 6e partie)

L'ange, « réceptacle, porteur, média le plus immédiat de la viridité suprême », trouve sa raison d'être, non pas en lui-même, mais en louant celui qui lui donne l'être.

« Comment saisir que Dieu est Vie autrement que par ces créatures vivantes qui le glorifient, qui procèdent de lui en célébrant sa gloire ? » Les anges sont « les fleuves d'eau vive que les vents de l'Esprit incitent à la célébration de sa louange... Ils connaissent les merveilles de Dieu dans une splendeur inégalée ». Ainsi, l'ange devient un modèle pour toute créature, en particulier pour l'homme : l'homme n'est vraiment lui-même que quand il loue Dieu, car il devient alors l'image révélatrice de Sa splendeur, scintillement de la grâce. Ainsi, les anges nous apprennent qu'être, c'est louer !

« L'homme, créature de Dieu, doit Le louer, parce que son âme est faite pour vivre dans la louange, comme l'Ange. » « Dieu doit sans cesse être loué, par le cœur comme par la bouche, pour sa science ineffable. » (*LOD*)

Cette célébration angélique, jamais épuisée, rend possible à l'homme la perception de Dieu dont la grandeur n'a pas de limites. L'ange est un double mouvement entre Dieu et la créature : célébration permanente de l'Éternel par son être même et expression de la louange universelle. Cette célébration n'a pas de fin et elle ne sera jamais achevée, tant Dieu surpasse infiniment toute louange. Jamais on ne louera comme il le faut, et jamais assez ! C'est pourquoi on peut louer éternellement sans se lasser.

Cependant, le monde angélique, n'étant pas Dieu, est porteur d'une ambivalence, sinon d'une ambiguïté, propre aux forces cosmiques. Car tous les anges ne sont pas dans la louange. Par le même choix libre qui fait de certains anges un rayonnement de louange, le narcissisme de Lucifer et des siens est un refus d'être. Cette dangereuse ambivalence invite l'homme au discernement, au choix, à la prudence face au monde invisible, intermédiaire entre Ciel et terre, lieu d'un combat qui nous dépasse et nous contraint à un choix essentiel : louer Dieu La place de l'homme dans l'univers : Énergie et énergies et le servir ou s'auto-adorer, comme les démons, et se choisir comme maître de la vie qui nous est confiée.

3. Les énergies cosmiques

« La création est le vêtement de la Sagesse, elle a ainsi caché son action. Car Dieu ne peut être contemplé, c'est la création qui en donne connaissance, mais c'est la foi qui permet de le reconnaître en elle. » (*LOD*, 9)

L'image de l'univers qu'on trouve dans la troisième vision du *Scivias* représente un monde symbolique où Dieu maintient l'harmonie au moyen de forces opposées : c'est l'œuf cosmique. En allant de l'extérieur vers le centre, Hildegarde y voit un double feu lumineux et sombre, qui représente la purification et le jugement, puis l'Éther, symbole de la foi, une couche d'eau, évoquant le baptême, et finalement un globe composé des quatre éléments. Répandus dans le feu qui enveloppe l'univers, les astres ont aussi leur mission, il s'agit principalement du Soleil, de la Lune et des planètes. Ils sont comme des relais d'énergie, de lumière et de chaleur dont l'action réciproque s'équilibre encore, et non comme des forces déterminantes pour le destin de l'homme. La mention des astres permet à Hildegarde de condamner avec vigueur les pratiques de divination astrologique, en soulignant leur rôle de créatures et de serviteurs, bien incapables, par eux-mêmes, d'une quelconque action, bonne ou mauvaise. Les pratiques divinatoires qui s'apparentent à la magie sont donc un culte rendu au diable. L'univers a une forme d'amande, effilée aux deux extrémités, car, selon l'interprétation, c'est aussi l'histoire humaine qui est ici contemplée, dans son expansion puis son terme.

Les deuxième et troisième visions d'Hildegarde dans le *Livre des Œuvres divines* présentent aussi la Terre au centre de l'univers. Mais celui-ci a une forme de sphère et non plus d'œuf : la sphère représente « l'exact équilibre », alors que l'œuf permet de figurer la distinction des éléments. L'homme, gigantesque, habite la sphère cosmique dont la terre est le centre. Dans la région la plus extérieure, qui entoure la terre et l'homme, on distingue trois secteurs : celui des feux, de l'éther et de l'air. Les deux feux distincts, déjà présents dans la vision du

Scivias, l'un rouge et l'autre noir, sont l'amour-miséricorde et le jugement-justice. Ils réchauffent le monde, tantôt le consumant, tantôt le vivifiant. L'opposition n'est donc pas entre bien et mal, mais entre amour et châtement qui sont les voies de purification et de vivification. L'air, lui, est triple : aqueux, dense ou subtil, il sert à la fois d'écran protecteur et de milieu dans lequel la vie se développe. Entre les deux, l'éther crée la distinction. L'action incessante des vents et l'influence changeante des planètes animent l'univers et assurent son dynamisme.

L'originalité du monde d'Hildegarde se trouve dans cette dynamique des énergies cosmiques qui assure l'équilibre et la cohérence de l'ensemble : tout déséquilibre, tant physique que moral, suscite un retour à l'équilibre par l'action des forces contraires, c'est le principe même de l'équilibre instable que connaît bien la physique moderne et qui est le moteur de toute transformation. Dieu est énergie de vie, en Lui tout est action foisonnante, projet, croissance, générosité. La nature, en perpétuel renouvellement, en est l'image. Et pourtant, quel ordre dans cette explosion de vie ! Sous les forces divines et angéliques, entre les forces cosmiques et la terre, se trouve une série d'intermédiaires qui servent de « transformateurs ». L'eau et le feu des sphères supérieures se combinent dans l'air mince, les nuages concentrent et combinent ces énergies en une infinie variété, les rendant bienfaisantes pour les créatures terrestres. Au niveau des créatures vivantes, la *viriditas* (état de verdure, donc de vie) est l'expression, dans le monde créé, de la *Vis* divine, l'énergie rayonnante qu'est Dieu, mais l'efficacité de son action est conditionnée par l'harmonie (*shalom* hébreu) des créatures en elles-mêmes et entre elles : elle permet la réceptivité. Pareillement, au niveau individuel, l'âme, par son action végétative, pénètre et anime le corps entier ; d'un autre côté, le cerveau, humide et chaud, confère aux organes, par les « humeurs », sensation et viridité. Mais cette influence, comme celle des forces divines, est conditionnée, chez

l'homme, par la vie intérieure car « la viridité des vertus s'oppose à l'aridité de la négligence » (*LMV*).

Les vents sont les animateurs invisibles du monde créé. En permanence, les vents cosmiques, sidéraux, meuvent la voûte céleste et transmettent des énergies, agissant finalement sur les créatures vivantes et sur l'homme en un rayonnement incessant. Il en est ainsi au niveau planétaire : les planètes suscitent des courants d'énergie qui, d'une certaine manière, fécondent le monde. Ces vents ont aussi une action tempérante : sans eux, le feu noir de la divine justice consumerait la terre, écraserait l'homme. Les vents canalisent et modèrent ce formidable potentiel qui nous pénètre, nous entoure, nous domine et nous habite.

L'harmonie qui en résulte témoigne que la vitalité des énergies cosmiques est en analogie avec les énergies spirituelles, sans se confondre avec elles. L'unité de l'univers comporte donc des niveaux d'énergie, non séparés, mais distincts et ordonnés, se correspondant par analogie.

En Dieu, les énergies variées trouvent leur source unique ; en se communiquant aux mondes céleste et terrestre, elles concourent en un concert harmonieux dont la célébration angélique est l'expression suprême. Mais dans l'univers créé et sur le plan terrestre, rappelons-le, il y a aussi les anges déchus, c'est pourquoi les énergies cosmiques sont, par nature, ambiguës, car soumises aux énergies spirituelles angéliques. Les démons, artisans d'un mal moral, sont les témoins de la liberté des créatures conscientes, comme les hommes pécheurs. Dangereux, car ils ont pouvoir sur les éléments cosmiques et, par conséquent, peuvent nuire à l'humanité, ils n'en sont pas moins soumis à l'universelle volonté divine. Pouvant s'anéantir eux-mêmes, entraîner les hommes dans leur chute, ils sont incapables de détruire à jamais l'harmonie divine qui régit l'univers par ses lois.

Cette harmonie dans la liberté, ce fantastique devenir, issu du dynamisme de l'Être, induit la perpétuelle correspondance entre

science et conscience dont toute dissonance se reflète jusque dans la vie propre à chacun. L'harmonie est assurée par un jeu dynamique de confrontation-compensation permanentes. Les forces se surveillent et se règlent mutuellement. Mais ce dualisme appartient à l'espace et au temps : c'est nous qui percevons ainsi la dynamique du monde, car nous sommes en devenir, alors qu'en Dieu, tout est unité (puisque éternité) : en Lui, Amour et Vérité ne font qu'un, alors que pour nous, ils deviennent miséricorde et justice, grâce et pénitence, récompense et châtement.

Dans la vision d'Hildegarde, la stabilisation des énergies opposées est souvent assurée par un troisième terme neutre, dépassant la dualité pour offrir une image trinitaire du réel. Ainsi, l'éther évite la destruction en séparant le monde du dessus et celui du dessous. Pareillement, l'air blanc, dense et lumineux contient les effets de l'air aqueux, supérieur. Celui-ci, se combinant avec le feu, détruirait tout, provoquant le déluge. Plus proche de nous, l'air, mince, protège la terre comme un bouclier. Une telle vision évoque nos connaissances actuelles sur l'atmosphère dont les couches supérieures, subtiles, forment le bouclier protecteur de la vie. La vision d'un univers qui s'autorégule par l'antagonisme des forces mises en jeu n'est pas sans annoncer le réchauffement planétaire et les conséquences désastreuses du déséquilibre introduit par l'homme.

4. L'homme au centre de l'univers

Hildegarde exalte la grandeur de l'homme dans l'univers, y voyant à la fois le résumé de toute la création et son sommet, ou mieux, son centre. Car, selon le *Livre des Œuvres divines* :

« Dans la forme de l'homme, c'est la totalité de son œuvre que Dieu nous a consignée » puisque « l'homme, miroir de Dieu, est l'ultime achèvement de la création ».

Il est aussi dit dans l'introduction du *Causae et Curae* :

« L'homme, miroir de Dieu, est l'ultime achèvement de la création. »
« Dieu confia toutes les créatures à l'homme pour qu'il les pénétrât de sa force d'homme, pour qu'il les étudiât et les connût. Car l'homme est en lui-même toute la création et il y a en lui un souffle de vie qui n'a pas de terme. »
« Ô homme, observe l'homme. L'homme contient en lui le ciel et la terre et les autres choses créées et pourtant, il est une forme unique : en lui, tout cela est caché. »

Mais c'est surtout dans la deuxième vision du *Livre des Œuvres divines* que ce rôle de l'homme dans l'univers est développé en un texte remarquable :

Dieu a consigné dans l'homme toutes les créatures.

L'homme, dans la structure du monde, est pour ainsi dire en son centre. Il a plus de puissance que les autres créatures qui demeurent cependant dans la même structure. Car s'il est petit par sa stature, il est grand par les énergies de son âme.

La tête levée et les pieds bien calés, il est capable de mouvoir les éléments d'en-haut comme ceux d'en bas. Les œuvres de ses mains pénètrent tout parce qu'il a, par l'énergie de l'homme intérieur, la possibilité de mettre ce pouvoir en œuvre (c'est la puissance de la prière). Le corps est plus grand que le cœur, mais les énergies de l'âme dépassent en puissance celles du corps. Le cœur est caché au fond du corps, mais le corps est entouré des énergies de l'âme qui s'étendent au monde entier. Ainsi, c'est par la science de Dieu (conscience éveillée et reliée à Dieu) que le fidèle existe, il tend vers Dieu dans les contraintes de l'esprit du siècle. C'est vers Dieu qu'il aspire dans toutes ses

entreprises, prospères ou adverses. En elles, il ne cesse de manifester à Dieu tout le respect amoureux qui l'anime.

L'homme intérieur contemple de ses yeux de chair les créatures qui l'entourent, mais par la foi, c'est Dieu qu'il voit. L'homme le reconnaît en toute créature, car il y perçoit leur Créateur. Avec harmonie, l'amour donne à toute chose sa juste mesure...

L'homme, au centre de l'univers, est perméable aux énergies cosmiques. Il en est même l'organisateur par l'éveil de sa conscience. Plus encore, il est *le* centre de l'univers, capable d'irradier ce qu'il concentre en son âme. Hildegarde résume ces trois points en une image magnifique : « L'homme est une goutte d'eau traversée par les formes du monde. » Cependant, elle précise : « Tout est consigné dans la forme humaine, mais sans la perfection. »

La viridité universelle agit en l'homme par deux pôles : l'un spirituel, l'âme ; l'autre physique, le cerveau. Vers l'homme convergent toutes les forces cosmiques de telle façon que les énergies humaines sont le reflet passif des énergies cosmiques et même divines. Hildegarde enseigne comment, par un jeu subtil et complexe, tous les organes de l'homme sont en correspondance avec un aspect de l'univers : l'architecture du corps humain reflète celle du monde. Cette correspondance n'est pas simplement synchronique, mais diachronique : au fil des années et selon les saisons, le rapport entre le microcosme humain et le macrocosme du monde varie, chaque organe correspond davantage à une période de la vie et à une saison.

L'homme, cependant, n'est pas seulement *au* centre de l'univers (donc pénétré par toutes les énergies), il en est *le* centre (c'est vers lui qu'elles s'ordonnent et de lui qu'elles reçoivent en retour leur signification).

« L'homme est immense par les énergies de l'âme. » « L'âme de l'homme porte en elle une symphonie et elle symphonise tout. » « Il est capable de mouvoir les éléments d'en haut comme ceux d'en bas. Les œuvres de ses mains pénètrent le tout, parce qu'il a, par l'énergie de l'homme intérieur, la possibilité de mettre ce pouvoir en œuvre. Le corps est plus grand que le cœur,

mais les énergies de l'âme dépassent en puissance celle du corps... elles s'étendent sur l'orbe de la terre entière. Ainsi c'est dans la (con-) science de Dieu qu'existe le fidèle et c'est à Dieu qu'il tend, à travers toutes les nécessités de l'esprit et du siècle. C'est à Dieu qu'il aspire... Dans la foi, partout, il contemple Dieu, c'est Dieu que l'homme reconnaît... il sait Dieu... » (*LOD*, 8)

L'homme doit donc se laisser modeler, purifier, transfigurer par la grâce, pour rayonner de façon lumineuse et utile à la juste harmonie de l'univers. Il lui faut donc mener un juste combat en lui-même afin de devenir, au service de l'univers entier, ce qu'un des tableaux des dernières visions présente comme le but de la vie spirituelle : la figure ailée terrassant le dragon, symbole de la « victoire en Dieu ». Toute l'œuvre divine tend vers une élaboration de l'univers par l'homme, par cette victoire de la conscience sur les forces du chaos. La transformation extérieure du monde passe donc par l'intérieur de chaque homme : « En ayant Dieu seul comme but, l'homme rapprochera la création de la Lumière. »

5. Le Christ, Homme-Dieu, centre de l'univers

« Le Verbe de Dieu brille dans la forme de l'homme... L'homme, lui, reflète la lumière du Verbe. »

« Les vertus ne sont pas plus séparées de la divinité que la racine de l'arbre : Dieu, qui est amour, conserve son humilité dans toutes ses œuvres et dans tous ses jugements. Amour et humilité descendirent sur terre avec ce même Fils de Dieu et c'est elles qui l'accompagnèrent quand il rejoignit le ciel. » (*LOD*, 8)

L'homme qui régit la roue cosmique dans un juste équilibre ne peut donc être que l'Homme parfait, le Christ, « milieu vital et but de la vie de toute créature ». Partie du Dieu Trinité et de son amour, la vision, traversant les sphères et les forces cosmiques, en est venue à l'homme, mais l'homme véritable, c'est le Christ :

« Dieu... fit la forme de l'homme à sa propre ressemblance, parce qu'il voulut aussi couvrir la sainte divinité comme de la forme de l'homme, et c'est pourquoi il représenta aussi dans l'homme toutes les créatures. »

Le centre de l'univers, donc, c'est l'Homme-Dieu, en qui tout homme trouve sa vraie nature. Rétabli à sa dignité originelle dans et par le Christ, chaque homme catalyse en lui-même le rétablissement de l'univers. C'est la contemplation, l'imitation du Christ, l'union avec lui qui, rendant à l'homme sa véritable beauté, fait de lui un réceptacle actif de toutes les énergies de vie, infiniment supérieur à toute autre créature.

Concrètement, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Que je ne deviens moi-même qu'en m'ouvrant à la grâce du Christ. Que, par Lui, les dispositions intérieures de paix, de bonté, de pureté permettent de rayonner le bien, le bon... C'est l'état dans lequel doit se maintenir tout chrétien afin que l'Esprit Saint puisse agir en lui et à travers lui :

« L'amour a créé l'homme, l'humilité l'a délivré. L'espoir est comme l'œil de l'amour ; l'amour du céleste est son soutien intérieur. La foi est de même l'œil de l'humilité, l'obéissance son cœur. L'amour existe de toute éternité et a fait sortir dès l'origine toute la sainteté des créatures. » (*Livre des Œuvres*)

divines, vision 8)

C'est donc sur ce qui se passe à l'intérieur de lui que l'homme doit veiller : pensées, émotions, désirs, mouvements de l'âme. Selon la célèbre phrase d'Emerson : « Ce que vous êtes crie si fort que je n'entends plus ce que vous dites. » La relation permanente de l'homme avec le Christ permet la guérison de son âme profondément blessée et le rayonnement de la grâce à travers elle : « Il est le médecin des infirmes que nous sommes, il est le salut du monde », écrit Hildegarde. Cette relation s'exprime en un dialogue permanent au cœur de l'être, en une intériorisation qui rejaillit en présence. Il ne s'agit pas tant de faire que d'être établi dans le Christ. Il s'agit de demeurer en présence de Dieu afin d'écouter, de recevoir ce que Lui infuse. L'homme, centre de l'univers, n'est grand, n'est unique que par cette humble « conscience » de Dieu. « L'humilité ouvre la porte des cieux aux imitateurs de Dieu, et elle la ferme à ceux qui Le négligent. » (*Livre des Œuvres divines*, vision 7) Par elle, il découvre sa propre profondeur, apprend à aimer, est transfiguré et transfigure le monde. C'est lorsqu'il est petit devant Dieu que l'homme est immense dans l'univers :

« Par l'humilité victorieuse... nous prenons visage d'homme, nous nous détachons de l'existence bestiale pour vivre conformément à la dignité de notre nature... alors nous rayonnons de l'éclat le plus clair. » « L'humilité ne détient rien, elle maintient tout au sein de l'amour, c'est en son sein que Dieu se penche vers la terre, et c'est par elle qu'il rassemble toutes les vertus. » (*LOD*, 8)

« Moi, l'humilité, reine des vertus, je dis : venez à moi, vous toutes vertus, je vous apprendrai à rechercher la drachme perdue et à recevoir par votre persévérance la couronne du bonheur. » (*Scivias*, 13)

Hildegarde ne présente donc pas la vision d'un homme perdu dans un univers mécanique, mais le rétablissement d'une harmonie jaillissant du plus intime de son être : avec sa dignité, elle rend à l'homme sa responsabilité. La conscience, régénérée par l'imitation

du Nouvel Adam, catalyse la grâce et restaure l'univers. Ce programme est immense et enthousiasmant. Cet univers dynamique, en marche vers une rédemption, n'a pas été échafaudé dans un traité philosophique, mais reçu dans l'illumination d'une révélation, il est un appel à l'éveil de la conscience qui, seule, fonde notre dignité. Quelle actualité !

6. Médioms, magnétiseurs et autres...

Le rôle des énergies cosmiques dans la vision du monde et de l'homme révélée à Hildegarde invite à une grande prudence dans l'« usage » que certains pensent pouvoir faire des énergies spirituelles et cosmiques. Il est souvent difficile de discerner les deux car elles sont distinctes, mais reliées. Que prétend faire le médium, le magnétiseur ou celui qui utilise un pendule ? Utiliser (ou mesurer pour les utiliser), manipuler des forces supérieures. Avoir un pouvoir que les autres n'ont pas en « captant » des énergies. Travailler sur les forces cosmiques ou spirituelles pour savoir quelque chose de plus que les autres ou pour guérir. Il commet deux erreurs : la première est de prétendre gouverner ce qui le dépasse, la deuxième est d'ignorer ou de sous-évaluer la présence de forces négatives, tant dans les présences angéliques que dans les énergies cosmiques.

Or, Hildegarde a montré que la grandeur de l'Homme est le fruit de son humilité. On ne se sert pas des forces spirituelles, on sert Dieu. Le New Age⁷ inverse les rôles dans une sorte de folie mégalomane. Si une puissance de connaissance ou de guérison m'obéit, j'ai tout lieu de craindre qu'elle soit nocive, même si c'est pour faire ce que je pense être un bien, car elle ne m'obéit, semble-t-il, que pour mieux me posséder : c'est de la magie, au service de la volonté de puissance, et il n'y a pas de bonne magie, même assaisonnée de prières. Suis-je certain de savoir à quoi je m'ouvre, de quoi je me fais le canal et d'en maîtriser les conséquences ? Indiscrete, curieuse et orgueilleuse, cette force peut me révéler ce qui est dans le cœur de l'autre, me faire pressentir quelque chose de ce qui lui arrive ou me permettre de le guérir, mais, en même temps, elle viole son intimité et m'en établit le juge en me donnant un sentiment de puissance par rapport à lui et par rapport à l'humanité « ordinaire ». Pire encore si je crois que cette force est issue de moi-même et que je suis le détenteur d'une capacité (réceptive, active ou de transmission) supérieure à celle des autres.

Hildegarde voit dans les pratiques magiques l'un des sommets du vice : dans le *Livre des Mérites de la Vie*, par exemple, elle place en trente-troisième position sur trente-cinq la magie et les pratiques occultes qu'elle appelle *maleficium* et qu'elle oppose à l'Adoration de Dieu. Dans le *Scivias*, elle écrit :

« Les hommes ont commencé à devenir fous de l'art magique, au point de voir et d'entendre le diable, pendant que celui-ci, de façon mensongère, leur parle et va jusqu'à leur faire croire que ce qu'ils prennent pour telle créature est en réalité une autre. Eux, le plus souvent, se moquent des avertissements et affirment, dans leur orgueil, qu'(en agissant ainsi), ils n'offensent Dieu qu'en de très petites choses ! » (*Scivias*, 3.)

La présence de forces négatives personnelles est un dogme de foi : ce sont les démons, les anges rebelles. Doués d'une connaissance et d'un pouvoir qui nous dépassent énormément, ils peuvent – un temps – feindre la docilité envers ceux qu'ils veulent perdre. On peut se lier avec des forces négatives, soit en pratiquant la divination (recherche du futur), soit par la nécromancie (appeler les morts), soit en exerçant un pouvoir de médium (guérisons), soit en cherchant à lire dans le cœur des autres. Hildegarde décrit plusieurs fois l'action des forces démoniaques par la magie, en particulier dans le *Scivias*, visions 3 ; 7 et 11.

Jouer avec ces « énergies », s'ouvrir à elles, les inviter, c'est introduire, en soi, dans les autres personnes et les groupes humains, un déséquilibre qu'on est incapable de rétablir par soi-même. Le résultat est catastrophique, car, d'une façon ou d'une autre, ce déséquilibre doit être compensé afin de restaurer la justice. Si une guérison physique se paie au prix d'un désordre nerveux, affectif ou spirituel, le mal n'est-il pas plus grand encore ? Et si la guérison de l'un se paie au prix des souffrances d'un autre, est-elle juste ? Si une connaissance de l'intérieur viole l'autre ou me fait le mépriser, si elle me donne vis-à-vis de lui une autorité qui l'écrase, elle est diabolique, si les dons de médium d'un autre détruisent ou divisent une communauté,

peuvent-ils être bons ? On enregistre beaucoup de suicides ou de troubles psychiques (angoisses, peurs, impossibilité de prier, mégalomanie, schizophrénie) chez des gens qui se sont fait « soigner » de cette façon ou qui pensaient avoir un pouvoir sur les autres.

Celui qui se prête à ce jeu d'apprenti-sorcier se fait le véhicule d'énergies qu'il ne connaît pas, ne contrôle pas et dont il ignore l'origine. En se croyant supérieur aux autres par de soi-disant « pouvoirs » ou en voulant bénéficier de ceux d'un « médium », on se place sous une influence qui attaque notre bien suprême : la liberté intérieure. Pire est la situation de ceux qui cherchent à obtenir ces « pouvoirs ». Ce sont généralement des « possessions » qui, tôt ou tard, trahissent leur origine... mais il est déjà bien tard pour réparer le mal commis.

Les forces obscures sont malignes et se cachent souvent sous des auréoles « spirituelles » pour ceux qui, à force de rechercher (ou d'imaginer) les « charismes » par orgueil, se rendent disponibles à n'importe quelles forces tout en ayant l'illusion d'être des privilégiés ou des exceptions. Les vies d'Hildegarde et des autres saints qui ont reçu de Dieu des charismes exceptionnels pour le service de leurs frères nous apprennent qu'ils ont craint ces dons et demandé avec humilité d'en être libérés. Il ne faut donc pas confondre clairvoyance de médium (naturelle ou forcée) et charisme de connaissance, ni magnétisme et charisme de guérison. Le charisme est donné aux humbles pour le service des frères.

Un vrai charisme appartient à la communauté de l'Église et non à l'individu. La gratuité n'est pas le seul critère d'authenticité, Hildegarde nous redit sans cesse que seule l'humilité en est le gage : « L'humilité ne détient rien, elle maintient tout au sein de l'amour, c'est en son sein que Dieu se penche vers la terre, et c'est par elle qu'il rassemble toutes les vertus. » (*Livre des Œuvres divines*, vision 8) La crainte qu'avait Hildegarde de s'illusionner et son hésitation à mettre ses visions par écrit est un gage de leur authenticité : un vrai charisme

ne donne pas l'orgueil, mais la confusion à celui qui l'exerce, cela se traduit par la prière instante pour être libéré de ces « pouvoirs » en les remettant au Christ et le refus d'en faire usage autrement que dans l'obéissance à l'Église. Le *Catéchisme de l'Église catholique* reprend cette mise en garde :

« La superstition est la déviation du sentiment religieux et des pratiques qu'il impose. Elle peut affecter aussi le culte que nous rendons au vrai Dieu, par exemple lorsqu'on attribue une importance en quelque sorte magique à certaines pratiques, par ailleurs légitimes ou nécessaires. Attacher à la seule matérialité des prières ou des signes sacramentels leur efficacité, en dehors de dispositions intérieures qu'ils exigent, c'est tomber dans la superstition.

Le recours aux médiums recèle une volonté de puissance sur le temps, sur l'histoire et finalement sur les hommes en même temps qu'un désir de se concilier les puissances cachées. Ces pratiques sont en contradiction avec l'honneur et le respect, mêlé de crainte aimante, que nous devons à Dieu seul... Toutes les pratiques... par lesquelles on prétend domestiquer les puissances occultes pour les mettre à son service et obtenir pouvoir surnaturel sur le prochain – fût-ce pour lui procurer la santé – sont gravement contraires à la vertu de religion... *Le recours aux médecines dites traditionnelles ne légitime ni l'invocation de puissances mauvaises, ni l'exploitation de la crédulité d'autrui.* » (*Catéchisme de l'Église catholique*, § 2111-2118)

6. Hildegarde de Bingen, *Le livre des œuvres divines* (visions), collection Spiritualités Vivantes, Albin Michel (Paris 1982), présenté et traduit par Bernard Gorceix.

7. On ne recommandera jamais assez de lire : *Jésus-Christ le porteur d'eau vive, Une réflexion chrétienne sur le « Nouvel Âge »*, texte publié par le Conseil pontifical de la culture et le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, 3 février 2003.

CHAPITRE 4

Le *Scivias*, les chemins de Dieu

1. La révélation et son approbation
2. Manuscrits
3. Le titre
4. Une « somme théologique en images »
5. Le plan du *Scivias*
6. Résumé du contenu
7. Extraits du *Scivias*

1. La révélation et son approbation

Âgée de quarante-deux ans en 1141, Hildegarde est, depuis cinq ans, supérieure de la communauté féminine de Disibodenberg lorsqu'elle écrit, dans la préface du *Scivias*, que Dieu, dans une vision, lui a ordonné de partager les révélations qu'elle reçoit depuis plus de trente ans. Dès l'âge de cinq ans, en effet, elle bénéficie d'un autre regard sur l'univers : l'enfant est comme saisie par une lumière que personne ne connaît et contemple en elle le monde ou plutôt ce que, dans le monde, nul autre ne voit, mais qui en est la réalité cachée. Elle ne s'est confiée jusqu'à présent qu'à sa défunte supérieure, Jutta, puis à son confesseur, le moine Wolmar. Manquant de confiance en sa propre perception, par humilité ou par pudeur, elle refuse, dans un premier temps, de divulguer les visions qui lui sont communiquées, malgré un appel pressant et répété de la voix qui la guide. Dieu la contraint alors par la maladie à dépasser ses hésitations : avec l'aide de Wolmar et de la sœur Richardis, elle finit par se mettre à l'œuvre et livre à ses lecteurs l'univers fantastique dans lequel elle est conduite depuis l'enfance. D'abord hésitant, Kuno, l'abbé du Disibodenberg, l'autorise à écrire, puis saint Bernard l'encourage à continuer. C'est ainsi que les premières pages du *Scivias* sont finalement rédigées.

Au synode de Trèves (novembre 1147-février 1148), grâce à l'intervention de saint Bernard et de l'archevêque de Mayence, quelques extraits du manuscrit sont lus devant les personnalités ecclésiastiques réunies. Le pape Eugène III donne son approbation à poursuivre le travail en vue d'une publication. En 1148, malgré l'opposition de Kuno, Hildegarde finit par obtenir l'autorisation de déplacer son couvent à Rupertsberg. C'est là qu'elle termine le *Scivias* (en 1151 ou 1152). Œuvre d'Hildegarde la plus connue de son vivant, il a même été utilisé comme modèle par sainte Élisabeth de Schönau pour écrire son *Liber viarum Dei* (*Livre des voies de Dieu*). Cette autre visionnaire bénédictine allemande (Cologne, 1129 -

Schönau, 1164) a correspondu avec Hildegarde et ses œuvres ont été, à l'origine, plus diffusées que celles d'Hildegarde⁸.

2. Manuscrits

Dix manuscrits médiévaux du *Scivias* ont été conservés jusqu'au XX^e siècle ; malheureusement, deux ont été perdus durant la Deuxième Guerre mondiale, en particulier le prestigieux manuscrit de Rupertsberg, réalisé à la fin de la vie d'Hildegarde, probablement suivant ses conseils et recommandations. L'ouvrage, illustré par 35 miniatures, contient plus de 150 000 mots sur 235 pages. Bien conservé, il se trouvait à la bibliothèque de Wiesbaden (Hesse). Durant la Seconde Guerre mondiale, il fut transporté pour être mis à l'abri à Dresde et disparut l'on ne sait où. On espérait que la réunification de l'Allemagne permettrait de mettre la main sur ce précieux manuscrit, mais il demeure introuvable, sans doute caché dans quelque bibliothèque privée. Il en reste seulement des photographies en noir et blanc et une excellente copie, heureusement faite avec fidélité et précision, à l'abbaye Sainte-Hildegarde d'Eibingen en 1927-1933. Les reproductions en couleur aujourd'hui disponibles sont tirées de ce fac-similé. D'autres manuscrits sont gardés à la Bibliothèque vaticane, à Heidelberg (12^e s.), à Oxford (12/13^e s.), à Trèves (1487) et ailleurs. Une édition critique a été achevée en 1978 par A. Führkötter et A. Carlevaris de l'abbaye Sainte-Hildegarde.

3. Le titre

Le titre énigmatique de *Scivias* (« Sache les voies ») exprime bien le contenu de l'ouvrage : il transmet un savoir (*sci*, impératif du verbe *scio* : savoir, connaître ou comprendre) qui indique des voies (*vias*) de salut. Les voies proposées doivent être parcourues et pas seulement étudiées : leur connaissance ne donne pas le salut, mais indique une route à suivre... pour celui qui veut se mettre en chemin au jour le jour ! De fait, le titre complet est plus clair : *Scivias Domini*, « connais les voies du Seigneur ». Le double sens de cette expression (le génitif peut être subjectif ou objectif : voies que suit le Seigneur ou voies à suivre pour aller vers le Seigneur) indique que la manière d'agir de Dieu est exposée dans le livre autant que le chemin à parcourir pour suivre Ses traces et accomplir Sa volonté. N'est-ce pas en fait la même chose ? Parce que Dieu s'est fait homme, Ses chemins vers nous deviennent nos chemins vers lui.

4. Une « somme théologique en images »

Le drame de l'éloignement et du retour de l'homme vers son Créateur, à travers l'histoire, dans le Christ et par l'Église, est raconté de manière unique dans cet ouvrage qui non seulement explique les événements, mais aussi propose à son lecteur des « voies » très concrètes de retour à Dieu. Sans cesse, Hildegarde décrit par de nouvelles images et avec une surabondante éloquence, le Mystère indicible d'une relation d'amour fondée sur la liberté et la gratuité.

Après une préface qui indique comment Hildegarde reçut ses visions et l'ordre d'écrire, le livre raconte l'Histoire du Salut : il présente, en vingt-six visions, les rapports entre Dieu et les hommes, de la Création au Jugement dernier, et l'accomplissement de la fin des temps. Pour chaque vision, Hildegarde décrit d'abord ce qu'elle voit, puis rapporte les explications qu'elle a entendues de la « voix céleste ». Les chapitres sont tous composés de la même manière : vision, explication, sens théologique et spirituel du message. L'ouvrage, dans sa totalité, se divise en trois parties d'inégale longueur, division tripartite qui évoque, bien entendu, la Trinité comme source du Salut. Cependant, l'insistance porte surtout sur l'Église comme lieu de transmission des fruits de l'action divine au long de l'histoire. Présentée, dans la deuxième partie, comme une femme qui accouche sans cesse de nouveaux croyants, l'Église devient, dans la troisième partie, un édifice qui se construit sous les yeux du lecteur, vaste forteresse fondée sur le Verbe divin et ornée des vertus chrétiennes.

On peut présenter l'ensemble de l'œuvre comme un arbre : dans la première partie (6 visions), il y a les « racines » du salut, avant le Christ : la Création et la Chute. Puis vient le tronc (7 visions), qui est Jésus-Christ lui-même, tête du Corps qui est l'Église : là dont abordés les thèmes du Salut par le Christ, de l'Église et des Sacrements. Enfin, la frondaison de l'arbre, son éclosion, est l'épanouissement de l'Église au cours de l'histoire jusqu'à la fin des temps (13 visions).

Dans cette troisième partie, le Royaume de Dieu s'ébauche par la sanctification des fidèles. La tension entre bien et mal atteint son paroxysme car il s'agit de l'histoire que vivent les lecteurs ; Hildegarde leur propose un chemin de conversion : malgré les obstacles et les tentations, le chrétien doit rester lucide et comprendre quelle est la lutte dans laquelle il est engagé et dont son âme est l'enjeu. La vision finale comprend plusieurs chants, dont une partie forme l'ébauche du drame musical repris et publié plus tard sous le titre d'*Ordo Virtutum*.

Dans un foisonnement d'images, Hildegarde propose donc un traité de théologie dogmatique complet sur la Trinité, le Christ, l'économie du salut, l'Église et la Fin des Temps, on y trouve même une pastorale détaillée des sacrements. Les visions offrent aussi une morale qui consiste davantage en une généreuse exaltation des vertus qu'en une somme d'interdits. Bref, c'est une véritable « Somme théologique ».

Ce vaste catéchisme est écrit dans une langue riche et prolixe, tour à tour grandiose et sombre, se déployant généralement en longues périodes qui emportent le lecteur dans un inlassable tourbillon. La puissance d'expression élémentaire des images qu'elle propose est impressionnante. Ce langage symbolique n'est pas toujours facile à saisir pour un lecteur d'aujourd'hui, mais il fascine. La richesse et la diversité du contenu de l'œuvre correspondent aussi à la richesse des facultés linguistiques de la sainte : elle maîtrise aussi bien le style narratif que la tension dramatique, l'exposition scientifique ou l'art lyrique. Elle renouvelle le contenu des concepts traditionnels, crée des expressions nouvelles, compose des hymnes et met en scène des drames...

C'est qu'Hildegarde parle non comme une simple mystique, mais comme un visionnaire apocalyptique ou un prophète, et il est vrai qu'elle le fut pour son temps : elle s'est engagée tant sur le plan spirituel que politique ou social. Mais, au-delà du style, dans son contenu, le *Scivias* est d'abord une œuvre d'enseignement. Destiné

avant tout aux moniales pour les guider avec ardeur dans la voie spirituelle en pleine fidélité à l'Église, il s'adresse à des femmes simples et parle par analogies, utilisant des images plus que des concepts théologiques ; c'est un des aspects qui rend Hildegarde « actuelle » pour toutes les générations de croyants. Maîtresse femme pleine de vie et de foi, elle se plaît à dire en toute occasion le terme de *viriditas*, qu'on traduit par « verdure », « fraîcheur », « vitalité », « fécondité » : elle aime la vie et en déborde, car Dieu veut des hommes et des femmes vivants. Elle considérerait cette vertu comme un rayonnement de la nature divine répandu dans les créatures, un reflet de l'Esprit Saint à tous les niveaux de l'être : santé physique, psychique ou spirituelle, ardeur qui anime tous les êtres et tout dans l'être.

En présentant les « voies du Seigneur », Hildegarde invite ses lecteurs autant à une exploration de leur âme et de l'œuvre de Dieu en elle, qu'à une contemplation de l'histoire du salut au niveau universel. Il s'agit de découvrir, de connaître sa propre âme par l'expérience, guidés par l'Esprit Saint. « Connaître les voies de Dieu », son œuvre permanente de salut, c'est découvrir l'immense condescendance du Créateur envers toute l'humanité et chaque homme en particulier, dans l'Incarnation, la Rédemption et la Sanctification, afin de lui permettre d'agir en nous-mêmes pour notre propre rédemption et sanctification. Il s'agit, grâce à cette « connaissance des voies du Seigneur », de devenir les « coopérateurs de Dieu » afin de vivre vraiment et éternellement. Car « *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* », dit saint Paul (1 Tm 2, 4).

5. Le plan du *Scivias*

La division du livre est clairement exprimée : les trois grandes sections sont marquées par trois textes initiaux qui affirment la nature prophétique des visions. À l'intérieur de ces sections, chaque vision se conclut par une sorte de refrain, qui varie d'une section à l'autre. Pour les visions de la première section, cette phrase est : « À nouveau j'entendis la voix du ciel qui me parlait », pour celles de la deuxième : « Et j'entendis une voix venant des hauteurs célestes qui me parlait » ; et pour la troisième : « Et j'entendis que cette lumière, assise sur le trône, était en train de parler. »

La vision finale, quant à elle, comprend quatorze chants accompagnés d'antiennes et de répons. Les poèmes sont classés par paires, selon l'ordre des hiérarchies célestes : deux pour la Vierge Marie, deux pour les anges et deux pour chaque catégorie de saints : patriarches, prophètes, apôtres, martyrs, confesseurs et vierges. Les paroles de ces hymnes sont écrites dans un style assez énigmatique et foisonnant de réminiscences bibliques, qui évoquent certains chants de troubadours et nécessitent une bonne connaissance de l'Écriture Sainte pour en décrypter les symboles.

Le livre se termine par une apothéose musicale qui veut donner le goût de l'harmonie céleste vers laquelle, de vision en vision, Hildegarde a conduit ses lecteurs.

Marquées par les refrains qui clôturent chaque vision et les trois grandes parties, les divisions de l'ouvrage sont aisément repérables. La description des visions est suivie d'un commentaire divisé en sections, dont le nombre est ici indiqué entre parenthèses.

**AVANT-PROPOS : LA NATURE DES VISIONS
D'HILDEGARDE**

PREMIER LIVRE – LES « RACINES » DU SALUT : LE CREATEUR, LA CREATION ET L'ANCIEN TESTAMENT

1. Dieu, Créateur de l'Univers et juge de l'Humanité règne sur une montagne (6) ;
2. La Chute originelle de l'homme (33) ;
3. Le Cosmos : l'univers vu comme un œuf (31) ;
4. L'âme humaine, sa venue dans le corps et son expiration (32) ;
5. Le Peuple de l'Ancien Testament (la Synagogue) (8) ;
6. Les neuf chœurs des anges (12).

DEUXIEME LIVRE – LE « TRONC » DU SALUT : LE REDEMPTEUR ET LA REDEMPTION PAR LES SACREMENTS

1. Le Christ Rédempteur (17) ;
2. Le Dieu trinitaire (9) ;
3. Le Baptême : l'Église, Épouse du Christ et Mère des croyants (37) ;
4. La Confirmation : l'Onction de force (14) ;
5. L'Ordre : la Hiérarchie dans l'Église : (60) ;
6. Le Sacrifice du Christ pour l'Église : l'Eucharistie et la Confession : (102) ;
7. Résister au démon et à ses ruses (25).

TROISIEME LIVRE – « L'EPANOUISSEMENT » DU SALUT : LES VERTUS ET LA CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE CELESTE DANS L'HISTOIRE DU SALUT.

1. Le Tout-Puissant ; la chute des anges mauvais (18) ;
2. L'édifice du *Salut* (28) ;
3. La Tour de *la Volonté divine* ; les Vertus (13) ;
4. Le pilier de *la Parole de Dieu* (22) ;

5. La connaissance et le zèle de Dieu (33) ;
6. Le Triple Mur de *la Loi* (35) ;
7. Le Pilier de *la Trinité* (11) ;
8. Le Pilier de *l'Humanité du Sauveur*, échelle des vertus (25) ;
9. La Tour de *l'Église* (29) ;
10. Le Fils de l'Homme : la montagne de *l'Incarnation* (32) ;
11. La chute de l'Antéchrist à *la Fin des Temps* (42) ;
12. *Le jugement* dernier : les Cieux Nouveaux et la Terre Nouvelle (16) ;
13. L'harmonie du monde nouveau (16).

6. Résumé du contenu

AVANT-PROPOS

Sainte Hildegarde expose d'abord la nature de ses visions, pourquoi elle a été amenée à les mettre par écrit malgré son ignorance et sa petitesse, et qui l'a aidée en cela.

PREMIER LIVRE : LE CREATEUR ET LA CREATION

1. Dieu, Créateur de l'Univers et juge de l'Humanité, siège sur une montagne

L'Abbesse contemple le Seigneur de l'Univers assis sur un trône, comme « Ange du grand conseil », au sommet d'une haute montagne couleur de bronze, qui représente l'éternité. Cette majesté divine tranche avec la petitesse des mortels, c'est pourquoi les deux vertus sur lesquelles rayonne la gloire de Dieu, jaillissant comme un fleuve du sommet de la montagne, sont la Crainte du Seigneur et la Pauvreté d'esprit : c'est ce que ressent la visionnaire face à la vision grandiose qu'elle décrit. La première vertu est, selon l'Ancien Testament, le « commencement de la Sagesse » ; l'autre est, dans l'Évangile, la première béatitude. Comme Isaïe lors de sa vocation (Is 6, 1-8), Hildegarde est appelée par Dieu et « envoyée proclamer » ce qu'elle a vu ; c'est pourquoi elle reçoit la faculté d'entrer dans le mystère des pensées de l'homme telles qu'elles sont vues et jugées par Dieu, afin de pouvoir transmettre ce regard de Dieu sur la vie humaine.

2. La Chute originelle

Le diable et ses anges sont comparés à des étoiles brillantes qui, par la suite, chuteront et perdront leur clarté. Adam, lui, est semblable à un enfant ingénu qui se laisse bernier. Ève est représentée par un nuage lumineux plein d'étoiles car elle est la mère des vivants destinés à remplacer les anges déchus. Contrairement à une vision

misogyne courante, Hildegarde attribue l'origine de la faute à Satan et passe rapidement sur la responsabilité d'Ève, entraînée dans la chute.

L'évocation du premier couple lui permet, dans son commentaire, d'aborder la sexualité et le mariage : conformément à la doctrine catholique, elle enseigne que le mariage est bon, mais que la virginité est un état supérieur (cf. St Paul, 1^{ère} épître aux Corinthiens, ch. 7), que le divorce, l'adultère, la fornication sont des péchés et que la consanguinité rend le mariage invalide. La procréation, bonne en soi et voulue par le Créateur, a été souillée par le péché originel. Hildegarde revendique une forme de parité entre les sexes : corrigeant saint Paul (1 Co 11, 9), elle affirme que « la femme a été créée pour l'homme et l'homme pour la femme ». Contre certains avis de son temps, elle soutient qu'une femme peut venir à l'église durant ses règles (malgré l'épanchement de sang), mais pas l'homme blessé au combat ou la jeune mariée. Elle termine par une note d'espérance, affirmant que l'expulsion du Paradis appelle la venue du Rédempteur qui délivrera les hommes grâce à ses vertus : elles rétabliront l'équilibre originel. L'expulsion des pécheurs du Paradis a pour but de préserver un endroit de la dégradation qui envahit la création après la rupture de l'harmonie originelle, c'est donc l'annonce de la miséricorde qui permettra la réintégration de l'état premier et la rédemption de toute la création.

3. *L'univers*

La vision suivante représente l'univers sous la forme de l'œuf cosmique dont nous avons parlé en traitant de la cosmologie d'Hildegarde. Dans l'explication qu'en donne Hildegarde, chaque élément est à la fois naturel, à l'échelle du cosmos, et symbolique pour la vie humaine. Aux limites de l'univers, le double feu lumineux et sombre manifeste l'équilibre entre miséricorde et jugement, qui est comme la loi suprême de l'équilibre universel (en cela, Hildegarde retrouve le principe fondamental de l'action divine, énoncé par le

Livre de la Sagesse 11, 21-12, et 12, 15-18), puis l'Éther modère et diffuse l'effet de ces feux ; analogiquement, dans l'âme humaine, elle représente la foi. La couche d'eau, humidité atmosphérique dans laquelle baigne la vie, est comparée au baptême, en tant qu'état de vie et non comme « moment » sacramentel, initial, mais passager. Le globe terrestre, composé des quatre éléments, représente aussi chaque homme en particulier, composé d'air, de feu, d'eau et de terre. Hildegarde décrit les astres, présents dans le feu intérieur à l'univers, en particulier les planètes, bien réparties entre planètes intérieures (celles qui sont entre la terre et le soleil) et planètes extérieures (celles qui sont au-delà de la terre), ce qui montre une connaissance du cosmos étonnante pour cette époque. Elle distingue bien le rôle des planètes de celui des étoiles. Le commentaire dévoile le rôle symbolique des astres au niveau de l'âme humaine ; chacun a une signification : le soleil représente le Christ, Soleil de justice, la lune est l'Église qui le reflète, les étoiles sont les bonnes œuvres.

4. L'âme humaine

L'âme est décrite comme un pèlerin solitaire qui erre et se lamente, en quête de la Jérusalem céleste. De nombreux échos bibliques résonnent dans cette plainte où l'âme apparaît comme en exil dans le corps : d'abord assaillie par les démons, puis torturée par eux, attaquée par les bêtes sauvages, elle doit se cacher et escalader les montagnes avant de recevoir des ailes pour rejoindre la demeure du ciel où les traits démoniaques ne pourront plus l'atteindre.

Cette présentation est suivie d'une vision où Hildegarde contemple l'infusion de l'âme dans l'embryon. La conception y est vue comme une sorte de « caillage » de lait dans le sein de la femme où le liquide inséminé par l'homme devient l'ébauche du corps. Les ancêtres sont associés à ce processus : ils apportent des dons (ce que l'on appellera plus tard l'hérédité), mais le diable y mêle son propre poison (le péché originel). Une lutte sera donc inévitable, au sein de la personne,

pour assurer l'harmonie entre le corps et l'âme. Aucun des deux n'est mauvais en lui-même, mais le corps, plus sujet aux tentations, devient un tourment pour l'âme, douée d'intelligence pour le jugement moral, de volonté, de raison et de capacité sensitive.

Une dernière vision montre qu'au moment de la mort a lieu un combat entre anges et démons pour récupérer l'âme qui s'exhale : ira-t-elle vers le Nord où règne le froid ou vers l'Est où se lève le soleil ? Ainsi, l'homme est l'enjeu d'un combat permanent entre les forces spirituelles, de la conception à la mort.

5. L'Ancien Testament (Synagogue)

Le peuple de l'Ancien Testament est représenté comme une femme « Mère de l'Incarnation ». Bien qu'une condamnation de l'incrédulité d'Israël soit vivement prononcée, la mise en valeur du rôle du peuple saint est assurée par la vénération dont sont entourés Abraham, Moïse et les prophètes. Ils contemplent de loin la nouvelle épouse du Messie annoncé. La vision se termine par la certitude du salut du peuple juif ouvrant son cœur au Sauveur (conformément à l'enseignement de saint Paul en Romains 11).

6. Les Neuf Chœurs des anges

Anges, archanges, vertus, puissances, principautés, dominations, trônes, chérubins et séraphins forment les neuf chœurs angéliques. Pour établir une analogie avec l'homme, Hildegarde sépare les deux premiers, qui représentent analogiquement l'âme et le corps, et les deux derniers, qui symbolisent la connaissance et l'amour de Dieu. Les cinq restants évoquent, selon elle, les cinq sens. Elle compare aussi ces chœurs aux vertus et à l'ordre ecclésiastique.

Les anges, comme le peuple juif dans la vision précédente, font partie des préparations ou mieux, des « racines » du salut que va opérer le Christ dans le deuxième livre : présents et actifs bien avant l'Incarnation du Verbe éternel en Jésus-Christ, ils demeurent sans

cesse à l'œuvre.

DEUXIEME LIVRE : LE REDEMPTEUR ET LA REDEMPTION

1. Le Rédempteur

Reprenant les principaux thèmes du premier livre, Hildegarde souligne le rôle de la deuxième Personne de la Trinité. La chute est vue désormais sous l'angle de la comparaison entre le premier Adam et le Christ, nouvel Adam. Adam avait reçu en partage la fleur embaumée de l'obéissance dont il a joui à l'origine. Mais il n'a pas su la cueillir et il est tombé dans les ténèbres. Le Verbe éternel, contemplé comme un feu étincelant, est alors venu sauver l'homme en lui restituant la lumière. De façon géniale, la chute est donc présentée non comme un bien dérobé, mais comme un manque : l'homme n'a pas su cueillir la fleur qui lui était offerte (et non a cherché à s'approprier un fruit défendu).

Le Verbe-Lumière vient progressivement à la rencontre de l'homme déchu et vieilli : d'abord à travers les étoiles des patriarches, puis celles des prophètes et de Jean-Baptiste, enfin il se lève lui-même comme une aurore enflammée. Le salut est possible car l'homme, à la différence du démon, peut se repentir ; c'est alors que l'obéissance du Fils, manifestée dans la Passion, le rachète.

2. Dieu Trinité

En plaçant la vision de la Trinité après celle du Rédempteur, Hildegarde ne commet pas une faute de logique, mais procède à la manière dont nous éprouvons la réalité (et qui correspond à une conception « moderne » de la théologie, après le concile Vatican II) : c'est par le Christ que nous découvrons le mystère trinitaire et non le contraire. Une figure humaine couleur saphir (le Fils) apparaît, enveloppée d'un double halo mordoré (l'Esprit) et brillant (le Père) : le Fils seul a pris forme humaine, l'Esprit nous est donné par Lui et le

Père n'est perceptible que dans le rayonnement de sa Présence. À la suite de Tertullien et de saint Augustin (*De Trinitate*), Hildegarde utilise trois images pour introduire au mystère trinitaire : celle d'une pierre précieuse, dont l'aspect, la dureté et le pouvoir sont inséparables, celle d'une flamme dont la lumière, la chaleur et la couleur forment un tout unique, et celle de la parole, dont le son, le souffle et le sens sont ensemble et chacun les porteurs de la signification à transmettre.

3. Le Baptême : l'Église, Épouse du Christ et Mère des croyants

La troisième vision se développe en quatre tableaux :

- L'Église, Épouse du Christ, est contemplée unie à l'autel du Sacrifice sur lequel elle prend appui.

- Elle se prépare ensuite à mettre au monde les enfants de Dieu qui s'adressent à elle. Elle les engendre par le baptême. Celui-ci est représenté par son ventre, comparé au filet de Pierre : « pêchés » par l'Église, les catéchumènes entrent en elle noirs et ressortent par sa bouche (la Parole de Dieu) purifiés.

- Le Christ instruit ces nouveaux enfants sur les deux voies de salut et de perdition, représentés par deux feux.

- Mère par le baptême, l'Église ne saurait être vaincue par les forces du mal : sa couronne est l'enseignement des apôtres et son cœur, la virginité de Marie. Vierge comme elle, l'Église est pure de toute hérésie et schisme, transcendant le péché de ses enfants.

Le baptême, à la différence de la circoncision de l'Ancien Testament, est ouvert à tous et en particulier aux femmes.

L'efficacité du baptême, don de la Trinité, est indépendante de la sainteté du ministre qui le célèbre. Cette renaissance de l'âme peut être donnée par tous et à tout âge. Le sacrement ouvre aux croyants les portes du ciel et lave l'âme du péché originel. Alors que la procréation est inférieure à l'acte créateur, car elle n'est que

transmission de la vie donnée à l'origine, la re-création offerte par le baptême dépasse le don de vie originel : c'est un acte virginal, surabondance de grâce offerte à chacun.

4. La Confirmation : l'Onction de force

L'onction donnée par l'évêque lors de la confirmation transmet le feu de l'Esprit Saint qui renforce (confirme) l'  glise. Chacun, selon son état et sa propre ardeur, le reçoit de façon différente car le don de l'Esprit varie selon le désir et les capacités propres à chacun. En cela, on comprend que les sacrements, quoique nécessaires, ne donnent pas automatiquement le salut dont ils sont le véhicule et le signe : leur action dépend de la disponibilité du sujet qui en reçoit la grèce.

5. L'Ordre : la Hiérarchie dans l'  glise

L'  glise, couronnée de gloire, est revêtue de lumière multicolore : le cristal représente le sacerdoce ; le rose, la virginité ; le pourpre, la vie monastique destinée à imiter la Passion du Christ, et l'état la  c à l'éclat d'un nuage. Cette hiérarchie culmine dans la vie monastique : la virginité est comparée à une musique, à des fleurs, à la beauté féminine. Il est possible de monter d'un niveau à l'autre en accédant aux ordres supérieurs, mais non de descendre en passant à un état inférieur, car cela voudrait dire que l'on trahit les engagements pris.

Le clergé est invité à garder le célibat et à vivre selon les normes établies et s'il est vrai que, selon Hildegarde, l'état monastique dépasse celui du pr  tre⁹, un moine peut cependant être ordonné, en fonction des nécessités du monastère. Hildegarde rappelle au passage quelques normes canoniques : un enfant ne saurait être accueilli dans un monastère sans son consentement, un moine ren  gat doit être ramené de force au monastère et les couples mariés ne peuvent accéder à la vie monastique sans le consentement des deux époux. Présentant saint Benoît comme un « nouveau Moïse », elle critique les innovations en matière de vie monastique et considère la création

d'ordres nouveaux au sein de l'Église comme un acte d'orgueil. Pour terminer, elle médite sur le péché contre l'Esprit. Elle le conçoit comme un manque de confiance en la Miséricorde divine qui se manifeste dans le refus de la confession finale ou par le suicide (actuellement, l'Église, tout en condamnant le suicide en tant que tel, montre une grande miséricorde qui tient compte des circonstances et de la fragilité psychique. En autorisant les funérailles religieuses, elle veille à ne pas accabler la famille d'une personne ayant commis cet acte).

6. Le Sacrifice du Christ pour l'Église : l'Eucharistie et la Confession

Cette vision est la plus développée de l'ouvrage. La Crucifixion y est vue comme l'instant suprême du mariage entre le Christ et l'Église : c'est là qu'elle reçoit le corps et le sang de son Époux en dot, afin de pouvoir l'offrir au Père en chaque Eucharistie. La consécration du pain et du vin est comparée à l'Annonciation : comme la Vierge a conçu le Christ par son « Fiat », ainsi le prêtre, par ses paroles, rend présent le Corps et le Sang du Christ. Cette conception virginale, accomplie par la répétition des paroles mêmes de Jésus, assure la pureté du Corps déposé sur l'autel et sa capacité de purifier ceux qui le reçoivent. Hildegarde insiste sur la préparation des communicants par le jeûne et sur la fidélité des ministres à la liturgie qui leur est confiée, puis elle décrit les différents types de fidèles venant participer au sacrifice de la messe, qu'elle répartit en cinq catégories : les croyants, les incrédules, les impurs, les envieux malicieux et les méchants belliqueux. Selon les dispositions de chacun, la communion procure salut ou condamnation.

L'Abbesse en profite pour fustiger les péchés des clercs qui célèbrent la messe : la simonie et l'accumulation des charges les empêchent de réaliser leur ministère en toute pureté de cœur. Elle souligne la valeur du célibat comme signe du mariage du prêtre avec

son Église, à l'image de celui que le Christ a réalisé sur la croix. Enfin, elle attaque l'immoralité des prêtres en matière de sexualité, les invitant à la pénitence et à la confession.

Elle rappelle encore que le pouvoir de remettre les péchés est un service et non un privilège arbitraire confié aux ministres¹⁰. La confession est définie comme une « résurrection de l'âme » et Hildegarde affirme qu'en cas de nécessité, on peut se confesser même à un laïc¹¹. Selon la doctrine constante de l'Église, elle enseigne que l'aumône et l'attention aux pauvres participent à la grâce du pardon, comme toute œuvre bonne accomplie par le pénitent.

7. Résister au démon et à ses ruses

La mention du diable au terme de ce second livre n'est pas fortuite et rappelle l'évocation des anges à la fin du premier livre. Les couleurs variées du dragon représentent la multiplicité des tentations et des péchés dont il est porteur. Bien que muselé, il est encore terriblement dangereux et attaque les hommes de diverses manières selon leur état dans l'Église ; les hérétiques, quant à eux, sont déjà en son pouvoir et ne sont donc plus l'objet de son courroux puisqu'ils lui appartiennent ; ils sont décrits à la manière des Cathares. Une image redoutable conclut cette vision : la « foire aux vanités ». Elle présente les hommes comme des badauds trompés par des marchands qui ne sont autres que les envoyés du démon ; ils leur vendent une viande qui est en réalité la chair humaine car, par les péchés qu'ils font commettre aux hommes, ils échangent leur âme immortelle contre des réalités charnelles passagères ; en outre, ceux qui pratiquent ce commerce avec le diable deviennent complices de ses homicides et ils causent, sans le savoir, de graves souffrances à leurs frères.

TROISIEME LIVRE : LES VERTUS ET L'HISTOIRE DU SALUT

1. Le Tout-Puissant ; la chute des anges mauvais

Comme dans la toute première vision, Hildegarde contemple Dieu sur son trône de gloire et Il confirme la vocation prophétique de la moniale. De son propre sein, Il puise un cœur orné de perles et de pierres précieuses : c'est le cœur de l'humanité nouvelle, créée pour remplacer le dixième chœur des anges déchus à la suite de leur chef Lucifer. Ceux-ci apparaissent ensuite comme des étoiles qui tombent et s'éteignent. Leur lumière est transmise à de viles créatures issues de la glaise : les hommes, qui, n'étant que terre, ne peuvent s'enorgueillir de leur propre dignité.

Cette humanité vouée à l'humilité atteint une gloire unique par le fait que le Fils de Dieu se fait homme. Ornée de sainteté par la grâce divine, c'est dans la gratitude et la crainte qu'elle peut demeurer unie au cœur de Dieu par le Christ.

2. L'édifice du Salut

Hildegarde donne une première approche de l'ensemble de l'édifice qui sera décrit en détail dans les visions suivantes. Cette sorte de château ou de forteresse, construit sur la montagne de Dieu, a pour bases la foi et la crainte de Dieu. Il représente à la fois l'histoire du salut et les vertus nécessaires pour y participer.

Un premier mur en pierres relie l'Est (situé en haut dans la cartographie médiévale), domaine du Christ-Soleil levant, et le Nord (à gauche), domaine de Satan. Ce mur représente la « science spéculative », qui est la connaissance du bien et du mal par « reflet » (*speculum* = « miroir ») : c'est le jugement moral. Seule cette connaissance peut orienter la volonté vers le bien de façon consciente et inviter à rejeter le mal. Les trois autres murs sont « maçonnés » car ils sont le fruit d'un travail humain : ce sont les œuvres de justice qui découlent de cette connaissance.

L'ensemble de l'édifice doit être lu allégoriquement de diverses

manières : les angles, par exemple, représentent les étapes fondamentales du salut qui sont autant d'alliances : Adam, au sud ; Noé, à l'est ; Abraham et Moïse au nord ; le Christ à l'ouest. Les proportions, les orientations sont toutes à interpréter symboliquement. Dans cette construction, anges et hommes sont les soldats de Dieu, les uns lumineux et purs, les autres vaillants et « s'étant conquis eux-mêmes avant d'être reçus dans l'armée divine ».

3. La Tour de la volonté divine ; les Vertus

Chaque partie de cette tour est habitée par des jeunes femmes, qui sont les vertus propres à chaque étape de l'histoire. Plus que des attitudes morales, ce sont les « forces » actives (*virtus*) de l'homme intérieur agissant : par elles, la grâce divine et la volonté humaine coopèrent pour le salut des croyants.

L'Amour du ciel, la Discipline et la Pudeur sont les trois premières vertus qui habitent la volonté divine : c'est par elles que l'homme se met en chemin pour vivre selon Dieu, puis viennent la Miséricorde et la Victoire (deux vertus propres au Christ), enfin la Patience et le Désir de Dieu achèvent cette œuvre. La volonté divine qui se réalise dans l'homme vertueux ne sera parfaitement manifestée que dans le Verbe incarné, seul capable de synthétiser toutes les vertus et d'accomplir ainsi la volonté du Père. Cette manifestation suprême a été préparée par la révélation faite à Abraham et aux prophètes qui ont indiqué la voie des vertus. La circoncision, qui préparait le baptême, était déjà une invitation à la pureté : elle annonçait la Vierge Marie et le Christ, parfaits exemples de pureté.

4. Le pilier de la Parole de Dieu

La « Parole » désigne à la fois le Christ et l'Écriture : il est la Parole faite chair. Celle-ci, selon Hildegarde, comprend aussi l'interprétation qu'en donnent les Pères de l'Église : c'est seulement grâce à eux que nous pouvons lire la Parole sans nous tromper ni

devenir hérétiques. Le pilier de la Parole a donc trois côtés : celui des prophètes de l'Ancien Testament, celui des Apôtres et des martyrs, et celui des saints interprètes qui ont autorité. Au sommet, sous l'apparence d'une colombe, trône le Saint-Esprit qui inspire les uns et les autres.

5. La connaissance et le zèle de Dieu

La connaissance de Dieu à laquelle l'homme est invité se gagne par les voies de la miséricorde et du jugement. Hildegarde insiste sur ce dernier point : le jugement divin permet de ramener les pécheurs à travers les épreuves : la maladie et les épreuves de la vie présente participent au salut des pécheurs en les détournant de leurs vices et en les forçant à entrer dans le chemin de la grâce.

Une face ornée de trois ailes se dresse, menaçante, orientée vers le nord d'où vient l'ennemi : c'est l'ardeur jalouse de Dieu. Devant elle, aucun péché n'est épargné, la pénitence seule permet d'y échapper. Ainsi se manifeste la justice divine : Dieu, dans sa miséricorde infinie, est juste en exigeant de tous la conversion et une pénitence appropriée, car les hommes ont reçu la capacité de discerner le bien et le mal. Pour vivre selon le bien, ils doivent apprendre à refuser de suivre leur volonté propre qui les pousse à s'éloigner de Dieu. Pour Hildegarde, les prêtres et les puissants sont les premiers menacés : il n'y a pire péché que de déshonorer la demeure de Dieu ; ceux qui croient le faire impunément par des actes sacrilèges ou simoniaques seront soumis à une vengeance terrible.

6. Le Triple Mur de la Loi

Le mur Nord-Ouest représente la Loi de l'Ancien Testament, d'Abraham au Christ, et l'ordre politique (féodal) qui en découle. Il s'articule à partir d'un principe d'autorité qui maintient l'ordre et invite au respect de Dieu. Le monde d'Hildegarde est divisé entre monde séculier et monde spirituel, ayant chacun son pouvoir. Le

monde séculier est divisé en noblesse basse et haute, en hommes libres et en serfs. Le monde spirituel est composé de supérieurs, d'obéissants et d'exécutants.

Les vertus qui habitent ce mur sont d'abord l'Abstinence, la Générosité et la Piété : c'est par le renoncement à soi-même que l'homme apprend la générosité envers Dieu et les hommes. Puis viennent la Vérité, la Paix et la Béatitude, qui sont les trois étapes de la victoire sur le mal. La Discrétion ou discernement est sur le côté, elle opère par la Croix du Christ qu'elle contemple. Plus loin, le Salut des âmes est représenté par un personnage sombre qui lave son vêtement, puis s'éclaircit et serre contre lui un Crucifix qui fleurit.

7. Le Pilier de la Trinité

La Trinité apparaît pour la seconde fois (cf. 2, 2). Ici, elle est contemplée non plus dans sa réalité éternelle, mais dans sa manifestation historique : à la fin des temps, la vérité trinitaire, qui est l'expression même de la connaissance du vrai Dieu manifesté en Jésus-Christ, entrera en action et détruira le mensonge. En effet, la connaissance de Dieu est fondamentale car elle détermine la manière de vivre des hommes, la société qu'ils bâtissent et leur éternelle destinée : si Dieu est un tyran et un riche, l'idéal sera la volonté de puissance et la richesse ; s'il est amour et liberté, toute la vie humaine tendra vers l'amour et la liberté. La Trinité est la manifestation du Dieu d'amour, de relation, d'alliance, de don de soi. Elle est représentée sous la forme d'un pilier triangulaire dont les angles sont comme les lames qui anéantissent les hérétiques, les juifs et les païens qui ne sont que paille, plumes ou sciure.

8. Le Pilier de l'Humanité du Sauveur

Dans l'humanité du Christ sont manifestées toutes les vertus. Comme l'échelle de Jacob reliant ciel et terre (cf. Gn 28, 12), l'Incarnation du Verbe éternel est une échelle où montent et descendent

(cf. Jn 1, 51), non plus les anges, mais les vertus. Elles descendent vers les hommes par l'humanité du Christ et retournent au ciel par sa divinité, porteuses des œuvres bonnes des hommes. La grâce de Dieu, au sommet de l'échelle, appelle les croyants à monter vers elle. L'image de l'échelle est courante dans la littérature patristique et dans l'iconographie médiévale. Saint Jean Climaque (= de l'Échelle, 580-650) a même écrit un traité sur « l'Échelle du paradis ». Hildegarde a une vision plus positive que ses prédécesseurs : ce ne sont plus les dangers, sous forme de démons, qui sont représentés aux abords de l'échelle et font tomber les hommes, mais les vertus accompagnant et soutenant les fidèles.

Obéissance, Crainte de Dieu, Charité, Humilité sont à la droite de l'Échelle ; Pureté, Espérance et Foi sont à gauche. L'Humilité, proche du sommet, est la reine des vertus, mais c'est la Charité, près d'elle, qui désigne le Dieu-Amour. En effet, il ne peut y avoir de Charité sans Humilité, la Charité étant une vertu théologale (qui vient de Dieu), elle ne peut être reçue que dans l'humilité, comme tous les dons (cf. la deuxième vision).

Quant à la pureté, propre à la Vierge Marie, elle engendre l'innocence à l'ombre de l'Esprit.

Le commentaire de la vision parle de la coopération de l'homme avec Dieu : la grâce est toute-puissante, mais on peut librement lui résister et refuser le salut, on peut aussi la recevoir et favoriser son action. À celui qui l'accueille, la grâce enseigne d'abord à se connaître puis, alliée à l'espérance, elle conduit au repentir. Les sept vertus sont associées aux dons de l'Esprit divin, c'est pourquoi elles sont en plénitude dans l'humanité du Fils éternel, vrai Dieu et vrai homme.

9. La Tour de l'Église

À l'angle sud de l'édifice du Salut, se dresse une tour : c'est l'histoire de l'Église. Elle est en construction permanente, mais au

sommet se trouvent toujours, en toute époque, les sept tourelles des dons de l'Esprit. Les vertus participent à cette étrange construction. Comme dans le livre des Proverbes (chapitres 8 et 9), la Sagesse (Prudence) est le maître d'œuvre de cette maison « aux sept colonnes », aidée par les autres vertus cardinales de Justice, Force et Tempérance (sainteté). Cette dernière a trois têtes, l'une d'entre elles est le renoncement à soi-même, représenté par un visage féminin.

Les Apôtres et les docteurs sont les principaux artisans de ce chantier symbolique. Les chrétiens contemporains, eux, sont répartis en différentes classes : certains gardent leur robe de baptême, d'autres y sont à l'étroit, d'autres encore la rejettent. Cela donne à Hildegarde l'occasion de lancer une nouvelle attaque contre le péché de simonie des clercs (achat des charges ecclésiastiques) : « Leur père spirituel, c'est l'argent – car dans ce commerce, l'argent devient leur évêque ! »

10. Le Fils de l'Homme : la montagne de l'Incarnation

Continuant la description du grand édifice du Salut, Hildegarde contemple le mur Est où le Fils de l'Homme est assis sur un trône placé sous celui du Père ; il invite les hommes à la connaissance de soi, à l'obéissance et à la pureté. Il rappelle les lois du mariage et de la vie consacrée. Afin de demeurer fidèle à ses engagements, l'homme doit toujours demander la grâce de la persévérance : plus qu'en ses propres forces, c'est en l'aide de Dieu qu'il faut mettre sa confiance pour ne pas renier ses vœux. Ce sont justement les vertus de Persévérance, de Désir du Ciel, de Recueillement (componction) et de Mépris du monde qui habitent cette partie de l'édifice.

11. La chute de l'Antéchrist à la fin des temps

C'est une véritable prophétie apocalyptique qui est ici donnée, bien conforme à l'enseignement biblique sur la fin des temps. Hildegarde contemple trois visions : les cinq époques terribles des derniers temps, l'Antéchrist, la prise et la délivrance de l'Église.

Cinq époques de détresses sont symbolisées par des animaux venant du Nord : un chien enragé, un lion jaune, un cheval blême, un cochon noir et un loup gris. La fin des temps approche et la prophétie d'Hildegarde en est à la fois l'annonce et le signe, en une époque dépravée.

L'Antéchrist est un « imitateur » du Christ, né d'une fausse vierge. Possédé par le démon depuis le sein de sa mère, il est formé à la sorcellerie et possède des pouvoirs étonnants. Par sa parole et ses miracles et même par de fausses résurrections, il séduira les nations, imitera la résurrection et donnera de fausses révélations invitant à rejeter toute contrainte. Élie et Énoch lui tiendront tête, mais souffriront finalement le martyre. L'Antéchrist voudra même s'approprier l'Église, mais son divin Époux viendra la défendre, malgré la démission de beaucoup de clercs. L'Antéchrist sera finalement détruit par un éclair venu du ciel.

12. Le Jugement dernier : les Cieux nouveaux et la Terre nouvelle

À la fin des temps, la résurrection des morts permettra à tous les hommes de comparaître au jugement dernier qui mettra en lumière les bons et les méchants. Lorsque le Fils de l'Homme viendra sur les nuées du ciel, paré de ses plaies glorieuses, chacun recevra la récompense ou la punition de ses actes. La création tout entière sera alors dans les douleurs de l'enfantement, prenant sa dimension éternelle : toute chair sera libérée de sa vieille peau, les astres seront fixes, le feu ne détruira plus, l'air sera léger, la mer sans vagues... Il n'y aura plus de nuit, mais un jour éternel illuminera l'humanité nouvelle.

13. L'harmonie du monde nouveau

Un merveilleux concert clôture l'ouvrage. Quatorze chants s'élèvent vers la Vierge Marie et les saints : prophètes, apôtres, martyrs, confesseurs et vierges. Les pécheurs repentis sont accueillis et une

prière implore le pardon de leurs fautes. Une petite comédie dramatique résume la conversion de l'âme : l'âme passée de l'innocence à l'impatience supplie les vertus de lui donner le baiser du cœur, mais celles-ci l'invitent à se défendre elle-même. Le diable a vite fait de la faire chuter. Les vertus viennent alors à son secours et se battent contre le diable, avant de recevoir le pénitent en larmes. L'Humilité et la Victoire réduisent le démon à l'impuissance. Le psaume 150, sommet de la vie spirituelle, clôture le livre par l'éloge d'une harmonie retrouvée : dans le chant des psaumes, « les paroles symbolisent le corps et la musique joyeuse, l'esprit ».

7. Extraits du *Scivias*

PROLOGUE : NATURE DES VISIONS D'HILDEGARDE

1. Fragile être humain, cendre de cendre et pourriture de pourriture, dis et écris ce que tu vois et entends. Mais, parce que tu es peureuse pour parler, naïve pour exposer et ignorante pour écrire ces choses, dis-les et écris-les en te fondant non pas sur le langage humain, sur l'intelligence de l'imagination humaine ou sur une volonté humaine de composition, mais sur le fait que tu vois et entends ces choses d'en haut, du ciel, venant des merveilles de Dieu. Rapporte-les dans un compte-rendu semblable à celui d'un disciple qui reçoit les paroles de son maître et les publie en respectant la teneur de son expression, en suivant l'accord, l'exemple et la volonté de ce dernier... »

2. Ces visions, je ne les ai pas vues dans des songes, ni en dormant, ni dans le délire, ni par les yeux du corps, ni par les oreilles de l'homme extérieur, ni dans des lieux cachés : je les ai perçues en étant pleinement éveillée, avec toute mon attention, avec les yeux et les oreilles de l'homme intérieur et en des lieux découverts...

3.(La voix qui parle à Hildegarde déclare :) « Moi, Lumière qui vis et illumine l'obscurité, j'ai suscité un humain (Hildegarde) que j'ai choisi et élevé de façon merveilleuse, selon mon bon plaisir, par de grandes merveilles qui vont au-delà de la connaissance de hommes d'autrefois, bien qu'ils aient déjà vu en moi beaucoup de mes secrets. Mais je l'ai écrasé sur le sol pour qu'il n'allât pas se redresser dans quelque orgueilleuse élévation de son âme (règle de st Benoît, 38, 2). Le monde n'a trouvé en lui ni joie ni goût du plaisir, ni pratique de ce qui se rapporte au monde. Je l'ai arraché à l'audace entêtée, parce

qu'il connaissait le respect et qu'au milieu de ses œuvres, il demeurait dans la crainte. Il a lui-même connu la douleur dans ses moelles et dans les veines de sa chair, ayant l'âme et l'intelligence accablées, endurant dans son corps une multiple souffrance, si bien qu'en lui ne s'est pas installée une tranquillité hors de propos, mais que, face à tous les reproches qui lui furent faits, il s'est lui-même jugé coupable. J'ai mis une bride autour des fibres de son cœur pour que son esprit ne s'élevât pas par orgueil ou goût de la gloire, mais qu'en toutes choses cet être connût plutôt la crainte et la douleur que la joie ou l'exubérance. Dès lors, dans son amour pour moi, il a cherché, en son esprit, où trouver quelqu'un qui se hâtât sur la voie du salut. Il l'a trouvé et l'a aimé, se rendant compte que c'était une personne fidèle et semblable à lui en ce qui concerne l'effort de tendre vers moi (le moine-secrétaire Wolmar). Et, le gardant avec lui, il fit effort en tous les domaines, grâce au secours d'en haut, pour que lui fussent révélées mes merveilles cachées. Et ce même humain ne s'est pas reposé uniquement sur lui-même, mais, avec bien des soupirs, s'est appuyé sur celui qu'il a trouvé dans son ascension vers l'humilité et sa recherche d'une droite volonté (st Benoît, 7, 5, 7). Toi donc, ô être humain, qui reçois, non pas dans le tourment du mensonge mais dans la pureté de la simplicité, ces messages destinés à la manifestation des choses cachées, écris et vois ce que tu entends... »

PREMIERE PARTIE, VISION 1 : « SE HATER SUR LA VOIE DE LA VERITE »

4. Crie et parle de la venue du salut indestructible, jusqu'à ce que soient convaincus ceux qui, tout en voyant la moelle des Écritures, ne veulent ni la dire ni la prêcher, parce qu'ils sont tièdes et émoussés pour conserver la justice de Dieu : déverrouille pour eux l'enclos des choses mystiques, que, dans leur crainte, ils dissimulent dans un champ caché qui ne produit pas de fruit. Déverse-toi donc comme une source d'abondance et répands-toi dans un flot d'enseignement

mystique, afin que le flot de ton courant emporte ceux qui veulent que tu sois objet de mépris à cause de la faute d'Ève... Lève-toi donc, parle et dis ce qui t'est révélé...

Lorsque la Crainte du Seigneur marche devant, ceux qui la suivent sont les pauvres en esprit : car la crainte du Seigneur, accompagnée d'une pieuse attitude d'humilité, conserve solidement la béatitude de la pauvreté d'esprit. Celle-ci ne cherche pas la jactance ou l'orgueil du cœur, mais aime la simplicité et la sobriété d'esprit, attribuant ses œuvres de justice non à elle-même, mais à Dieu...

Les motifs des actions des hommes ne peuvent être ni cachés ni dissimulés à la connaissance très profonde et très pénétrante de Dieu, dans sa suprême élévation. Les hommes manifestent souvent soit la tiédeur, soit l'ardeur qui est en eux, parce que, tantôt fatigués dans leurs cœurs et leurs actions, ils s'endorment dans l'ignominie, tantôt redressés, ils s'éveillent dans l'honneur.

Il se fait lui-même débile et pauvre, l'homme qui ne veut pas faire œuvre de justice, détruire l'iniquité ou remettre les dettes, ou encore lorsqu'il reste sans accomplir les merveilles des œuvres de la sainteté. Mais celui qui, *se hâtant sur la voie de la vérité, se fait l'ouvrier* des très puissantes œuvres de salut, celui-là recueille le flot d'une gloire jaillissante (cf. st Benoît, prologue 49).

PREMIERE PARTIE, VISION 2 : LA VOIE ROYALE DE L'HUMILITE ET DE LA CHARITE

L'éclat impur de l'orgueilleuse méchanceté née d'une fausse prospérité est une sorte de torche pénétrant dans la volonté de la chair de ceux qui ne craignent pas Dieu. Dans leur rage perverse, ceux-là le

méprisent, refusant de savoir que quelqu'un est capable de l'emporter sur eux, lorsque, dans le feu de leur férocité, *ils veulent que tout ce qu'ils agitent en leur tête devienne flamme*. Cet éclat, à l'heure de la vengeance de Dieu, sera foulé aux pieds... Ils seront insupportables à Dieu et aux hommes... La géhenne est au bout de la route de ceux qui, sans se repentir, laissent Dieu dans l'oubli de leur cœur.

Dieu dit : « *Voici que je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, j'entrerai auprès de lui et je mangerai avec lui et lui avec moi* » (Ap 3, 20). J'attends devant le tabernacle de votre cœur, examinant ce que votre conscience garde dans le coffret de son cœur et, par le souffle qui passe dans votre mémoire, je secoue votre âme pour qu'elle s'ouvre et accepte ma volonté de bien. Si un cœur fidèle perçoit le bruit que fait ma crainte, je m'unis à lui en l'embrassant, prenant avec lui une nourriture incorruptible, pendant qu'il s'offre lui-même à moi, dans ses bonnes œuvres, comme une suave nourriture, si bien qu'il aura en moi la nourriture de la vie, puisque, par le désir de la justice, il aime ce qui apporte la vie...

L'or doit être mis à l'épreuve dans le feu, les pierres précieuses doivent être polies pour perdre leurs défauts... Alors, ô hommes insensés, comment ce qui a été créé à l'image de Dieu pourrait-il rester sans épreuve ? Car l'homme doit être examiné beaucoup plus que toute la création et c'est pourquoi il doit être purifié par toute la création. Comment ? L'esprit doit être éprouvé par l'esprit, la chair par la chair, la terre par l'eau... le bien par le mal, la beauté par la laideur, la pauvreté par les richesses, la douceur par l'amertume... c'est ainsi que l'homme est éprouvé dans toute la création...

C'est *l'humilité* qui a fait naître de la Vierge le Fils de Dieu, il est né de cette humilité qui s'est manifestée loin des étreintes d'un homme, des séductions de la chair, des richesses terrestres, des ornements dorés et des honneurs du monde. Le Fils de Dieu fut couché dans une crèche parce que sa mère était une pauvre. L'humilité sans cesse gémit, intercède et anéantit tous les crimes : c'est son rôle. Qui donc veut l'emporter sur le diable doit se munir et s'armer d'humilité, car Lucifer fuit comme une couleuvre devant elle.

La *charité* également, qui porte le Fils unique au ciel dans le sein du Père, l'a placé sur terre dans le sein de sa Mère, car elle ne méprise ni les pécheurs ni les publicains, mais elle fait effort pour que tous soient sauvés.

L'humilité et la charité sont plus brillantes que les autres vertus. *L'humilité est comme l'âme et la charité comme le corps*, elles ne peuvent être séparées l'une de l'autre, elles opèrent ensemble.

PREMIERE PARTIE, VISION 3 : NE PAS CONFONDRE VIE INTERIEURE ET MAGIE (VOIR NOTRE CHAPITRE III, § 6)

PREMIERE PARTIE, VISION 4 : « APPRENDS A TE COMBATTRE TOI-MEME ! » (VOIR NOTRE CHAPITRE II, § 6)

L'âme possède deux forces principales : l'intelligence (discernement et attention) et la volonté (décision et fidélité), elle se manifeste par ces deux forces, comme le soleil par son éclat.

L'intelligence comprend ce qui se trouve dans les œuvres humaines, elle recherche si elles sont utiles ou inutiles, aimables ou détestables... Tout comme une nourriture sans sel est insipide, de

même, sans l'intelligence, les autres facultés sont tièdes et sans clairvoyance.

La volonté met l'œuvre en train. La volonté est la grande force de l'âme... elle est dans le fondement du cœur... c'est la volonté qui accomplit toute action, qu'elle soit bonne ou mauvaise. La volonté est semblable au feu cuisant tout objet dans un four... elle est la force de toute action.

La miséricorde de la grâce de Dieu, comme le soleil, éclaire l'homme ; le souffle de l'Esprit Saint, semblable à la pluie, l'arrose ; et le discernement, comme une bonne température de l'air, permet aux bons fruits de venir à maturité. *Comprends, homme, ce que tu es dans ton âme*, toi qui délaisses ton intelligence et qui veux te mettre au niveau des animaux !

Tu dis : « Je supporte dans ma chair des poids si nombreux et si lourds que je ne puis les dominer ; mais puisque Dieu est bon, il me rendra lui-même bon. Comment pourrais-je dompter ma chair, alors que je suis un homme ? Mais puisque Dieu est bon : c'est lui qui fera le bien en moi. Lorsque cela lui plaira, il me rendra bon ! »

Eh bien ! moi, je te dis : « Puisque Dieu est bon, pourquoi refuses-tu avec mépris de connaître sa bonté ?... Quand tu dis que tu ne peux pas faire des œuvres bonnes, tu dis cela dans l'injustice de ton iniquité. Car tu as des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, un cœur pour penser, des mains pour agir, des pieds pour marcher... C'est Dieu qui

t'a créé. Alors résiste à la concupiscence ! Car lorsque tu t'opposes au diable comme un vaillant combattant, Dieu se réjouit de ton combat ; il veut que tu l'invoques sans répit, à tout moment et en toute difficulté. Mais quand tu refuses de te maîtriser, alors tu engraisse ta chair dans les vices et les péchés, parce que tu lui enlèves le frein de la crainte de Dieu...

L'homme doit résister à la volupté et ne pas se dissoudre dans les délices du monde ; il ne doit pas vivre tranquillement comme s'il était dans sa maison, car il est en voyage, puisque son Père l'attend pour voir s'il veut revenir à Lui, là où il sait qu'Il est...

Si tu as reçu une blessure, cherche un médecin pour ne pas mourir. Dieu n'envoie-t-il pas, très souvent, des tempêtes sur les hommes, afin d'être invoqué par eux avec plus de ferveur ? Mais toi, ô homme, tu dis : « Je ne peux opérer de bonnes œuvres » ; et je répondrai : « Tu le peux ! » Mais toi, tu rétorques : « Comment ? » et je te réponds : « Par l'intelligence et par l'action. » Tu réponds encore : « Je n'en éprouve pas le désir. » Et moi je dis : « *Apprends à te combattre toi-même !* » Tu dis : « Je ne peux pas combattre contre moi, si Dieu ne m'aide pas. » Écoute donc comment tu vas combattre contre toi-même : lorsque le mal se lève en toi, si bien que tu ne sais pas comment le rejeter, ma grâce te touche de son geste, elle t'effleure à l'instant même en éclairant le regard de tes yeux intérieurs. À cet instant-là, prie, confesse et pleure, afin que Dieu vienne à ton secours, qu'il écarte de toi le mal et te donne la force pour le bien. Tu es capable de faire cela, grâce à la science par laquelle tu comprends Dieu, selon l'aide de l'inspiration de l'Esprit Saint. Si tu étais ouvrier au service d'un autre homme, combien de fois devrais-tu faire ce qui t'est pénible ! N'endures-tu pas beaucoup d'épreuves pour gagner ton salaire

terrestre ? Alors pourquoi ne te mets-tu pas, en vue d'une récompense céleste, au service de Dieu qui t'a donné ton âme et ton corps ? Si tu voulais une chose temporelle, comme tu te donnerais de la peine pour l'avoir aussitôt, fût-ce pour un moment seulement !

Mais, en fait, tu n'as pas envie de rechercher ce qui n'a pas de fin. C'est pourquoi, tout comme le bœuf est poussé par l'aiguillon, tu dois entraîner ton corps par la crainte du Seigneur : si tu le fais, Dieu ne te rejettera pas. Si quelque tyran s'emparait de toi, aussitôt, tu te tournerais vers celui qui pourrait te secourir et tu le supplierais, le prierais et lui promettrais ta fortune pour qu'il te délivre. Fais de même, ô homme, lorsque l'injustice s'empare de toi : tourne-toi vers Dieu, supplie-le, prie et promets de te corriger, Dieu te viendra en aide. Mais tu es aveugle quand il s'agit de voir, sourd quand il s'agit d'entendre, stupide quand il faut te défendre, parce que tu considères comme du fumier et comme une chose sans valeur l'intelligence que Dieu a versée en toi et les cinq sens qu'il a donnés à ton cœur. N'as-tu pas l'intelligence et la science ? Le royaume de Dieu doit être acheté, il ne peut pas être gagné au jeu.

Celui qui néglige la correction de ses péchés parce que, dit-il, il lui est difficile de discipliner son corps, est un misérable, car il ne veut pas se regarder lui-même, ni chercher un médecin pour soigner ses blessures, mais il cache à ses propres yeux la pire des infections : il dissimule soigneusement la mort pour qu'on ne puisse pas la voir. Celui qui fait ainsi est incapable de conversion car il refuse de regarder vers l'huile de la miséricorde et de chercher la consolation de la Rédemption...

Fidèles, courez dans la voie des commandements de Dieu ! Imitiez le nouvel Adam et dépouillez le vieil homme. *Car le Royaume de Dieu est ouvert à celui qui court* (cf. prologue de la règle de saint Benoît), mais il est fermé à celui qui reste couché au sol !

DEUXIEME PARTIE, VISION 4 : « CRAINDRE LE PERE, AIMER LE FILS ET BRULER DANS L'ESPRIT SAINT »

« Le Père est l'équité souveraine, mais il n'est pas sans le Fils et l'Esprit Saint, l'Esprit Saint embrasse le cœur des fidèles... Le Fils est la plénitude de la fécondité... L'Église chante ce refrain :

« Craindre le Père, aimer le Fils et brûler dans l'Esprit Saint. »

DEUXIEME PARTIE, VISION 5 : « QUI VOUDRA TENIR SANS MOI IRA A LA RUINE »

Il vaudrait mieux pour toi que tu te sentes inutile et pécheur que d'être dans la tiédeur... si tu comprenais que tu es pécheur, tu t'arracherais aux mauvaises actions... Mais tu es comme un vent tiède qui n'apporte pas d'humidité aux fruits et ne leur donne pas de chaleur. Tu es celui qui commence et non celui qui achève, tu effleures le bien au commencement, mais tu ne te nourris pas de lui dans son achèvement, semblable à un vent qui caresse le visage, mais qui ne nourrit pas le ventre. Qu'est-ce qui vaut mieux, un vain bruit ou un ouvrage porté à son terme ?... Dès lors, agis dans le silence de l'humilité et ne t'élève pas avec orgueil, *car il sera compté pour rien celui qui s'efforce d'obtenir par un orgueil de feu ce qu'il dédaigne d'accomplir dans un abandon d'amour.*

Vains et sots, ceux qui placent en eux-mêmes leur confiance... Ceux qui, dans leur orgueil, mettent leur confiance en eux-mêmes, désirent paraître plus sages que leurs pères et ne veulent pas marcher selon leur pacte, mais, dans leur grande instabilité, se donnent à eux-mêmes

des lois selon leurs caprices...

Car ce qui paraît parfois bon aux hommes par une erreur de leur esprit, lorsqu'ils ne veulent pas fixer intensément leur regard sur Dieu, si cela n'a pas été réchauffé par le souffle de l'Esprit Saint, ira à la mort, car cela découlait d'une vaine gloire. En effet, lorsque les hommes vains sont d'un côté affligés par l'ennui, ils sont, de l'autre côté, excités par la vaine gloire, ils se dressent souvent dans l'orgueil, le mensonge et l'esprit de jalousie, se déchirant aussi dans le chagrin, la colère et l'esprit de contradiction envers les institutions venues de moi, et se disputant même les uns les autres au sujet de biens qui ne viennent pas de la tiédeur du dégoût, mais de l'ardeur de progresser de jour en jour... *Heureux celui qui, ayant confiance en moi, place son espoir, et le commencement et la fin de ses œuvres, non pas en lui, mais en moi.* Celui-là ne tombera pas. Mais qui voudra tenir sans moi ira à la ruine.

DEUXIEME PARTIE, VISION 6 : L'EUCCHARISTIE

Que ceux qui reçoivent le sacrement (de l'Eucharistie) comprennent qu'il n'est pas fait de quantité, mais de sainteté.

Tandis que les hommes s'approchent pour recevoir ce sacrement, regarde bien et distingue parmi eux cinq espèces de personnes :

– Les uns ont le corps lumineux et l'âme enflammée : ayant l'illumination de la foi, ils ne doutent pas et ils sont transformés dans leur âme par le don de feu de l'Esprit Saint. Inondés de lumière, ils rejettent les choses terrestres et désirent les célestes.

– D’autres apparaissent avec un corps pâle et une âme enténébrée : tièdes dans la foi, ils n’ont pas une foi solide en ce sacrement et sont incapables de comprendre la sagesse. Ils entendent à l’extérieur dans le trou de l’oreille et ils saisissent dans la lenteur de leur cœur, mais à cause du doute, qui est en eux, ils ne peuvent voir la sainteté qui est dans le sacrement. Ils sont prisonniers des ténèbres à l’intérieur d’eux-mêmes et ne peuvent élever leur esprit. Ces hommes sont vivifiés par le sacrement sans le savoir, parce qu’ils ne le dédaignent pas, mais se contentent de l’embrasser simplement.

– Certains ont le corps hirsute et l’âme couverte et salie d’ordures. C’est qu’ils sont, dans leur chair, débauchés, amoraux et sans pudeur, se souillant du fumier des péchés, comme un porc se roule dans la boue et ils contaminent leur âme. Souillés de vices, ils ne redoutent pas de s’approcher, sans s’être purifiés, du sacrement du Corps et du Sang de mon Fils.

– D’autres ont le corps enveloppé d’épines très aiguës et leur âme semble lépreuse. Le cœur envahi de colère, de haine ou d’envie, ils chassent d’eux-mêmes, par ces épines, la mansuétude, la douceur et la charité. Désirant le mal et désertant le bien, ils couvrent les autres de railleries et d’injures, se faisant une âme dévorée par les pires ulcères. En s’approchant du mystère divin, c’est eux-mêmes qu’ils blessent.

– Certains ont le corps ensanglanté et leur âme ressemble à un cadavre en putréfaction. En provoquant la guerre parmi les hommes,

ils rendent leur âme fétide à cause de la pourriture immonde de leur perversité cruelle : ils défont par leur cruauté ce que j'ai établi dans l'homme.

Ainsi, tous ces gens reçoivent le même sacrement, mais les uns sont inondés d'une sorte de splendeur de feu, les autres, enténébrés par une sorte d'obscur nuage. En s'efforçant de s'approcher du mystère, les uns le reçoivent avec un esprit dévot et une foi pure : illuminés par leurs bonnes œuvres, ils sont éclairés par un don du Saint-Esprit... Les autres le prennent avec un esprit rebelle et une âme hésitante, engourdis par leurs actes pervers, ils attirent l'obscurité sur eux-mêmes.

(Celui qui reçoit indignement le sacrement) commet un homicide. Parce qu'il se déchire lui-même par de nombreuses blessures lorsque, sans le nettoyage et le lavage de la pénitence, cachant ses crimes, il touche de façon téméraire à ce sacrement... *On ne peut pas servir deux maîtres !...*

DEUXIEME PARTIE, VISION 7 : LE MARCHE DE LA MORT

Dans la mort, on voit une place de marché, c'est-à-dire que toutes les œuvres de mort sont proposées : ici bouillonnent, sous la forme de richesses corruptibles, l'orgueil et la vaine gloire et, semblables à des délices passagères, la dissimulation et les désirs ; les ventes et les achats de toutes sortes d'objets terrestres sont proposés sous forme d'un commerce ; ainsi, celui qui aurait été clairement effrayé par la peur du diable se laisse prendre par tout cela, lorsque lui sont présentées en douceur toutes ces suggestions de vices, comme diverses marchandises sont habilement présentées aux hommes par un marchand afin que, charmés, ils achètent avec plus d'ardeur ce qu'ils

se sont vus présenter. Ils rejettent leur conscience qui est bonne, comme s'ils la vendaient, et ils contractent des blessures dans leurs âmes, comme s'ils les achetaient. Certains hommes passent avec grande rapidité, sans faire aucun achat, parce qu'ils gardent le trésor de bonne volonté et le parfum des vertus et les serrent contre eux, parce qu'ils connaissent Dieu. D'autres s'avancent avec hésitation, s'arrêtent çà et là pour vendre et pour acheter : *ils éteignent en eux-mêmes le céleste désir, comme s'ils le vendaient pour acheter la volupté passagère* de la chair...

Quand l'homme méprise le secours de Dieu pour résister au diable, ce dernier ne cesse de lui tendre des pièges... Une fois que l'homme a commencé à ruminer le mal et à s'user lui-même dans le désespoir, comme s'il ne lui était pas possible d'éviter le mal et de faire le bien, alors le diable dit : « Voici que l'homme est maintenant semblable à nous et il nie Dieu, se tournant vers nous, il nous suit ! Hâtons-nous tous et courons vers lui en toute hâte, en le bloquant grâce à nos astuces pour qu'il ne puisse nous échapper, car il est prêt à abandonner son Dieu et à nous suivre. » En revanche, le Créateur dit de celui qui aime la bonne ardeur de l'esprit : « Celui qui regarde vers moi et ne nourrit pas son corps d'immondices parce qu'il désire savoir comment s'arracher à la mort, il faut venir à son secours. »

TROISIEME PARTIE, VISION 1 : L'AMOUR DE DIEU POUR NOUS

Quelle que soit la diversité des membres des hommes, que ceux-ci soient noirs, souillés, lépreux, hydropiques et pleins d'infirmités, ou même rougis par le maléfice sous l'effet des conseils de la malice du diable, qu'ils soient stupides et entêtés à ne pas voir les biens du Seigneur, méritant accusations et reproches à cause de leurs nombreux oublis, parce qu'ils auraient dû pratiquer la justice et qu'ils pratiquent

le mal en rejetant le bien et en méprisant la croix et le martyr du Seigneur, *malgré tout cela Dieu le Père jette un regard empreint de bonté sur son œuvre* faite de limon, tout comme un Père regarde ses fils et les élève jusqu'à sa poitrine. Parce qu'il est Dieu, il a pour ses fils l'amour d'un Père plein d'affection. À l'intérieur de son cœur, l'amour pour les hommes est tel qu'il a envoyé son Fils à la Croix, comme un doux Agneau... mais il y a aussi, parmi les hommes, beaucoup qui sont décorés d'ornements par le précieux trésor des vertus...

TROISIEME PARTIE, VISION 2 : LE REGARD INTERIEUR

La science spéculative (dans le sens de *speculum* : « miroir », donc réflexion de la lumière divine en l'homme, connaissance née de la contemplation, dans la prière) brille de la splendeur de Dieu, parce que, par elle, les hommes voient et examinent leurs actes. Éclatant est le regard de l'esprit humain qui regarde attentivement... cette science apparaît en l'homme comme un nuage brillant, elle est lumineuse comme la lumière du jour, grâce à l'œuvre splendide que Dieu opère chez les hommes avec bienveillance, faisant en sorte qu'ils puissent éviter le mal et accomplir le bien qui brille en eux...

C'est sur cette science (intérieure) que se fonde toute l'action de l'homme. Car l'homme a deux voies : il est capable de connaître le bien et le mal et de les sentir. Lorsqu'il passe du mal à l'action bonne, il imite Dieu, mais lorsqu'il choisit le mal, il est emprisonné dans les péchés par le Contradicteur...

Cette science est spéculative, semblable à un miroir, car de même que l'homme voit son visage dans un miroir et discerne sa beauté et ses taches, de même, par cette science, il discerne le bien et le mal,

grâce à ce qu'il voit réalisé en lui... L'homme sent, en examinant le bien et le mal, quelle œuvre lui est contraire ou quelle sentence s'accorde à lui, car il a été formé par la grâce de Dieu et rempli de la faculté de raison...

Le choix, c'est ce qui fait que l'homme voit certaines choses dans le désir de son esprit, comme dans un miroir, et se dit : « Si au moins je pouvais faire ceci ou cela. » Il n'a encore touché à rien par son action, mais il détient tout, simplement grâce à sa science, comme s'il était à l'entrée de deux chemins : c'est-à-dire qu'il a la connaissance de deux réalités, le bien et le mal, et que, suivant son désir, il se dirige vers l'œuvre qui va vers le haut ou celle qui va vers le bas...

Dès lors, l'homme (qui a développé ce regard intérieur) agit avec plus de force par son âme et son corps que s'il n'était pas alourdi par le poids du corps, car il combat en lui-même contre une multitude de dangers, menant à bien des combats très courageux dont il sort victorieux grâce au Seigneur son Dieu, luttant fidèlement pour lui et le reconnaissant en luttant pour lui.

C'est grâce aux cinq sens intérieurs animés du souffle de l'Esprit Saint que l'homme, regardant vers la hauteur de la divinité, discerne clairement le bien et le mal.

TROISIEME PARTIE, VISION 3 : LES VERTUS FONDAMENTALES

L'amour céleste... consiste pour l'homme à connaître et à reconnaître Dieu en l'aimant plus que tout. Cet amour proclame : «

Douce vie et douce étreinte de la vie éternelle, bienheureuse félicité dans laquelle résident les récompenses éternelles, toi qui es toujours faite de véritables délices, si bien que jamais, en fait, je ne puis être remplie ni rassasiée de la joie intérieure qui est en mon Dieu. » L'amour du Ciel doit passer avant tout autre souci. Et chaque œuvre bonne est formée de deux parties : l'amour de Dieu et l'amour de l'homme.

La discipline suit l'amour du Ciel. Elle est comme un enfant, puisqu'elle ne veut pas être puissante en accomplissant sa propre volonté, mais qu'elle veut rester fidèlement dans la crainte, la retenue et le respect. Par la foi en l'amour, l'homme se lie lui-même dans la loi de la discipline. La discipline confesse : « Ni l'horrible Ennemi, ni l'homme ennemi, ni non plus ce siècle, ne me feront assez peur pour m'écarter de la discipline de Dieu, en présence de qui je me tiens sans fin. »

Grâce à la discipline, l'homme adoucit les crimes du péché par une bonne et droite honte : c'est *la pudeur* (respect, honte) qui protège l'intérieur de la conscience, comme si c'était le visage de son âme, fuyant la pollution du diable, se défendant par le vêtement de l'innocence et de la pureté afin de sauver son action. La pudeur s'exclame : « Souillures et immondices de ce monde, cachez-vous et fuyez loin de mes yeux, car mon bien-aimé est né de la pure Vierge Marie ! »

Après la pudeur, *la vertu de miséricorde* se lève pour aller vers les pauvres. Car la miséricorde de sa grâce se trouve dans le cœur du

Père éternel. J'ai placé mon Fils dans la poitrine de la miséricorde, lorsque je l'ai envoyé dans le sein de la Vierge Marie. L'homme, justifié par les trois précédentes vertus, devient capable de regarder la misère de son prochain et de l'aider comme lui-même dans ses vrais besoins. La miséricorde murmure : « Je tends toujours les mains vers les étrangers, les malheureux, les pauvres, les infirmes et ceux qui gémissent. »

Après la miséricorde surgit *la victoire* par laquelle l'homme est vainqueur de lui-même et des vices d'autrui. Par elle, l'homme se dresse comme un soldat, se domine lui-même et domine son prochain, en détruisant le mal, il dit : « Je l'emporte sur le diable puissant, et sur vous, haine et envie, et sur toi, souillure, ainsi que sur tous ceux qui jouent de trompeuse façon. »

Enfin, *la patience et le gémissement de l'âme* possèdent une douceur qui empêche l'homme d'être écrasé par les épreuves. Libre de tout souci du siècle, il se tourne vers ce qui est éternel en Dieu dans la vie future.

TROISIEME PARTIE, VISION 4 : L'ACTION

L'homme doit être craintif au commencement d'une bonne œuvre, courageux et appliqué au milieu, et humble à la fin.

(Saint Bernard dit pareillement qu'il faut être « précis dans la décision, joyeux dans l'exécution, humble dans l'attribution ».) Car lors de ses premiers pas vers le bien, l'homme n'a qu'une force fragile, mais quand il est au cœur de son action et qu'il fait le bien, il

reçoit une vigueur plus solide, parce que l'Esprit Saint l'a traversé en se répandant en lui ; mais il ne peut être sans cesse en train de le faire, c'est pourquoi l'homme aura une force restreinte vers la fin de son action, à cause de la fragilité de sa chair. Aussi doit-il toujours être tendu, l'arc de celui qui lutte contre les forces diaboliques.

TROISIEME PARTIE, VISION 5 : LA JOIE DANS L'ACTION

Il faut que l'homme accomplisse les œuvres de justice dans *la joie de l'Esprit Saint*, sans marquer son hésitation dans un murmure pervers : il n'a donc pas à dire qu'il lui manque soit la première racine placée d'abord dans l'homme par un don de Dieu (le discernement de ce qui est bon), soit la grâce de l'Esprit Saint qui touche cette même racine par ses conseils (le feu de la grâce qui motive la volonté). S'il agit (avec une détermination joyeuse), il ne doit pas être dans l'angoisse à cause de ce qu'il a fait (autrefois) poussé par un élan répréhensible comme s'il avait eu quelque chose de plus faible en sa racine intérieure. Et, s'il chute, une fois tombé dans la nécessité, il ne murmurer pas en disant en lui-même : « Hélas, hélas, qu'ai-je fait pour avoir été incapable de voir d'avance mes œuvres en Dieu ? » Qu'il s'avance plutôt (résolument) sans porter le poids de son infidélité passée, de façon à ne pas se défier de Dieu dans ses actions, mais à être mis en sécurité, sans plainte larmoyante sur sa mauvaise action (passée).

TROISIEME PARTIE, VISION 6 : LES VERTUS DE MODERATION, GENEROSITE, PIETE, VERITE, PAIX, BEATITUDE, DISCRETION, SALUT DES AMES

La paix : Je m'oppose à l'attaque du démon qui se dresse contre moi en disant : « Je ne peux supporter aucun obstacle, je veux arracher de moi tout ce qui m'est contraire ! »... Parce que le Seigneur est la juste correction, je veux dès lors m'unir à Lui, toujours Le porter en moi, rejetant de moi la haine, l'envie et tous les maux. Je veux aussi

garder toujours un visage heureux en ta Justice, ô mon Dieu.

La discrétion : « Je suis la mère des vertus, je garde toute chose en la justice de Dieu. Car au milieu du combat spirituel et dans le vacarme du siècle, à l'intérieur de ma conscience, j'attends toujours mon Dieu ; je ne condamne pas, je ne piétine pas, je ne méprise pas les rois... et ceux qui ont été mis en place par l'auteur de toutes choses. Comment serait-il permis que la cendre méprisât la cendre ? Le Fils de Dieu crucifié se tourne vers tous, les avertissant selon sa justice et sa miséricorde. Je veux garder chacun de ses ordres et de ses institutions, selon sa volonté. »

TROISIEME PARTIE, VISION 8 : HUMILITE ET CHARITE ; L'ŒUVRE DE LA GRACE

L'humilité : « Je suis la colonne des esprits humbles, qui détruit les cœurs orgueilleux. J'ai commencé au plus bas et je me suis élevée vers les hauteurs des cieux. Lucifer s'est dressé au-dessus de lui-même et il est tombé plus bas que lui-même. Quiconque veut m'imiter et désire être mon frère, s'il désire m'embrasser comme sa mère en me conduisant à la perfection, doit toucher ma base et s'élever lentement vers le haut. Qu'est-ce à dire ? Qu'il regarde d'abord la vilenie de sa chair et qu'ainsi il s'élève de vertu en vertu, par degré, dans un esprit de suavité et de douceur : car celui qui prend directement la haute branche fait souvent une chute brutale. Mais celui qui, voulant monter, commence par la racine, celui-là ne tombe pas facilement, s'il progresse avec précaution. »

La charité : « C'est par moi qu'a été rassemblée une multitude de fidèles, armés de mille qualités justes et bonnes que tu leur aurais bien volontiers arrachées, Lucifer. »

« Ô *humilité*, toi qui élèves jusqu'aux astres ceux qui sont, en quelque sorte, écrasés et broyés sur le sol, ô *humilité*, toi qui es la très glorieuse reine des vertus, que ta protection est forte en tout lieu et invincible, car nul ne tombe s'il t'aime d'un cœur pur ! De même, je suis avec toi, pour les miens, une défense fort utile et souhaitable, car étant parfaitement gracieuse et subtile, je recherche les ouvertures les plus étroites de ceux qui me vénèrent pour me glisser très subtilement à l'intérieur. »

La grâce de Dieu : « Parfois je touche l'homme en son esprit et lui conseille de commencer à pratiquer la justice et à éviter le mal ; mais il me dédaigne : il pense qu'il lui est possible de faire tout ce qu'il veut et se fixe à lui-même un délai pour faire pénitence (changer sa vie), jusqu'à l'époque où son corps, affaibli par le froid et l'âge, se mettra d'accord avec lui et où, à cause de la vieillesse, il éprouvera du dégoût à pécher davantage. Alors j'avertis l'homme et l'encourage à faire le bien et à résister à sa volonté propre. Celui-ci, en me négligeant souvent, se trouve conduit, par de nombreuses épreuves et par ce qu'il subit dans ses biens ou d'autres choses semblables, à être contraint de faire le bien en quelque sorte malgré lui et contre lui-même et à accomplir ce qui ne cause pas tellement de plaisir à son esprit dévergondé et qu'il ne s'était pas proposé de faire au moment de la prospérité, quand il lui semblait que rien ne pouvait lui arriver de fâcheux, puisqu'il avait décidé en lui-même de faire cela au moment où il le voudrait. Cet homme m'a accueillie dans le doute ; je ne veux pourtant pas l'abandonner, car, même s'il m'a reçue de cette façon, il ne m'a pas totalement dédaignée. Donc, moi non plus, je n'ai pas travaillé en vain avec lui.

Je ne trouve pas de dégoût à toucher les plaies ulcérées et entourées de souillure par une vermine qui les dévore en d'innombrables vices, dans la puanteur de la mauvaise réputation et de l'infamie, dans la langueur de l'iniquité endurcie des pécheurs, et je ne fais pas la grimace en les traitant avec douceur au moment où je commence à extirper l'envie rongeuse de la méchanceté, c'est-à-dire lorsqu'en jetant les yeux sur ces blessures, je les touche avec l'agréable chaleur du souffle de l'Esprit Saint. Mais souvent, lorsqu'une douleur de cette espèce persiste parce qu'elle est entretenue depuis longtemps par un vieux combustible, le péché commence à provoquer une ardente chaleur dans l'esprit de l'homme et, de cette douleur, naissent les blessures des péchés, si bien que, sur cette masse accumulée d'immondices se forment un tas de pourriture pleine de vermine et une accumulation de boue d'où sortent les poisons mortels... et tout cela devient dur comme pierre, offrant une telle dureté que nul ne peut briser le poids insupportable de crimes chez les hommes alourdis de lourdes charges ; que faire alors ? Les hommes, à cause de leur infidélité, doutent qu'il soit possible à cet homme de se détourner de son iniquité et de regarder vers Dieu, parce qu'ils voient bien qu'il est devenu, en quelque sorte, la nourriture du diable. Pourtant, moi, je ne veux pas abandonner cet homme. Je veux lui apporter mon aide et combattre pour lui, en commençant à toucher avec douceur la dureté de son péché semblable à de la pierre, parce qu'il est difficile de le briser au milieu d'un si grand dépotoir de crimes et de méchanceté... qui sont une nourriture du diable que celui-ci a certainement absorbée en son ventre.

Comment est-ce possible ? « *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père* », dit le Fils de Dieu (cf. Jn 4, 34) ; au contraire, la nourriture du diable est d'écraser les hommes dans la mort et, par cette nourriture, il les emplit de choses qui sont en accord avec sa

volonté à lui et qui disparaissent après lui. Tel est le désir et le travail sans fin du diable, car de cette saleté naît tout le mal.

Mais parmi les hommes, un grand nombre me comprennent.

Comment ? La première fois que je le touche, l'homme se dit en lui-même : « Que m'arrive-t-il ? Je ne connais pas et je ne suis pas capable de connaître quelque chose de bien. » Et à nouveau, dans son ignorance, il soupire et dit : « Hélas, pécheur que je suis ! » Il ne sent rien de plus, parce qu'il est écrasé par une masse de péchés et parce que les ténèbres de l'iniquité l'ont perturbé.

Alors je touche à nouveau ses blessures. Et parce qu'il avait déjà reçu de moi un avertissement, il me comprend alors mieux et, regardant à nouveau en lui-même, il dit :

« Malheur à moi ! Que vais-je faire ? Je ne suis pas capable de penser à ce qu'il va advenir de moi, à cause de mes multiples péchés. Ah ! Où me tourner ? Vers qui me hâter pour m'aider à cacher mes crimes honteux et à les détruire par la pénitence ? »

Alors il regarde à nouveau en lui-même avec la même volonté qu'il avait auparavant dans son goût du péché, et il se tourne vers la pénitence avec le même désir ardent qu'il manifestait auparavant pour le péché. Et parce que cet homme s'est réveillé, grâce à mon avertissement, du sommeil de la mort qu'il avait choisie... il s'élève

vers moi avec application par une vigoureuse pénitence. C'est pourquoi je l'accueille et le libère, si bien qu'il ne sera pas gravement infecté par toutes ces choses, comme parfois mes chers fils souffrants que j'avertis pourtant par de multiples misères au milieu des flèches enflammées des conseils du diable ; car celui-ci n'en manque pas ! Cet homme se lamentera toujours à cause de ses péchés passés... C'est là une victoire sur la puanteur... Ceux qui ne me méprisent pas, mais reçoivent mon avertissement et me cherchent avec dévotion, je suis prête à faire tout ce qu'ils veulent. Mais ceux qui me rejettent avec mépris sont morts et je ne les connais pas.

Car il y a beaucoup d'hommes qui, lorsqu'ils sentent que je suis là, comprenant que leur esprit a été touché par mon avertissement, s'enfuient loin de moi à cause de leur mauvaise habitude des péchés qu'ils commettent, dont ils se goinfrent par leur volonté, avec leur accord et leur action. S'ils sont devant Dieu comme du néant et s'ils sont considérés comme rien, c'est parce qu'ils ne veulent pas prendre conscience de ce qu'ils pourraient faire en se laissant toucher par moi. Moi, je ne veux pas être mêlée à la souillure de ceux qui ne veulent pas se purifier... pour manger la nourriture de l'Évangile par laquelle doivent être rassasiés les fidèles. Ils ne veulent pas non plus en goûter la saveur qui leur a été donnée ; mais ils se hâtent de fuir la grâce de Dieu, car ils ne veulent ni voir, ni entendre, ni méditer ce qu'ils doivent faire... Ils fuient la bonne exhortation comme un ver pénètre dans la terre et s'y cache loin de toute beauté... Ils ne veulent pas paraître à la lumière à cause de leur puanteur. Ils n'ont aucun lien avec moi, car je ne veux pas être divisée. Je veux me joindre à ceux qui me comprennent grâce à une pure pénitence, pour me glisser dans la pourriture humaine et la purifier. Mais eux, ils sont dans le parti d'une stupide ignorance et ne veulent pas comprendre (qu'ils vont à leur perte).

Parce qu'ils me méprisent, ils font ce qu'ils veulent. Mais ils méprisent aussi Dieu et son commandement... Je les laisse accomplir ce qu'ils choisissent, suivant leur pleine volonté, mais la vie de l'éternel bonheur leur échappe complètement, ils s'en privent à jamais, car ils deviennent durs et il est impossible de les mettre en route vers le bonheur du bien.

Je suis une colonne stable et sûre, et je n'abandonne jamais celui qui me cherche. Celui qui me saisit et se serre contre moi avec confiance ne tombera jamais dans la perdition. Mais celui qui me relègue dans l'oubli de son âme et, qui, en se rengorgeant, s'élève au-dessus de moi, c'est-à-dire qu'il a plus confiance en lui-même qu'en moi et, pour cela, se moque bien d'avoir confiance en moi, car il compte pour rien la grâce de Dieu, celui-là, je suis dans son âme comme un vent tourbillonnant car il me méprise et se moque de moi avec un superbe orgueil. Dans son désespoir, non pas à cause de la gravité des péchés qu'il a commis, mais à cause de son orgueil, il se moque de moi en disant : « Qu'est-ce que la grâce de Dieu ? » Celui-là, je le détruirai en le rejetant et je ne veux pas l'élever par mon choix, car il est mort pour la félicité éternelle.

Et les hommes qui ne croient pas fermement qu'ils peuvent se relever de toutes les lourdes fautes de leurs péchés, et qui rejettent ainsi le Dieu tout-puissant et sa grâce, c'est-à-dire ceux qui, dans une immense tristesse, se désespèrent en pensant qu'ils ne peuvent plus échapper à l'énormité de leurs crimes, ceux-là sont abattus et rejetés, et ils se précipitent avec acharnement vers la mort.

Mais mes fils bien-aimés qui me reçoivent avec un esprit ouvert, la bonne volonté de leur âme, une intelligence aiguisée, qui me touchent par leurs gémissements et leurs larmes, m’embrassant avec joie, dans un élan sans retenue, ceux-là sont comme des fleurs. Dès qu’ils sentent que je suis là, aussitôt ils se réjouissent en moi et moi en eux... Je veux les polir et les purifier sans cesse, jusqu’à ce qu’ils soient placés de façon honorable et glorieuse dans la Jérusalem céleste... Souvent je les abandonne, pour qu’en eux l’homme extérieur ne soit pas gonflé d’orgueil... de cette façon, je soumets leur foi à un rude examen.

Ô homme, est-il convenable et normal qu’un être doué de raison soit sans intelligence comme une bête stupide qui ne fait rien d’autre que ce que souhaite son caprice ? Ô malheureux hommes qui ne veulent pas connaître la gloire que Dieu leur a donnée à sa ressemblance ! Mais il n’est pas possible que, comme ils le voudraient, ils fassent librement, et par une sorte de droit héréditaire, tout le mal qu’ils désirent, comme s’ils détenaient ce droit du fait de la nature de leur corps, en refusant de considérer qu’ils tirent leur honneur du fait qu’ils sont capables d’œuvrer à de bonnes œuvres. Dieu, dans son organisation, a tout mis en place de façon juste. Et qui peut lui résister ? Qui est semblable à lui en organisation, sagesse, discernement ou quoi que ce soit ? Mais comment se fait-il qu’ils veulent s’enlever la possibilité qui leur a été donnée de pouvoir faire le bien et le mal ? J’avertis, en les touchant, ceux qui me comprennent dès qu’ils sentent que je suis là, et ceux-ci peuvent, avec mon aide, conduire à son achèvement l’œuvre qu’ils veulent accomplir, mais ceux qui me méprisent se précipitent vers leur affaiblissement et leur malheur. Et ces pervers s’efforcent de se justifier en disant qu’ils ne peuvent accomplir de bonnes œuvres, mais ils font ainsi parce que c’est

l'homme extérieur qui, par sa liberté, exerce sur eux sa volonté.

Maintenant, ô mes très chers fils, dont l'odeur m'est plus douce que tous les aromates, écoutez mon avertissement pendant que vous avez le temps de choisir entre le bien et le mal, et adorez votre Dieu avec une sincère dévotion. Ô vous, je le répète, mes fils très doux qui vous élevez comme l'aurore, vous dont la charité doit être ardente comme les rayons du soleil, *courez et hâtez-vous, mes très chers, sur la voie de la vérité* qui est lumière du monde, Jésus-Christ, Fils de Dieu...

Toutes les vertus sont parfaitement à l'œuvre dans le Fils de Dieu incarné, qui a laissé les traces du chemin du salut, si bien que, petit ou grand parmi les fidèles, l'homme puisse trouver en lui la marche adaptée sur laquelle poser son pied pour faire l'ascension des vertus, de façon à parvenir aux meilleurs emplacements, où l'on agit grâce aux vertus. »

TROISIEME PARTIE, VISION 9 : « NE PAS FAIRE SEMBLANT DE SERVIR »

La Sagesse : Traînardes ! Pourquoi ne venez-vous pas ? N'est-il pas vrai qu'on viendrait à votre secours si vous vouliez venir ? Alors que vous avez commencé à parcourir la voie de Dieu, des moustiques et des mouches, par leurs bourdonnements, constituent pour vous un obstacle ! Prenez donc l'éventail de l'inspiration de l'Esprit Saint et chassez-les loin de vous. Il vous faut courir et il faut aussi que Dieu vienne à votre aide. *Ne vous présentez pas au service de Dieu en faisant simplement semblant*, et prenez force dans sa main.

Levons-nous toutes, vertus, avec courage, car Lucifer répand ses ténèbres sur le monde entier. Bâtissons des tours et renforçons-les par des remparts célestes !

Nous sommes les soldats célestes, mis en place pour le dominer malgré sa malice et sa méchanceté, sans quoi, à cause de son opposition, les hommes ne pourront être sauvés dans le monde. Nous, les vertus, nous sommes postées contre ses tromperies et contre le souffle qu'il émet dans le monde pour emporter les âmes, de façon à ce que toutes ses manœuvres contre les âmes des justes soient par nous ramenées à néant, jusqu'à ce qu'il soit écrasé de toutes parts.

Trois têtes sont unies entre elles : « racine du bien », « sainteté » et « ne s'épargnant pas ».

La sainteté : je nais de la sainte humilité. En elle, je suis née comme un enfant naît de sa mère. J'ai été éduquée et fortifiée par elle, comme un enfant est nourri par sa nourrice pour atteindre la force. Ma mère, l'humilité, traverse et domine tous les obstacles qui sont insurmontables pour les autres.

« *Racine du bien* » : dès ma naissance, je suis enracinée dans la Montagne au sommet éminent qui est Dieu. C'est pourquoi pour que tu puisses résister, sainteté, il faut que je sois attachée à tes entrailles.

« *Ne s'épargnant pas* » : malheur, malheur, malheur, pourquoi suis-

je si rigide et si raide que je peux à peine me soulever, ô Sainteté, pour venir à ton secours alors que tu ne pourras pas tenir sans moi, si je m'enfuis ? Malheur à celui qui néglige le bien, car il me faut arracher cette épine très douloureuse qui, lorsqu'elle pique, pousse vers la perdition si je ne l'arrache pas complètement avant qu'elle ne se développe, avant qu'elle ne s'installe comme dans un cadavre en putréfaction.

TROISIEME PARTIE, VISION 10 : « MONTRE-MOI COMMENT TU TRAVAILLES TON CHAMP ! »

Hommes stupides, qui vous engourdissez dans la tiédeur et dans la honte, en ne voulant pas ouvrir fût-ce un seul œil pour voir ce que vous êtes grâce à la qualité de votre esprit, mais qui toujours brûlez d'accomplir le mal inscrit dans la concupiscence de votre chair, vous qui refusez de rester fidèles à votre droite conscience et à la juste spéculation de votre âme, comme si vous n'aviez pas l'intelligence du bien et du mal, ni l'honneur de savoir éviter le mal et faire le bien, écoutez-moi, moi le Fils de l'Homme ! Je vous dis : Homme, regarde ce que tu étais pendant que tu étais en conglomérat dans le ventre de ta mère ! Tu ne pouvais alors ni savoir, ni faire quelque chose pour la formation de ta vie. Mais, alors, tu as reçu l'esprit, la mobilité, la sensibilité, de façon à te mouvoir dans ta vie et, en te mouvant, à comprendre le fruit de l'utilité.

Tu as, en effet, la science du bien et du mal, et la capacité d'agir. Dès lors, tu ne peux pas prétendre que tu n'as pas, grâce à cela, tous les biens en toi, afin d'aimer Dieu, sous le coup de l'inspiration d'en-haut, en vérité et en justice, et de résister à toi-même, à ta concupiscence et à ton goût de l'injustice, de façon à t'en punir et à honorer ainsi mon martyre en combattant les ardeurs qui sont en toi, en prenant ma croix sur tes épaules, c'est-à-dire en fuyant les désirs

illicites quand tu as envie de pécher. Et pourquoi as-tu pareil pouvoir ? Évidemment pour éviter le mal et pour faire le bien. Car de *la science du bien et du mal, par laquelle tu comprends que tu es un homme*, c'est à moi que tu devras répondre. Mais le bien te paraît pénible, alors que le mal jaillit facilement en toi. Tu ne veux pas te maîtriser, mais pécher selon la facilité... Mais qu'ai-je fait pour toi sur la Croix ?

À celui qui, de bon cœur, accepte volontiers la semence de mes paroles, j'accorde en surabondance les dons de l'Esprit Saint, comme à un bon champ. Mais celui qui parfois la reçoit, parfois la refuse, est comme un champ qui tantôt reverdit et tantôt se dessèche.

Montre-moi comment tu travailles le champ de ton cœur et comment tu le cultives ! Si ton travail (intérieur) me plaît, je te donnerai une excellente récolte. C'est selon ton travail que sera ta récolte et ta récompense. Est-ce que je donne du fruit à la terre sans travail ? De même, je ne t'en donnerai pas, ô homme, sans la sueur que je te demande. Car tu as reçu de moi ce qui te permet de travailler (ton âme).

Certains pensent qu'ils peuvent être tout ce qu'ils veulent, refusant d'examiner ce qu'ils sont et ce qu'ils peuvent faire, sans consulter Celui qui les a formés et qui est leur Dieu... ils veulent traiter Dieu comme un domestique qui accomplisse entièrement leur volonté.

Dès lors, je ne veux pas accorder mes dons ni ensemer un champ

vide en un homme qui essaie de s'unir à moi avec cet orgueil, en faisant comme si, dans l'aliénation de son ignorance, il ne me connaissait pas... Ô homme, pourquoi n'as-tu pas regardé le champ de ton âme pour y enlever les herbes inutiles, les épines et les ronces, en m'invoquant et en t'examinant toi-même, avant de venir à moi comme si tu étais ivre, fou et en t'ignorant toi-même, puisque tu ne peux achever aucune œuvre de lumière sans mon secours ? Car après le mouvement de précipitation où tu me cherches comme en sommeil, pris de dégoût pour mon service, tu te souviens du sommeil où tu étais auparavant, endormi dans tes péchés habituels, et tu reviens à tes crimes antérieurs !... Sans moi, tu ne peux rien faire... Beaucoup me supplient en gémissant, après leur chute, alors qu'ils auraient dû demander mon secours avant de tomber. « *Homme, où étais-je et où m'as-tu cherché ?* »... *Tu cherches bien à éviter les blessures de ton corps, pourquoi n'évites-tu pas la mort plus cruelle de ton âme ?*

La fermeté : « Je ne serai pas ébranlée car j'ai été fondée sur de solides fondements. Je ne veux pas demeurer avec les adulateurs qui sont répandus sur tous les chemins par le vent de la tentation, qui ne restent jamais en repos, mais qui tombent toujours vers ce qui est plus bas et plus mauvais. »

Le désir céleste : « Comme un cerf altéré cherche les sources d'eau vive, ainsi mon âme aspire à toi, mon Dieu. Je veux franchir montagnes et collines, et la molle douceur d'une vie éphémère, en aspirant seulement d'un cœur simple à la source d'eau vive, pleine d'une gloire incommensurable... »

La concorde : « Ceux que l'Esprit Saint a touchés se piétinent eux-mêmes extérieurement, pour leur salut, se précipitant de tout leur élan, par la plénitude des vertus et des œuvres bonnes, vers les réalités intérieures de l'esprit. »

Symphonie de sainte Marie

« Ô Gemme éclatante, qui resplendis du clair éclat du Soleil !

Source jaillissant du cœur du Père !

Son Fils unique par qui il a créé la matière du monde qu'un jour Ève souilla,

Ce Verbe éternel, le Père en a fait, par toi, un homme.

Tu es donc la matière cristalline en laquelle le Verbe fait jaillir toutes ses vertus,

Comme il a fait surgir de la matière originelle toutes ses créatures.

Très suave rameau issu de la racine de Jessé, qu'elle est grande ta puissance !

Oui, la Divinité même l'a contemplée dans sa splendide enfant,

Et comme l'aigle plonge son regard jusque dans le soleil,

Le Père céleste a remarqué de loin l'éclat de la Vierge.

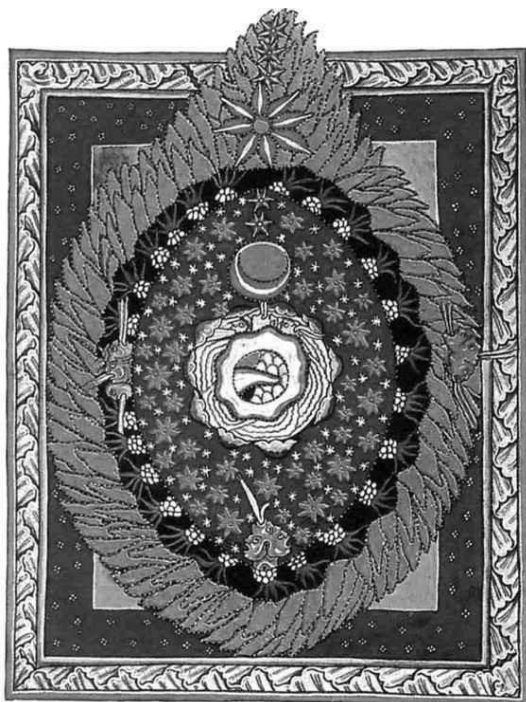
Il a désiré que son Fils s'incarnât en elle.

Alors, mystiquement, l'esprit de la Vierge fut éclairé du divin mystère,

Et une Fleur resplendissante, ô merveille, s'est épanouie en elle. »



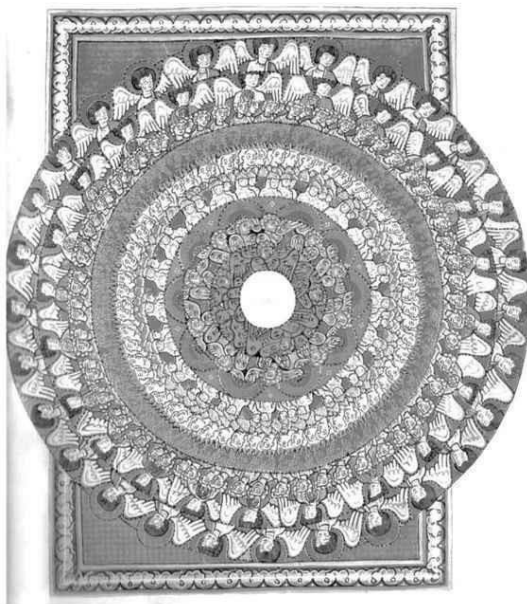
Scivias (Rupertsberg). 1^{er} livre, 2^e vision. La chute originelle. Le nuage avec les étoiles représente Ève et sa descendance.



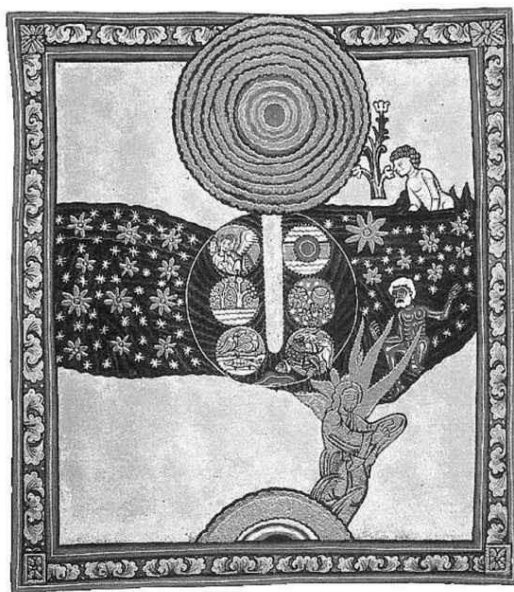
Scivias (Rupertsberg). 1^{er} livre, 3^e vision. L'univers, œuf cosmique.



Scivias (Rupertsberg). 1^{er} livre, 4^e vision. L'infusion de l'âme humaine et ses luttes pour aller au ciel.



Scivias (Rupertsberg). 1^{er} livre, 6^e vision. Les neuf chœurs des anges.



Scivias (Rupertsberg). 2^e livre, 2^e vision. La Création (six jours en six cercles), l'harmonie originelle (Adam respire le parfum de l'obéissance), la chute (Adam vieilli) et la Rédemption (le Christ vient à la rencontre de l'homme déchu).



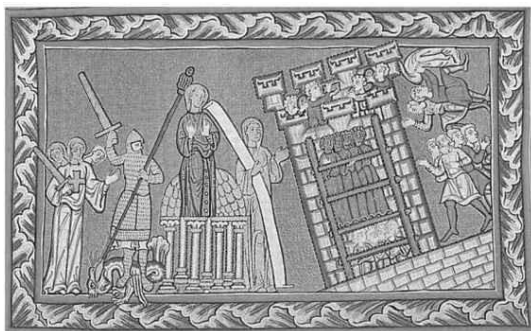
Scivias (Manuscrit du Rupertsberg). 2^e livre, 2^e vision. Dieu Trinité. Le Fils (Verbe divin) est au centre, il a forme humaine, l'Esprit est lumière, le Père contient tout.



Scivias. 2^e livre, 6^e vision. L'Église et le sacrifice du Christ. En bas : l'Église en prière devant le Sacrement. Autour de l'autel, Mystères de la vie du Christ : Nativité, Mise au Tombeau, Résurrection et Ascension. En haut : l'Église recueille le sang du Christ et en est aspergée.



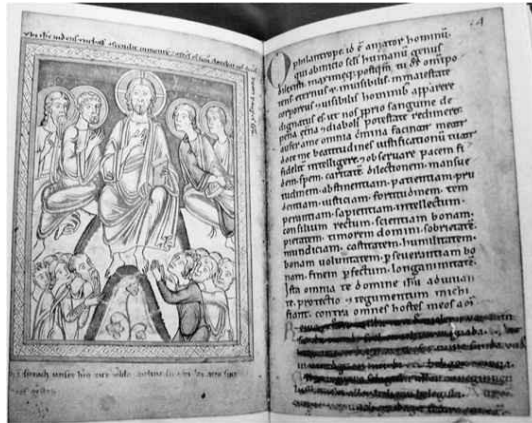
Scivias (Rupertsberg). 2^e livre, 4^e vision. La Pentecôte et le don de l'Esprit Saint à l'Église.



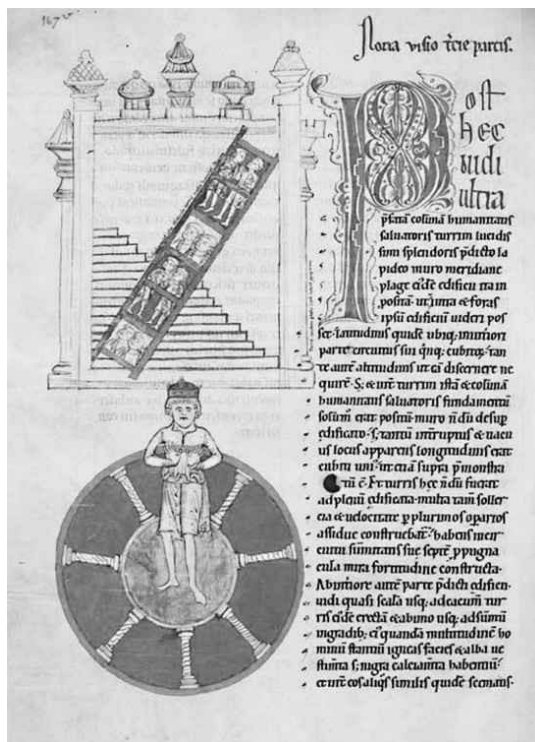
Scivias (Rupertsberg). 3^e livre, 9^e vision. La Tour de l'Église. La sagesse préside à sa construction, assistée par la justice (sainteté), la force et la tempérance.



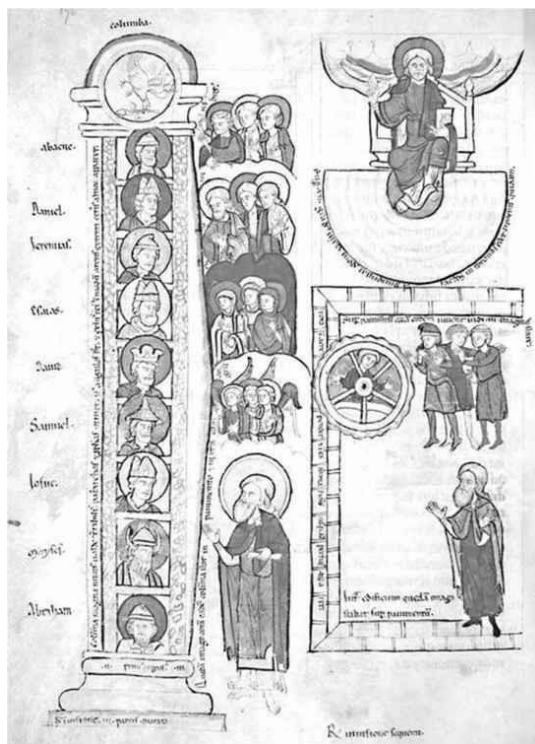
Le Scivias. Codex d'Heidelberg. La Création et la chute (en bas).



Scivias. Codex de Wiesbaden. Le Christ enseignant.



Scivias. Codex d'Heidelberg. L'échelle des vertus.



Scivias. Codex d'Heidelberg. Le pilier de la Parole de Dieu.

8. Peter Dinzelbacher, *Die Werke der Heiligen Elisabeth von Schönau*, Verlag Ferdinand Schöningh, Erscheinungsdatum : 01/2006.

9. L'état religieux est considéré comme un « chemin de perfection », une voie de sainteté, et est caractérisé par des vœux, alors que le sacerdoce est un ministère. Un prêtre peut donc devenir religieux en prononçant des vœux, mais un religieux ne peut être relevé de ses vœux que par le pape. Saint François de Sales intitule son traité sur la vie religieuse : *De la vie parfaite*. C'est en ce sens que, jusqu'au concile Vatican II, on disait que l'état monastique était « supérieur » à celui du prêtre diocésain qui ne prononce pas de vœux.

10. *Catéchisme de l'Église catholique*, § 1466.

11. Conformément à Jc 5, 16. Cette « confession » ne permet pas l'absolution sacramentelle, mais elle est utile, en l'absence de prêtre : cf. par exemple « *Mourir dans la dignité* », *Lettre pastorale des évêques suisses* (2002), V, 3, 3.

CHAPITRE 5

Le Livre des Mérites de la Vie

1. Garder sa viridité
2. Vertus et vices
3. Un enseignement spirituel et non seulement moral
4. Une invitation au repentir et à la conversion
5. Le plan du livre
6. Extraits du *Livre des Mérites de la Vie*

1. Garder sa viridité

« Nous, les vertus, sommes en Dieu et demeurons en Dieu ; nous luttons pour le Roi des rois et séparons le mal du bien, car nous sommes apparues dans le premier combat où nous avons été victorieuses, lorsque s'est détruit celui qui voulait voler plus haut que lui-même. Combattons donc maintenant, venant au secours de ceux qui nous implorent, écrasant les pièges du diable et conduisant vers les demeures bienheureuses ceux qui veulent nous imiter. » (*Scivias* III, 9)

Le second livre de visions reprend et développe la dernière partie du *Scivias*. Il décrit, par des images tirées de la vie animale, les vices et les vertus correspondantes qui ont déjà été évoquées pour la plupart : humilité, chasteté, bonté, douceur, patience... Avec l'aide de Dieu, le croyant est invité à rejeter le vice et à s'efforcer à la vertu opposée. Les visions décrivent de façon très pittoresque les vices qui mettent en danger la vie éternelle de l'âme et les vertus contraires qu'il convient de développer. Elles enseignent ainsi la manière dont l'homme coopère à l'œuvre de Dieu en lui et l'avertissent du châtement qui punira un jour ceux qui entretiennent le vice. Garder en soi des vices cachés ou des rancœurs anéantit la « viridité », la force vitale que chaque homme possède, et le conduit à des tourments sans nombre au terme de cette vie. Car la viridité que l'homme a reçue de Dieu peut être retournée contre soi-même : la colère, la rancune, la haine consistent à utiliser contre soi ses propres forces qui, alors, minent l'âme et contribuent, à terme, au développement de maladies spirituelles, psychiques et même physiques. Pour tenter de s'améliorer, on peut faire son examen de conscience en lisant le livre d'Hildegarde : on a vite fait de demander miséricorde !

2. Vertus et vices

Enseigner les vices et des vertus, ce n'est pas « faire la morale », mais démasquer les esclavages intérieurs et indiquer une manière de vivre qui libère l'homme afin que la grâce de l'Esprit Saint puisse pénétrer tous les aspects de la vie et les féconder. C'est donc une invitation à développer le meilleur de soi, à devenir pleinement soi en ne se laissant pas captiver par les esclavages intérieurs qui se présentent comme de fausses libertés. Le *Catéchisme de l'Église catholique* parle ainsi des vertus :

« *“Tout ce qui est vrai, tout ce qui est digne, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui a bon renom, s'il est quelque vertu et s'il est quelque chose de louable, que ce soit pour vous ce qui compte.”* (Ph 4, 8)

La vertu est une disposition habituelle et ferme à faire le bien. Elle permet à la personne, non seulement d'accomplir des actes bons, mais de donner le meilleur d'elle-même. De toutes ses forces sensibles et spirituelles, la personne vertueuse tend vers le bien ; elle le poursuit et le choisit en des actions concrètes.

Le but d'une vie vertueuse consiste à devenir semblable à Dieu (St Grégoire de Nysse, beat. 1 : PG 44, 1200D).

Les *vertus humaines* sont des attitudes fermes, des dispositions stables, des perfections habituelles de l'intelligence et de la volonté qui règlent nos actes, ordonnent nos passions et guident notre conduite selon la raison et la foi. Elles procurent facilité, maîtrise et joie pour mener une vie moralement bonne. L'homme vertueux, c'est celui qui librement pratique le bien. Les vertus morales sont humainement acquises. Elles sont les fruits et les germes des actes moralement bons ; elles disposent toutes les puissances de l'être humain à communier à l'amour divin. » (CEC § 1803-4)

À propos du vice, on note, au contraire :

« Le péché crée un entraînement au péché ; il engendre le vice par la répétition des mêmes actes. Il en résulte des inclinations perverses qui obscurcissent la

conscience et corrompent l'appréciation concrète du bien et du mal. Ainsi le péché tend-il à se reproduire et à se renforcer, mais il ne peut détruire le sens moral jusqu'en sa racine.

Les vices peuvent être rangés d'après les vertus qu'ils contrarient, ou encore rattachés aux *péchés capitaux* que l'expérience chrétienne a distingués à la suite de saint Jean Cassien et de saint Grégoire le Grand (mor. 31, 45 : PL 76, 621A). Ils sont appelés capitaux parce qu'ils sont générateurs d'autres péchés, d'autres vices. Ce sont l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, l'impureté, la gourmandise, la paresse ou acédie. » (CEC § 1865-6)

La totale adéquation à la volonté de Dieu ne peut se réaliser que dans le Christ et par lui :

« C'est dans le Christ, et par sa volonté humaine, que la Volonté du Père a été parfaitement et une fois pour toutes accomplie. Jésus a dit en entrant dans ce monde : *"Voici, je viens faire, ô Dieu, ta volonté"* (He 10, 7 ; Ps 40, 7). Jésus seul peut dire : *"Je fais toujours ce qui Lui plaît"* (Jn 8, 29). Dans la prière de son agonie, il consent totalement à cette Volonté : *"Que ne se soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne !"* (Lc 22, 42 ; cf. Jn 4, 34 ; 5, 30 ; 6, 38). Voilà pourquoi Jésus *"s'est livré pour nos péchés selon la volonté de Dieu"* (Ga 1, 4). *"C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation du Corps de Jésus Christ"* (He 10, 10).

Jésus, *"tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance"* (He 5, 8). À combien plus forte raison, nous, créatures et pécheurs, devenus en lui enfants d'adoption. Nous demandons à notre Père d'unir notre volonté à celle de son Fils pour accomplir sa Volonté, son Dessein de salut pour la vie du monde. Nous en sommes radicalement impuissants, mais unis à Jésus et avec la puissance de son Esprit Saint, nous pouvons lui remettre notre volonté et décider de choisir ce que son Fils a toujours choisi : faire ce qui plaît au Père (cf. Jn 8, 29) :

En adhérant au Christ, nous pouvons devenir un seul esprit avec lui, et par là accomplir sa volonté ; de la sorte, elle sera parfaite sur la terre comme au ciel (Origène, or.26).

Considérez comment Jésus Christ nous apprend à être humbles, en nous faisant voir que notre vertu ne dépend pas de notre seul travail, mais de la grâce de

Dieu. Il ordonne ici à chaque fidèle qui prie de le faire universellement pour toute la terre. Car il ne dit pas “Que ta volonté soit faite” en moi ou en vous, “mais sur toute la terre” : afin que l’erreur en soit bannie, que la vérité y règne, que le vice y soit détruit, que la vertu y refleurisse, et que la terre ne soit plus différente du ciel (St Jean Chrysostome, hom. in Mt. 19, 5 : PG 57, 280B).

C’est par la prière que nous pouvons “discerner quelle est la volonté de Dieu” (Rm 12, 2 ; Ep 5, 17) et obtenir “la constance pour l’accomplir” (He 10, 36). Jésus nous apprend que l’on entre dans le Royaume des cieux, non par des paroles, mais “en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux” (Mt 7, 21). » (CEC

§ 2824-6)

La liste des trente-cinq vices et vertus développée par sainte Hildegarde dans le *Livre des Mérites* est sans doute la plus complète qui ait jamais été enseignée.

3. Un enseignement spirituel et non seulement moral

Le texte ne se contente pas de décrire chaque vice par une vision et d'en tirer un enseignement sur la nature même du vice, puis de faire intervenir la vertu correspondante qui libère l'homme. Hildegarde donne aussi çà et là une présentation de la vie vertueuse et des obstacles qui se présentent sur la route de celui qui veut harmoniser sa vie à la volonté divine. Elle dénonce, par exemple, la dualité de cœur qui consiste à ne jamais aller jusqu'au bout de sa convoitise, mais de « jouer » ou « flirter » avec le péché :

« Certains hommes embrassent et regardent certains vices sans les mettre dans leur lit ; ils en caressent certains, sans tomber dans des péchés plus graves ; ils en commettent en pensée ou en paroles, mais sans passer à l'acte. Tous ceux-là, l'ardeur de Dieu ne les perd pas absolument, mais, par des peines diverses, elle élimine d'eux le cuivre (qui s'est mélangé à l'or). »

Ailleurs, Hildegarde montre que tout péché est, en fin de compte, une forme d'idolâtrie de soi-même et de ses propres œuvres :

« Certains hommes considèrent l'ouvrage de leurs mains comme un dieu et l'appellent Dieu. Cette pensée vient du diable et elle rend les hommes enflés. Ils veulent avoir un dieu parce qu'ils n'ont pas Dieu. »

Tout ce jeu, intérieur à chacun, n'est pas innocent, même si l'homme pense que cela ne concerne que lui. Il ne sait pas qu'il est aimé par Dieu plus qu'il ne s'aime lui-même et que son péché, même secret, cause les souffrances du Christ pour racheter l'humanité de son esclavage :

« Lorsque la conscience de l'homme l'accuse, qu'il se présente au prêtre pour lui montrer ses péchés... parce que la honte de la confession soulage la sueur de mon Fils et la pénitence, ses gouttes de sang. »

Cette souffrance du Christ est aussi grande que son désir de sauver

l'homme, car il est prêt à tout pour ramener au Père ceux qui sont égarés. La vision d'Hildegarde dit, tout comme la Bible, qu'un jour viendra où « *Dieu armera la création contre ses ennemis* » (Sg 5, 17, cf. 16, 24), car l'amoralité de l'homme finit par produire des désastres écologiques dont il est la première victime. Quelle actualité !

« Je vous nettoierai avec mes balais et je punirai les hommes jusqu'à ce qu'ils me reviennent. En ce temps-là, je préparerai beaucoup de cœurs selon mon cœur. Et chaque fois que vous serez souillés, je vous nettoierai en torturant les pollueurs. Qui pourra m'amoindrir ? Les vents sont enroutés à force d'infection et l'air vomit les saletés, parce que les hommes n'ouvrent pas la bouche pour dire la vérité. La verdure aussi a séché à cause de l'injuste superstition des foules perverses qui règlent les affaires selon leur plaisir et disent : "Qui est ce Dieu que nous n'avons jamais vu ?"

Tant qu'une créature aura son rôle dans votre existence, vous n'aurez pas une joie complète.

Les éléments élèvent des plaintes vers leur Créateur... empêtrés par les péchés des hommes... ils sont infectés par la peste des mauvaises rumeurs et le bruit de l'injustice, souillés par la fumée coupable des ignobles turpitudes des hommes. Ils sont en contact avec l'impureté humaine, parce que les hommes sont en eux et eux sont avec les hommes.

Chaque fois que les éléments seront souillés par les mauvaises actions des hommes, Dieu les purifiera par les tourments et les peines des hommes, parce qu'il veut que tout soit pur devant lui ; et personne ne pourra le vaincre et l'amoindrir. Même les vents sont incommodés par l'affreuse puanteur des péchés et s'avancent lourdement avec les orages et l'air vomit des saletés à cause des nombreuses impuretés des hommes : il apporte une humidité injuste et anormale qui flétrit la verdure et les fruits qui devraient nourrir les hommes... elle fait naître des vers nuisibles et inutiles qui abîment et dévorent les productions de la terre parce qu'ils ferment leur cœur et leur bouche à la justice et aux autres vertus et ne les ouvrent pas à la vérité. Alors vient la sécheresse... à cause des hommes qui ne visent dans leurs actes que leurs plaisirs et leurs désirs... »

L'homme, englué dans ses vices, va jusqu'à reprocher à Dieu de ne pas pouvoir faire autrement que de pécher, comme Adam répliquant à

Dieu : « *La femme que tu as mise près de moi, c'est elle qui m'a donné à manger du fruit.* » (Gn 3, 12)

« Toute créature tend vers celui qui l'a formée en accomplissant son office et elle sait que Dieu seul l'a créée, parce que Lui seul a tout fait. Mais l'homme, lié et divisé par beaucoup de vanités tente de lier même son Créateur, en lui interdisant parfois d'aller plus loin et en le divisant en plusieurs créatures. Par goût de sa volonté propre, il met Dieu dans tout ce qu'il a décidé de sa propre volonté : ainsi il dit que Dieu l'a créé de telle sorte qu'il ne peut éviter le péché qu'il veut faire. »

Pourtant, avec la grâce de Dieu et s'il le veut vraiment, l'homme est capable de faire de sa vie une louange à Dieu et d'entrer ainsi dans l'intimité avec son Créateur, mieux encore, d'accueillir en lui la vie même de Dieu :

« De même que la terre a beaucoup de produits qui font rendre gloire à Dieu, ainsi l'âme de l'homme qui s'attache aux bonnes œuvres produit beaucoup de germes de vertus à la gloire de Dieu... Et tout cela est la beauté, l'ornement de l'inspiration divine, la floraison et la splendeur de la vertu venue de Dieu. Quand l'âme habitée par Dieu fait de bonnes œuvres, la gloire de Dieu procédant de lui est magnifiée par la louange céleste. Mais l'âme est aussi elle-même la matière des bonnes œuvres et d'une vie meilleure, c'est-à-dire contemplative, matière divine dans les forces de l'âme. »

4. Une invitation au repentir et à la conversion

La description des vices a pour but d'engager le lecteur sur un chemin de conversion. La condition première pour suivre cette voie est de se reconnaître pécheur, tout petit, et de s'efforcer sans cesse de répondre à l'appel de Dieu : ce qui est appelé « la pénitence » et qu'on peut traduire de façon moderne par « cohérence » de vie. Hildegarde reprend de diverses manières cette thématique fondamentale :

« Ce que la pénitence purifie, l'ardeur de Dieu ne l'examine pas, puisque la pénitence est son feu et son fouet, mais ce que la pénitence n'a pas cuit, l'ardeur le brûle.

On pardonne non au coupable, mais au pénitent. Quand un homme reconnaît ses péchés et y renonce, il reconnaît Dieu, et quand son âme soupire vers Dieu, il voit Dieu. »

L'homme qui perçoit sa faiblesse et la reconnaît se tourne vers Dieu et peut en toute vérité élever vers lui une prière, un « Seigneur, prends pitié ! » jailli du fond de l'âme :

« Quand je pèche, j'ai peur dans la concupiscence de mes péchés ; et quand, par la pénitence, je rentre en moi-même mais je ne vais pas au bout de ma pénitence, cela me fait peur ; et quand, par dérèglement, je suis les chemins de ma volonté, j'ai peur ; je traîne mes péchés jusqu'à la vieillesse et quand je suis dégoûté du péché par douleur et par tristesse, je n'y renonce pas pour autant, et cela m'effraie. Parce que je connais mes péchés !

Je suis cette roue qui tourne en tous sens. Je sens ce péché dans lequel j'ai été conçu, je le traîne en moi en pensant, en parlant et en agissant. Quand mon âme se rappelle d'où elle vient, je retire la paille du blé de mes œuvres mais je ne le fais pas complètement... Quand je m'abandonne à des joies interdites, qui me font sauter comme un faon selon les excitations de la chair, je n'y mets pas de modération. Et même quand la vieillesse m'amène au dégoût du péché, que je n'en ai plus envie et que je veux que ma vie soit prolongée pour avoir le temps de corriger mes péchés, je ne le fais pas.

Dans toutes ces situations, je tourne comme une roue instable... C'est pourquoi j'ai mes péchés en horreur, mais j'ai confiance en ceci que tu as

quitté le ciel et revêtu ma chair. Dans ta miséricorde, tu purifies par la pénitence. »

Malheureusement, souvent, l'homme refuse de reconnaître ses torts, n'écoute personne et s'enferme dans son autosuffisance, en une injustice qui le plonge dans une nuit d'autant plus profonde qu'elle est niée :

« Tous ceux qui sont habitués à être injustes flattent les autres à droite et à gauche, mais n'écoutent pas leurs maîtres, n'aiment pas la loi et ne veulent pas obéir aux prescriptions ; ils se donnent pour loi tout ce qu'ils choisissent, quand ils le veulent. L'injustice est donc comme une nuit sans lune et sans étoiles : comme dans cette nuit ni la lune ni les étoiles cachées ne permettent d'avoir une idée de l'heure, ainsi dans l'injustice on ne trouvera aucun ordre équitable. »

En revanche, celui qui se tourne humblement vers Dieu et se laisse corriger découvre en lui-même une beauté cachée, voulue par le Créateur et qui lui donne la nostalgie du ciel :

« L'âme de l'homme a en elle une harmonie, elle joue un concert dont souvent s'élève une plainte parce qu'elle se souvient qu'elle est en exil. »

5. Le plan du livre

Les trente-cinq vices et les vertus correspondantes sont répartis en cinq sections, chacune en relation avec une direction cardinale (+ l'horizon complet), une partie du corps (de la tête aux pieds) et l'un des cinq sens. Ces correspondances indiquent que les vertus décrites dans chaque section permettent à l'homme de retrouver en partie sa vraie nature d'enfant de Dieu dans la totalité de son être et jusque dans sa dimension physique, de jouer son rôle au sein de l'univers et de développer au mieux toutes les facultés qui lui ont été données. Par la vie vertueuse, l'homme devient pleinement homme, il gouverne l'univers en se gouvernant lui-même. C'est pourquoi la pratique des vertus « soigne » l'homme jusque dans son corps, en réveillant en lui les énergies que les vices bloquaient. Lorsque des énergies ne peuvent s'exprimer de façon positive, non seulement elles ne servent plus, mais encore elles se retournent contre l'homme, nuisant y compris à ses organes corporels. La médecine actuelle établit des liens entre les soucis psychologiques ou les vices développés et certaines maladies. Le cancer, par exemple, semble se développer de préférence dans des organes précis, en fonction des problèmes psychologiques ou spirituels de la personne. Certains médecins n'hésitent pas, actuellement, à établir une sorte de cartographie des organes en lien avec les nuisances psychologiques, à la manière d'Hildegarde de Bingen... il y a plus de huit cents ans.

Pour chaque section, une vision est d'abord présentée, où Dieu apparaît avec l'un de ses attributs, puis viennent les vices auxquels répondent les vertus. Un commentaire inspiré est ensuite donné et enfin une description des peines de l'enfer liées aux vices correspondants, afin d'inviter le lecteur à la conversion. C'est seulement au terme de l'œuvre que les joies et la beauté des bienheureux sont décrites dans une sixième et dernière section. L'ouvrage est littéralement truffé de références bibliques et Hildegarde s'attarde parfois à commenter l'une ou l'autre, ce qui

rompt le rythme lancinant de cette succession de vices et de supplices.

En six sections donc, selon l'ordre des visions, voici, la liste des vices avec leurs vertus correspondantes. Au début de chaque section est indiquée la direction du regard de l'Homme (Dieu), la partie du corps, l'organe des sens et l'action divine correspondant aux vertus ; à la fin, l'attribut divin et ses conséquences pour l'homme est évoqué :

SECTION 1 : EST/ TÊTE/ VUE/ L'HOMME RÉTABLI DÉPOSITAIRE DES VERTUS DIVINES

Vision de Dieu comme un Homme debout regardant vers l'Est et traversant tous les niveaux de l'univers.

1 : L'Amour des biens de ce monde et l'Amour du ciel ;

2 : L'Exubérance ou insolence (*petulantia*) et la Discipline ;

3 : Le Divertissement du cœur ou raillerie (*joculatrix*) et la Modestie ou discrétion (*verecundia*) ;

4 : La Dureté du cœur ou égoïsme (*obduratio*) et la Miséricorde ou compassion (*misericordia*) ;

5 : La Lâcheté et la Victoire en Dieu (courage chrétien) ;

6 : La Colère et la Patience ;

7 : La Gaieté stupide (*inepta laetitia*) et le Désir de Dieu.

Le Glaive divin. Explication de la vision de Dieu. Les quatre animaux qui entourent Dieu.

SECTION 2 : OUEST/ TRONC/ OUÏE/ LOIS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

8 : La Gloutonnerie et l'Abstinence ;

9 : L'Amertume de cœur ou la critique (*acerbitas*) et la Bonté ou largesse d'esprit (*vera largitas*) ;

10 : L'Impiété (le fait de ne pas prier) et l'Esprit de prière ;

- 11 : Le Mensonge ou fausseté et la Vérité ;
 - 12 : L'Esprit de dispute (*contentio*) et la Paix ;
 - 13 : L'Insatisfaction (plainte) et le Contentement ou béatitude ;
 - 14 : Le Manque de mesure (*immodératio*) et la Tempérance ;
 - 15 : La Perdition des âmes et le Salut spirituel ;
- Le rugissement du Lion. Le combat de Dieu et celui des justes.

SECTION 3 : NORD/ CUISSES/ GOÛT/ SCIENCE DU BIEN ET DU MAL

- 16 : Orgueil (*superbia*) et Humilité ;
- 17 : Envie et Charité ;
- 18 : Vaine gloire (*inanis gloria*) et Crainte de Dieu ;
- 19 : Désobéissance et Obéissance ;
- 20 : Manque de foi (*infidelitas*) et Confiance en Dieu ;
- 21 : Désespoir et Espérance ;
- 22 : Luxure et Chasteté.

L'ardeur divine de la Justice. L'invincibilité de la Gloire de Dieu et le Choix libre de l'homme.

SECTION 4 : SUD/ JAMBES/ ODORAT/ CHOIX DE LA SAINTETÉ ET REJET DES TÉNÈBRES

- 23 : Injustice et Justice ;
- 24 : Torpeur (paresse) et Courage, zèle, vigueur (*fortitudo*) ;
- 25 : Oubli de Dieu et Sainteté ;
- 26 : Inconstance et Constance ;
- 27 : Soucis des choses terrestres (*cura terrenorum*) et Aspiration

aux choses du ciel ;

28 : Obstination et Tendresse du cœur (*componctio cordis*) ;

29 : Cupidité et Mépris des choses du monde ;

30 : Discorde et Concorde.

L'ardeur de Dieu brûle tous les vices. La recherche de Dieu en toute œuvre.

SECTION 5 : TOUT L'HORIZON/PIEDS/TOUCHER/ DIEU PROTECTEUR

31 : Impertinence (*scurrillitas*) et Révérence, respect des autres ;

32 : Vagabondage, errance (agitation) et Stabilité (*quietas stabilitas*) ;

33 : Magie, pratiques occultes (*maleficium*) et Adoration de Dieu ;

34 : Avarice (avidité) et pur Contentement ;

35 : Tristesse de ce monde et Joie céleste.

Le Bâton d'airain. Le Créateur maître de tout et sa vénération.

SECTION 6 : L'HOMME QUI SE DÉPLACE TOUT ENTIER AVEC LES QUATRE FLÉAUX DE LA TERRE

Le Maître des éléments révèle son pouvoir à la fin du monde ;

Les quatre éléments sont chez l'homme les quatre vertus ;

Les hommes vainqueurs et leurs récompenses ;

Le nouveau paradis et son infinité de demeures et d'ornements.

En conclusion, après avoir décrit les vices sous des formes monstrueuses et avoir expliqué le sens allégorique de ces visions, Hildegarde invite à raviver en soi l'ardeur spirituelle et la foi qui permettent à l'homme de devenir pleinement lui-même en se libérant des vices et en accueillant les vertus. Il devient alors capable de

recevoir l'Esprit Saint, source de tous les biens. Pour couronner cet enseignement, Hildegarde cite et commente le magnifique verset 4 du psaume 37 : « *Fais du Seigneur tes délices et il te donnera ce que ton cœur désire* » :

« L'Esprit Saint est un feu inextinguible qui donne tous les biens, embrasse tous les biens, fait naître tous les biens, enseigne tous les biens et qui par sa flamme accorde le langage à l'homme. Par la force de son feu, il enseigne l'humilité qui se place sous tout le monde et s'estime la dernière de tous. L'ardeur spirituelle a la fraîcheur de la patience, une dignité bienveillante qui remplit tout, œuvre de l'humilité, elle est la fondation de ce que la sainteté bâtit en des hauteurs supérieures.

La foi est l'étendard de la victoire : comme une flamme brillante, elle montre le droit chemin, sa rosée d'espoir arrose l'esprit des fidèles qui soupirent après le ciel, ayant en eux la verdure de la parfaite charité, ils s'empressent d'être utiles à tous. Par le doux souffle de la pénitence, ils se lamentent dans leur prière. Comme une brise fait fleurir les fleurs, la chaleur du désir du ciel produit un fruit excellent...

C'est dans l'homme que Dieu a parachevé tous ses ouvrages. Quand l'homme se tourne vers la vie spirituelle, il ressemble à un animal qui court vers son maître. Ainsi l'homme porte tout dans sa chair, quand il domine en lui-même tout ce qui est terrestre : c'est pourquoi on l'appelle l'étendard de l'harmonie céleste. Quand, dans la victoire céleste il piétine le diable avec les soucis du monde, les œuvres de l'Esprit Saint démontrent le pouvoir des éléments dans l'homme. »

De ce travail intérieur pour acquérir les vertus et se débarrasser des vices, dépend le bonheur éternel de l'homme :

« Comme aucune langue ne peut décrire les joies préparées pour ceux qui aiment Dieu, ainsi aucune science humaine ne pourra donner une idée des peines infernales. »

Le Christ est non seulement celui qui accomplit toute vertu, mais il est Dieu lui-même venu parmi les hommes pour être à la fois l'exemple et le purificateur, et la force même qui permet aux hommes de devenir ce à quoi ils sont destinés pour l'éternité :

« Je suis la force de la divinité avant le temps et avant tous les siècles, je n'ai pas de commencement.

Je suis la force par laquelle Dieu a tout fait en discernant et en éprouvant. Je suis le miroir de la providence de tous et j'ai tonné avec une force immense car je suis le mot qui retentit : FIAT, par lequel tout a commencé...

Je suis venu comme le feu et je me suis reposé dans le ventre brûlant de la Vierge et de sa chair immaculée, je me suis incarné et ainsi je suis devenu un géant dont la valeur surpasse tout homme... Sorti du ventre de la Vierge, plongé dans l'eau, j'ai recherché l'homme et ainsi je l'ai purifié... J'ai parcouru le cercle de ma vie en renouvelant les autres hommes ; et ainsi en touchant la figure de l'homme qui m'a touché, j'ai établi la juste relation.

Par mon humanité, j'ai lié et écrasé la force du diable, mais il ne me connaîtra pleinement que quand je siégerai sur mon trône pour juger, alors il sera totalement confondu. »

Le texte d'Hildegarde se termine en vision de gloire qui entraîne les lecteurs à la suite du Christ pour commencer à vivre dès ici-bas une vie pleine et lumineuse qui s'épanouira dans l'éternité.

« La gloire du paradis est entourée d'une telle clarté que tu ne peux la regarder avec ce qu'elle contient que dans un miroir. Là se réjouissent les âmes purifiées de leurs péchés, revêtues de l'habit d'immortalité et d'honneur...

Toute créature est née selon la volonté de Dieu et même la vie éternelle a jailli de Dieu et vient de lui ; et les ornements, les joies et toute voix pleine de joie de la vie éternelle viennent de lui. Car les œuvres des élus qui ont germé grâce à l'Esprit Saint éclatent en paradis... »

6. Extraits du *Livre des Mérites de la Vie*

Dieu, selon son projet originel, a établi tous les biens en plénitude et arrangé l'édifice des vertus, de telle sorte qu'on n'y trouve aucune lacune. Il combat jusqu'au bout ses ennemis dont le cœur n'est qu'orgueil, qui essayent de monter avant d'avoir une échelle, qui s'asseyent avant qu'on place un siège et dont l'œuvre est une opinion : quand elle est mise en défaut, elle disparaît.

C'est de lui que procèdent tous les êtres vivants, mais lui n'a pas de commencement, lui seul est permanent. Il vit en lui-même, il peut par lui-même, il sait de lui-même. Celui qui seul vit, peut et sait, est Dieu : en ces trois pouvoirs, toutes les œuvres de Dieu sont distinctes et accomplies, et c'est en lui que ses œuvres ont pouvoir d'agir.

Dieu est éternel, et l'éternité est un feu, ce feu est Dieu. Dieu n'est pas un feu caché qui se tait, mais un feu qui agit, parce que la puissance divine, au-dessus de toute intelligence et de toute pensée des créatures, dans la clarté de ses mystères et de ses secrets, dispose et règle tout, comme la tête par rapport au corps.

L'homme désire ce qui lui plaît ; en désirant, il souhaite, et alors il cherche de l'aide en fonction de sa volonté. S'il invoque Dieu, il sera aidé par lui ; s'il a recours au diable, celui-ci l'aidera en lui suggérant le mal. L'homme a le désir car il peut raisonner, et il a le choix à cause du goût. Cependant, tout ce qu'il désire et souhaite se fait non par sa volonté, mais par la permission de Dieu, puisque c'est lui qui a créé l'homme. L'homme peut ainsi faire beaucoup de choses. Il a aussi le désir et le choix par lesquels il demande beaucoup de choses. Mais

comme le diable a trompé le premier homme, il trompe aussi souvent les hommes par sa suggestion. L'homme devient comme la profondeur de l'abîme lorsqu'en s'écartant d'un juste désir, il invoque le diable. Alors le diable favorise ses désirs selon ce que l'homme a voulu, et Dieu le permet. *L'homme ne domine pas le mal, sauf s'il refuse de le faire, mais quand il le fait, il en est l'esclave.* Cependant, quand l'homme s'attache à de bons désirs pour faire le bien, mais commet quelques transgressions par suite d'une négligence, sans toutefois abandonner tout à fait le bien, Dieu ne le laisse pas périr, parce qu'il garde en lui le désir du bien... Mais qui a mesuré le mépris qui fait que l'homme abandonne son Dieu ?

« Seigneur, tu es appelé Seigneur par crainte, et Dieu par amour, et Tout-Puissant parce que tu contiens tout. Tes jugements sont vrais et justes, puisque la vraie crainte qu'on a de toi détruit toutes les craintes, le véritable amour de toi enchaîne tous les amours et ta toute-puissance véritable écrase toutes les puissances.

Quand l'homme, dans ses projets, se donne sa propre loi, c'est comme s'il était son propre Dieu. Alors tu te montres à lui par tes justes jugements pour qu'il sache qu'il ne peut rien contre toi. Mais quand un homme en arrive à mépriser tes enseignements au point d'adorer des images à ta place, alors, par une juste décision, tu combats ton ennemi... »

Dieu est la vie qui n'est obscurcie par aucun commencement et qui n'a point de fin. Il est notre Dieu qui, étant la Vie, donne la vie éternelle aux siens. Il est au ciel, c'est-à-dire dans une clarté que

l'homme mortel ne peut comprendre. Mais qu'est cette Vie qui construit une demeure de vie ? Dieu vit et donne vie aux siens et il leur donne une demeure dans la vie. Qui peut faire cela, sinon Dieu ? Tout ce que Dieu a rangé selon son ordre, il l'a parachevé et ce n'est pas vain comme les pensées des hommes. Car les hommes font dans leurs pensées beaucoup d'entreprises qu'ils ne peuvent mener à bien.

SECTION 1 : EST/ TETE/ VUE/ L'HOMME RETABLI DEPOSITAIRE DES VERTUS DIVINES

1 : Amour des biens de ce monde et Amour du ciel

Le vice est représenté comme un Homme noir, nu, enserrant un tronc d'arbre sur lequel poussent des fleurs.

Amour du monde : « Je tiens tous les royaumes du monde avec leurs fleurs et pourquoi me dessécherais-je, alors que je suis en pleine verdure ? Pourquoi vivrais-je comme dans la vieillesse, alors que je suis dans l'éclat de ma jeunesse ? Pourquoi userais-je de ma bonne vue comme si j'étais aveugle ? J'aurais honte de faire cela. Aussi longtemps que je pourrai jouir de la beauté de ce monde, j'en profiterai volontiers. Je ne connais pas cette autre vie sur laquelle j'entends dire je ne sais quelles fables. »

Amour du ciel : « Tu désires vivre dans la cendre et tu ne cherches pas cette vie qui ne se fanera jamais comme la beauté de la jeunesse et qui ne s'étiolera jamais dans la vieillesse. Toi, tu es privé de lumière, tu es dans un épais brouillard et tu es enroulé comme un ver dans la volonté humaine. Tu ne vivras guère qu'un moment et puis tu sécheras comme du foin et tu tomberas dans le lac de perdition où tu finiras avec tout ce que tu as étreint, tout ce que, dans la disposition où tu es, tu considères comme des fleurs. Moi, je suis une colonne de l'honneur

céleste et j'attends toutes les joies de la vie. Je ne rejette pas la vie, mais je foule aux pieds les péchés... Je suis le miroir de toutes les vertus... »

– L'amour du monde, au cœur des hommes, amène les autres vices. Prisonnier des désirs de la chair, il ne veut avoir ni splendeur ni clarté. Par amour du monde, l'homme ne pense qu'à des vanités, il les recherche en les désirant et, quand il les trouve, il les arrange à sa guise, avec plaisir, comme un bouquet de fleurs qui passent.

2 : Exubérance ou insolence (petulantia) et Discipline

L'insolence est comme un chien de chasse assis sur ses pattes de derrière, celles de devant sont posées sur un bâton et il remue la queue.

Insolence : « Quel tort peut faire à l'homme la gaieté qui l'amène à rire de bon ton ? Car le rire est un bon soupirail de l'âme par où doit s'échapper un concert. Quel homme pourrait toujours rester en vie, étant mortel ? Personne. C'est pourquoi il faut se réjouir tant qu'on le peut. »

Discipline : « Avec les sales habitudes des gens qui plaisantent (de tout), tu es semblable au vent qui souffle et, à ta façon, tu ressembles aux vers qui creusent la terre. Quand les gens te verront, ils seront d'accord avec toi, puisque tu les abordes avec joie comme un petit chien ; tu les persuades ainsi de désirer tout ce qu'ils veulent. Mais tu profères des paroles coupables et oiseuses dont tu blesses les cœurs et tu donnes à tes habitudes force de loi pour tout le monde. »

– L'homme effronté suit la volonté et les désirs de chacun, ce qui fait qu'il attrape beaucoup de choses, comme un chien de chasse. Dans cette âme inconstante, il est même, de temps en temps, vainement question des choses spirituelles. Mais elle ne s'y tient pas parce que, dans son esprit, elle n'a aucune stabilité et ne s'intéresse qu'aux futilités, suivant le vent qui passe... se proposant des buts tantôt beaux, tantôt troubles.

3 : Divertissement du cœur ou raillerie (joculatrix) et Modestie, discrétion (verecundia).

La raillerie ressemble à un homme au nez tordu, qui a des mains en pattes d'ours et des pieds de griffon. Ses cheveux sont noirs et son vêtement clair.

Raillerie : « Mieux vaut se divertir qu'être triste ! Le divertissement n'est pas défendu ! Ceux qui connaissent Dieu se réjouissent et chantent. Le ciel se réjouit avec toutes les créatures et je me réjouirai moi aussi avec elles. Si je me montrais triste aux gens, ils m'auraient en horreur et me fuiraient... »

Discrétion : « Idolâtre, tu fais tout selon ta volonté et tu es un son mort émis dans l'air par la main de l'homme. Ta volonté est humaine et bestiale parce que tu as des mœurs tantôt humaines, tantôt bestiales. Tu poursuis tout ce que tu désires, tu t'avances par les chemins des déboires de la vanité. Tandis que moi, je rougis de tout cela et je me couvre des ailes des chérubins... je vois par les yeux de l'innocence et partout avec des habitudes honnêtes. J'observe la volonté de Dieu... »

– La raillerie détourne les hommes des choses célestes vers divers spectacles... elle fait suite à l'insolence, elle en est la flûte et la musique. Quand les hommes sont fatigués et dégoûtés d'une âme effrontée, ils passent à d'autres jeux, pour souffler un peu. Elle cache tous les principes de ses actes en se composant un masque joyeux, s'adaptant au caractère de chacun pour attirer ainsi les gens et les faire jouer avec elle.

4 : Dureté du cœur ou égoïsme (obduratio) et Miséricorde, compassion (misericordia)

L'égoïsme est une fumée dense de taille humaine, mais qui n'a pas de forme humaine, on y voit de grands yeux noirs et il se tient immobile dans les ténèbres.

Égoïsme : « Moi, je n'ai rien créé, rien établi. Pourquoi souffrirai-je et me déchirerai-je pour quoi que ce soit ? Je n'en ferai rien. Je ne me démènerai pour quelqu'un que s'il en fait autant pour moi. Que Dieu qui a tout créé juge cela et s'en occupe. Si je parlais avec délicatesse pour m'informer des affaires d'autrui, à quoi cela me servirait-il ? Je ne ferai ni mal ni bien. Si j'avais tant de compassion pour les autres, quel repos me resterait-il, que deviendrais-je alors ? Quelle vie serait-ce si je répondais aux demandes de tous ceux qui sont heureux ou malheureux ? Je m'occupe de moi, que chacun s'occupe de soi-même. »

Miséricorde : « Cœur de pierre, que dis-tu ? On ne voit en toi qu'un regard cruel et sans miséricorde... Moi, je fus dans ce fiat d'où procèdent toutes les créatures qui obéissent à l'homme ; mais tu en as été exclu. Je vois de mes yeux tout ce qui est nécessaire et je m'y joins, je recueille tous ceux qui sont brisés pour les guérir : je suis l'onguent des douleurs et mes paroles sont justes ; toi, tu n'es qu'une âcre fumée. »

– Quand l’homme est fatigué des railleries, il commence à avoir un esprit endurci parce qu’il n’est pas touché par la rosée du ciel : il n’a pas labouré son esprit par la loi des préceptes et la charrue des Écritures : il ne sent même plus ce que la modération a de bon. Il n’y a dans l’égoïsme nulle faiblesse, mais la force de la méchanceté. Ce vice endurecit tant les hommes qu’ils ne veulent pas reconnaître l’image de Dieu dans les autres, parce qu’ils n’ont eux-mêmes ni bonté, ni pitié, ni bienveillance : avec grande médisance et oubli de Dieu, ils observent tout, en cherchant à blesser avec le venin de la jalousie. La dureté ne s’élève ni ne s’abaisse jamais : elle reste fixe dans les ténèbres. L’égoïsme est la pire de toutes les fautes : n’épargnant personne, il méprise l’homme, ne montrant pas de pitié, refusant d’être utile, ne partageant pas sa joie, ne donnant pas de bons conseils, mais, toujours dur, il méprise tout.

5 : Lâcheté et Victoire en Dieu (courage chrétien)

La lâcheté a une tête humaine, mais son oreille gauche est comme celle d’un lièvre et lui couvre la tête, elle a un corps de ver lové dans son trou.

Lâcheté : « Je ne prendrai aucun risque, de peur d’être exilée et privée de protecteur. Si je m’exposais aux offenses des autres, je perdrais mes moyens d’existence et serais privée de mes amis. J’honore les nobles et les riches, je ne m’occupe pas des saints et des pauvres, puisqu’ils ne peuvent rien me donner. Je veux être en paix avec tous pour ne pas risquer de périr. Si je me battais, on riposterait ; si je faisais du mal, on m’en ferait encore plus. Je me tiendrai donc tranquille : qu’on me fasse bien ou mal, je me tairai. Il vaut mieux parfois pour moi mentir et tromper que dire la vérité ; il vaut mieux gagner que perdre et éviter les forts que les combattre. À quoi bon entreprendre ce que je pourrai ne pas achever ? [...] »

Victoire : « En divagant, abruti par la peur, tu es partie en exil et tu as trompé l'homme... Tu n'as aucune honnêteté. Moi, je tiens le glaive des vertus de Dieu avec lequel je pourfends les injustices... Je ne veux pas d'une vie croupissant dans la poussière et des vanités de ce monde, mais je désire venir à la source jaillissante... Je combats le vieux serpent et ses dépouilles avec le mystère de la Divine Écriture pour rester dans le vrai Dieu... »

– La lâcheté suit la dureté comme une vilaine tache. L'homme lâche ne veut pas s'opposer aux vices, mais les attire par sa paresse. Les imbéciles, dans leur insignifiance, se croient honnêtes alors qu'ils aiment l'oisiveté, ne pensent à faire aucun bien, mais se tournent vers la médisance, s'attachent lâchement aux insinuations et aux calomnies et les développent au point que cela occupe complètement leur cœur. Ils échangent la confiance qu'ils devraient avoir en l'aide de Dieu et des hommes contre les saletés de leur plaisir.

6 : Colère et Patience

La colère a forme humaine, mais sa bouche est celle d'un scorpion ; elle est chauve, ses yeux sont exorbités, ses ongles crochus, sa poitrine, son ventre et son dos sont ceux d'un crabe, elle a des jambes de sauterelle et des pieds comme une vipère. Elle est attachée à une roue verticale et crache du feu.

Colère : « J'écrase et je renverse tout ce qui me fait du tort. Pourquoi supporterais-je une offense ? Ce que quelqu'un ne veut pas que je lui fasse, qu'il ne me le fasse pas non plus. Car je blesse par le glaive et je frappe à coups de bâton si on me fait du tort. »

Patience : « ... J'achève tout ce que j'entreprends, je persévère dans mon entreprise, je n'écrase personne, mais je maintiens la tranquillité. Lorsque tu dresses une tour, d'un seul mot je la détruis et j'en disperse les débris. Toi, tu périras, moi, je demeure éternellement. »

– L'homme colérique ne considère ni lui-même ni les autres. Aveuglé, il renverse la justice et déchaîne des tempêtes. Il parachève sa méchanceté par la pensée, la réflexion et l'action... tant par amour de lui-même que par haine de lui-même, il déchire sous le coup de la colère et souvent rend le mal pour le bien. Plus rien n'a d'importance pour lui : il ne se nourrit pas de la nourriture spirituelle à cause de la rage et de l'élan irrationnel qu'il porte en lui. Il suit les aspérités de son caractère, au gré des mauvaises rencontres qui le ramènent en arrière. Menée par la vaine gloire et la jalousie, la colère, dans son orgueil, transgresse toute justice. Elle se repose sur la volonté propre et ne suit que l'instinct, elle accomplit ses actions avec audace dans l'exaltation de sa propre volonté sans frein. La colère dépouille l'esprit de l'homme de tout souci de bonne réputation et de salut. Elle est nue, ne revêtant pas le vêtement de la correction, elle montre ce qui est désobligeant pour elle-même en proférant des paroles brûlantes et scintillantes dans le déchaînement de sa méchanceté.

La colère est de l'amertume qui vomit la bonté et la douceur qu'ordonne la loi de Dieu.

7 : Gaïeté stupide (inepta laetitia) et Désir de Dieu

Elle apparaît comme un être humain avec des mains de singe et le bas de la figure est comme celui d'une chèvre, les pieds sont dans les ténèbres et elle est nue.

Gaieté stupide : « Je trouve en moi la vie douce, la belle vie. Pourquoi m'en priver ? La vie pour laquelle j'ai été créée, Dieu me l'a donnée... Le cuivre apparaît d'abord dur et presque noir, mais ensuite il resplendira comme l'or (ainsi, la gaieté se prend pour la vraie joie). Même s'il y a quelque impureté dans ma chair, il n'y a rien à me reprocher... Je connais cette vie et je veux en profiter. »

Désir de Dieu : « Je sais que la vie du monde sèche comme du foin, c'est pourquoi j'aspire à celle qui ne finira jamais. Je tire à moi l'harmonie céleste et toutes les joies des anges et de l'esprit, je ne peux m'en rassasier, jamais je n'y renoncerai. »

– Cette gaieté ignorante est comme l'assouvissement et le refroidissement de la colère : quand un homme, sa colère passée, montre de la gaieté, il se moque de ses ennemis et ceux-ci, en le voyant gai, souffrent encore plus de l'affront subi.

Section 2 : OUEST/ TRONC/ OUÏE/ LOIS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT

8 : *Gloutonnerie et Abstinence*

Sur le dos, comme un serpent, la gloutonnerie a les yeux ardents, elle tire la langue, sa queue est coupée, son corps noir et strié de lignes vénéneuses, sur son ventre il y a un homme dans un berceau, avec un bonnet et des cheveux blancs tombant sur les épaules, il est vêtu de soie blanche...

Gloutonnerie : « Dieu a tout créé, pourquoi devrais-je me morfondre ? Je serais bien bête de ne pas y tenir, quand Dieu a voulu

que la chair ne manquât pas à l'homme. »

Abstinence : « Quand les cordes d'une cithare sont abîmées, quel son en sort-il ? Tu remplis tellement ton ventre que tes veines sont malades jusqu'à la folie, où est alors le doux son de la sagesse que Dieu a donnée à l'homme ? Tu es muette et aveugle... Je recommande aux hommes la modération pour que leur chair ne tombe pas malade et ne grossisse pas... Car moi, je suis comme une cithare qui résonne de toutes les louanges et qui perce la dureté du cœur par la bonne volonté : quand un homme nourrit son corps avec modération, je résonne comme une cithare au ciel, et quand il est à la fois sobre et chaste, je suis comme une musique d'orgue. Le goinfre ne cherche ni à savoir ni à comprendre et s'épuise en jeûnes excessifs... puis remplit vite son ventre avec voracité... »

– La gloutonnerie exalte dans l'esprit des hommes la volonté individuelle par un sentiment illusoire de puissance parce que, quand ils ont rempli leur ventre, ils commencent à s'enorgueillir comme s'ils avaient tous les biens. Étalant son superflu dans la violence de sa force, la gourmandise méprise tout le monde sans vergogne et ne veut obéir à personne. Elle tient au plaisir de bien manger et s'entoure de désirs dans la diversité des vices pour séduire les hommes par l'excès de nourriture ou de boisson.

Le ventre des gloutons est leur Dieu parce qu'ils mettent leurs soins, leurs soucis et leurs désirs à assouvir leur appétit. Suivant leur volonté, leur seule pensée est de s'ingénier à satisfaire leur envie de manger. Le diable sait que l'homme ne peut se passer de nourriture... c'est pourquoi il l'invite à mépriser le commandement sur ce point pour le tenter ensuite plus facilement. Ce n'est pas l'abstinence qui rend luxurieux, mais la goinfrerie. L'homme qui veut servir Dieu doit

fuir la voracité et modérer son ventre. Il convient que les hommes fassent preuve d'une grande abstinence dans leurs nourritures, puisque le vieil ennemi a, dès le début, trompé l'homme par la nourriture. Quand l'appétit de l'homme réclame une nourriture, aussitôt accourt l'avidité par laquelle il remplit son ventre et qui lui fait quitter le chemin de la juste connaissance pour l'erreur. Après le goût de la nourriture vient celui du péché et après cela le mensonge. L'excès de table rend l'homme menteur, tricheur, niant la vérité.

9 : Amertume de cœur, critique (*acerbitas*) et Bonté, largesse d'esprit (*vera largitas*)

L'amertume a l'aspect d'un léopard.

Amertume : « Je compte pour rien toute victoire et toute audace et je veux que personne ne me résiste. Je ne répondrai rien à ce qui, dans les Écritures et dans la foi, m'est désagréable et nuisible, je le mettrai en pièces... »

Bonté : « Irritation dangereuse, damnable et trop âpre !... Moi, j'opère comme une pluie par la grâce, comme une rosée par la joie, comme un baume par la miséricorde et la consolation de toutes douleurs... par tout cela, je demeurerai à jamais et je régnerai pour l'éternité... »

– L'âme a des aspirations, des désirs et une volonté. Que l'homme se dresse vivement au soupir de son âme et monte vite là où elle accueille cette aspiration, qu'il aime fort la volonté d'aimer Dieu. Qu'il répande cette bonne volonté sur ceux qui le désirent en aidant les malheureux, soignant les malades, consolant les affligés... Quand l'homme s'est trop chargé par voracité, il rencontre l'âpreté et

l'amertume. L'amertume murmure contre Dieu, choisit sa propre sécurité, mais ne prévoit pas ce qu'elle va faire. Elle fait ce qu'elle veut, mais ce qu'elle ne veut pas, elle le gâte par sa méchanceté. Elle cherche comment saisir chaque chose pour la diviser et la blâmer à son gré.

10 : Impiété (fait de ne pas prier) et Esprit de prière

L'impiété ressemble à un être humain, mais avec une tête de fauve léopard et des yeux de feu, il a une ligne sombre sur les mâchoires et, de chaque côté de la bouche, des serpents, il vomit des flammes. Il est sur ses genoux. Il porte un voile noir et un vêtement noir dont les manches sont vides.

Impiété : « Je ne veux obéir ni à Dieu ni à l'homme. Si j'obéissais à quelqu'un d'autre que moi, il m'ordonnerait de faire ce qui est lui utile à lui, pas à moi, il me dirait : "Cède !" Si quelqu'un me fait du tort, je le lui rendrai au centuple ; et je présenterai mes arguments de façon à ce que personne n'ose me résister. Car je ne veux être foulée aux pieds par personne. J'alléguerais tout argument qui m'est utile, comme ceux qui ne sont pas bêtes. Si Dieu veut que je fasse ce qui lui plaît, c'est non, sauf si j'y trouve mon intérêt. »

L'esprit de prière lui répond : « Où couches-tu ? Sur des malédictions. Où manges-tu ? Sur des confusions. Où habites-tu ? Là où chacun est ennemi de l'autre, où chacun rumine sans cesse son malheur, ses meurtres, sa méchanceté, son crime... »

– L'impiété a la ténacité d'une volonté abominable qui va jusqu'à la stupidité, parce qu'elle est dans l'illusion de la tromperie. Elle ne met pas de terme à son agressivité, rend les hommes idolâtres et les

trompe si bien qu'ils croient être justes et pratiquer la justice. Elle entoure l'esprit des hommes du voile obscur de l'insouciance endurcie et ses œuvres n'ont aucune utilité.

11 : Mensonge, fausseté et Vérité

Le mensonge est représenté par des ténèbres, une sorte d'écume sèche, dure et noire qui lance des flammes.

Mensonge : « Qui pourrait dire toujours la vérité ? Si je disais sincèrement aux autres ce qui leur est favorable, je me ferais du tort à moi-même. Car ce qui soulage l'autre m'accable, donc je mettrai dans ma bouche des paroles creuses qui me feront honneur et ainsi ce que je ne peux avoir d'un côté, je le demanderai de l'autre. Si j'étais véridique, je n'aurais pas de public pour me vanter de tout. Quand je m'occupe bien de mes intérêts personnels, j'acquiesce ce qui n'est pas à moi, et pour l'obtenir je peux dire ce que je veux. Beaucoup de gens sincères sont tellement empêtrés dans la vérité qu'ils ne peuvent bouger, comme attachés à un poteau ; ils ne disent que ce qu'ils voient et entendent ; beaucoup d'entre eux finissent en exil, pauvres et malheureux. Ce que je cherche, je l'obtiens en mentant. Quand je veux être plus riche et considéré, je me montre tel en paroles. Cela vaut mieux pour moi que d'être attaché à un arbre. Je dis souvent ce que je n'ai ni vu ni entendu et ainsi j'évite beaucoup d'ennuis et je me tire de bien des mauvais pas. Si je n'avais qu'une parole, je serais condamné par tous ; alors je multiplie mes propos pour n'être vaincu par personne et cela vaut mieux que si j'étais frappé de bâtons et de glaives. Je n'ai jamais rencontré de gens qui soient considérés et riches sans mon artifice. »

Vérité : « Fille du diable... tu ne sais pas où tu vas. L'insinuation et la tromperie des suggestions diaboliques sont les mamelles de ton corps... Tu renonces à tout honneur, bonheur et honorabilité. Moi, je

suis une colonne sur toutes les voies du Seigneur... Je suis l'éclat de tout ornement de Dieu ; l'univers entier... est véridique, mais toi tu es une vermine et tu seras piétinée comme la boue. »

– Quand un homme ne prie pas, il en vient au mensonge et méprise la vérité. Endurci dans l'infidélité, il n'a en lui aucune droiture le poussant aux bonnes œuvres. Le mensonge repose sur une illusion de mots qui n'ont aucune force. Avec des paroles, ils voudraient même se fabriquer un ciel qu'ils n'ont jamais vu et qu'ils ne pourront jamais faire ; ils disent que ce qui est la perdition est un grand honneur et ils trompent les autres de toutes les manières grâce au mensonge. Ils louent pour flatter et tuent par trahison. Comme ceux qui adorèrent le veau d'or à l'Horeb, les hommes en qui habite le mensonge se payent de paroles creuses et, de toutes les créatures, ils se promettent n'importe quoi à leur gré.

Le mensonge n'aime pas être dénoncé par la vérité, mais il entasse ce qui n'est pas et ne peut être, et il le fait avec enthousiasme et mauvaise joie. Il n'avoue la vérité à personne, ne dit que des choses invérifiables. Les menteurs s'enroulent dans le mensonge comme une vipère dans son trou.

12 : Esprit de dispute (contentio) et Paix

Sous l'aspect d'un être humain, l'esprit de dispute est crépu et sa figure, rouge. Il porte une cape bariolée avec des trous aux épaules, il se frappe lui-même sur une hache par rage et en est tout ensanglanté.

Dispute : « ... Tant que j'aurai un souffle de vie, je ne permettrai pas que quelqu'un me frappe dans la folie de sa volonté. J'interdirai

que les gens me piétinent comme le sol. Je leur ferai beaucoup plus de tort qu'ils ne m'en font, car il ne me déplaît pas de leur causer tant de peines et d'outrages, et même qu'ils soient déchirés dans leur cœur. »

Paix : « Bruyante et brûlante chaleur de chicane... tu t'échauffes dans diverses injures... tu veux t'avancer à ton gré là où tu désires... Tu détruis la sagesse et la tranquillité et tu y mets fin par la tromperie... tu es l'ombre de la mort, un poison terrible et la perte rapide des hommes.

Moi, étant remède pour tous, je soigne ceux que tu persécutes... Je méprise toutes les guerres et les bêtises de ceux qui crient pour rien, car j'attire à moi tous les biens et je monte au-dessus des cieux. »

– La dispute suit le mensonge : quand un homme est menteur, il recourt à la dispute pour tricher. Elle cache ses désirs sous divers autres vices par le moyen desquels, dans la force de sa folie, elle agit n'importe comment. Car celui qui aime la dispute ne tient compte ni de la volonté, ni de l'intérêt des autres, mais marche selon ses désirs égoïstes. Dans sa folie, par le mordant de ses paroles agressives, il blesse souvent son propre ouvrage. Elle dévoile ainsi sa conscience et s'exaspère tellement qu'elle s'accable elle-même d'injures et en fait souffrir les autres.

La dispute est un mal qui trouble tout et n'aime pas la paix, mais fuit la patience. Elle ne permet pas aux autres de parler calmement, elle est vive et prompte à la parole, elle attaque par des mots blessants.

Que ceux qui veulent sauver leur âme ne s'attachent pas aux disputes, mais aient des paroles et des actes pacifiques et qu'ils soient pleins de bonne volonté pour accomplir les actes de justice.

13 : Insatisfaction (rouspétance) et Contentement, béatitude

L'insatisfaction est un lépreux nu et couvert de feuilles.
Insatisfaction : « Quel salut ai-je, sinon les larmes ? Quelle vie, sinon la douleur ? Et quel secours aurai-je, sinon la mort ? Quelle réponse, sinon la perdition ? Je n'ai rien de mieux. »

Contentement : « Tu es avide de douleurs, tu ne désires rien d'autre. Il faut invoquer Dieu et faire appel à sa bonté. Tu te tues toi-même puisque tu ne te fies pas à Dieu. Moi... je lui demande et, dans sa bonté, il me donne ce que je désire, je cherche en lui et je trouve... je suis la vénérable joie, je dépose toutes mes actions en Lui. Alors, à cause de l'espoir fidèle par lequel je me confie en lui, je suis assise sur ses genoux. Si tu n'as pas confiance en Dieu, si tu ne désires pas sa grâce, tu t'attires tous les malheurs. »

– Après la dispute vient l'insatisfaction. Elle tente d'atteindre le bonheur par toutes sortes de moyens, mais c'est impossible. Voyant ce qu'elle fait, elle accuse sa conscience, mais ne met pas pour autant son espoir en Dieu. Certains hommes, quand les contrariétés leur arrivent, doutent de Dieu et trouvent que la création est mal faite.

14 : Manque de mesure (immodératio) et Tempérance

Le manque de mesure est représenté par un loup.

Démésure : « Tout ce que je pourrai désirer et rechercher, je l'amasserai, je ne me priverai de rien. Pourquoi me priverais-je de quelque chose puisque je n'en tirerais aucune récompense ? Comment renoncerais-je à ce que je suis, puisque chaque espèce agit selon sa nature ? Je ferai donc tout ce qui m'amuse et me fait plaisir... toute impulsion de mon corps est mon salut, j'agis comme j'ai été créée. Pourquoi me changer en autre chose que ce que je suis ? »

Tempérance : « Toujours en embuscade, tu mords tout ce qu'il y a d'honnête et de raisonnable... tu ne considères ni Dieu, ni sa création, tu marches comme un fourreau agité par le vent.

Moi, je suis le chemin de la lune et du soleil... Je grandis sagement et je compte tout avec amour. Je suis princesse dans le palais du Roi, j'examine tous ses secrets et sans en dérober aucun, mais je les comprends et je les aime... »

– Dans la rage et la ruse, s'appuyant sur sa force, la démesure observe toutes les vanités pour se les approprier, ainsi elle abolit toute l'honnêteté d'une juste modération et la réduit à rien.

Le manque de mesure veut être partout dans l'excès et dit : « Je serais frustré si je n'examinais pas tout. »

15 : Perdition des âmes et Salut spirituel

La perdition est comme une tour, au sommet de laquelle se trouve une galerie avec trois fenêtres, elle a des bras dans les ténèbres

d'où sortent des mains nues et de feu.

Perdition : « Quelle récompense aurai-je pour ma peine ? Le feu. Moi et la matière dont je suis faite, nous ne voulons rien d'autre. Je fais tout ce qui est clair, je refuse de suivre toutes les œuvres limpides et je ne veux pas des ornements de la clarté, je suis une prédatrice d'âmes, c'est mon travail... »

Salut : « Flèche du diable ! Tu blesses les bienheureux par le martyre quand ils veulent ce que tu ne veux pas... Moi, je suis l'édifice de tous les biens... je relève les pénitents et je soutiens fermement les fidèles par la foi du baptême et les innocents par l'onction de l'Esprit Saint... »

– L'orgueil prépare, en son sommet, un ouvrage qui débouche sur la tristesse de la mort. Par les sens, l'intelligence et le savoir, la perdition regarde de tous côtés pour conduire les âmes à leur perte. Sans espoir de salut, elle ne cherche rien d'autre qu'à amener les âmes là où elle se trouve elle-même.

La perdition, ce sont les actes sales, tièdes et laids par lesquels l'esprit vieillit en terre étrangère : tu vis dans le péché... refusant la lumière de la grâce de Dieu.

Quiconque n'a pas foi en Dieu ne sait pas ce que c'est que l'âme et ne cherche pas à comprendre et à voir Dieu dans les merveilles qu'il opère dans ses créatures.

L'humanité du Sauveur, Dieu et homme, s'oppose aux vices de toute la force de son ardeur. Comme un lion, avec le souffle de l'Esprit Saint, il imprègne ses disciples du même Esprit Saint...

SECTION 3 : NORD/ CUISSES/ GOUT/ SCIENCE DU BIEN ET DU MAL

16 : Orgueil (Superbia) et Humilité

Semblable à une femme aux yeux de feu, l'orgueil a le nez souillé de boue et la bouche fermée, il n'a ni bras ni mains, mais des ailes de chauve-souris. Il présente une poitrine d'homme, mais il n'a pas de ventre et se dresse sur des pattes de sauterelle...

Orgueil : « Je crie sur les montagnes : “Et qui est pareil à moi ?” J'étends mon manteau sur les collines et les pays et je ne permets à personne de me vaincre, je ne connais pas de semblable. »

Humilité : « Pourquoi ne souffrirai-je pas, si quelqu'un m'inflige d'horribles outrages, quand le Créateur lui-même est descendu du ciel pour attirer l'homme à lui ? J'ai habité les hauteurs avec le Créateur et je suis descendue avec lui... je ne peux donc pas dire de paroles mensongères : “Je suis ceci ou cela”, alors que je ne le suis pas. Si je parlais ainsi, je ne serais pas le soleil qui éclaire les ténèbres. Aucune tempête ne pourra m'agiter car je demeure avec Dieu, pleine de bonté. »

– L'orgueil est le commencement de tous les vices et la matrice de tous les maux. Plus il se dresse haut dans les esprits et les actes des hommes stupides, plus il les entraîne profondément avec lui dans

l'abîme.

17 : Envie et Charité

L'envie se présente comme un humain, avec les mains comme des pattes d'ours, des pieds de bois, une tête de feu, et elle crache des flammes, mais elle est plongée dans les ténèbres.

Envie : « Je suis le berger et le gardien de tous les excès, je chasse où je veux toute verdure virile et je rabaisse tous ceux qui parlent juste... Je les mordrai et ils ne pourront me résister car je m'appelle géhenne. J'en attire beaucoup à moi et je souille tout ce que fait Dieu... Je lance ma parole dans l'obscurité afin de blesser ceux qui s'appellent justes. Je livrerai tout ce qui m'appartient à la haine, parce qu'elle naît de moi et qu'elle m'est inférieure. »

Charité : « Tu es comme une vipère qui se tue elle-même. Tu ne peux supporter ce qui est établi et respecté. Tu es un fantôme qui se dresse contre Dieu et tue les peuples au moyen de l'infidélité...

Moi, je suis comme l'air qui nourrit toute verdure... Toute mon inspiration vient de l'Esprit divin. Je fais couler en ruisseaux les plus limpides les larmes venant d'un bon soupir. Mes larmes répandent de bonnes odeurs sur les œuvres les plus saintes. Toi, tu es un venin, tu mords... mais plus tu te déchaînes, plus les bonnes herbes poussent, car mes forces vivent par la puissance de Dieu... Nuit et jour je pratique la vertu d'équité et les bonnes œuvres. J'étends mon manteau sur toute créature... je fais toutes les œuvres bonnes de jour et je soigne toutes les douleurs durant la nuit... Là où le Fils de Dieu efface les péchés des hommes avec sa tunique, je panse les blessures avec un linge très doux... »

– Le savoir, les liens et la force des habitudes, chez l’envieux, sont si grands et d’une méchanceté si tortueuse qu’on ne trouve en lui ni instruction correcte, ni bonnes dispositions, ni résignation convenable, mais le gonflement toujours agressif d’un excès déplacé, indiscret. Il ne marche ni sur ses propres traces ni sur celles des autres.

L’homme perd la confiance et le pouvoir qu’il devrait puiser dans les bonnes œuvres quand il envie le succès d’un autre. Il surpasse les malices du diable quand il veut enlever à l’autre ce qu’il a reçu de Dieu. Car l’envie dépouille, semblable à un bandit qui s’attaque aux passants. Elle fait des chausse-trappes pour s’accaparer ce que l’autre possède. Elle déchire même ceux qui lui ont prodigué leurs biens.

Les envieux n’aiment pas et ne reconnaissent pas le bien qu’ils constatent chez les autres, mais ils proclament que leurs propres actions suivent le droit chemin, c’est pourquoi Dieu permet qu’ils tombent. L’envie ne fait rien de bon et cause même la chute de celui qui semble stable en elle. Quant à l’homme qui joint la haine à la noire envie, il est privé de la chaleur de l’Esprit Saint.

18 : Vaine gloire (inanis gloria) et Crainte de Dieu

La vaine gloire se présente sous une apparence humaine dont les mains sont couvertes de poils et qui a des jambes de grue. Elle est coiffée d’un bonnet en motte de gazon et couverte d’un vêtement noir, elle tient dans la main droite un rameau vert et dans la gauche des fleurs.

Vaine gloire : « J’examine attentivement toutes les affaires et je

témoigne que grâce à mon honnêteté, je peux bien les comprendre. Comment conviendrait-il que je sois privée de la considération due à ce que je vois et à ce que je sais ? Je me flatte aussi d'avoir la capacité de voler dans les hauteurs... Je veux étudier le chant des oiseaux, chanter comme eux, et je mêlerai cela à la sensibilité humaine... je dispose tout ce que je possède de sorte que tous ceux qui me voient s'en réjouissent, que tous ceux qui m'entendent m'apprécient et que tout le monde admire ma probité... je rassemble tout ce qui est agréable avec un calme digne de louange. Quand j'aurai fait cela, qui sera semblable à moi ?... Je veux connaître la gloire... »

Crainte de Dieu : « Bien que tu ne craignes rien et que tu t'empares de toute chose, tu es la pire sécrétion de la pire idole. Qu'est-ce qu'un homme peut faire sans la grâce de Dieu ? Rien. Quand un homme tourne la roue de sa connaissance vers la vanité, il meurt. Quand tu commences à faire quelque chose, ta tête se plante en terre et tes pieds, par le jugement de Dieu, s'élèvent en l'air. Moi, je regarde chaque péché comme il est, je l'estime à sa juste valeur et je m'en écarte. Dieu a fait de l'homme la demeure du tabernacle de Dieu. Qu'ainsi l'homme parle et médite, s'il veut habiter la maison de Dieu. »

– La vaine gloire fait suite à l'envie, elle l'accompagne quand on s'inquiète des affaires d'autrui : les hommes sont jaloux des autres parce qu'ils désirent avoir de quoi être fier. Les hommes qui cherchent la gloire aiment les honneurs mondains et passagers qui ont un court éclat et se flétrissent vite. Pour se vanter, certains montrent leurs œuvres spirituelles, comme s'ils avaient par eux-mêmes de la verdeur dans le ciel, d'autres montrent leurs œuvres matérielles pour avoir la faveur du monde, comme s'ils fleurissaient sur terre par leur propre

mérite. Ils ne s'intéressent qu'à cela parce qu'ils désirent se glorifier en tout par vantardise.

La vaine gloire veut toujours satisfaire son caprice : se faire belle devant les autres. Elle désire honneur et louange des hommes. Quand elle se fait belle, elle ne craint pas Dieu ; quand elle cherche les honneurs, elle ne l'aime pas ; quand elle veut des louanges, elle abandonne la justice divine. Tout ce que les vaniteux apprennent et organisent pour eux-mêmes, c'est ce qu'ils estiment le meilleur, puisqu'ils ne cherchent pas à servir Dieu.

19 : Désobéissance et Obéissance

Avec une tête de serpent, une poitrine de mouette, des jambes et des pieds de serpent, voici la désobéissance. Elle a un dos et une queue de crabe, elle se jette à droite et à gauche comme agitée par le vent et elle crache du feu.

Désobéissance : « Pourquoi respecter les préceptes des autres ? En faisant cela, nous méconnaissons ce que nous sommes. Nous sommes des philosophes crédibles et nous en savons plus que les autres. Comment ne ferions-nous pas ce que nous savons ? Ce que je décide en moi-même, je sais combien c'est juste, utile et secourable... Ce que je vois, ce que je touche et que je comprends dans ma tête, c'est cela que je dois faire. »

Obéissance : « Moi qui obéis à Dieu, je suis reliée à lui : quand Dieu, par son Verbe, a tout fait, qu'il a dit : Fiat, j'étais l'œil (de la création) et sur l'ordre de Dieu, j'ai veillé. Ainsi tout a été créé. Mais quand le premier ange a commencé à vivre, il s'est rapidement opposé à Dieu et j'ai dit que ses œuvres ne vivraient pas, puisqu'il a voulu

être différent ; il a même essayé de m'attaquer et de me mordre, mais il n'a pas eu le dessus. Je suis à la base de toutes les œuvres divines, comme l'âme pour le corps. Comme la volonté de l'homme accomplit ce qu'il désire, moi je suis la volonté en Dieu, achevant tout ce que Dieu entreprend... Je ne touche, je ne veux, je ne désire rien qui ne soit en Dieu... Toi, tu ressembles aux feuilles mortes, tu seras balayée comme elles... »

– La désobéissance prépare et fait toute chose en suivant la volonté de la vaine gloire et des autres vices. Les hommes désobéissants suivent à la trace les choix de leurs désirs. Elle s'acharne dans la force de sa rébellion et les hommes sans obéissance ne se contentent pas d'un seul acte de rébellion, mais prennent leur plaisir tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre.

Ceux qui ont ce vice disent : « Que voyons-nous ? Ce qui est imposé par des aveugles ! Nous savons, nous, ce que c'est. Notre justice est plus grande et plus utile que la leur. On veut seulement nous dominer. »

20 : Manque de foi (infidelitas) et Confiance en Dieu

Le manque de foi se présente sous une forme humaine qui n'a pas de tête, mais plein d'yeux remplis de noirceur dont l'un brûle parfois d'un feu ardent. Elle serre sa main droite sur la poitrine et tient dans la gauche un bâton. Un manteau noir la couvre.

Défiance : « Je ne connais pas d'autre vie que celle-ci, visible, tangible, palpable : c'est elle ou il n'y a rien. En cherchant et recherchant, en voyant, en écartant et en apprenant, je ne trouve rien. Je ne marche sur aucun chemin, je ne vole dans aucune connaissance

sauf celle que je connais bien... je ne sais pas faire de prévisions, je ne connais que ce que je vois... et je fais ce qui m'est le plus utile. »

Confiance : « Le diable nie dans ton cœur tout ce qui est juste. La mauvaise science qui doit être servante de la bonne ne veut pas accomplir les tâches de la servante. Tu fuis tout ce qui est dans la lumière de la foi, tes arguties font pécher sans cesse les hommes que tu trompes, parce que tu ne veux pas marcher dans la voie des commandements de Dieu. Moi, je loue Dieu... et je veux tout ce que Dieu veut. »

– Sachant que Dieu existe, la défiance refuse de l'adorer dignement : dans son esprit déformé par l'incrédulité, elle manque d'un juste regard sur les choses qui lui permettrait de connaître Dieu par la foi. Étant dans les ténèbres, elle rejette dédaigneusement les lumières de celui qui voit la vérité.

Mais il est des gens sans foi qui prétendent avoir la rectitude de la foi alors que souvent leurs actions regorgent de ruses perverses. Parmi les mauvaises idées qu'ils ne peuvent cacher dans leur esprit, ils placent parfois une intention dont ils font étalage, une pensée de foi brillante, alors qu'en réalité ils cherchent ailleurs leur espoir. En mettant leur confiance dans leurs mauvaises actions, ils divisent Dieu en deux parties, le partageant entre les créatures supérieures et inférieures.

Celui qui ne se fie à personne ne peut connaître ni le jour ni la nuit.

Il se répète : « Que suis-je, qu'ai-je été et que serai-je ? » Il refuse, en fait, de servir et de faire ce qu'il aurait pu savoir. L'impiété de l'incroyance est telle qu'elle range chaque chose comme si elle l'avait elle-même créée.

L'incroyance sert d'aliment au désespoir et aux autres vices : elle n'a d'espoir ni en elle-même, ni en eux. Elle est comme si elle n'était pas.

21 : Désespérance et Espérance

La désespérance s'avance, comme une femme, portant un voile sombre sur la tête et vêtue de sombre. Devant son visage, une montagne de soufre ardent, et deux autres, à droite et à gauche, s'écroulent avec fracas. Le tonnerre retentit.

Désespérance : « Je suis absolument épouvantée. Qui pourrait me consoler, m'aider, m'arracher au malheur qui m'accable ? Le feu de la géhenne m'entoure et l'ardeur de Dieu m'a jetée dans l'enfer. Que me reste-t-il sinon la mort ? Je n'ai aucune joie dans les biens, aucune consolation dans les péchés, rien de bon en aucune créature. »

Espérance : « Tu alimentes la flamme du péché, tu ne sais pas, tu ne vois pas les bienfaits de Dieu. Hormis Dieu, personne ne pourra t'aider et excepté lui, personne ne te jugera. Pourquoi te crois-tu perdue alors que tu n'es pas jugée ?... Aucun de ceux qui veulent agir bien ne se croit damné, puisque Dieu est le bien suprême et qu'il ne renvoie les bonnes actions de personne sans récompense... Moi, je suis attachée à toutes bonnes œuvres, j'attire à moi toute la terre, c'est ce que tu ne fais pas, puisque tu n'as confiance en aucun des bienfaits de Dieu... tu gâches ta vie par ta bêtise puérile. »

– Un souffle d’orgueil dans l’esprit, n’espérant rien de la bonté de Dieu, ces hommes accumulent misérablement dans leur cœur tous les malheurs et les revers. Il y a beaucoup d’illusions... dans ce refus par lequel la désespérance met Dieu en arrière au point qu’elle s’interdit de le voir. Effrayés par tous leurs actes passés, dans le gémissement de la désolation et le tremblement d’un oubli (de Dieu) où ils s’ignorent eux-mêmes, ils placent encore la force et l’efficacité de leurs actions dans la douleur de la mauvaise connaissance (sans la foi) ... En ne voulant pas renaître pour la Gloire, ils ont le tort de s’abandonner totalement au malheur.

Le désespoir blesse le corps de l’homme, tue son âme et méprise Dieu aussi : il n’a pas confiance en lui, ne croit pas en lui, ne comprend pas et ne sait pas qui il est. Sans la verdeur de la foi, l’homme n’est rien.

22 : *Luxure et Chasteté*

Une femme couchée sur le flanc droit, jambes pliées, paresseusement étendue sur un lit : voici la luxure. Cheveux de flammes, yeux blancs, chaussures blanches glissantes, elle ne peut ni marcher ni se tenir debout. Son haleine est empoisonnée, elle allaite chien et vipère, elle cueille des fleurs et des plantes pour en respirer l’odeur, mais, toute de feu, elle assèche tout.

Luxure : « Je roulerai l’image de Dieu dans les ordures... je les perdrai tous. Je suis fière et altière et j’attire à moi tout ce qui est possible, rien que par ma nature. Pourquoi me priverais-je des avantages d’une vie joyeuse et d’un esprit bondissant ? Si je réalise une petite partie de mon idéal, qu’y a-t-il de mal ? Si, au contraire je ne fais pas ce que réclame la volonté de ma chair, je serai irritable,

perfide, tricheuse, tortueuse et sujette à l'instabilité... Si la chair était désagréable à Dieu, il aurait fait que la chair ne puisse pas faire ce qui lui est naturel. »

Chasteté : « Je ne suis pas oisive... dans le puits de bénédictions, je puise la boisson de la plus douce rosée, car toutes mes œuvres sont l'asile de Dieu. Je refuse la queue du scorpion qui te blesse par l'impureté. La vie joyeuse que j'ai ne m'enferme pas dans le blasphème de la turpitude et ne me blesse pas par l'immonde impudicité. Tu es la gloutonnerie du ventre du serpent qui a grandi en Adam et Ève quand ils ont prêté l'oreille et qu'ainsi l'obéissance a disparu en eux. »

– Désespérant de la miséricorde de Dieu, les hommes se jettent dans la luxure par laquelle ils obtiennent tous leurs plaisirs... Tantôt la luxure nomme Dieu pour s'excuser elle-même, tantôt elle prétend qu'elle veut faire pénitence, mais n'en fait rien et pèche ainsi en toute connaissance de cause ! Changeant la force en faiblesse, elle entretient cette faiblesse par la perversité. Chez les hommes voluptueux, se reposant mollement dans son esprit, elle dit qu'elle ne pouvait pas résister à la concupiscence de la chair. Ces hommes nourrissent en eux les flammes d'un détestable incendie par lesquelles ils se consomment eux-mêmes et enflamment les autres. Ce vice fixe le regard des personnes dépravées dans une oisiveté impure... afin qu'ils soient d'autant plus enclins à satisfaire leurs caprices. La luxure laisse voir des attitudes lascives... car ils ne veulent pas, dans l'égoïsme de leur volonté, ce qu'ils auraient dû désirer de bien. Tout ce qu'ils veulent et désirent, ils le réalisent dans leur turpitude et ainsi ils abandonnent Dieu. Ils le connaissent intellectuellement, mais leur seul but est de satisfaire leur chair. Ils transforment leur corps pour leur perversité,

ils blasphèment Dieu en adorant des idoles. À ces passions, ils ne veulent ni ne peuvent s'arracher, parce qu'ils adorent des pratiques contre lesquelles il ne peut y avoir ni refuge ni salut. Ils se choisissent pour dieu une créature. Plus on s'habitue à goûter la saveur de saletés immondes, plus l'appétit pour les pires désirs interdits augmente aussi.

Quand un homme, par goût de la chair, commet le péché de luxure, il offre un sacrifice aux démons. Poussé par son désir, il aveugle les yeux de la bonne connaissance de l'âme. Dans sa sensualité, il court comme une roue de moulin, il construit sa ruine par sa volonté d'actes impurs et par le baiser ou l'odeur de la concupiscence.

SECTION 4 : SUD/ JAMBES/ ODORAT/ CHOIX DE LA SAINTETÉ ET REJET DES TÉNÈBRES

23 : Injustice et Justice

L'injustice a une tête de faon, une queue d'ours et le reste est comme un porc.

Injustice : « Qui prendrai-je pour base de la justice ? Personne. Je suis plus sage et plus maligne que les autres. Je connais... je comprends chaque chose et chaque cause... Pourquoi me morfondrais-je, comme si je ne savais rien de bon, alors que mes idées sont meilleures et plus utiles que celles des autres. Je vaudrais bien autant que ceux qui discutent et jugent de tout. »

Justice : « Dieu a construit chaque instrument de telle sorte que chacun tienne compte d'un autre. Plus un être tire d'un autre ce qu'il

ne sait pas, plus il a de connaissances. L'homme travaille avec les créatures qui lui sont nécessaires. Pourquoi méprises-tu l'homme dans lequel sont compris le ciel et la terre, pourquoi rejettes-tu la science et le don de l'Esprit Saint ? Celui qui me méprise tombera dans un puits, car je viens de la source bondissante et rien sur terre ne me fera peur. Je resterai avec Dieu et ne le quitterai pas. Je marche dans la douceur de l'Agneau, je me dresse dans sa victoire... Personne ne me fera bouger, personne ne me fera peur, parce que je ne peux pas tomber. »

– Les hommes injustes ne suivent aucun conseil de la justice, mais veulent tout faire par eux-mêmes, tout déterminer à leur gré et se croient supérieurs aux autres.

24 : Torpeur (paresse) et Courage, zèle, vigueur (fortitudo) La paresse a un visage d'enfant, mais des cheveux blancs, un vêtement pâle qui cache ses mains et ses jambes. En fait, elle n'a pas de forme.

Paresse : « Pourquoi supporter une vie dangereuse et laborieuse, pleine de tribulations, alors que je n'ai pas commis beaucoup de péchés ? Chaque créature dispose de son corps. Beaucoup pleurent, crient et macèrent leur corps, au point de pouvoir à peine vivre ! Pourtant ils ont de mauvaises mœurs et commettent péché sur péché. À quoi leur sert cette peine ? Moi, vivant dans la mollesse et fuyant la peine, j'ai une vie meilleure que les autres et je ne veux aucune peine. Si je ne me donne pas de mal et si je fuis ce qui m'est contraire, Dieu me perdra-t-il pour autant ? »

Vigueur : « Tu désires avoir ce que personne ne te donnera, puisque

tu veux recevoir sans travailler ce que, dans ta paresse torpide, tu ne pourras saisir... toutes les langues et toutes les nations qui veulent persister dans le bien crient vers moi... »

– Les hommes oisifs par désœuvrement s’entourent des ténèbres de la négligence dans lesquels ils cachent la force qu’ils devraient mettre à leur ouvrage, négligeant de faire des actes bons et courageux. Ils sont dans l’ennui et vivent dans l’ennui. Ils ne se préoccupent pas du salut de leur âme, ne travaillent pas pour subvenir aux besoins de leur corps, mais disent vouloir vivre dans l’oisiveté et le repos.

La paresse fait partager le sort de certains animaux qui n’ont d’agilité ni pour le bien ni pour le mal, mais sont vautrés dans l’inaction. L’homme engourdi ne craint pas Dieu et ne l’aime pas parce qu’il ne le sent pas dans la crainte, n’est pas en harmonie avec lui dans l’amour, ne travaille pas à des œuvres raisonnables et ne le prie pas dans son âme.

25 : Oubli de Dieu et Sainteté

L’oubli de Dieu a la tête et le corps d’un lézard vert. Il est dans un nuage noir mélangé à un nuage blanc.

Oubli de Dieu : « Puisque Dieu m’ignore et que je ne le connais pas, pourquoi m’arracherais-je à ma volonté ? Dieu ne veut pas de moi et je ne le sens pas. En toute chose je considérerai donc ce qui m’est utile et ce que je veux. Ce que je sais, ce que je comprends, ce qui me plaît, voilà ce que je ferai.

Beaucoup me parlent d’une autre vie que je ne connais pas, que je

n'entends pas et que personne ne m'a jamais montrée. Beaucoup aussi me disent : "Fais ceci et cela." Ils m'indiquent Dieu, la vie et la récompense que je recevrai, pour que je sache ce que je dois faire. Mais de nombreux tyrans courent vers moi et me proposent de grands préceptes qui sont plus faux que vrais et qu'eux-mêmes ne mettent pas en pratique. Quant à ce que je dois faire, tout m'est permis, même ce qui m'est défendu par un précepte. Mais je ne veux pas avoir plusieurs dieux, c'est-à-dire plusieurs maîtres. Et si Dieu existe, il est sûr qu'il me connaît. »

Sainteté : « Tu ne t'es pas faite toute seule. Je reste dans les commandements en le voyant et en le connaissant. Je suis ailée par la bonne connaissance qui me fait sentir Dieu et l'adorer. Ce n'est pas la terre qui donne aux hommes le nécessaire, c'est Dieu. Dieu seul donne la vie. Que dans toutes ses œuvres, l'homme serve Dieu très dévotement ! »

– L'oubli de Dieu fait suite à la paresse. Les hommes qui dorment dans le service de Dieu comme dans leurs autres devoirs en arrivent à oublier Dieu... mais ils prennent pour dieux leurs propres désirs : finalement ils prennent le diable pour Dieu ! Ceux qui sont sujets à l'oubli de Dieu varient souvent : ils sont tantôt noirs dans l'impiété, tantôt troubles dans l'incrédulité, tantôt nébuleux dans l'obstination. Cependant, tout cela leur plaît bien, puisqu'ils peuvent mélanger leurs actions selon leur bon plaisir et ne font rien que suivre leurs désirs. Ils suivent deux voies : l'oubli de Dieu et la dureté du cœur, ne prêtant nulle attention à ce que leur esprit leur indique.

26 : *Inconstance et Constance*

Voici l'inconstance : une roue de chariot couchée tourne comme

une meule, un homme y est fixé et tourne avec la roue. Il a des mains de singe et des pieds d'épervier, un vêtement strié de blanc et de noir. Il tient un filet pour prendre les animaux, mais il est vide.

Inconstance : « Beaucoup font ce que j'admire, les sages deviennent bêtes, les riches, pauvres et les gens honnêtes, méprisables. Je dis ce que je suis, j'exprime ce que j'ai envie. Ce que j'ai, je ne le lâche pas et je fais ce que je peux selon mon pouvoir... Tant qu'un homme a de la chance, qu'il fasse ce qu'il veut, parce que, quand la chance lui fait défaut, il ne peut pas faire ce qu'il veut. »

Constance : « Le diable aussi a fait ce qu'il a pu, et il est tombé en enfer ! Adam a agi selon son goût et il a entraîné dans la mort toute sa descendance... Goliath était sûr de faire ce qu'il pouvait et un enfant l'a vaincu... Dieu, qui a donné à l'homme le pouvoir d'agir, lui a aussi attribué la capacité de distinguer le bien du mal. Il lui a donné le glaive de la bonne science et les bâtons de la mauvaise science. Lorsque la chair pullule et que l'esprit est d'accord pour suivre le parti de l'inutile, la bonne science tire son glaive contre la mauvaise et la mauvaise tend ses bâtons contre la bonne. Que l'homme prenne donc garde à ce qui lui est utile. La bonne science est une échelle qui monte au ciel... »

– Chargée de nombreux excès et alourdie de vanités, l'inconstance s'endort dans l'incrédulité ; pourtant, elle est si bien poussée par la tentation de la terre qu'elle ne reste dans aucune position honnête mais, courant deçà delà, elle change tous les usages anciens en une nouvelle inquiétude. Ce vice se tenant stable dans l'instabilité, en raison des points d'appui instables auxquels il s'accroche, et ne voulant pas abandonner ses changements, les hommes suivent selon leur gré diverses habitudes humaines dans des directions différentes,

suivant tantôt une coutume, tantôt une autre et changeant sans cesse les anciennes pour de nouvelles. Toutes les actions de l'inconstance ressemblent plus à une haute sottise qu'à une vraie sagesse, elle s' imagine avoir l'honneur de la sagesse alors que sa démarche n'est que sottise. Sa démarche révèle l'âpreté, elle ne veut suivre que ce qui lui plaît ; elle choisit ce qu'elle veut sans considérer l'utilité du choix, mais seulement la vanité des autres. Mais ceux qui sont constants dans l'honneur et l'honnêteté ne peuvent ni respecter ni aimer ceux qui sont inconstants dans leurs paroles et leurs actes. Ceux qui n'ont pas l'âme chancelante restent fidèles aux bonnes habitudes. Mais ce vice considère ceux qui ne le suivent pas comme des imbéciles.

27 : Le Souci des choses terrestres (cura terrenorum) et l'Aspiration aux choses du ciel

Le souci des choses de la terre est représenté par un être humain aux cheveux clairs, nu dans les ténèbres et comme dans un tonneau.

Souci du monde : « Quel souci vaut mieux que celui du monde ? Si je... pliais les genoux, cela ne me donnerait ni nourriture ni vêtement... Je me procurerai donc tout ce que je pourrai acquérir en pensant, en parlant et en travaillant, tant que je pourrai vivre sur la terre. »

Aspiration aux choses du ciel : « Dieu fournit ce qui est nécessaire... aucun produit ne pousse sans sa grâce. Toi, tu ne cherches pas Dieu dans ton cœur. Moi, je suis la vie et la verdeur de toutes les bonnes œuvres et le collier de toutes les vertus... Je ne cherche, je ne désire, je ne veux rien d'autre que ce qui est saint, je suis la cithare de la joie. Je suis du ciel en toute chose. »

– Le souci du monde est un esprit errant dans l’insignifiance et discourant partout à grand bruit ; les hommes qui souffrent de ce vice subissent une grande agitation du corps et de l’âme, mais s’y plaisent comme dans un grand calme. Car ce qui est agitation pour les autres leur est repos ; et ce qui est repos pour les autres les agite. Ils sont plongés dans les soins et les soucis comme s’ils étaient assis dans une baignoire. Toutes leurs visées et tous leurs désirs tendent aux biens de ce monde et ils ne s’occupent que d’avantages temporaires et passagers. Que le croyant prenne sa charrue et ses bœufs en pensant tout de même à Dieu, qu’il suive les préceptes du Maître en s’occupant de la terre sans négliger le ciel.

28 : Obstination et Tendresse du cœur (componctio cordis)

Ce vice est représenté par un buffle.

Obstination : « Il m’est inutile d’avoir en moi des sentiments superflus. Quand je dis quelque chose, je suis incapable de le dire avec mollesse. Quel tort ai-je si je ne suis pas molle en toute circonstance... si je ne peux pas soupirer, c’est comme ça ; si je ne pleure pas, peu m’en chaut : beaucoup meurent de chagrin et défont à cause des larmes. Dieu accorde ses grâces à qui il veut les accorder. Pourquoi me donnerai-je du mal pour les recevoir ? il ne sert à rien de chercher ce qu’on ne peut pas trouver. »

Componction : « Pourquoi Dieu est-il appelé “Père”, sinon parce que, quand ses enfants l’invoquent et qu’il leur accorde ses biens par sa grâce, ils reconnaissent qu’il est leur Dieu ? Moi, je souris à Dieu avec componction de cœur et, d’une voix joyeuse et pleine de larmes, je lui dis : “Mon Dieu, aidez-moi !” L’œuvre de sa grâce brille pour moi et il me donne le pain de vie : parce que je le lui ai demandé, je ne périrai pas. Si tu ne lui demandes rien, tu n’auras rien. »

– Les hommes qui s’attachent aux soins du monde tombent dans l’obstination de l’esprit si bien que, dans leur cœur comme rempli de poix, ils ne portent nulle attention à Dieu comme s’il n’existait pas. Ce vice rend les hommes durs et brutaux dans leur esprit et les fait grimper sans aucune sécurité ; ignorant la bonté raisonnable, ils ne consolent et n’ont soin de personne.

29 : Cupidité et Mépris des choses du monde

La cupidité a l’allure d’une femme dont les jambes et les pieds sont dans les ténèbres, elle a la tête voilée et porte un vêtement blanc.

Cupidité : « Je désire vivement me procurer tout ce qui représente richesse, honneur et santé et recevoir tous les petits cadeaux qu’on peut donner et posséder : plus je posséderai, plus ma connaissance sera grande... C’est aux babioles qu’on reconnaît ma capacité et je les distribue comme il faut pour des raisons subtiles. Si je n’en avais pas, je serais privée de tout bien... mais ainsi je peux faire du bien à Dieu et aux hommes : je ferai du bien aux hommes avec les autres créatures... »

Mépris du monde : « Tu es une corde pour se pendre ! Moi, je séjourne sur la figure de l’Esprit Saint, je circule sur le char des commandements de Dieu... Je demande seulement de quoi survivre et je dis : “Ces biens inutiles me chassent de la face de Dieu, j’en ai honte.” Quand le péché me tente, je lui fais cette réponse : “Tu ne m’as pas créé et tu ne peux me libérer du mal.” Quand la flamme de l’Esprit Saint m’incendie, toutes les choses de ce monde sont consumées en moi et ainsi je parcours tout l’espace céleste dans un char ailé. »

– La cupidité court de toutes parts, comme un loup cherchant qui dévorer, blessant les autres de son agitation et se hâtant d’acquérir tout ce qu’elle peut par n’importe quel moyen. Les gens cupides disent avec douceur que c’est selon la nécessité du moment qu’ils cherchent ce qu’ils n’ont pas, et que c’est à cause de la nécessité à venir qu’ils ne dissipent pas ce qu’ils ont. Leur perversité est telle qu’ils ne donnent ce qu’ils ont accumulé ni à eux-mêmes, ni aux autres. La cupidité veut faire croire que sa pensée et sa conduite sont utiles et belles et tout ce qu’elle peut razzier, elle prétend le rassembler avec une bonne intention et par nécessité.

30 : Discorde et Concorde

Vice représenté avec une tête de léopard et un corps de scorpion.

Discorde : « J’habite avec tous les êtres, je vois ce qu’ils sont et ce qu’ils peuvent faire. Nobles ou vils, riches et pauvres, je les fais tous tourner comme une roue. Si je n’en regardais qu’un, je l’aurais en dégoût, mais je suis en tous aussi longtemps qu’il me plaît... »

Concorde : « Pourras-tu détruire le ciel et ses instruments ? Tu ne peux même pas faire une mouche. Si tu proférais mille invectives pour détruire une cité, tu n’arriverais pas à la saper ainsi. Tu n’es bonne à rien, tu scandalises l’œuvre de Dieu. »

– Quand des hommes méchants cherchent à avoir par cupidité beaucoup de choses qu’ils ne peuvent avoir, ils en viennent à la discorde dans leur folie et s’attaquent aux autres comme un chien enragé à une personne. Semant la dissension, dans leur dureté et leur

amertume, ils gaspillent ce qui a été fait par Dieu parce qu'ils ne veulent pas la paix et prennent plaisir à déchirer les autres en paroles et en actes. Ils ne veulent céder à personne, n'épargnent personne, renversent tout, n'ayant aucun souci du bien commun.

Quand la discorde a commis beaucoup d'iniquités... elle en arrive à un tel point de confusion et de scandale que c'est pour elle comme si elle ne les avait jamais commises !

SECTION 5 : TOUT L'HORIZON/ PIEDS/ TOUCHER/ DIEU PROTECTEUR

31 : Impertinence (scurrillitas) et Révérence, respect

L'impertinence est mi-jeune homme, mi-crabe.

Impertinence : « Je dispose de tout, j'observe tout et, en quelque endroit qu'une chose arrive, je la vois et j'en parle. Qui m'en fera reproche ? Dans mes paroles, je tendrai mes filets et je prendrai tout ce que je pourrai ; et plus je prends, plus je possède. Aussi j'augmente ma considération, si bien que tout le monde est rempli de confusion par mes paroles. Je tendrai mon arc avec les traits de mes paroles. Je ne tairai rien, à chaque homme, selon ma mesure, je donne ce que j'ai. »

Respect des autres : « Qui serais-je pour détruire ce que je n'ai ni fait ni créé ? Tout ce que Dieu a établi me plaît, je ne fais de tort à personne. Tu n'as pas un rôle plus honorable parce que tu fais du tort à tous ceux à qui tu arrives à en faire. »

– La moquerie marche en avant quand elle flatte, puis en arrière quand elle blâme, suivant la pente de l'inconstance.

32 : *Vagabondage, errance (agitation) et Stabilité (quietas stabilitas)*

Le vagabondage est comme un enfant, sans cheveux, avec la barbe et le visage d'un vieillard, il est suspendu à une étoffe agitée par le vent.

Agitation : « Je peux me montrer partout, faire entendre ma voix et afficher mon visage partout, ainsi ma gloire s'étendra. L'herbe pousse et sa fleur apparaît, moi je me montrerai partout... »

Stabilité : « Tu tomberas comme la fleur du foin... voix de vanité, face d'iniquité... comme la sauterelle, tu marches par bonds et, comme la neige, tu te répands en divers lieux... tu imites les oiseaux qui n'ont aucune stabilité... »

– L'agitation change tout en désordre, ne prévoit rien correctement, n'ordonne rien correctement, dirige ses actions selon des habitudes d'enfant. Elle désire paraître vénérable et vertueuse aux yeux des autres, comme cela convient à des hommes religieux. Empêtrés dans l'incroyance qui paralyse leur volonté, ils se dispersent entre diverses vanités, beaucoup d'occupations et de jeux inconnus. Ils n'entreprennent rien de bon, n'achèvent rien, mais courent comme après les métamorphoses d'un nuage mouvant, errent partout, choisissent ce qu'ils ne connaissent pas et cherchent toujours du nouveau. Tantôt ils font mine de vouloir abandonner leur volonté et de s'élever jusqu'à une grande vénération, tantôt ils se cachent dans cette

même volonté, ne montrant à personne ce qu'ils veulent faire. Ils ne cherchent, en fait, aucun repos salutaire, aucune vraie utilité, mais veulent être partout, s'étaler partout.

33 : Magie, pratiques occultes (maleficium) et Adoration de Dieu

La magie a une tête de loup, une queue de lion et le reste du corps comme un chien.

Occultisme : « Moi, je suis le maître dans ces spécialités (astrologie, sciences occultes) partout où je voudrai : luminaires du ciel, arbres, plantes et tout ce qui verdoie sur la terre... Dans mes explorations, qui me résistera ? Dieu a tout créé, donc en pratiquant ces sciences je ne lui fais aucun tort... »

Adoration de Dieu : « Qu'est-ce que Dieu préfère, qu'on l'adore lui ou ses créatures ? La vie de l'homme est une vie selon la raison, alors que les créatures restent dans les éléments. L'homme a la parole (la pensée) grâce à la raison. Toi, art de la magie, tu es un cercle privé de centre, car tu fais beaucoup de recherches dans le cercle des créatures, mais tu enlèves à la créature le nom de Dieu... »

– Ceux qui se tournent vers les maléfices y arrivent souvent, mais ils se lient si étroitement qu'ils ne pourront plus s'en débarrasser... ils consacrent leur attention à de vagues vanités et reçoivent des suggestions qu'ils dirigent selon leurs volontés particulières, car ils savent les adapter à leurs désirs. Ils les cachent dans le secret de leur cœur et les respectent comme si elles leur permettaient d'obtenir tout ce qu'ils désirent. Ils suivent cela en faisant attention de ne pas commettre d'erreurs, attirant à eux ce qui excite les esprits malins. Ils servent les démons à la place de Dieu... pour accomplir toutes les

volontés de leur impureté en eux-mêmes et dans les autres créatures, plus vite et plus facilement.

Le diable s'attache aux hommes qui lisent dans les créatures comme dans un livre et prétendent apprendre d'elles beaucoup, il leur dit : « Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez », alors le malheureux répond : « Je trouve mon salut dans les créatures. Si je me tournais toujours vers Dieu et si je ne me procurais pas tout ce qui est bon pour moi, Dieu m'enlèverait tout ce que j'aurais quand il lui plairait. » Il se fie donc à des créatures sans raison, ce que le diable n'a pas fait, puisqu'il se fiait à lui-même ! Celui qui examine les créatures par des recherches condamnables aveugle son âme ; s'il aime dialoguer avec les créatures comme avec Dieu, il se rend muet pour louer Dieu et s'il agit avec elles de façon contraire à la nature et au salut des hommes, il envoie sa propre âme à la mort.

34 : Avarice (avidité) et Contentement

L'avarice se manifeste sous la forme d'un être humain qui n'a pas de cheveux, mais une barbe de bouc, et des yeux blancs, il aspire et souffle fort par ses narines, ses mains sont de fer, ses jambes sanglantes avec des pattes de lion. On voit un vautour noir dont les serres sont plantées sur sa poitrine.

Avarice : « Je ne suis pas bête... je m'empare de tout, je rassemble tout en moi et plus je rassemble, plus je possède. Il vaut mieux pour moi posséder tout ce qui m'est nécessaire que de supplier les autres. Ce n'est pas une faute que de s'emparer de ce qui a été accumulé par celui qui a plus que le nécessaire. Quand j'aurai tout que je veux, je n'aurai plus le souci de demander quoi que ce soit à autrui. Et quand je verrai en ma possession tout ce que j'ai voulu, je serai comblée de tout ce que j'aime. Alors je ne craindrai personne et je vivrai heureuse, je n'aurai pas besoin de demander l'aumône. Car dans ma

dureté, j'ai un savoir astucieux : je réclame tout pour moi et nul ne peut me tromper. Que risquerai-je alors face aux menaces ? Nul ne pourra me nuire. Je ne suis ni voleur ni brigand, mais je prends tout ce que je veux grâce à mon habileté. »

Pur contentement (pura sufficientia) : « Ruse de l'ennemi ! Rapide comme un loup pour le pillage, tu dévores comme un vautour ! Tu gis dans la dureté et en toute chose tu oublies Dieu parce que tu n'as pas confiance en lui. Tu es dure, rude et sans pitié, tu ne veux pas le succès d'autrui. Tu tires ta substance de ce qui appartient aux autres, car rien ne te suffit. Moi, au contraire, tous les biens de Dieu me contentent, je me réjouis car je mets ma confiance en Lui. J'embrasse le soleil, car il fait ma joie, la lune, car je l'aime, et ce qu'ils font pousser me suffit, pourquoi désirerai-je plus que ce qu'il me faut ? J'éprouve de la pitié pour tous, je suis doux et utile à tous. Je participe au festin du roi, car je suis fils de roi. »

– L'avarice ne se réjouit pas de la prospérité des autres, mais montre une horrible envie dans son regard. Elle attire à elle toutes les richesses possibles, acquises justement ou injustement, ne se souciant pas d'où elles viennent ni à qui elles sont. Elle capte toute l'attention par une stupide inquiétude : les hommes qui en sont esclaves ne sont jamais en sécurité.

Les hommes, par des acquisitions et des profits, accumulent l'argent de la mort et l'or de la perdition dans lesquels ils mettent leur espoir... ils deviennent ainsi mortels dans la mort. Ils placent leur confiance dans l'argent sous divers aspects, s'inquiètent pour des

objets qui passent, craignant de les perdre. Ils consacrent tous leurs soins aux moyens de s'enrichir selon le désir de leur cœur, n'ayant pas souci de leur âme. Cela n'a aucune utilité et aucun mérite pour leur salut : tout ce qu'ils font s'éteint et ils meurent tout entiers pris dans leurs œuvres d'avidité.

Dieu voit avec quel zèle l'âme le comprend et le cherche ou avec quelle apathie elle l'abandonne. Le péché d'avidité ravit non seulement ce qui est extérieur à l'homme, mais il ravit aussi son corps. Le diable cache sa volonté par un artifice pour qu'on ne le voie pas, car il n'ose pas tromper ouvertement l'homme ; il agit ainsi jusqu'à ce qu'il ait enlevé du cœur de l'homme son trésor de justice. Car il hait le bonheur du salut de l'homme. Dieu, lui, enlève tout ce qui est injuste et ne permet pas à la volonté humaine d'arriver au comble de la scélératesse. Il est juste, sincère et même clément. Il réprime tout ce qui est injuste en l'homme par de justes jugements, comme le poisson est pris malgré lui à l'hameçon.

35 : *Tristesse de ce monde et Joie céleste*

L'allégorie de la tristesse est une femme qui a dans son dos un arbre sec. Cette femme est emmêlée dans les branches de cet arbre, elle a des ongles en griffes de corbeau et des pieds en bois.

Tristesse : « Hélas, pourquoi ai-je été créée, pourquoi suis-je en vie ? Qui m'aidera ? Qui me libérera ? Si Dieu me connaissait, je ne courrais pas tant de dangers. J'ai beau me fier à Dieu, il ne m'a pas donné le bonheur. J'ai beau me réjouir avec lui, il n'éloigne pas de nous le malheur... S'il est mon Dieu, pourquoi me prive-t-il de sa grâce ? S'il me donnait quelque bien, je le saurais. Or, je ne sais ce que je suis. Créée dans le malheur, née dans le malheur, je vis sans aucune consolation. Ah ! À quoi sert une vie sans joie ? »

Joie céleste : « Dieu a créé l'homme plein de lumière... Considère quelle prospérité Dieu a donnée à l'homme ! Qui te donne ce que tu as, si ce n'est Dieu ? Quand le salut est là pour toi, tu dis que c'est une malédiction et quand tout va bien pour toi, tu dis que tout va mal. Je loue toutes les œuvres de Dieu qui sont pour toi source de chagrin. Alors que toi, tu es triste en toutes tes actions, moi, je confie toutes mes actions à Dieu car dans une certaine tristesse, il y a de la joie et dans une certaine joie, il n'y a aucun profit... Le bonheur et le malheur, comme le jour et la nuit, appartiennent au monde. Ils ne sont pas à rejeter absolument, mais l'utile nettoie l'inutile et inversement, comme on éprouve l'or dans la fournaise. Toi, tu es du parti des inutiles, moi pas. »

– Quand les hommes rapaces ne peuvent avoir ce qu'ils désirent, ils tombent dans la tristesse et ne peuvent s'en libérer. Ils perdent courage et confiance et tombent dans l'affliction, ils s'attachent aux contrariétés comme si cela leur faisait plaisir. L'anxiété paralyse leur force et leur désir. Dans l'affreux accablement de leur cœur, ils veulent rester dans l'inaction. Ils ne témoignent aucune affection ni à eux-mêmes ni aux autres. Alors qu'ils devraient se défendre grâce aux armes spirituelles, la mélancolie leur inspire le doute et, comme ils ne rejettent pas la chair, la désolation leur arrive à la suite de l'affliction. Car tout cela accable la conscience et le courage, tant de leur âme que de leur corps, si bien qu'ils ne tendent ni vers Dieu ni vers le monde. Ils deviennent un poids pour les autres par leur comportement. Ils désespèrent, se haïssent eux-mêmes et pensent qu'il ne peut y avoir aucun bonheur pour eux.

Sans le souffle spirituel, toutes les forces vives se dessèchent. Une âme triste reçoit tout avec tristesse et ne désire y trouver aucune joie, elle n'appelle pas un ami avec joie, ne calme pas un ennemi, mais se cache dans le trou du chagrin parce qu'elle a peur de tous ceux qui passent. Elle est comme morte puisqu'elle n'aspire pas au ciel et ne se fie pas au monde.

CHAPITRE 6

Le Livre des Œuvres divines

- 1.L'homme dans l'œuvre divine
- 2.Plan et contenu du livre
- 3.Extraits du *Livre des Œuvres divines*

1. L'homme dans l'œuvre divine

Le *Liber Divinorum Operum*, *Livre des Œuvres divines*, est achevé par sainte Hildegarde en 1174, cinq ans avant sa mort, après un travail colossal de onze ans. Ce troisième et dernier livre de visions dépeint la dimension cosmique de l'œuvre divine. Le *Scivias* était davantage lié à l'Histoire du Salut (comment Dieu agit dans l'histoire), le *Livre des Mérites de la Vie* à l'accueil de Dieu en l'homme par le développement des vertus (comment laisser Dieu agir en soi), le *Livre des Œuvres divines* ou *Livre de l'Agir divin* contemple la puissance de Dieu qui se déploie dans toute la création visible et invisible (comment Dieu gouverne l'univers). En contemplant les merveilles de Dieu, il s'agit de découvrir son « agir » : sa sagesse, les lois de l'univers dans lequel nous sommes plongés, et donc la mission propre de l'être humain comme gardien de la création. Hildegarde découvre les correspondances entre les lois qui régissent le microcosme de l'homme et celles qui animent l'univers entier. Ce livre est le chef-d'œuvre d'Hildegarde : son écriture « cosmogonique » y fait resplendir l'univers en tant qu'Œuvre divine.

2. Plan et contenu du livre

Le Prologue décrit les circonstances dans lesquelles a été écrit le livre, et la nature des visions : « J'étais dans ma soixante-cinquième année. J'eus alors une vision dont le mystère était si profond et me bouleversa tellement que mon corps tout entier se mit à trembler. Faible comme j'étais, je tombai malade. »

PREMIERE PARTIE

Première vision : Dieu

Hildegarde contemple un personnage tout en feu, c'est la divinité elle-même : Dieu est feu. Ce personnage ailé contient en lui-même un autre personnage pareillement ailé qui, lui-même, porte un Agneau. Dieu est trine et l'Agneau est au centre de toute la vision. La vision de feu, qui contient donc trois Êtres unis, mais distincts, piétine un monstre hideux, à la fois serpent et bête : Dieu est vainqueur de tout chaos et de tout mal.

Deuxième vision : l'univers en Dieu (cercle)

Au centre de ce personnage, se substituant à l'Agneau, mais tout entier contenu dans le feu divin, apparaît l'univers, formé de six cercles concentriques, qui sont comme des couches qui modèrent le feu divin. Un feu sombre s'oppose à l'ardeur du feu lumineux, il enferme l'éther, puis des couches aqueuses avec les vents et les nuages, l'air pur et enfin une fine protection entoure, au centre, l'univers, présenté sous la forme d'un disque. Devant tout cela se trouve un homme nu : bras étendus, il remplit l'univers, atteignant jusqu'aux couches nuageuses d'où soufflent les vents. Il emplit donc tout et règne en maître, mais est lui-même soumis aux influences des feux, des eaux et des vents.

Troisième vision : l'homme, centre de l'univers (cercle)

La vision laisse place à l'univers, sans que Dieu ne soit plus visible. Mais c'est toujours l'homme qui domine tout le cercle cosmique.

Quatrième vision : le travail de l'homme sur la terre (cercle)

L'homme à son tour disparaît et l'humanité est représentée dans sa multiplicité : au travail sur la terre, chacun est attelé à sa tâche, suivant les saisons et les âges de la vie, toujours au sein du même univers, régi par les mêmes forces cosmiques, avec une insistance plus marquée sur le rôle des astres au firmament.

DEUXIEME PARTIE : LA JUSTICE

Cinquième vision : la justice, fondement de l'ordre universel (passage du cercle au carré)

Avec la vision de la justice divine, le décor passe du cercle au carré. La justice, c'est le jugement de l'univers par Dieu. Il est représenté ici. Les êtres sont répartis suivant la peine ou la gloire qu'ils méritent : enfer, purgatoire ou paradis. Le monde apparaît donc comme une sphère où les êtres sont placés en couches successives, avec une région lumineuse et une autre sombre, séparées par une troisième zone où les hommes, dans un bain de feu, voisinent avec des monstres. On reconnaît ceux qui sont destinés au ciel, au purgatoire et à l'enfer, suivant le fruit de leurs actions durant la vie. La sphère elle-même est écartelée entre une gueule monstrueuse qui la dévore et des ailes angéliques qui l'entraînent et la protègent.

TROISIEME PARTIE : LE SALUT, LE JUGEMENT ET L'ENTREE AU CIEL DANS L'AMOUR

Sixième vision : l'œuvre stable de Dieu, l'Église, cité de Dieu (carré)

Sous la garde de l'Esprit Saint, protégée par les anges et fondée sur le roc, l'Église se construit invisiblement, tout au long de l'histoire, en une cité parfaite : la Jérusalem céleste dont parle l'Apocalypse de saint Jean (chapitres 21 et 22).

Septième vision : l'œuvre du salut (carré)

Les saints, en un concert merveilleux, chantent la louange de Dieu, chacun trouvant sa place dans le grand orchestre divin qui est l'Histoire de l'Église, en fonction des dons de l'Esprit attribués à chacun.

Huitième vision : la fontaine de vie (carré)

L'amour, l'humilité et la paix sont la fontaine d'eau vive qui ruisselle sur l'Église et l'arrose en permanence, grâce aux vertus des saints.

Neuvième vision : la Sagesse (carré)

La Sagesse accompagne le Verbe divin, couvert d'yeux car étant l'omniscience même, celui-ci connaît l'univers entier. La Sagesse veille sur l'Église et c'est par elle que toute l'œuvre se construit.

Dixième vision : la charité (cercle)

La vision de l'amour est l'apothéose de toutes les visions : dans son cercle de gloire, cette vertu trône sur l'univers. Revêtue d'une tunique richement ornée de pierres précieuses, porteuse de la loi nouvelle, elle veille sur l'Église. Elle est le terme vers lequel tend toute l'œuvre divine du salut et sa vision de gloire clôture le livre.

L'UNIVERS, ŒUVRE DIVINE

L'univers est conçu pour permettre à chaque homme de vivre l'œuvre magnifique de la divinisation, travail qui nécessite l'harmonisation de toutes les énergies en l'homme pour qu'il puisse

participer à la vie divine par le Christ, vrai Dieu et vrai homme, homme parfait. En raison du péché, ce travail exige simultanément la Rédemption de l'homme déchu, il se réalise donc par le Christ crucifié, offert en sacrifice. À la différence du *Scivias*, davantage orienté vers la Rédemption de l'homme pécheur, le troisième livre de visions contemple surtout l'harmonisation de l'homme, source de transfiguration de toute la création. Le but à atteindre pour chacun comprend donc deux volets inséparables : il s'agit à la fois de devenir l'amour par l'ajustement à la volonté divine, afin de retrouver sa juste place dans l'harmonie universelle, et de rayonner cet amour, en le laissant agir en nous et entre nous. Au niveau individuel comme au niveau collectif, l'homme doit donc retrouver sa propre nature, puis la laisser transfigurer par la grâce du Christ, en recevant l'Esprit d'amour que nous vaut l'Incarnation du Verbe. Ces étapes ne sont pas successives, elles sont divers aspects d'une même œuvre divine qui se joue en l'homme et par l'homme, mais pas sans sa participation.

La première vision d'Hildegarde est surprenante : elle contemple Dieu comme feu, énergie d'amour vivifiant. La grande force de Dieu est l'énergie de l'amour, il veut rendre tous les êtres participants à cette énergie. Dieu, feu d'Amour, embrase l'univers et invite l'homme à devenir amour. Dieu est amour-feu et là où il y a de l'amour, il y a Dieu et inversement. Là où il n'y a pas d'amour, le feu de vie s'éteint : « Tout ce qui ne touche pas l'amour sera détruit. »

Cette première vision constitue comme le porche de tout l'ensemble du livre, le premier cercle à traverser. Au sein de cette vision de Dieu, Hildegarde distingue ensuite trois personnes différentes, la troisième étant, au cœur du feu divin, l'Agneau immolé mais vivant, symbole du Christ en sa Résurrection.

L'HOMME AU CŒUR DE L'UNIVERS

Un deuxième ensemble de visions présente *l'homme au cœur de cet univers : il en est le centre*, le point de mire. Tout a été fait pour lui,

la création est orientée vers l'homme et l'homme résume en lui-même tout l'univers parce qu'il en est la vie consciente. Tout est centré sur lui afin que tout trouve par lui sa juste place, son sens : l'homme est le jardinier du monde et c'est lui qui donne à toute créature sa raison d'exister : Lui seul peut aimer Dieu en retour, répondre au Créateur en le louant. L'homme est donc la conscience de l'univers.

S'il n'y avait pas un œil, à qui serviraient les étoiles ? S'il n'y avait pas d'oreille, à quoi servirait le concert des oiseaux ? S'il ne réalise pas ce rôle de conscience qui s'exprime dans la louange, l'homme ne réalise pas sa vocation d'animateur de l'univers, il ne devient pas vraiment ce qu'il est.

La puissance de l'Amour est à l'origine de la Création, de l'Incarnation en la personne du Fils, de la Rédemption des péchés du monde à la fin des temps, elle embrasse l'univers en une seule unité. L'homme apparaît comme un microcosme reflétant, à travers sa condition physique et spirituelle, l'ordre du cosmos entier, du macrocosme et c'est par lui que l'univers peut trouver son harmonie et donc son salut, à condition que l'homme se conforme au Christ, vrai Homme. Dieu a donné quelque chose de la forme humaine à chaque élément de la Création, dit Hildegarde. « Juste comme un artiste, ayant ses moules avec lesquels il fait ses vases », écrit-elle et, réciproquement, « Dieu a créé, formé l'être humain d'après la structure de l'univers, d'après l'ensemble du cosmos ».

Les formes basiques de l'être sont, pour Hildegarde, le cercle et la croix – symboles d'Amour divin, d'unité et de salut, de rédemption, ainsi que symboles du temps et de l'éternité ; l'univers est structuré par ces formes : il est cercle et sphère, mais, par l'homme, « debout et bras étendus », cette sphère est animée par la croix (la sphère est le résultat d'une croix en mouvement dans les deux directions). L'homme dressé au centre de l'univers en est donc l'animateur, il le remplit par sa présence.

Dans ces visions, éléments cosmiques et humains se correspondent ;

ainsi, selon Hildegarde, le firmament dans l'univers correspond à la vie humorale dans l'homme, et elle affirme : « Dans la rotondité de la tête humaine, c'est la rotondité du firmament que l'on retrouve. Les dimensions justes et rigoureuses du firmament correspondent aux mêmes dimensions de la tête de l'homme. » (4^e vision) *Dans cette vision, le cosmos est comme sous couveuse de feux agissants, l'homme est en permanence sous un rayonnement d'actions divines qui englobent le monde, et il peut capter ces énergies en s'ouvrant à elles.* Les cieux, le monde angélique, l'univers invisible influent en permanence sur le corps, cette action invisible n'est pas directement perceptible par les sens, mais agit à l'intérieur de l'être en une sorte de rayonnement, d'harmonique ou de correspondance permanents. Et dans la structure même de l'univers, on trouve la correspondance avec ce qui constitue l'homme : le corps matériel, l'âme spirituelle et l'esprit lui-même, ouvert à la présence divine.

D'une part, l'univers entier influe sur l'homme qui est soumis à tout ce qui l'entoure ; d'autre part, l'homme, cœur de l'univers, le régit par la puissance de son âme, soit pour le sauver, soit pour le perdre. L'homme, en effet, microcosme ordonnant le macrocosme, gère sa vie dans deux directions complémentaires : en partant de l'esprit pour guider et vivifier le corps et en partant du corps pour informer ou s'opposer à l'esprit. C'est en fonction de cette interaction qu'il ordonne ou désordonne l'univers : il peut, selon l'expression célèbre attribuée à saint Augustin, « spiritualiser la matière ou matérialiser le spirituel ».

Après la vision de la divinité, qui constitue le porche, ce deuxième ensemble de visions, concernant l'homme, constitue un deuxième cercle qui est en quelque sorte la nef de « l'édifice » auquel on peut comparer l'ensemble du livre.

LA JUSTICE : AJUSTEMENT DE TOUTES CHOSES A LA VOLONTE DIVINE

La vision de la justice qui clôture cet ensemble de visions constitue une transition vers une nouvelle partie du livre : cette vision se base sur le récit de la Création de l'homme (Genèse 1) : la justice, c'est de retrouver sa vraie nature, de correspondre au plan originel de Dieu, de redevenir tel qu'Adam a été créé. Si l'on poursuit la comparaison du *Livre des Œuvres divines* avec une église, la justice constitue le passage à la croisée du « transept ». Le transept sera manifesté dans les visions carrées de la construction de l'Église et c'est la sagesse qui introduira au « chœur » du sanctuaire de l'amour, terme de toutes les visions et où on retrouve la forme circulaire.

De fait, la vision est ici un carré et non un cercle. Le carré symbolise la terre : cette « justice » est donc la réalisation, sur la terre, de l'harmonie céleste entourant l'homme et que représentaient les cercles précédents. *La justice dont il est question ici n'est pas la justice sociale, mais l'ajustement de la personne aux lois universelles voulues par Dieu : l'homme doit s'ajuster à cette merveille qu'est l'univers*, retrouver sa vraie nature pour prendre sa place dans l'harmonie cosmique par la pratique des vertus. C'est ainsi qu'il pourra, avec lui et par lui, rendre toute la terre « juste ».

En s'ajustant, il devient un être de bonté, de vérité, de force et peut être l'artisan d'un monde nouveau qui est la « cité de Dieu », celle qui se construit jour après jour par la sanctification des âmes.

Gouvernée uniquement par les énergies divines, cette cité s'édifie chaque jour entre nous et en nous, elle est l'Église invisible, la Civilisation de l'Amour. Si un homme passe la porte de la justice et se laisse ajuster, les énergies divines peuvent agir librement en lui. Il lui est donné un type d'énergie qui vient directement de Dieu pour lui permettre de bâtir, avec ses frères, la Cité. Celle-ci se construit sans cesse dans les cœurs ouverts à l'amour, rayonnement divin.

Le but de la vie chrétienne est donc d'être rempli de cette énergie divine qui, forcément, rayonne. Hildegarde la décrit comme un feu brillant. Ce feu est tout différent d'un autre feu, noir, qui, lui, capte la

lumière, l'énergie des cœurs par le déchaînement des passions. Si l'on suit l'ordre des visions, il faut passer le portail du Dieu Amour, dès la première vision, puis parcourir la nef du premier groupe de visions où l'homme retrouve sa place dans l'univers, enfin franchir l'arc de la justice et entrer dans ce « transept » qu'est l'Église pour se préparer à passer finalement dans le chœur où se réalise l'union avec Dieu, la divinisation dans la gloire. Mais il reste un dernier passage à effectuer : de la justice, il faut passer à l'amour, par la sagesse.

L'AMOUR PARFAIT

L'accès à *la vision de la gloire*, dernier cercle, « chœur » de tout l'édifice, est marqué par un nouveau seuil, celui de *l'amour parfait*, achevé. Cette vision est basée sur le Prologue de saint Jean (Jn 1) et non plus sur le récit de la Création, comme l'était l'étape de la justice. Ce n'est donc pas simplement l'état de créature qui doit être retrouvé, l'état primordial d'Adam : celui-ci n'est que la base d'une « re-création » dans l'amour qui est le but de la création de l'homme : Dieu ne nous a pas créés pour nous laisser tels, mais pour nous transfigurer. Hildegarde nous fait passer de : « *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* » (Gn 1, 1) à : « *Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu... en lui était la vie et la vie était la lumière des hommes.* » (Jn 1, 1-4)

Ce grand plan qu'offre la sainte est fondé sur l'Écriture sainte, Ancien et Nouveau Testament, il permet de comprendre que le but de l'Histoire du Salut n'est pas seulement de faire retourner l'homme à l'état d'avant le péché, mais que l'homme a été créé pour bien davantage : librement, il peut accéder à l'amour et être transfiguré en lui. Le but de la vie n'est donc pas de ne pas pécher (justice), mais d'aimer (charité). L'homme doit apprendre à aimer, et c'est la raison pour laquelle le péché n'est qu'une étape dans la marche de

l'humanité qui, par la liberté, s'ouvre à l'amour. « Dieu a associé l'amour à l'homme comme la flamme au feu. » Cette ouverture à l'amour ne peut s'opérer que par le Christ, Dieu fait homme pour conduire l'homme à Dieu. Dépasant la justice, la transformation par l'amour est donc le dernier pas pour entrer dans la gloire, il ne s'obtient que par don : ce que le Christ propose à l'homme par son sacrifice est bien plus que de rétablir la justice : par l'Évangile, il rend à l'homme la sagesse par un commandement nouveau fondé sur lui-même : « *Aimez-vous... comme je vous ai aimés.* » La dixième et dernière vision, la fin de l'Œuvre divine contemple la vie harmonieuse des hommes unis et transfigurés par l'amour. Ce sont eux qui transmettent le salut à l'univers, rétablissant la création dans son harmonie. On retrouve ici la pensée de saint Paul :

« La création en attente aspire à la révélation des fils de Dieu, car elle a été soumise à la vanité, non par sa volonté, mais à cause de celui qui l'a soumise, mais c'est avec l'espérance d'être, elle aussi, libérée de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu... Toute la création gémit jusqu'à ce jour en travail d'enfantement... » (Rm 8, 19-22)

À la fin de son ouvrage, Hildegarde résume la mission de chaque chrétien : « Je vis la Lumière vivante et j'entendis une voix du ciel qui m'enseigna ces paroles : Sois à présent la louange de Dieu en son Œuvre, l'Humanité. Pour le salut de celle-ci, Il a affronté sur terre les combats les plus violents... »

CONCLUSION : RETROUVER L'HARMONIE

Une thérapie globale de la personne visera donc à l'harmonie de l'âme et du corps par l'ouverture à la grâce. Elle recherchera le salut (*salus* = santé) éternel et non le bien-être momentané corporel ou psychique. Préoccupé par sa santé corporelle, l'homme, en réalité, est en quête de sa « santé » (salut) éternelle. Pour l'acquérir, il doit parcourir le chemin évoqué dans les visions d'Hildegarde, celui d'une

progressive adaptation aux lois de Dieu. Il doit se laisser ajuster, harmoniser, mais surtout découvrir l'amour rayonnant auquel l'invite le Christ. Ainsi pourra-t-il bâtir sur terre un monde de justice et devenir citoyen de la cité de Dieu dont la beauté ne se révélera que dans la gloire.

Ce merveilleux chemin vers la lumière suppose une transformation, prélude à une transfiguration. Ce n'est pas le fruit d'un effort extérieur, un simple changement de comportement. C'est une conversion de l'être tout entier qui doit retrouver son harmonie originelle en se laissant entraîner vers un surcroît de grâce qui rend les hommes « *participants de la nature divine* » (2 Pierre 1, 4). Tant que l'on est en vie, il est possible d'entrer dans cette thérapie de l'âme et du corps qui vise au salut éternel de la personne, encore faut-il le vouloir. L'Église, prémices du Royaume d'amour, est le lieu où se réalise, pour les hommes de bonne volonté, la transfiguration de l'homme entraînant celle de l'univers.

3. Extraits du *Livre des Œuvres divines*

PROLOGUE

1. Que les hommes accèdent à la connaissance de leur Créateur, qu'enfin ils consentent à l'adorer dignement et à le vénérer ! Rédige donc cet écrit : non point comme le désirerait ton cœur, mais comme le veut mon témoignage, témoignage de Celui dont la vie n'a ni commencement ni terme ! Je n'ai pas inventé cette vision, aucun homme non plus ne l'a imaginée. C'est Moi qui ai décidé de tout, avant le début du monde. Je connaissais l'homme par avance, avant même que je ne le créasse. De même je prévoyais tout ce qui lui faisait défaut.

PREMIERE VISION : DIEU, ENERGIE D'AMOUR

2. Je suis l'énergie suprême, l'énergie ignée. C'est moi qui ai enflammé chaque étincelle de vie. Rien de mortel en moi ne fuse. De toute réalité je décide. Mes ailes supérieures englobent le cercle terrestre car, par la sagesse, je suis l'ordinatrice universelle. Vie ignée de l'essentialiste, Dieu est Intelligence, comment aurait-il pu, dès lors, ne pas agir ? Par l'homme, il assure l'épanouissement de toutes ses œuvres. Il le créa à son image et à sa ressemblance afin d'inscrire en lui, avec fermeté et mesure, la totalité des créatures. De toute éternité, la création de l'homme était prévue en son conseil. Une fois son œuvre achevée, il remit entre les mains de l'homme l'intégralité de la création afin que celui-ci pût agir avec elle de la même manière que Dieu l'avait façonné, lui. Ainsi donc, je suis serviteur et soutien. Par moi, en effet, toute vie s'enflamme. Sans origine, sans terme, je suis cette vie qui, identique, persiste, éternelle. Cette vie est Dieu. Elle est perpétuel mouvement, incessante opération, et son unité se montre en une triple énergie. L'Éternité, c'est le Père ; le Verbe, c'est le Fils ; le Souffle qui relie les deux, c'est l'Esprit Saint. Dieu a représenté cela dans l'homme : il possède

corps, âme et intelligence. Mes flammes dominent la beauté des campagnes car la terre est la matière grâce à laquelle Dieu façonna l'homme. Comme je pénètre les eaux de ma lumière et comme l'eau, par son flux, pénètre la terre entière, ainsi l'âme pénètre tout le corps. Si je dis que je suis ardeur dans le soleil et la lune, c'est par allusion à l'intelligence : les étoiles ne sont-elles pas semblables aux innombrables paroles de l'intelligence ? Et mon souffle, invisible vie, mainteneur universel, éveille l'univers entier à la vie ; l'air et le vent en sont le symbole, ils maintiennent tout ce qui pousse et mûrit, sans que rien ne s'écarte des données de sa propre nature.

3. Dieu, Créateur de l'univers, façonna l'homme à son image et à sa ressemblance. En lui, il figura toutes les créatures, supérieures et inférieures. Il l'aima d'un tel amour qu'il lui réserva la place dont avait été expulsé l'ange déchu. Il lui attribua toute la gloire, tout l'honneur que cet ange avait perdus en même temps que son salut. Voilà ce que te montre le visage que tu contemples... cette figure symbolise l'Amour du Père céleste. Elle est l'amour : au sein de l'énergie de la déité pérenne, dans le mystère de ses dons, elle est la merveille d'une insigne beauté. Si elle a l'apparence humaine, c'est que le Fils de Dieu a pris chair pour arracher l'homme à la perdition, grâce au service de l'amour. Voilà pourquoi ce visage est d'une telle beauté et d'une telle clarté : c'est celui de l'éternelle beauté, de l'éternel amour. Il te serait plus facile de contempler le soleil que de contempler ce visage. La profusion de l'amour, en effet, rayonne, étincelle d'une brillance si sublime, si fulgurante, qu'elle dépasse, d'une manière inconcevable à nos sens, tous les actes de la compréhension humaine qui, d'habitude, assurent dans l'âme la connaissance des sujets les plus divers. Ce symbole permet de connaître, par la foi, ce que les yeux extérieurs ne peuvent réellement contempler.

4. Notre figure porte en ses mains un agneau qui a l'éclat du jour. L'amour n'a-t-il pas manifesté, par les œuvres du Fils de Dieu, l'éblouissant déferlement de la miséricorde d'une foi authentique ? Il s'est choisi des martyrs, des confesseurs et des pénitents dans les rangs des publicains et des pécheurs ; il a converti les « sans-dieu » en justes ; de Saül, il a fait Paul, et cela afin que tous, emportés sur les ailes des vents, fussent exaltés au plus sublime de l'harmonie des cieux. L'amour paracheva donc leur œuvre, progressivement, certes, mais en toute netteté et précision, pour éviter tout défaut, et que régnât en ce lieu même (le ciel) une plénitude absolue. Cette œuvre n'est pas humaine car, quand il arrive à l'homme, dans la faible limite de ses possibilités, de se mettre au travail, il ne réussit même pas à achever son œuvre, impatient qu'il est d'attirer l'attention des autres ! Que l'homme médite ceci : l'oiseau qui sort de l'œuf et qui n'a pas encore d'ailes n'est pas pressé de voler. Il attend que ses ailes aient poussé, alors il s'aperçoit que cet acte lui convient. *(Ainsi en est-il de l'homme qui apprend l'amour).*

Sous les pas du Fils de Dieu, l'amour authentique terrasse tous les détours de l'injustice, la légion des vices de discorde, l'injustice effroyable de la dénature, vireuse de sa séduction et noire de sa perdition. Il anéantit l'ancien serpent qui guette le croyant... Satan donne parfois à son imposture le masque de la bienfaisance, mais il s'agrippe à la discorde car toute la cohorte de vices s'y enchaîne sans difficulté. À la fin, il dévoile ouvertement ses intentions : il sème le travers d'une discorde portée à son comble.

DEUXIEME VISION : LE CHRIST, VRAI HOMME, NOUVEL ADAM

5. *Vie active et contemplation : discernement*

Le discernement encourage les œuvres saintes avec la modération qui convient. Ainsi, l'homme doit maintenir son corps pour éviter que, trop tendu, il n'aille à la ruine.

Sous la garde du discernement, le désir vrai des hommes qui croient et qui aspirent avec subtilité à la justice s'exhale des énergies supérieures que donne l'Esprit Saint. Ce désir ne s'en détourne pas ; dans un attachement respectueux, il demeure sans cesse relié à ces énergies de l'Esprit (*par la prière*). À la fois, la ferme détermination des croyants resplendit dans la confiance et elle tremble dans l'humilité, car elle attribue à Dieu les fruits des œuvres saintes et l'exemple des justes. Alors, par l'humilité, elle sait recueillir ces fruits (*comme un don de Dieu*) et l'ouvrier voit sa peine récompensée. Cette science véritable, née dans l'ardeur de l'Esprit Saint, élève les hommes vers les biens célestes en leur donnant de devenir justes. Elle y entraîne leur esprit et les purifie. Mais quand elle s'abaisse jusqu'aux nécessités de l'existence corporelle, elle y abaisse leur esprit également. Aussi, au milieu des soucis quotidiens, ces hommes (*animés par le désir spirituel*) paraissent-ils comme égarés. Ils portent en eux la rosée des larmes, car ils soupirent d'être encore accrochés à la terre alors qu'ils sont totalement abandonnés à la toute-puissance divine.

La terre symbolise en quelque sorte la vie active : celle-ci se meut au milieu des justes désirs, s'agite en tous sens, tourne sans cesse, mais modère et mesure son abandon, en réservant ses forces avec discernement. Elle se soumet ainsi, tour à tour, aux énergies spirituelles et aux nécessités du corps, toujours avec tempérance car

aimer le discernement, c'est orienter toutes ses œuvres en se fondant sur la volonté de Dieu.

6. Incarner la Parole : un choix permanent

Dans l'épanchement de leur cœur, les vrais fidèles considèrent la grandeur de la toute-puissance divine, ils constatent l'instabilité de leur esprit et la débilité de leur cœur, ils tempèrent ainsi tous leurs actes, afin de ne pas perdre pied en dépassant la juste mesure dans les nécessités supérieures ou inférieures, comme Paul le recommande à ses fidèles : « *Agissez en tout sans murmures ni contestations, afin de vous rendre irréprochables et purs, enfants de Dieu sans tache au sein d'une génération dévoyée et pervertie, d'un monde où vous brillez comme des foyers de lumière en lui présentant la Parole de Vie.* » (Ph 2, 14-16) L'homme est comme à un carrefour : s'il cherche dans la lumière le salut qui vient de Dieu, il l'obtiendra ; s'il choisit le mal, il suivra le diable pour le châtiment. L'homme doit, en effet, supporter sa nature et toutes ses œuvres sans murmures, sans les déformations du péché, sans contestations, se conduisant comme un vrai croyant. S'il aime le bien et déteste le mal, il n'exposera jamais au risque sa libération au jour du Jugement dernier où il sera séparé de toutes les créatures qui ont dévié du bien en embrassant le mal. Ceux qui agissent ainsi, en cherchant à ne blesser personne, vivent en fils de Dieu dans la simplicité de leurs œuvres bonnes, ils évitent *les murmures et les contestations (les émotions négatives)* qui sont le lot du monde ordinaire. Insensibles aux pièges de la séduction, ils encourent l'estime de ceux qui se félicitent de leur courage *au sein d'une génération dévoyée et pervertie*. Dans la perfection de leur vraie foi, ils *brillent comme ces astres* dont la mission est d'illuminer le monde, ainsi qu'en a décidé le Créateur de l'univers. Par une doctrine qui s'incarne dans la vie, ils convertiront bien des hommes à Dieu : c'est de cette manière que le Fils de Dieu, sans péché, a donné à tous la lumière.

7. L'énergie de l'âme

L'homme, dans la structure du monde, est pour ainsi dire en son centre. Il a plus de puissance que les autres créatures qui demeurent cependant dans la même structure. Car s'il est petit par sa stature, il est grand par les énergies de son âme.

La tête levée et les pieds bien calés, il est capable de mouvoir les éléments d'en haut comme ceux d'en bas. Les œuvres de ses mains pénètrent tout parce qu'il a, par l'énergie de l'homme intérieur, la possibilité de mettre ce pouvoir en œuvre. Le corps est plus grand que le cœur, mais les énergies de l'âme dépassent en puissance celles du corps. Le cœur est caché au fond du corps, mais le corps est entouré des énergies de l'âme qui s'étendent au monde entier. Ainsi, c'est par la science de Dieu (*conscience reliée à Dieu*) que le fidèle existe, il tend vers Dieu dans les contraintes de l'esprit du siècle. Dans toutes ses entreprises, prospères ou adverses, c'est vers Dieu qu'il aspire. En elles, il ne cesse de manifester à Dieu tout le respect amoureux qui l'anime.

L'homme intérieur contemple de ses yeux de chair les créatures qui l'entourent, mais par la foi, c'est Dieu qu'il voit. L'homme le reconnaît en toute créature, car il y perçoit leur Créateur.

8. Le travail intérieur de conversion

L'homme qui a la foi tend et persiste dans la perfection par une authentique crainte de Dieu et par l'ascèse de son corps. Toutes les vertus ont des fonctions diverses, mais elles ont un but unique : la béatitude. Les vertus procèdent en effet l'une de l'autre lors de la formation de la droiture. Toutes ces vertus sont dans la science de

Dieu (*connaissance intérieure et intime de Dieu*), elles tendent vers cette science et assistent l'homme dans ses nécessités aussi bien spirituelles que corporelles. Lorsque la crainte du Seigneur inspire l'homme, il commence à honorer son Dieu et progresse dans la sagesse en accomplissant des œuvres bonnes et justes. La confiance de l'homme envers Dieu touche ce dernier par sa constance car, dans la mesure où il a une constante confiance en Dieu, il élève (sans cesse) ses pensées vers Lui : c'est par leur constance que les esprits des fidèles acquièrent la force. La foi, quant à elle, par la sainteté de vie, condamne ce qui doit être condamné et qui s'épanouit à cause du manque de foi. Car la foi s'épanche rapidement, imprègne en profondeur les croyants, chassant de leurs oreilles les tumultes des pensées perverses et arrachant jusqu'à la racine les voluptés malsaines. Si l'homme, abandonnant la viridité de ces vertus, se tourne vers l'aridité de la négligence, alors vient à manquer l'humidité, la viridité qui remplissait les œuvres bonnes : les forces de son âme fléchissent et se dessèchent. Si, d'un autre côté, le luxe des voluptés l'inonde par trop dans un déluge incongru, son esprit, lui aussi, se dissout sur ces fonds glissants. Mais s'il s'avance sur un sentier droit, toutes ses actions conduisent à la prospérité.

La foi confiante attire à elle toutes les vertus et fait couler dans le vase (*le cœur*) le vin (*l'Esprit*) qui sert de boisson aux hommes. Voilà pourquoi les croyants exultent de joie, confiants dans l'espérance de la vie éternelle. Ils portent comme étendards les bonnes œuvres qu'ils ont accomplies. Assoiffés de la justice divine, ils sucent à son sein la sainteté et jamais ne peuvent être rassasiés s'ils ne se délectent sans cesse de la contemplation de Dieu, puisque la sainteté dépasse l'entendement des hommes. Lorsque l'homme accueille la rectitude (*cherche à vivre selon la vérité*), il s'oublie lui-même, goûte et boit les vertus qui le rendent fort, comme le vin emplit les veines d'un

buveur, mais lui ne risque jamais de devenir esclave du vice de démesure, comme l'homme ivre de vin est hors de lui-même et ne prête plus attention à ce qu'il fait. Car les hommes de foi aiment Dieu et cet amour ignore la lassitude, il est persévérance dans la béatitude.

9. Épreuves et conversion

Ce qui exulte dans les œuvres impures, la tristesse ensuite l'étouffe comme un déluge.

Sur l'homme qui jouit de la prospérité des biens du siècle, par le feu du jugement, par le châtement de Dieu, les tribulations du corps, tel un ours, s'abattent et le pressent de toutes parts. Ce vent l'empêche de céder à ses voluptés propres. Répandant sans désespérer son souffle, la misère, dans la prospérité comme dans l'adversité, le force à désirer et à préserver avec humilité la pauvreté spirituelle. Choissant alors la voie d'une juste mesure, il embrasse la patience et la prudence. Souvent, c'est par la tribulation de son corps que l'homme a accès aux richesses spirituelles et, par elles, il gagne les royaumes supérieurs.

10. Le choix intérieur

Celui qui veille à ce que Dieu repose en un cœur humble et calme domine le diable en luttant avec soi-même. Il dit : « Dieu, par son regard, m'illumine, et grâce à ce regard, je médite sur la gloire que la lumière cache dans les ténèbres : je peux ainsi choisir la voie de l'ascension. Je reconnais que j'ai le choix : accepter de voir ou rester aveugle, car je reconnais le guide que j'invoquerai, pour le jour ou pour la nuit. Quand je m'enferme dans les ténèbres, je deviens capable d'actes mauvais, ceux que je n'ai pas la force d'accomplir dans la lumière, parce que ceux qui m'entourent me regardent. Dans les ténèbres cependant, il n'y a nulle récompense, mais un châtement

honteux. Aussi combattrai-je l'angoisse de mon cœur, ce divertissement du péché, pour invoquer le Dieu vivant, afin qu'il me guide sur la voie de lumière, guérisse mes plaies et que, dans la lumière, je n'aie pas à rougir d'elles. Ainsi, je verrai se briser les liens de ma prison et je tiendrai captif l'ennemi dont j'ai écouté les suggestions dans les ténèbres et qui me trompe sans cesse. Celui qui fait ainsi réside au sommet des cieux et le Christ, Roc et Forteresse, est sa grandeur.

Avec harmonie, l'amour donne à toute chose sa juste mesure...
Pour le véritable amour, tout entier divin, il existe un bien plus précieux, plus désirable que tout. Tous ceux qui le cherchent, il les attire, les rassemble autour de lui. Dans sa justice, il apprécie les mérites des désirs célestes, ceux des plaintes spirituelles, dont l'inspiration est divine, tout autant que les œuvres de celui qui se fortifie dans l'amour de Dieu. Ceci est évident pour ceux qui aiment Dieu d'un amour parfait : « *Moi, Dieu, je scrute le cœur, je sonde les reins, pour rendre à chacun selon sa conduite, selon le fruit de ses œuvres.* » (Jérémie 17, 10) Les vrais amants de Dieu ne doivent chercher personne d'autre que lui, sous de faux prétextes. Ils refusent toute insinuation de leur concupiscence qui les porterait vers un autre objet. Hélas, bien souvent, l'homme recherche et réalise ses propres volontés, comme l'a montré la tentation d'Adam. Pourtant, il ne peut servir à la fois Dieu et le diable, puisque le diable déteste ce que Dieu aime, et réciproquement. Ainsi en va-t-il de l'homme : la chair se réjouit dans les péchés alors que l'âme est altérée de justice, c'est pourquoi la lutte qui les oppose est violente. L'œuvre de l'homme, en ce combat, s'épuise, car le serviteur est contraint de servir son maître. Soit la chair soumet l'âme pour le péché, soit l'âme subjugue la chair et accomplit le bien. Lorsque l'homme suit le désir de son âme par amour de Dieu, il renonce à lui-même et vit en étranger sur cette terre.

Moi, le Seigneur, je scrute les cœurs contrits de ceux qui négligent les péchés, j'examine les reins de ceux qui renoncent à leurs tendances, je rétribue l'homme selon la peine que lui a coûté la route accomplie, selon le fruit que produit sa lutte intérieure, car j'ai sous les yeux le registre des fruits de l'homme. Le juste est celui qui sait dire « non » aux injonctions de sa concupiscence (*pour dire « oui » à la volonté de Dieu*). Mais celui qui suit, par ses désirs, toutes les injonctions de sa volonté propre ne peut être appelé juste. Quand il s'est converti au bien, et que ses plaies sont lavées dans le sang de l'Agneau, les armées angéliques, au vu de cette guérison, entonnent les louanges du Dieu admirable. L'homme qui craint Dieu, qui l'aime, qu'il rende son cœur attentif à ces paroles !

TROISIEME VISION : L'HOMME, CENTRE DE L'UNIVERS

11. L'œuvre de l'Esprit

La puissance divine contient l'intégralité de la sainteté. Elle conforte de tous côtés l'esprit intérieur de l'homme qui s'unit à Dieu. C'est elle qui fait goûter les dons mystiques de l'Esprit Saint à celui qui est sur le point de sombrer dans la torpeur. L'homme s'arrache alors à cette torpeur, se réveille et tend de toutes ses forces vers la justice. Souvent cette opération est un combat pénible pour l'esprit car le corps, même contraint à l'obéissance par la volonté divine, est à peine capable de mener le bien.

Trop souvent, il cède aux désirs de la chair, cette chair qui est sa demeure : ainsi l'exhalaison des dons de Dieu se heurte à la résistance de la volonté humaine.

Dieu qui m'a créé, qui est Seigneur et qui a tout pouvoir sur moi, est ma force. Sans lui, je suis incapable de quelque bien que ce soit, car c'est lui qui me communique l'esprit de vie, source de ma propre vie, du mouvement qui m'anime, et c'est lui qui m'oriente sur les chemins que je prends : lorsque je l'invoque en vérité, tel un cerf qui désire l'eau vive, lui, Dieu et Seigneur, conduit mes pas avec hâte dans ses commandements. Il me conduira vers les sommets que ses préceptes m'enseignent, il soumettra mes désirs terrestres par sa force victorieuse et, dans la béatitude céleste, je chanterai sans fin ses louanges.

12. Le Zoo intérieur

Même si la crainte du Seigneur pénètre l'homme, il surgit parfois en lui des pensées qui suscitent le dégoût ou s'abandonnent à la vanité. Il ressemble alors au crabe : tantôt ses cogitations l'exhortent à la marche en avant, dans la confiance d'une bonne fin, tantôt elles le retiennent, le dupant, lui insinuant qu'il lui est impossible de continuer ainsi. Tantôt, comme chez le cerf, elles lui apportent la sécurité de la foi et l'aiguillonnent lorsqu'il vacille. Mais d'autres fois, elles l'inondent de la rapacité du loup, après avoir joué les crabes et les cerfs, lui révélant les peines infernales qui l'attendent, tout en lui promettant aussitôt fallacieusement que la foi (le cerf) et la confiance (le crabe) le dispensent des autres œuvres bonnes, après quoi, bien souvent, elles le précipitent dans la désespérance. Tantôt elles lui font croire que sa force a la pérennité de celle du lion, tantôt elles lui susurrent, tel un serpent, douceur ou âcreté, tantôt elles simulent la clémente allure de l'agneau, exposant à l'homme le jugement de Dieu, mais le persuadant de ne pas le redouter vraiment. S'avancant avec la prudence du serpent, elles lui suggèrent, pour le tromper, comment éviter ce jugement par une ruse subtile, lui conseillant de ne rien craindre, comme un agneau patient, comme s'il n'était pas captif de ses péchés. Tantôt l'homme gronde comme un ours furieux, tantôt ce

sont les caractères de l'agneau et du serpent qui se manifestent en lui. Tantôt, en effet, elles conseillent à l'homme de supporter, pour l'amour de Dieu, les tribulations du corps (tout en grognant) comme l'ours, tantôt, dans la patience de l'agneau et la ruse du serpent, elles lui font croire qu'il est châtié et purifié de ses péchés. Ces diverses insinuations le plongent dans l'incertitude. Ainsi donc, les humeurs de l'homme ne font que changer et ses pensées, ébranlées par ces tourmentes, le bercent dans une assurance de justice ou le plongent dans la désespérance, parfois même l'exaltent dans une pieuse dévotion (mais tout ceci n'est qu'illusion !).

Ce sont les énergies de l'âme qui révèlent la science du bien et du mal, et c'est par la justice que l'âme des croyants embrasse la vie.

QUATRIEME VISION : LE TRAVAIL DE L'HOMME

13. Le repentir

« *Le juste s'affermir dans ses voies, l'homme aux mains pures redouble de force.* » (Job 17, 9) L'homme qui aime la justice tiendra le cap de la rectitude par la tension de son énergie, ainsi celui qui demeure pur, loin de toute souillure, gagnera la sainteté par ses œuvres. S'abstenant de ce qui est mal, il tourne ses désirs vers ce qui plaît à Dieu jusqu'à ce qu'il acquière la vie qui n'a pas de fin. Le juste s'empare de la sagesse : elle réside dans la raison qui sait distinguer ce qui procure la vie ou la mort, et enseigne les droits chemins. L'aveugle de cœur, fils de l'appétit de la chair, ombrage la science pure en s'efforçant d'accomplir ses volontés propres (*et non les préférences de Dieu*). Il persiste dans l'aveuglement, jusqu'à ce qu'il prenne conscience de ses blessures et renonce à lui-même, se demandant où trouver encore une assise, puisqu'il s'est séparé de Dieu.

L'âme dispose et ordonne par le mouvement de la raison toute l'œuvre humaine. En tant que sommet de l'homme, elle peut discerner dans le corps tout ce qu'il réclame et désire. Elle le fait par les quatre degrés ascendants et descendants que sont la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût. Par eux, elle comprend et perçoit les créatures. Mais si elle suit sa volonté propre, c'est pour les attirer à soi.

L'âme suit dans les péchés la volonté de la chair, avant de se renouveler dans les soupirs qui la portent vers la justice. L'harmonie fait que les délices que l'âme a vécues dans les péchés sont à la mesure de l'affliction qu'elle éprouve ensuite dans les souffrances que ces mêmes délices entraînent : ainsi, l'âme acquiert la pudeur. Elle conserve en elle ce sens de la pudeur, car elle ne jouit pas réellement des péchés, c'est le goût de la chair seulement qui, dans son intention même, accomplit ces péchés (et s'en délecte). Ainsi, même si l'homme avait vécu dans ses péchés jusqu'à en éprouver la nausée, dominé par la pudeur de l'âme, il pourrait finalement renoncer à ces mêmes péchés. Certes l'âme est souvent vaincue par la nature charnelle, car si le corps et l'âme vivent de concert, ils se trouvent en même temps en un conflit permanent : l'âme souffre toujours, au fond d'elle-même, de voir le corps plongé dans les délices de la chair, quelle que soit la confusion qu'engendrent les esprits malins pour fuir la pénitence.

L'âme abrite trois forces en elle : la compréhension, qui embrasse ciel et terre dans la puissance divine ; l'intelligence, capable de reconnaître la malignité des péchés afin de les délaisser dans la pénitence ; l'inclination, source de son propre mouvement, qui

parachève, en suivant l'exemple des justes, les œuvres saintes et leur réceptacle. Compréhension et intelligence s'unissent pour décider l'inclination de l'âme. Les trois forces sont égales, aucune ne surpasse l'autre.

L'âme, dont l'essence est vie, est un feu qui vit dans le corps, et le corps réalise l'œuvre. Le corps ne peut se retenir d'agir selon une double voie : selon le goût de la chair ou selon le désir de l'âme.

(Par le repentir) la douleur saisit parfois le corps où l'âme se cache, au point qu'il se met à rougir et à pleurer de ses actions injustes. Il n'empêche que, souvent, le corps suit le goût de la chair et résiste à l'âme, empêchant celle-ci d'atteindre les sommets où elle sent Dieu, car le corps aveugle l'âme. Mais il ne réussit cependant pas à la dominer, à empêcher que l'homme, malgré le plaisir qu'il y trouve, ne souffre de ses péchés. Ce repentir, jamais les mauvais esprits ne l'ont ressenti, ils en sont furieux, incapables cependant de priver l'homme du repentir.

14. Les sept dons du Saint-Esprit

L'âme, du commencement à la fin de toute action, doit vénérer avec un zèle égal les sept dons de l'Esprit Saint. Au commencement de son action, elle accueille la sagesse, qu'elle possède au terme de *la crainte* et conserve au milieu du *courage (force du cœur)*, elle se garde dans les choses célestes par *l'intelligence* et *le conseil* et s'entoure dans les choses terrestres *de science et de piété* : celles-ci doivent être accueillies avec grand respect, car elles sont son soutien. Que l'âme veille donc d'abord à s'ouvrir à la Sagesse pour se refermer, au terme de son action, avec la timidité et la pudeur ; que, dans l'intervalle, elle s'arme de fermeté grâce à la parure de

l'intelligence et du conseil, qu'elle se fortifie également par la science et la piété. Le mouvement de l'âme raisonnable et l'action du corps, selon ses cinq sens, suivent un seul et même chemin, parce que l'âme ne meut pas le corps plus qu'il ne peut accomplir, et que le corps n'œuvre que selon ce que l'âme met en mouvement. Les différents sens, eux, ne se séparent pas l'un de l'autre, ils se soutiennent entre eux avec une grande fermeté et éclairent l'homme tout entier, afin de le conduire soit vers le haut, soit vers le bas (suivant les choix de son âme).

La science de l'âme provoque les larmes de repentir alors que les péchés la refroidissent. Car la constance dans la droiture lui apporte, en sus des bonnes œuvres, la chaleur des désirs supérieurs. Les autres vertus viennent en aide à la fermeté pour communiquer à chaque croyant l'humeur de la sainteté (la grâce sanctifiante) : l'âme se trouve pénétrée de la rosée et de la chaleur de l'Esprit Saint, elle maîtrise la chair et elle l'entraîne à servir Dieu avec elle... Alors tous les organes intérieurs apportent leur énergie à l'âme humaine afin de la servir. Ainsi, quand l'âme délaisse les péchés pour accomplir la justice, elle s'élève tout en suivant la raison. Lorsqu'au contraire, elle sent que le corps décline, elle vient à son aide pour ne pas qu'il éprouve de manque (d'où il convient d'apporter soin et modération à son corps, afin de libérer l'âme et non de l'appesantir).

15. La météo intérieure

Tous les éléments sont distincts dans l'homme et respectent un ordre déterminé. L'âme apparaît tel un feu et, en elle, la raison est comme une lumière ; l'âme est pénétrée de la lumière de la raison comme le monde est illuminé par le soleil, ainsi, par la raison, elle peut prévoir et connaître toutes les œuvres de l'homme. L'homme possède en lui le goût et le désir, ces deux forces émeuvent le sang dans ses veines, tout

comme la chaleur médullaire. L'homme agit donc comme une roue qui tourne une fois qu'on lui a donné l'impulsion : le corps, qui possède le goût et le désir, pousse l'âme de-ci de-là, et cette dernière suit souvent ses impulsions (des désirs, attirés ou répulsions inconscients), pour diriger ses pas.

Le soleil, obscurci par un nuage noir, caché sous la foudre, le tonnerre et des pluies abondantes, n'apparaît plus ; quand ceux-ci cessent, il répand à nouveau sa lumière. Ainsi en est-il de l'âme de l'homme, opprimée à tel point par le corps qu'elle agit selon les désirs de la chair et que la lumière intérieure de la raison s'enténèbre ; car la colère est comme la foudre, l'avidité comme le tonnerre, les désirs illicites de la chair comme des pluies torrentielles. Quand la pénitence l'a nettoyée de ses maux, elle brille de nouveau dans la clarté de la vraie lumière, illuminée par l'espoir de la délivrance et du salut. L'âme exhale alors la raison comme le feu solaire darde ses rayons, et, par elle, discerne ce qui est céleste et ce qui est terrestre.

L'âme de l'homme est affermie par le feu (du soleil) de l'Esprit Saint pour accomplir le bien, mais le froid de la paresse et de la négligence la débilite. Le feu de l'endurance et la componction de l'esprit, se mêlant, font produire à l'homme de bons fruits, ils le confortent et l'ornent en tout ce qui est utile pour que rien ne puisse le séparer du service et de l'amour de Dieu.

Une authentique humilité dirige les œuvres nouvelles de l'homme et les anciennes, mêlées les unes aux autres, afin que la chaleur de l'orgueil ne vienne les brûler et les dessécher. Ainsi le feu de l'Esprit

Saint et l'humidité de l'humilité parachèvent les vertus fécondes en ce vase de l'Esprit Saint que la sagesse s'est élu pour demeure (le cœur de celui qui vit selon Dieu). L'homme y recueille ces vertus, très pures aux yeux de Dieu et des anges, qui sont comme la senteur de tous les parfums réunis : elles n'ont pas de fin.

16. Le travail de l'âme

Lorsque les énergies de l'âme arrachent de l'esprit de l'homme les envies charnelles, le désir de Dieu soupire en lui. L'âme entrelace alors ces soupirs (prière intérieure) comme l'abeille construit dans sa ruche un rayon de miel (ainsi se construit le palais intérieur de Dieu en l'âme).

La croissance des dents ressemble à celle de l'âme : le péché amollit l'âme ; l'âge, les dents ! Les dents moulent les aliments comme un moulin, l'âme aussi tourne comme un moulin : le vent de la grâce de Dieu comme celui des insinuations du diable l'agitent.

Les énergies de l'âme sont d'une force immense, parce que l'homme sait et sent Dieu par leur intermédiaire, quelle que soit sa dépendance des désirs de la chair.

Le Créateur de la terre a fait de l'âme un véritable atelier, elle est pour l'homme l'instrument de toutes ses œuvres. Dieu l'a créée en conformité avec lui-même. Cette âme, œuvre de Dieu en personne, lui qui agit jusqu'au dernier jour du monde, est pour chaque homme comme une présence sacrée, divine, invisible. Après le dernier jour du monde, lorsque l'homme se sera totalement transformé en esprit, il aura une vision parfaite de la sainte divinité, de tous les esprits et de toutes les âmes. L'âme est une énergie fructifiante, elle communique à

l'homme entier son mouvement et sa vie. Comme l'homme porte un vêtement de tissus, de même l'âme se revêt de toutes les œuvres qu'elle réalise. Elle s'en sert de couverture, les bonnes comme les mauvaises. Les œuvres bonnes, lorsqu'elle aura quitté ce corps, resplendiront en elle comme un vêtement entièrement décoré avec l'éclat de l'or le plus pur, mais les mauvaises sentiront mauvais comme un habit souillé d'immondices !

17. Les saisons intérieures

L'âme œuvre en l'homme comme l'air envoie ses énergies sur la terre, la rend féconde, lui permet de produire des fruits et l'assèche par le froid de l'hiver. Cependant, comme la terre conserve en elle (en toute saison) une chaleur, afin d'assurer la fécondité, ainsi les énergies de l'âme permettent à l'enfance, à l'adolescence et à la vieillesse de réaliser et d'achever les fruits des œuvres bonnes. Même si la vieillesse, dans sa faiblesse, dessèche en quelque sorte ces fruits, la foi authentique (chaleur profonde emmagasinée dans l'âme) les conserve. Ainsi, quand l'homme meurt, il obtient les récompenses de la béatitude éternelle.

Dieu a consigné dans l'homme toutes les créatures. Il a reproduit en lui l'ordre des différents moments de l'année. L'été correspond à l'homme éveillé, l'hiver à l'homme qui se repose. L'hiver renferme en lui ce que l'été profère dans la joie. Le sommeil reconforte le dormeur pour qu'il soit rapidement apte à certaines œuvres quand ses énergies s'éveillent. Dieu a même distingué en lui les douze mois, discernant les qualités et les vertus (les niveaux de conscience correspondent aux mois de l'année).

18. La complémentarité homme-femme

Quand Dieu considéra l'homme, il lui plut beaucoup : ne l'avait-il

pas créé à sa ressemblance et selon la texture de son image ? C'est à l'homme qu'il revient de proclamer par la voix de sa raison la totalité de l'œuvre divine car l'homme connaît Dieu, puisque Dieu a créé pour lui toutes les créatures et lui a accordé, dans le baiser du véritable amour et par le don de la raison, de pouvoir le célébrer et le louer. Mais il manquait à l'homme une aide qui lui ressemblât. Dieu lui donna cette aide, ce miroir qu'est la femme. Celle-ci recéla en son sein tout le genre humain qui devait se développer ensuite dans l'énergie de la force divine. Homme et femme se joignent pour accomplir mutuellement leur œuvre, car l'homme sans la femme ne serait pas reconnu tel et réciproquement. La femme est l'œuvre de l'homme, comme l'homme est l'instrument de la consolation féminine, et les deux ne peuvent vivre séparés.

19. La maison intérieure de l'âme et le travail des pensées

L'âme joue le rôle d'une maîtresse de maison. En elle, Dieu forme toutes les demeures dont elle doit prendre possession. Personne ne peut la voir, de même qu'elle-même ne peut voir Dieu tant qu'elle demeure dans le corps, sinon par la foi qui lui permet de le connaître. Dans l'homme, elle agit, comme en toutes les créatures qui sourdent de Dieu, à la manière dont l'abeille édifie dans sa ruche le rayon de son miel. Ainsi l'homme réalise son œuvre (intérieure), semblable à un rayon de miel, avec la science de l'âme qui est en quelque sorte le miel liquide. Envoyée de Dieu, cette science intérieure (née de l'intimité avec Dieu) déverse dans le cœur les pensées, elle les rassemble dans la poitrine, et ces pensées du cœur vont ensuite vers la tête, puis dans tous les membres de l'homme. Elle pénètre de cette façon les yeux qui sont les fenêtres de la connaissance des créatures, car, pleine de raison, elle leur permet de distinguer, par sa seule parole, les énergies des créatures. Ainsi, l'homme réalise son œuvre à la fois selon la volonté de ses pensées et selon les nécessités qui se présentent à lui. Lorsque le vent de la connaissance, propre à l'âme,

se lève dans le cerveau, il doit descendre ensuite du cerveau dans les pensées de l'esprit vivant pour que soit mise en action la volonté. Dans sa science, l'âme ressemble donc à un semeur qui sème ce qu'accomplit ensuite l'action des pensées. Le feu de l'âme est semblable à un préparateur qui flatte le goût de l'homme, celui-ci tente ensuite l'expérience consciente : c'est ainsi que l'âme nourrit et abreuve l'homme intérieurement.

L'âme n'est certes ni la chair ni le sang, mais elle emplit la chair et le sang pour leur donner vie, car, raisonnable, elle est issue de Dieu qui a insufflé la vie à la forme première. L'âme et le corps sont donc une œuvre unique de double nature. L'âme apporte l'air pour la pensée, la chaleur pour toute concentration, le feu quand il s'agit d'assimiler, l'eau quand il s'agit de transmettre et la viridité pour la germination. Voilà comment l'homme est composé depuis ses débuts, dans les domaines supérieurs comme dans les inférieurs, dans son action extérieure comme à l'intérieur : partout il est corporel, telle est sa nature. Lorsque l'homme accomplit les actions justes, les éléments suivent aussi de justes voies ; dans le cas contraire, c'est lui qui est dominé par les éléments. Lorsqu'elle aura quitté l'atelier de son corps et sera confrontée à Dieu, l'âme juste découvrira sa nature et ses anciennes dépendances corporelles. Elle connaîtra alors un grand honneur et réclamera son habitacle afin qu'il participe aussi de cette gloire, elle attend donc avec avidité ce dernier jour du monde (celui de la résurrection de la chair).

CINQUIEME VISION : LE JUGEMENT, FRUIT DE LA JUSTICE UNIVERSELLE

20. Maintenir son corps

Les tâches du corps et celles de l'âme diffèrent, les actes du corps

se déroulent en quelque sorte en périphérie, conscients qu'ils sont de leur insuffisance. Le corps et l'âme n'en sont pas moins, pour ainsi dire, à l'unisson, car c'est l'âme qui fournit à l'homme, dans une pleine mesure, l'énergie vitale de son corps et de ses sens. Lorsque le corps vacille, ses œuvres aussi vacillent. Lorsque, au contraire, l'âme maintient son corps (par l'attention, la volonté et l'énergie), les réalisations du corps trouvent un soutien. Le corps de l'homme et ses actions servent au maintien de l'homme (en bonne santé), alors que l'âme édifie l'homme intérieurement. Le corps donne donc une meilleure place à l'action juste quand il est animé par le calme repos de sa conscience. Mais lorsqu'il doute, l'homme donne à son corps une place plus grande qu'il n'agrée aux soupirs de son âme. C'est que l'âme aspire à la rectitude, alors que le corps de l'homme (livré à lui-même) cède souvent dans ses actes à la démesure.

SIXIEME VISION : L'ŒUVRE DE DIEU, L'ÉGLISE

30. La vraie joie se reçoit comme un don

Chaque être vivant doit lever les yeux vers son Créateur et non tirer gloire de soi-même. L'homme ne peut puiser en soi la joie pleine de sa propre utilité personnelle : il doit la recevoir de quelqu'un d'autre. Quand cet autre lui permet de comprendre cette joie, c'est dans son cœur une grande exaltation. Alors l'âme, se souvenant que Dieu l'a créée, lève les yeux vers lui, remplie de foi, et elle le contemple comme nous contemplons (de façon imparfaite) dans un miroir la forme de notre visage. Le Dieu tout-puissant a constitué son œuvre de telle sorte qu'elle élève son regard jusqu'à lui et célèbre Celui qui l'a rendue parfaite dans la grandeur et dans la beauté. Il a veillé à ce que les esprits bienheureux rejettent ceux qui s'opposent à la béatitude, en (leur) disant : « Nous rejetons ceux qui veulent nous faire vivre dans la peur ! »

SEPTIEME VISION : L'ŒUVRE DU SALUT

31. L'orchestre de la sainteté

Les cithares évoquent les récompenses d'une voie dure et étroite qui conduit à la vie ; les orgues, la multiplicité des vertus qui se révèlent dans le cœur de ceux dont la louange s'élève vers Dieu. Le concert de ces instruments résonne comme un doux tonnerre... Ceux qui exercent leur ministère d'enseignement résonnent des flûtes de la sainteté, faisant pénétrer le chant de la justice dans le cœur de l'homme par la voix de leur raison. La Parole s'exprime à travers eux, elle résonne, elle est perçue et se répand aussi loin qu'elle est audible. De même que la flûte donne de la force à une voix juste, de même la crainte et l'amour de Dieu multiplient parmi les hommes la voix des docteurs, qui rassemble les croyants. D'autres hommes persévèrent dans les louanges angéliques et volent vers Dieu tels les aigles, par le plein désir de leur cœur. Ils contemplent Dieu de leurs yeux. Au son de la cithare, ils lui adressent leur louange qu'aucune connaissance humaine ne peut exprimer. D'autres encore rassemblent d'innombrables vertus par les préceptes divins, ils militent dans l'humilité, reine des vertus : l'instrument dont ils jouent, c'est l'orgue. Ceux-là sont prosternés jusqu'à terre par crainte et par amour de Dieu car l'humilité ouvre la porte des cieux aux imitateurs de Dieu, mais elle la ferme à ceux qui le négligent. Aucune persécution ne peut les débusquer : ils jettent l'orgueil aux enfers, héritage des esprits arrogants. Ceux qui militent dans l'humilité dominent l'enfer. De même que toutes les harmonies de l'orgue servent à la louange, ainsi Dieu unit la louange des hommes (humbles) à celle des anges. Les armées célestes écrasent l'orgueil devant la face de Dieu. Pour fuir le mal, il faut dominer toujours en soi l'orgueil : l'homme est la droite du Dieu tout-puissant, s'il accomplit Son œuvre à Lui. Car c'est par les hommes et les anges qui le réjouissent en vérité que Dieu accomplit, selon sa volonté, ce qu'il a prévu de toute éternité. L'ange est constant devant la face de Dieu, alors que l'homme est instable ; aussi l'œuvre de l'homme, en comparaison, est souvent déficiente. La célébration

angélique, elle, ne l'est jamais... mais si l'homme quitte l'inconstance et devient stable (dans son « oui »), il connaîtra, il verra la clarté de Dieu et il sera dans l'état décrit par David : *« Je jubile à l'ombre de tes ailes, mon âme se presse contre toi, ta main droite me soutient. »* (Ps 63)

32. Œil intérieur et extérieur : la garde des sens

La vie immortelle ignore cette brume de l'œil terrestre qui ne voit qu'un temps et que les ténèbres assaillent rapidement. Heureusement, une peau épaisse recouvre l'œil (vers l'extérieur). La pupille concerne la vision de l'œil intérieur, que la chair ignore, la paupière concerne la vision vers l'extérieur. L'action de l'homme se réalise selon ces deux modes de connaissance. La science intérieure enseigne ce qui est divin, mais la chair l'entrave ; la science extérieure, aveuglée, réalise des œuvres nocturnes, selon la vision du serpent : elle cherche à se détourner autant que possible des œuvres de lumière (il faut donc apprendre à fermer les yeux pour regarder intérieurement).

L'homme est la demeure de Dieu. La Pentecôte signifie pour lui la conversion (de la vie tournée vers l'extérieur) à la vie spirituelle.

HUITIEME VISION : LA FONTAINE DE VIE

33. Je suis l'amour, la clarté du Dieu vivant. Je fus aux côtés de la Sagesse quand elle accomplit son œuvre. L'humilité qui plonge ses racines dans la fontaine de vie m'a assistée et la paix l'accompagne. Par la clarté que je suis, naît, telle la foudre, la lumière vivante des anges bienheureux, elle ne peut que resplendir, car il n'est point de lumière sans rayonnement. C'est moi qui ai écrit l'homme. En moi, en mon reflet, il a trouvé ses racines : l'eau recèle toujours le reflet des objets. Je suis la fontaine de vie, en moi, tel un reflet, j'ai enfermé

toutes les créatures et ce reflet a servi de modèle à la création de l'homme par le feu et l'eau. C'est que je suis à la fois le feu et l'eau, l'eau qui est vie. L'homme possède en son âme la faculté qui lui permet de tout ordonner selon sa volonté ; tout être vivant a un reflet : ce qui vit et évolue est en lui, tel un reflet. Ceci n'est vrai que pour l'animal raisonnable et non pour les animaux sauvages : ils ne font que vivre... seule l'âme est la raison que Dieu a insufflée. Je suis la clarté qui a couvert les prophètes de son ombre : par ma sainte inspiration, ils ont prédit l'avenir. La raison s'exprime par le son, et le son porte la pensée, le verbe porte l'action. La fontaine de vie, c'est l'Esprit de Dieu qu'il répand dans toutes ses œuvres. Par cette fontaine, elles possèdent la vie qui donne vie, de même que le reflet de tout objet apparaît dans l'eau. Rien cependant ne peut voir la source de vie, on sent seulement la cause du mouvement. De même que l'eau jaillit et fait couler tout ce qui est en elle, de même l'âme, souffle de vie, n'abandonne jamais l'homme et le fait s'épancher, en quelque sorte, par la connaissance, la pensée, le langage et l'action. La Sagesse fut avant le commencement des commencements, elle demeurera après la fin du monde avec toute son énergie et sa force, irrésistible. Elle n'a besoin d'aucune aide, ne manque de rien, elle est la première et la dernière... Cette fontaine qui de partout jaillit, pureté du Dieu vivant, resplendit en sa clarté : en sa splendeur, Dieu embrassa de son grand amour la totalité de ses créatures, et leur reflet apparut dans cette source vive, avant même qu'il ne leur donne forme. En moi, Amour, toutes les créatures ont resplendi. Ma splendeur a révélé leur forme.

34. L'humilité

Dans l'humilité, mon soutien, la création s'épanouit sur l'ordre de Dieu. En cette humilité, Dieu se penche vers moi pour donner à nouveau le bonheur aux feuilles mortes (les hommes) qui sont tombées, un bonheur qui inspire toutes ses volontés : il les avait pétries avec la terre et, après leur chute, il les relève.

Dieu a réalisé toutes ses œuvres dans l'amour, l'humilité et la paix, afin que l'homme appréciât l'amour, recherchât l'humilité et saisît également la paix pour ne pas sombrer avec celui qui, dès le début, tourne ces vertus en dérision. Ces vertus ne sont pas plus séparées de la divinité que la racine de l'arbre : Dieu, qui est amour, conserve son humilité en toutes ses œuvres et dans tous ses jugements. Amour et humilité descendirent sur terre avec le Fils de Dieu, et c'est encore eux qui l'accompagnèrent, quand il rejoignit le ciel. L'amour brûle dans l'ardeur des cieux comme la pourpre, et l'humilité, dans la candeur de la droiture, écarte toute souillure de la terre.

Ce qui est céleste persiste éternellement dans la plus stable unanimité, mais ce qui est terrestre ne fait que changer, titubant de-ci de-là, ballotté en tous sens. (Au ciel) l'homme, œuvre de Dieu, louera toujours Dieu parce que l'âme de l'homme vivra dans la louange comme l'ange. Mais tant que l'homme vit en ce monde, il travaille la terre selon sa volonté et son désir, manifestant par son travail Dieu dont il porte le sceau.

L'amour est l'ornement des œuvres de Dieu, telle la pierre précieuse sertie sur une bague. L'humilité s'est manifestée et révélée dans l'humanité du Fils de Dieu, elle a jailli de la pure Étoile de la Mer (Marie)..., les noces royales (de l'Église avec le Christ) sont l'œuvre de l'humilité, de ce regard que Dieu lance vers les profondeurs de la terre et qui rassemble l'Église des humbles fidèles. L'humilité ne détient rien, elle maintient tout au sein de l'amour. C'est en son sein que Dieu se penche vers la terre, et c'est par l'humilité qu'il rassemble les vertus...

NEUVIEME VISION : RECHERCHER LA SAGESSE ETERNELLE

35. L'homme qui suit la voie de la folie et méprise la sagesse créatrice se condamne lui-même : n'ayant plus aucune limite dans le mal, il ignore la vie future. Il ne veut pas même savoir s'il existe une autre vie, et il refuse de scruter attentivement les causes de sa propre nature changeante. Cet homme peut encore comprendre son enfance, son adolescence, sa jeunesse et sa maturité, mais il est incapable de comprendre ce qu'il devient dans sa décrépitude et le sens de cette transformation de son être. La raison lui montre qu'il a un commencement, mais il est incapable de savoir, de comprendre comment il est possible que l'âme soit immortelle et qu'elle n'ait pas de fin...

La création est le vêtement de la Sagesse, elle a ainsi caché son action. Car Dieu ne peut être contemplé, c'est la création qui en donne connaissance et c'est la foi qui permet de le reconnaître en elle.

La Sagesse ordonne tout dans la suavité et la douceur, et quand elle est souillée, elle lave sa tunique dans le sang de l'Agneau miséricordieux. Aussi faut-il l'aimer plus que toute la beauté des créatures, car elle est digne de l'amour des âmes saintes qui ne peuvent jamais se rassasier de l'étreinte de son regard. Tout ce qu'elle a ordonné, l'esprit de l'homme le perçoit et peut le contempler sans cesse. Tant qu'il est dans son corps, les pensées de l'homme se multiplient, comme se multiplient sans qu'on puisse les dénombrer les échos de la louange angélique. La pensée anime déjà la jeunesse, on la formule ensuite par la voix de sa raison et on agit en la suivant. Mais son action ne tient pas sa vie d'elle-même : elle a un commencement.

L'éternité seule tire d'elle-même la vie et jamais ne faiblit : avant que le temps n'existe, elle était déjà éternelle vie. Quand l'âme se transfigurera en éternité, elle changera de nom : elle n'agira plus dans l'homme par le mode de la pensée, mais aura pour séjour les louanges des anges qui sont esprit. Si elle s'appellera alors esprit, c'est qu'elle ne peînera plus avec le corps, avec la chair. L'homme portera le nom de vie, car il est déjà vie (en ce monde) tant qu'il vit par le souffle de l'esprit, mais quand il se transfigurera en immortalité par la mort charnelle, il sera pleinement dans la vie. Après le jugement dernier, c'est par son corps et son âme qu'il sera éternellement vie.

Dieu a formé l'homme capable de penser afin qu'il prononçât d'abord en son cœur toutes les actions qu'il projette. Ainsi, l'homme est la clôture des merveilles de Dieu. Il connaît Dieu par l'œil de la foi, il l'embrasse du baiser de la connaissance, et, bien qu'il ne puisse le voir selon les yeux de la chair, il peut agir suivant son exemple. Et l'ange offre à Dieu les meilleures actions de l'homme.

DIXIEME VISION : LA PERFECTION DE L'AMOUR

36. Toute âme raisonnable a pour source le vrai Dieu : elle doit choisir ce qui lui convient et rejeter ce qui lui déplaît, car elle connaît (au fond d'elle-même) ce qui est bon et ce qui est mauvais. Dieu, qui est unique, a conçu dans l'énergie de son cœur une œuvre précise et unique, et cette œuvre, il l'a démultipliée de façon magnifique. Car Dieu est un feu vivant, un feu par lequel les âmes respirent, feu qui existe avant le commencement, qui est l'origine et le temps des temps. La volonté de Dieu pénètre entièrement le monde périssable, elle y inspire le terme du monde, qui est l'éternité.

La toute-puissance de Dieu possède la rondeur d'une tempérance

faite d'équilibre, elle n'a ni commencement ni fin, et a toute amplitude pour accomplir ce qu'elle désire, sans exception aucune.

À la perfection qui permet à la puissance de Dieu de tout soumettre est joint l'amour, comme une sorte de quiétude (dans l'action) : c'est que l'amour accomplit parfaitement la volonté de Dieu (source de paix). L'amour revêt cependant différentes parures, aussi nombreuses que les vertus agissant dans l'homme : l'amour est la source de tout bien. L'homme doit diriger vers ce vrai soleil toutes les intentions de son cœur.

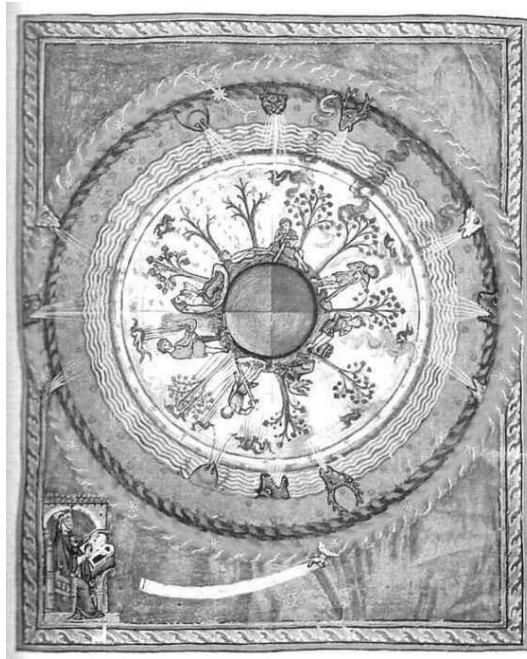
C'est dans ce regard d'amour que la prescience de Dieu se manifeste : amour et prescience s'accordent l'un à l'autre. Cette prescience est lumineuse, elle ignore toutes les taches, elle ne connaît ni début ni fin, et aucune créature mortelle ne la détermine. L'homme qui choisit de se soumettre à l'amour aime ce qui est en Dieu, il contemple Dieu dans la pureté de sa foi, il ne lui offre rien de mortel, mais s'installe (dès maintenant) dans les joies célestes et Dieu a prévu (de toute éternité) qu'il viendrait vers lui.



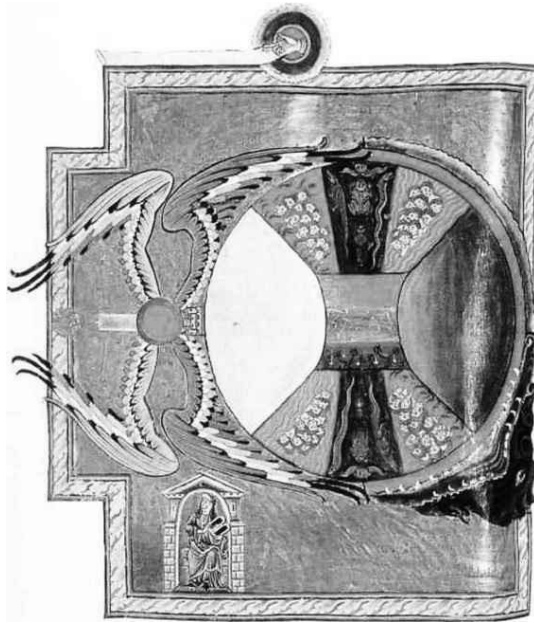
Livre des Œuvres divines (Manuscrit de Lucca). Première vision. Dieu en trois personnes est un feu vivant, muni d'ailes où apparaissent les visages d'un aigle et d'un homme. La première personne est semblable à un humain, en lui se trouve un autre personnage de feu qui tient un agneau immolé mais vivant. On reconnaît facilement le Père, le Fils (Agneau) et l'Esprit (Feu). Cet être terrasse un monstre qui est aussi un serpent.



Livre des Œuvres divines. 2^e vision. L'univers en Dieu. L'univers, formé de six couches concentriques, avec l'homme en son centre, a pris la place de l'Agneau, il est totalement inséré dans le feu divin.



Livre des Œuvres divines. 4^e vision. La structure de l'univers et le travail de l'homme selon les saisons et l'âge de la vie.



Livre des Œuvres divines. 5^e vision. La Justice : ciel, purgatoire et enfer. À gauche, la lumière et les ailes divines ; à droite, les ténèbres et la gueule ouverte de l'enfer ; au centre, le purgatoire et ses monstres.



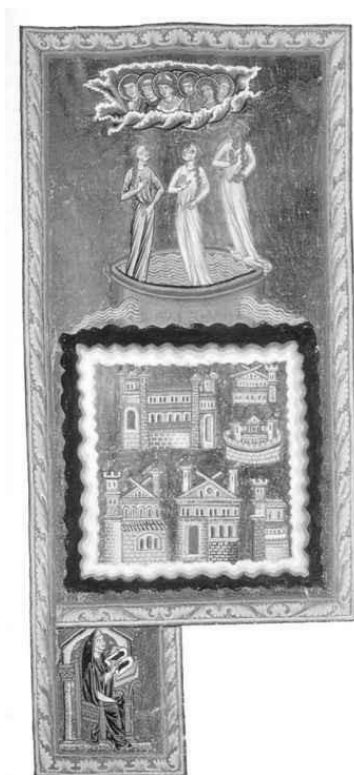
Livre des Œuvres divines. 6^e vision. L'Église, fondée sur le Roc, animée par l'Esprit, protégée par les anges.



Livre des Œuvres divines. 7^e vision. L'Église, concert des saints.



Livre des Œuvres divines. 8^e vision. La fontaine de vie, détail.



Livre des Œuvres divines. 8^e vision. La fontaine de vie : Amour, Humilité et Paix irriguent l'Église.



Livre des Œuvres divines. 10^e vision. La Charité.

CHAPITRE 7

À la recherche de l'harmonie perdue, de Grégoire de Nysse à Hildegarde de Bingen¹²

1. Une « pensée musicale » chez Grégoire de Nysse et Hildegarde
2. L'harmonie du Psautier, chez Grégoire et Hildegarde
3. Quatre types d'harmonies
4. Le chrétien est musicien

On s'est souvent demandé quelle était la place d'Hildegarde de Bingen dans la tradition chrétienne qui l'a précédée. Sans prétendre répondre à cette question, il est possible de remarquer que son intérêt pour la musique, la compréhension qu'elle en a et l'usage qu'elle en fait correspondent pleinement à ceux des Pères de l'Église, synthétisés chez Grégoire de Nysse, le grand Cappadocien que le concile de Constantinople (381) a qualifié de « colonne de l'Orthodoxie ».

On a dit de Grégoire qu'il fut le plus philosophe des Pères cappadociens, à tel point qu'on l'a qualifié de « philosophe sur un siège épiscopal » ; mais sa philosophie est toujours au service de la théologie et de la spiritualité : pour lui, la vraie philosophie est le christianisme (que Justin avait déjà défini comme *philosophia theia*). En raison de l'influence qu'elle a eue sur la définition de la foi et sur la spiritualité chrétienne, la pensée de Grégoire a été beaucoup étudiée, sur le plan théologique, spirituel et mystique. Il a aussi été

admiré comme exégète. Mais récemment, sa pensée a été approfondie sur le plan esthétique : le thème de la « beauté » dans son œuvre suscite aujourd'hui un grand intérêt.

1. Une « pensée musicale » chez Grégoire de Nysse et Hildegarde

Les vêpres de la fête de saint Grégoire le présentent comme une « lyre qui réjouit l'esprit des fidèles en faisant résonner divinement les chants écrits par Dieu ». Dans le *De professione christiana*, l'un de ses derniers écrits, il compare lui-même sa pensée à une « cithare » qui résonne, touchée par le « plectre » que sont les questions de son ami Armonio. Hildegarde reprend les mêmes expressions pour définir son enseignement : « La personne qui a vu et mis cela par écrit... publie les mystères de Dieu, non par elle-même, mais touchée par eux, de même que la corde touchée par le citharède rend un son par son toucher et non par elle-même. » (*Livre des Mérites de la Vie*, 165) Dans une lettre à Élisabeth de Schönau, Hildegarde utilise l'image de la trompette : « Les créatures humaines peuvent seulement chanter les mystères divins comme une trompette, qui peut être jouée mais ne peut jouer d'elle-même : c'est un Autre qui souffle en elle pour qu'elle puisse donner un son... Moi aussi, la pusillanimité de mon esprit me met à terre et la crainte m'épuise sous les tourments, mais parfois, quelques sons fragiles de trompette chantent à travers moi grâce à la lumière vivante. » (Ep, II, 456-457) On trouve dans l'œuvre de Grégoire une véritable réflexion sur l'harmonie. Il y revient souvent : « Dieu est Harmonie », dit-il en parlant de la Trinité ; il parle d'un « retour à l'harmonie primordiale », « d'hymne à la louange de Dieu », de « danse avec les anges » ; comme Hildegarde, dans sa cosmologie il évoque l'*harmonia mundi* et dans son anthropologie l'*harmonia hominis*. Pour lui, la vertu est harmonie et il la compare au chant polyphonique ; dans sa mystique, il présente l'amour comme la force qui met l'âme en symphonie avec Dieu, une idée que l'on retrouve chez Hildegarde : « Avec harmonie, l'amour donne à toute chose sa juste mesure... » (*LVM* 2^e vision) Grégoire utilise l'idée d'harmonie de deux façons. La première est métaphysique : il parle d'ordre, de beauté, de liens entre les différentes réalités et utilise pour cela des expressions philosophiques. La seconde est plus musicale : il intègre

dans une vision théologique chrétienne des thèmes de l'art grec : *mousichè*, *harmonia*, *choreia*. Cependant, quand les théologiens parlent d'une « théologie de la Musique » chez saint Grégoire (Marrou), ils envisagent la musique dans un sens plus platonique que réel. Ce thème de l'harmonie est, en effet, ancien. Il est développé dans la philosophie grecque, en particulier par les néoplatoniciens ; on trouve chez les péripatéticiens l'idée des facultés de l'âme, donc de la vertu, comme harmonie, ou celle de l'harmonie du monde, que reprend Grégoire dans le traité *De hominis opificio*. Mais Grégoire va plus loin que ses prédécesseurs : une sensibilité particulière pour l'art musical et l'esthétique transparaît, surtout quand il médite sur la création et sur l'homme comme image de Dieu : certains passages du traité *Sur les titres des Psaumes* font découvrir, au-delà de la signification de l'harmonie comme union, ordre, beauté ou système de liens, une véritable théologie de l'harmonie musicale.

Hildegarde est, elle aussi, une passionnée d'harmonie, mais à la différence de Grégoire, elle ne se contente pas de théorie, elle compose. Non seulement ses livres de visions sont jalonnés de références à l'harmonie, mais, par des répons, des antiennes ou des œuvres liturgiques, elle a transmis la musique céleste qu'elle recevait dans son inspiration, selon le témoignage de son secrétaire, Guilbert de Gembloux, qu'Odon de Soisson confirme : « On raconte que, ravie en extase, tu contemples et racontes, au travers des écritures, de nombreuses visions d'éternité, et que toi, qui n'as pas appris la musique, tu composes des chants sur des mélodies nouvelles. » (Ep. I, XL) En 1150, elle compose un drame liturgique intitulé *Ordo Virtutum*, qui comporte 82 mélodies et met en scène les tiraillements de l'âme entre le démon et les vertus. De plus, sa *Symphonie des harmonies célestes* regroupe 77 chants, écrits sur ses propres poèmes religieux, destinés à être chantés par les sœurs lors des messes et des cérémonies liturgiques. Cette « Symphonie » comprend des hymnes, des séquences, des antiennes, des répons, un kyrie et un alléluia. Deux

manuscrits originaux de cette musique nous sont parvenus : le *Dendermonde Codex* et le *Riesencodex* à Wiesbaden, en Allemagne. À eux deux, ils contiennent les 77 chants de la *Symphonia* et l'*Ordo virtutum*.

2. L'harmonie du Psautier, chez Grégoire et Hildegarde

Le traité *Sur les titres des Psaumes* a sans doute été écrit durant l'exil de Grégoire, entre 376 et 378. Il est dédié à un ami qui lui avait demandé d'expliquer le sens de ces titres. Grégoire évite de les commenter mot à mot et tente de donner un sens mystique au Psautier dans son ensemble. Ce n'est donc pas une œuvre d'exégèse, mais de spiritualité. Il ne donne pas seulement une signification spirituelle aux titres, comme d'autres l'ont fait avant lui (Origène, Eusèbe), mais recherche le but du psautier, son utilité pour la vie spirituelle ; il y découvre un guide pour la perfection. Il y voit un ordre précis selon une progression qui conduit de psaume en psaume, en un itinéraire spirituel qui s'achève, avec le psaume 150, par la participation à la vie divine. Puisque les psaumes sont faits pour être chantés, la transmission de cet enseignement se fait à travers le chant ; Grégoire se demande donc quel est le sens des indications musicales présentes dans les titres. Avec Basile de Césarée, il constate que le chant favorise la mémorisation d'un contenu qui écarte du mal et conduit vers le bien. Il permet ainsi d'acquérir la vertu à travers un certain plaisir des sens qui rend l'effort plus doux. De plus, le chant lui-même procure une joie ineffable d'origine divine.

Huit siècles plus tard, Hildegarde, pour qui la musique est un élément vital d'enseignement et de transmission de la vie spirituelle, donne, elle aussi, une exposition de sa propre conception du chant des psaumes, en parfaite harmonie avec celle de Grégoire. Lorsqu'au terme de sa vie, elle voit son monastère frappé d'interdit par les prélats de Mayence (c'est-à-dire que l'Eucharistie ne peut y être célébrée et que les offices ne peuvent être chantés, mais seulement murmurés), elle développe dans sa lettre au clergé de Mayence un magnifique éloge de la musique qui semble inspiré par l'enseignement de saint Grégoire : Rappelons comme l'homme a souhaité retrouver la voix du Vivant Esprit qu'Adam avait perdue par désobéissance, lui qui, avant la faute, étant encore innocent, avait une voix semblable à

celle des anges... Mais Dieu décida que, chaque fois qu'il toucherait le cœur de certains hommes en déversant sur eux l'Esprit prophétique, Il leur rendrait, en même temps que l'illumination intérieure, quelque chose de ce qu'Adam avait possédé avant le châtiment... Pour que l'homme puisse jouir de cette douceur et de la louange divine, pour l'inciter à les chercher, les prophètes, instruits par l'Esprit qu'ils avaient reçu, inventèrent non seulement des psaumes et des cantiques... mais aussi divers instruments de musique, grâce auxquels ils émettaient de multiples sons afin que, tant des formes et des qualités de ces mêmes instruments que du sens des mots qu'ils entendaient et qui leur étaient répétés... ils puissent être instruits intérieurement. C'est pourquoi des sages et des savants, imitant les saints prophètes, trouvèrent, eux aussi, certains genres d'instruments, grâce à leur art, pour chanter selon la délectation de l'âme. Ce qu'ils chantaient, ils l'accompagnèrent grâce aux mouvements de leurs doigts, rappelant Adam formé du doigt de Dieu, c'est-à-dire de l'Esprit Saint, dans la voix de qui tout son d'harmonie et tout l'art de la musique, avant qu'il eût péché, étaient suavité. S'il était demeuré dans l'état originel, l'infirmité de l'homme mortel n'aurait pu aucunement supporter la force et la sonorité de sa voix.

Quand le diable trompeur entendit que l'homme, sous l'inspiration divine, avait commencé à chanter... il chercha comment perturber ou empêcher, au cœur de l'Église, la célébration et la beauté de la divine louange et des hymnes spirituels. C'est pourquoi il vous faut réfléchir... avant de clore par sentence la bouche de quiconque, dans l'Église, chante les louanges de Dieu [...].

De même que le corps de Jésus-Christ est né de l'Esprit Saint dans l'intégrité de la Vierge Marie, ainsi le cantique de louange est enraciné dans l'Église selon l'harmonie céleste par l'Esprit Saint. Le corps est le vêtement de l'âme qui a une voix vivante et c'est pourquoi il convient que le corps avec l'âme chante par sa voix les louanges de Dieu. D'où il vient que l'Esprit prophétique ordonne expressément que Dieu soit loué par la joie des cymbales et autres instruments de musique que sages et savants ont inventés, puisque tous les arts utiles et nécessaires aux hommes proviennent de ce souffle d'esprit que Dieu a envoyé dans le corps ; et c'est pourquoi il est juste qu'ils louent Dieu en tout temps. Et

puisqu'à entendre certains chants, l'homme parfois soupire et souvent gémit, se rappelant la nature de l'harmonie céleste en son âme, le prophète, considérant et sachant la nature de l'esprit – puisque l'âme est de nature symphonique – nous exhorte dans le psaume (150) à chanter Dieu sur la cithare et à psalmodier sur le décacorde.

En vous obéissant, nous célébrons donc le divin office de façon incorrecte, en ayant cessé de le chanter et en nous contentant de le dire à voix basse. J'ai entendu une voix émanant de la lumière vivante. Elle parlait des diverses formes de louange à propos desquelles David écrit dans le psaume (150) : *"Louez-Le au son de la trompette, Louez-Le avec l'instrument à dix cordes et avec la cithare..."* Ces paroles nous enseignent à aller de l'extérieur à l'intérieur comme le font des instruments de musique matériels, avec leurs diverses particularités, nous devons orienter tout l'élan de notre homme intérieur vers la louange du Créateur. (Ep. I, 28) Ainsi, comme Grégoire, Hildegarde considère les psaumes comme une formation à la vie spirituelle et voit le sommet de cet enseignement dans le psaume 150 : à la fin du *Scivias*, dans la vision 13, elle commente longuement ce psaume, or ce texte est une ébauche de l'*Ordo Virtutum* qu'elle composera quelques années plus tard.

Hildegarde intitule ses chants *Symphonies des célestes révélations* ; ce nom de « symphonie » vaut pour toute sa musique : ce sont les chants célestes qu'elle entend lorsqu'elle est ravie en extase. En effet, c'est après avoir joui des célestes harmonies qu'elle écrit sa musique. Le vocabulaire d'Hildegarde lorsqu'elle décrit ses expériences mystiques conforte l'idée que le terme de « vision » est insuffisant à traduire leur nature ; à diverses reprises, ses récits attestent clairement la retranscription du concert céleste qu'elle entend lorsque les cieux s'ouvrent. Audition et vision sont toujours mêlées, elle dit par exemple dans le prologue du *Livre des Œuvres divines* : « Ma vision, ce sont les yeux intérieurs de mon esprit et les oreilles intérieures qui l'ont transmise [...], j'exposais exclusivement ce que m'offraient les secrets du ciel. » Pareillement, au début du *Livre des Mérites de la Vie*, on trouve : « La même vision me montra pour me l'expliquer... le concert de l'harmonie des révélations célestes. » Pour Hildegarde, la musique est une réminiscence de la science divine que l'homme a

perdue après la chute, elle est un des seuls liens qui l'unit encore aux réalités spirituelles et le détourne de l'accablement que le bannissement du paradis lui cause. C'est exactement ce dont parle Grégoire : il s'agit d'un « concert », d'une *musiké* dans le sens antique où la lumière chante et les paroles sont comme une flamme. Pour Hildegarde comme pour Grégoire, la musique, « miroir de l'harmonie des sphères célestes et des chœurs angéliques », est la forme la plus élevée de toute activité humaine.

3. Quatre types d'harmonies

Grégoire aborde la signification profonde du chant avec prudence et mystère, comme on approche un secret. Il observe que l'harmonie de l'univers (cosmos) se reflète dans l'homme comme « microcosme », selon l'expression des philosophes, mais il corrige cette notion : la grandeur de l'homme n'est pas tant dans sa ressemblance avec le monde que dans le fait qu'il est à l'image de « l'Harmonisateur » du monde et qu'il doit tendre à sa ressemblance. Il distingue quatre sortes d'harmonies qui seront reprises par Hildegarde : celle de l'univers, celle de l'homme en tant qu'« image » de Dieu, celle des vertus humaines qui le font « ressembler » à Dieu, et celle des bienheureux.

1. L'HARMONIE DE L'UNIVERS

Fin connaisseur de la musicologie et de l'acoustique de l'Antiquité grecque¹³, saint Grégoire affirme qu'une mélodie naît de la combinaison de sons divers selon leur hauteur et d'un certain rythme – alternance de mouvement et de repos – par lequel ces sons sont répétés grâce au toucher du plectre sur les cordes de la lyre ou de la cithare. Un son unique et uniforme, même s'il est répété, ne forme pas une mélodie¹⁴, et une seule voix ne peut constituer un chant dans sa complexité.

En bon héritier de la tradition classique¹⁵, il insère avec génie sa pensée musicale dans une perspective cosmique : les lois de la musique se retrouvent dans l'univers où les diverses réalités s'unissent selon un projet intelligent pour former un ensemble harmonieux. Grégoire décrit donc l'harmonie de l'univers en termes musicaux. Il constate sa structure ordonnée et y trouve les mêmes principes qu'en musique. L'harmonie du monde est donc mélodique : « La disposition ordonnée de l'univers constitue une sorte d'harmonie musicale, accordée en elle-même de façon multiple et variée, selon un certain ordre et un certain rythme, et consonante, sans jamais se

séparer de l'accord parfait, malgré la grande diversité de ses différents composants. » Ce n'est pas seulement un ordre, une unité, une proportion, un équilibre, mais une réelle « harmonie musicale » qui résonne au divin toucher de la Sagesse créatrice¹⁶, bien que l'oreille humaine ne puisse la percevoir. Grégoire utilise toute une série de termes musicaux pour exprimer la profondeur de sa pensée.

Cette harmonie musicale de l'univers est, en effet, définie comme une « mélodie » (*harmonia*), qui résulte d'un « concert » (*synodia*), c'est-à-dire un chœur à plusieurs voix célébrant par des chants la gloire du Créateur. Pour Grégoire, « concert » ne signifie pas, comme pour nous aujourd'hui, une exécution musicale ou un spectacle qui se déroule devant un public, mais l'union de voix et de sons divers en un même chant. L'origine de cet art est de refléter une musique qui n'est pas créée par des mains humaines, Grégoire voit dans ce « concert originel » la louange que rend à Dieu la nature rassemblée et dont la communauté humaine se fait l'écho. Cet ensemble constitue une « Hymne céleste », célébrée par l'univers, que l'on perçoit grâce à l'intelligence, lorsque l'esprit s'élève au-dessus des sens corporels : c'est bien ce qu'expérimente Hildegarde.

Le mot *hymnōdia* évoque l'hymne antique composée de paroles et de musique, parole chantée, comme les psaumes hébreux. Cette hymne enchanteresse de l'univers semble « prononcée », chantée par Dieu lui-même, parce que sa Sagesse, présente en toute chose, est la force qui, soutenant l'univers, lui donne son harmonie, comme une musique ou une hymne.

Grégoire parle de l'*harmonia* (mélodie)¹⁷ de l'univers que réalisent « l'art et la puissance divine » ; cette mélodie originelle a été engendrée par le Créateur au rythme de sa Sagesse : « Ce qui fait la concordance et la sympathie des choses entre elles, selon l'ordre, la beauté et la succession, c'est la vraie musique originelle et première ; c'est cette musique que l'Artisan du Tout joue avec talent, comme un prélude, avec l'ineffable parole de sa Sagesse lorsqu'il crée en

permanence tout ce qui existe. » Grégoire explique que le Créateur produit cette musique selon les règles de l'art, touchant les cordes de sa lyre qu'est l'univers, avec le plectre de sa Sagesse. La création est donc un chant qui résonne dans l'univers dont les divers éléments sont les cordes qui vibrent en harmonie.

Le verbe *aptō* (toucher) par lequel Grégoire définit l'action créatrice signifie à l'origine « fixer les cordes sur un instrument », il évoque donc la lyre. On peut imaginer le début de la création comme l'émission d'un son unique et pur dont les harmoniques infinies jaillissent d'un accord parfait qui vibre dans le temps et l'espace quand résonne la Parole¹⁸. Cette mélodie s'exprime concrètement par l'unique respiration (*sympnoia* – *conspiratio*), et la vibration par affinité (*synpàtheia*) de toutes les créatures entre elles.

Des mots plus philosophiques comme ordre (*tàxis*), agencement du monde (*diakòsmesis*), proportion (*analogia*), suite (*akolouthia*), mouvement (*kinesis*), immobilité (*stasis*), mélange (*mixis*), entrent dans ce contexte musical ; Grégoire les utilise pour souligner le dynamisme de la création, sa beauté, son unité, son harmonie, qu'il attribue à la Sagesse et à la puissance de l'Harmonisateur divin. Grégoire, qui utilise des expressions comme « harmonie musicale », « musique divine », « musique vraie et originelle », envisage plus qu'une simple réalité métaphysique : l'unité ordonnée des choses qui donne à l'univers sa beauté est perçue selon les canons de l'art musical où l'harmonie jaillit d'une mélodie.

Pour Hildegarde aussi, l'harmonie du monde, qu'elle décrit merveilleusement dans le *Livre des Œuvres divines*, n'est pas une simple idée, mais une réalité perceptible et, sur ce point encore, elle est en accord avec la pensée géniale de Grégoire ; elle dit par exemple : « La louange angélique dépasse tous les chants de l'éther que lancent les souffles des vents qui soulèvent et qui soutiennent les quatre éléments... » (*LOD*, 6e vision) Celle qu'on appelle « La trompette de Dieu » perçoit des sons mélodieux dans tous les

domaines de l'être : « Je vis de l'air éclatant de lumière dans lequel j'entendis, au-dessus de toutes les images, toutes sortes de musiques merveilleuses... et ce concert, comme la voix d'une multitude, s'organisait en harmonie de louanges sur les degrés du ciel. » (*Scivias*, 13e vision) La création, symphonie de l'Esprit Saint qui est joie et jubilation, fait retentir les échos de l'accord des trois Personnes divines. Hildegarde perçoit ces accords et les chante : « Quand l'esprit de l'homme est bien dirigé dans le cours des bonnes choses, de manière à revenir à l'éternité des joies, il voit la lumière la plus pure et entend le chant des anges. » (*LVM*) Lorsqu'on parle de « musique » chez Hildegarde, on retrouve le sens antique du mot : notre « musique » vient de l'ancien terme *mousichè*¹⁹ qui désigne l'art expressif des Grecs, manifestation qui inclut la parole, le chant, le mouvement ou la danse. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les compositions d'Hildegarde, qui doivent toucher tout l'être et qui, dans l'*Ordo Virtutum*, s'expriment jusque dans la danse. On réalise mieux alors la valeur thérapeutique et formatrice de son œuvre musicale.

2. L'HOMME EST HARMONIE

En réfléchissant sur l'*harmonia hominis*, Grégoire retrouve dans la structure de l'homme les lois de l'harmonie et de la musique qui gouvernent le monde. Par analogie, l'homme peut reconnaître présent (*kathoràō*) en lui, comme en un « microcosme », la musique « contemplée dans l'univers » : « Dans le microcosme, je veux dire dans la nature humaine, on voit toute la musique contemplée dans l'univers, puisqu'elle est proportionnée comme une partie par rapport à son tout, de même que le tout est contenu dans la partie. »

À la suite de Clément d'Alexandrie et d'Athanase, Grégoire voit dans la constitution du corps humain la forme d'un instrument (flûte, lyre ou cithare²⁰), signe d'une prédisposition de l'homme à la musique. Mais l'homme est surtout l'image de Dieu, Harmonisateur de l'univers. Cette image se révèle par l'intelligence (*nous*) (cf. *De*

hominis opificio) qui donne son harmonie à tout l'instrument qu'est l'homme, corps, sens, âme : comme le plectre de la sagesse fait vibrer la cithare du monde, ainsi l'intelligence effleure les organes pour manifester les pensées cachées, qui sont comme les sons qui permettent à chacun de communiquer avec les autres et de transmettre sa propre musique par le langage.

Parce qu'il est l'image de l'Harmonisateur universel, l'homme a la capacité de produire l'harmonie ; c'est donc lui qui doit être dans le monde source d'harmonie. On peut aujourd'hui, avec des instruments scientifiques, mesurer cette musique universelle, entendre le son primordial présent dans l'univers tout comme dans l'homme²¹. Grégoire, suivant son intuition spirituelle, en parle comme d'un mystère inscrit au cœur de la création. Cette même conception est présente chez Hildegarde : « Dieu, Créateur de l'univers, façonna l'homme à son image et à sa ressemblance. En lui, il figura toutes les créatures, supérieures et inférieures. » (*LVM* 3) « L'homme, dans la structure du monde, est pour ainsi dire en son centre. Il a plus de puissance que les autres créatures qui demeurent cependant dans la même structure. Car s'il est petit par sa stature, il est grand par les énergies de son âme. » (*LVM* 7) C'est pourquoi, dit-elle, « l'âme est musique par essence » (*Symphonie*, 29). Elle ajoute : « De même que la parole désigne le corps, la mélodie manifeste l'esprit, car l'harmonie céleste célèbre la Divinité et le Verbe désigne l'humanité du Fils. » (*Scivias*, 13e vision) Dans le *Livre des Mérites de la Vie*, elle va plus loin encore : « L'âme a en elle-même une symphonie et elle symphonise tout. » « Dieu fit la forme de l'homme à sa propre ressemblance, parce qu'il voulut aussi couvrir la sainte divinité de la forme de l'homme, et c'est pourquoi il représenta dans l'homme toutes les créatures, de même que toute créature procède de sa parole. » (PL 197, 183d) Elle va jusqu'à dire : « Le corps est l'atelier de l'âme où l'esprit vient faire ses gammes. »

« Le Créateur de la terre a fait de l'âme un véritable atelier, elle est

pour l'homme l'instrument de toutes ses œuvres. Dieu l'a créée en conformité avec lui-même. Cette âme, œuvre de Dieu en personne... est pour chaque homme une présence sacrée, divine, invisible. » (*LVM* 16) Elle conclut dans sa neuvième vision : « Ainsi, l'homme est la clôture des merveilles de Dieu. »

3. LA VERTU, RETOUR A L'HARMONIE PERDUE

La vie selon les vertus est présentée par Grégoire comme la musique de l'âme. Elle est un « psaume », un « chant », une « louange », une « hymne ». Il développe sa théologie spirituelle en termes de musique, le sommet étant la louange de Dieu dans la liturgie festive de la communauté chrétienne rassemblée pour prier les psaumes (cf. *Vie de Macrine*). Dans son *Traité sur les titres des Psaumes*, l'originalité de Grégoire consiste à trouver dans ces titres (en soi purement techniques) les étapes d'une ascension vers la béatitude : – Le « psaume », c'est-à-dire la mélodie jouée par le *psalterion*, est, selon lui, l'image de la vie contemplative ; – Le « chant », composé de mélodie, rythme et paroles, représente le comportement moral, la vie active de l'homme ; – L'« hymne » est une louange à la beauté divine, à la gloire de Dieu que l'on bénit pour les biens reçus. L'hymne ne peut être chantée que par celui qui s'est laissé purifier pour approcher de Dieu et peut lui parler en toute liberté. L'hymne peut être à la fois « psaume et chant » (selon l'indication donnée dans les titres des psaumes) : cela désigne la perfection d'une vie où l'homme extérieur est harmonisé à l'homme intérieur, apte par conséquent à contempler les réalités divines. Un tel homme devient un instrument vivant et sa vie entière est une hymne à la gloire de Dieu. Celui qui est prêt à chanter cette gloire est déjà bienheureux car son cœur et son âme sont devenus capables d'« accueillir ce qui ne peut être accueilli ».

Le moment propice à ce « concert du psalterion et de la cithare » est l'aube, dit Grégoire : « La gloire de Dieu ne se lève pas pour ceux qui n'ont pas déposé les œuvres des ténèbres. » « Je me lèverai dès

l'aube, disent le psaltérion et la cithare à Celui qui les appelle. » Cette aube spirituelle, qui marque la frontière entre la nuit et le jour, est l'instant où « surgit la vie vertueuse en l'homme », grâce à l'accueil de ce qui est divin et l'abandon de ce qui n'est pas digne de la lumière. Lorsque le soleil se lève²², « la gloire de Dieu surabonde sur sa terre », de même, par l'Incarnation du Verbe éternel, la foi des sauvés passe de l'obscurité à la lumière. Alors, selon le Gloria des anges, la paix se manifeste sur terre par la « bonne volonté » de Dieu. Le chant des Laudes exprime la beauté spirituelle de cette rencontre entre Dieu et l'âme, aurore de la vie spirituelle.

Hildegarde affirme la même idée dans sa lettre aux chanoines de Mayence : « Ainsi est appelé le commencement du jour “Laudes”, quand l'aurore surgit avant le soleil, et aussitôt que Toi, vraie sagesse et vraie charité, Tu as inspiré en l'homme un souffle de vie, il chante Ta louange. En effet, de même que le soleil après l'aurore envoie ses rayons avec fulgurance, l'âme, souffle de vie qui est feu, dont la flamme est rationalité, se fait reconnaître par sa science du bien et du mal. » (Ep. 155) On trouve encore chez Grégoire, comme déjà chez Clément et plus tard chez Hildegarde, la notion de pouvoir thérapeutique de la musique : le chant ou l'écoute des psaumes ne procure pas seulement un plaisir, mais guérit l'âme de l'homme pécheur, dit Grégoire. En raison de sa relation intime avec l'homme, en effet, la musique agit sur la nature humaine²³. Elle fait retrouver le bon rythme de la vie, la proportion juste, l'ordre, l'harmonie de vie qui est harmonie de vertu. Pratiquer la musique fait taire les passions et les désordres et conduit à un *ethos* – un comportement sain. En disant cela, Grégoire ne parle pas des harmonies antiques des Grecs²⁴, mais des psaumes et il réfléchit sur le but et le sens de la mélodie pour la vie morale entendue comme le retour à l'harmonie intérieure. Il constate la vertu thérapeutique de la musique dans la Bible : le roi Saul retrouvait la raison en écoutant David chanter les psaumes : « Il est clair que le sens caché de la mélodie est de calmer les passions

qui surgissent en nous selon les événements de la vie. »

Hildegarde a mis en application l'enseignement de Grégoire dans l'*Ordo Virtutum*. Cette sorte d'opéra a pu être joué et chanté lors de la cérémonie de consécration du couvent d'Hildegarde sur le mont Rupert le 1^{er} mai 1152, en présence de l'archevêque, du clergé de Mayence et des familles des moniales issues de l'aristocratie. L'éloge de la chasteté qu'on y entend, les reproches adressés aux Vertus par le diable au motif qu'elles ignorent les joies de la maternité et de l'union physique, tout cela fait penser que le drame serait une « mise en jeu » de la liturgie de prise de voile lors de la consécration des moniales. En réalité, la représentation des vertus face aux tentations du diable par une savante composition de gestes, de musique et de paroles a une valeur universelle et constitue une véritable thérapie dans la ligne de l'enseignement des Pères : Hildegarde soignait moralement et physiquement ses moniales grâce au chant.

La vertu est aussi présentée comme musique de l'âme dans la 13^e vision du *Scivias* : « La musique, comme la voix d'une multitude, chantait en harmonie pour encourager les vertus à aider l'homme et pour s'en prendre aux machinations du diable qui le combattent, pendant que les vertus dominaient les vices et que les hommes, sous l'inspiration divine, revenaient enfin à la pénitence. »

La même pensée est reprise dans une lettre à l'Abbé Kuno : « Ô homme, pourquoi dors-tu lors du récital délicieux des bonnes œuvres qui résonnent devant Dieu, tel un concert ? Pourquoi ne renonces-tu pas à ta concupiscence débridée en examinant la demeure de ton cœur ? » (Ep, I, LXXIV, p. 161) Dans la septième vision du *Livre des Œuvres divines*, on trouve un passage qui met en jeu les hommes vertueux comme assurant les diverses parties d'un grand concert : « Les cithares évoquent les récompenses de la voie dure et étroite qui conduit à la vie ; les orgues, la multiplicité des vertus qui se révèlent dans le cœur de ceux dont la louange s'élève vers Dieu. Le concert de ces instruments résonne comme un doux tonnerre... Ceux qui exercent leur ministère d'enseignement résonnent des flûtes de la sainteté, faisant pénétrer le chant de la justice dans le cœur de l'homme par la voix de leur raison. La Parole

s'exprime à travers eux et résonne, elle est perçue et se répand aussi loin qu'elle est audible. De même que la flûte donne de la force à une voix juste, de même la crainte et l'amour de Dieu multiplient parmi les hommes la voix des docteurs, qui rassemble les croyants. D'autres hommes, au son de la cithare, adressent à Dieu leur louange qu'aucune science humaine ne peut expliquer. D'autres encore rassemblent d'innombrables vertus par les préceptes divins, ils militent dans l'humilité, reine des vertus : l'instrument dont ils jouent, c'est l'orgue... Aucune persécution ne peut les débusquer : ils jettent l'orgueil aux enfers, héritage des esprits arrogants. Ceux qui militent dans l'humilité dominent l'enfer. De même que toutes les harmonies de l'orgue servent à la louange, ainsi Dieu unit la louange des hommes (humbles) à celle des anges. »

Le Livre des Mérites de la Vie, à son tour, utilise souvent des images musicales pour décrire les vertus. On trouve dans la Finale du livre : « C'est dans l'homme que Dieu a parachevé tous ses ouvrages. Quand l'homme se tourne vers la vie spirituelle, il ressemble à un animal qui court vers son maître. Ainsi il porte tout dans sa chair, quand il domine en lui-même ce qui est terrestre : c'est pourquoi on l'appelle l'étendard de l'harmonie céleste. »

Plusieurs vertus s'expriment en termes musicaux : L'Aspiration aux choses du ciel : « Moi, je suis la vie de toutes les bonnes œuvres et le collier de toutes les vertus... Je ne cherche... rien d'autre que ce qui est saint, je suis la cithare de la joie. Je suis du ciel en toute chose. »

La Vigueur déclare : « L'homme engourdi ne craint pas Dieu et ne L'aime pas parce qu'il ne Le sent pas dans la crainte, n'est pas en harmonie avec Lui dans l'amour, ne travaille pas à ses œuvres et ne Le prie pas en son âme. »

L'Abstinence dit : « Quand les cordes d'une cithare sont abîmées, quel son en sort-il ? Tu remplis tellement ton ventre que tes veines sont malades jusqu'à la folie, où est alors le doux son de la sagesse que Dieu a donnée à l'homme ?... Moi, je suis comme une cithare qui résonne de toutes les louanges et perce la dureté du cœur par sa bonne volonté : quand un homme nourrit son corps avec modération, je résonne comme une cithare au ciel, et quand il est sobre et chaste, je suis comme une musique d'orgue. »

4. LA SYMPHONIE, CHANT DE L'HUMANITE A LA FIN DES

TEMPS

Dans le traité *Sur les titres des Psaumes*, Grégoire, comme Hildegarde dans la vision 13 du *Scivias*, étudie le psaume 150, il y voit le sommet de la vertu, d'où l'on peut presque toucher le bien suprême. Dans cet état intérieur se trouve la béatitude de l'humanité, réunie en un seul chœur avec les anges pour réaliser la *synphonia* de toute la création. Dépasant toute capacité de penser ou d'espérer, cette harmonie est trop sublime pour s'exprimer autrement que par l'art musical : lui seul peut « exprimer l'inexprimable ».

Pour Grégoire, le bien suprême s'identifie donc avec la louange qui se réalise dans le cœur des saints : pour eux, le bien est devenu une manière d'être stable, dans une nature renouvelée qui ne craint plus le mal, et l'humanité purifiée est un instrument qui résonne au rythme de la mélodie divine. Ses sons sont les vertus et les cordes ajustées, l'effort ascétique. La louange universelle à la fin des temps sera la danse de l'humanité avec les « chœurs célestes » : la création ayant retrouvé son harmonie, le mal aura disparu, la vie vertueuse permettant la victoire de l'harmonie sur le chaos. Elle rapproche l'homme des anges : dans la louange, l'humanité unit ses « cordes » (ses efforts) au son pur de la « cymbale » des anges, en un beau concert, fête divine et danse. Ainsi sera rétablie l'affinité, la parenté, l'unité des deux natures rationnelles entre elles. La réintégration de l'homme dans la danse – l'état de béatitude – est un don de la bonté divine qui rend à l'homme sa dignité originelle. Grégoire utilise, pour décrire l'accueil des bienheureux dans la danse céleste, le mot utilisé pour l'entrée des catéchumènes dans la « piscine » baptismale. Ce retour à la pureté par une vie accordée au baptême fait jaillir dans le cœur de l'homme l'*eucharistia*, l'action de grâce que Grégoire identifie avec la douce harmonie de l'hymne à l'amour divin chantée par la création – matérielle et spirituelle – réunie. Pour parler de la joie de cette action de grâce, Grégoire ne parle plus d'harmonie ou de mélodie, mais de *synphonia* (consonance) : un son doux et pur, produit

par l'harmonie de toutes les voix. Il fait alors allusion à la Croix du Christ dont les quatre directions remplissent l'univers et lui confèrent cette nouvelle harmonie (cf. *Oratio catechetica*). Pour Grégoire comme pour Hildegarde, le salut réalisé par la Croix n'est pas seulement un retour à l'état initial, mais l'accomplissement du projet de Dieu sur le monde et sur l'homme : la sanctification ou « divinisation » de l'univers.

Hildegarde a la même réflexion que Grégoire lorsque, dans le *Scivias*, elle parle de la béatitude céleste comme d'un concert qu'elle perçoit dès maintenant : « Toutes ces légions font retentir, par toutes sortes de musiques et avec des voix merveilleuses, les merveilles que Dieu opère dans les âmes bienheureuses et ainsi glorifient Dieu avec magnificence ; les esprits bienheureux, par la puissance de Dieu, font résonner leur grande joie dans les hauteurs du ciel par des harmonies indicibles, exaltant les miracles que Dieu accomplit en ses saints. Et ils magnifient Dieu de façon glorieuse, se réjouissant de la joie du salut. » (6^e vision) Pareillement, dans la finale du *Livre des Mérites de la Vie*, elle décrit la vie bienheureuse en termes de musique : « Ceux qui étaient vêtus de blanc faisaient entendre le plus doux des concerts et leurs voix résonnaient comme les grandes eaux... À cause de la louange que, dans le monde, ils avaient adressée à Dieu d'une voix joyeuse, humble et dévote, leur voix savait chanter toute sorte de musique. À cause du service incessant de leur cœur et de leur bouche à l'office divin quand, durant leur vie terrestre, ils avaient ruminé benoîtement toutes les vertus, ils chantaient sans se lasser des cantiques nouveaux... toute l'harmonie céleste venait au-devant d'eux avec un cantique nouveau... La brise divine touchait leurs flûtes, si bien qu'elles résonnaient de toutes sortes d'airs de cithare et d'orgue avec l'Agneau, et personne ne chantait ce cantique, excepté ceux qui portaient ces couronnes, les autres l'écoutaient et s'en réjouissaient... »

Dans le *Livre des Œuvres divines* : « L'Esprit du Dieu vivant qui brûle de vérité

incite les esprits angéliques à se dresser contre leurs ennemis. C'est alors un concert de voix qui ressemble au bruit de la mer, concert qui contient la plénitude et la perfection que portent à la louange de Dieu les créatures angéliques et humaines... La cohorte des anges aspire à Dieu, elle le reconnaît dans toute la symphonie de ses louanges... Les anges disent la divinité par les échos vivants de leurs voix parfaites ; cependant, malgré la multitude de leurs louanges, les esprits bienheureux sont incapables d'embrasser d'aucune manière la divinité, aussi renouvellent-ils toujours leur chant de louange. » (*LOD*, 6e v) Enfin, Hildegarde conclut : « Ce concert s'organise en harmonie de louanges sur les degrés du ciel, car la symphonie (des élus) dit et redit la gloire et l'honneur des citoyens du ciel, dans l'unanimité et la concorde... » (*LOD*, 13e v) Cette vie harmonieuse peut commencer dès maintenant : « Lorsque je l'invoque en vérité, Dieu et Seigneur, il conduit mes pas avec hâte dans ses commandements, tel un cerf qui désire l'eau vive. Il me conduira vers les sommets que ses préceptes m'enseignent, il soumettra les désirs terrestres par sa force victorieuse. Dans la béatitude céleste, je chanterai sans fin ses louanges. » (*LVM* 11)

4. Le chrétien est musicien

Parlant d'« harmonie musicale », Grégoire et Hildegarde entendent une musique réelle, contenue dans l'univers : pour eux, ce n'est pas une simple métaphore. Jusqu'à une époque récente, on ne pouvait pas vérifier ce qu'ils affirmaient ; maintenant, c'est une évidence scientifique. Hildegarde parle d'expérience : elle transcrit ce qu'elle entend. Grégoire, lui, développe une théologie de l'harmonie musicale qui éclaire l'œuvre d'Hildegarde : les lois de l'harmonie, quelle qu'en soit la manifestation, sont propres à la musique. Celle-ci exprime la beauté et la béatitude en Dieu parce que le chant manifeste la joie et l'amour qui débordent du cœur. Pour Grégoire comme pour Hildegarde, Dieu lui-même est Harmonie. Il a créé le monde comme un chant, il est le premier « Musicien ». La musique est la voix de Dieu ; son premier contact avec les créatures a été vocal, dans l'harmonie : « *Dieu dit* », « *et cela était bon* ». Cette voix originelle demeure dans l'intime de l'être humain comme une soif et une vocation à la symphonie.

Le chant des psaumes et des hymnes devient alors une proposition qui transcende tout concept et tout langage. Par lui, l'homme « éprouve un émerveillement et une stupeur dans le secret de sa conscience » : face à la nature divine ineffable, les paroles deviennent « silence » et la musique, seule, permet de dire « la majesté de la gloire de la sainteté qui n'a pas de limites » (*In Ecclesiaste, Om. VII*). L'évêque de Nysse partageait l'affirmation de son frère Basile, reprise par Hildegarde : le chant en commun des psaumes est un « lien de concorde » qui « fond en harmonie la multitude des fidèles dans la symphonie d'un chœur unique ». Ainsi se réalise le plus haut des biens qu'est l'amour (Basile de Césarée, *Homélies sur les Psaumes*, 1, 2 ; PG 29, 208 BC). Pour Grégoire, comme pour Hildegarde, la théologie, c'est de connaître et d'aimer Dieu, donc d'harmoniser sa vie avec sa foi par la pratique des vertus. Cette quête de l'harmonie perdue a été développée par Hildegarde dans ses trois livres de

visions. Ils indiquent trois manières complémentaires de retrouver l'harmonie : avec les autres au sein de l'Église (*Scivias*) ; avec soi-même par la pratique des vertus (*Livre des Mérites de la Vie*) ; avec la création et le Créateur, en assumant sa place dans l'univers (*Livre des Œuvres divines*).

12. Ce chapitre a été écrit en coopération avec Cecilia Flueraș, musicologue roumaine.

13. Pythagore et ses disciples ont étudié les phénomènes acoustiques et musicaux, ils considéraient les consonances – en particulier la quarte, la quinte et l'octave – comme des modèles de l'harmonie, conçue comme l'accord, l'équilibre des éléments divers, qu'ils identifiaient avec l'âme de l'homme et avec le principe ordinateur du monde. La définition des rapports numériques qui sont à la base des accords musicaux était, pour les pythagoriciens, le point de départ permettant de découvrir les lois qui gouvernent les sentiments de l'âme et les mouvements de l'univers : ils obtinrent des résultats grâce aux expériences faites sur le monocorde dont l'invention est attribuée à Pythagore. (G. Comotti, *La musica nella cultura greca e romana*, Torino 1979, p. 30).

14. Selon la théorie d'Aristoxène, l'unité de la mélodie résulte de la synthèse des sons.

15. « La méthode et les buts de la recherche acoustique des pythagoriciens ont eu une influence déterminante sur l'activité spéculative dans le domaine musical : Damon et après lui Platon et Aristote ont approfondi la recherche sur l'influence bénéfique de la musique sur l'âme ; Aristoxène et les savants des périodes hellénistique et romaine, sauf peut-être les épicuriens, ont établi la base de leurs recherches sur les principes physiques et mathématiques de l'enseignement pythagoricien. » (G. Comotti, *La musica, o.c.*, p. 30).

16. Une description de l'harmonie universelle liée à la musique et au chant se trouve déjà dans le *Protreptique aux Grecs de Clément d'Alexandrie* ; il parle du Chant Nouveau, du Chant Incorruptible qu'est le Logos divin, Jésus-Christ, qui a harmonisé l'univers et l'a rendu conforme à la volonté du Père. Citant saint Paul (Tit 3, 3-5), Clément affirme que les hommes, tombés après la chute originelle dans une forme bestiale, ont été transformés par ce chant céleste en des hommes doux. « Ce Chant a aussi ordonné avec mesure et proportion l'Univers et a

entraîné la dissonance des éléments vers la discipline de l'accord (*symphōnìa*), afin que le monde entier résonne en harmonie avec lui... Ce chant non corrompu maintient l'harmonie de tout l'Univers, il s'est étendu du centre jusqu'aux extrémités et des extrémités au centre, harmonisant la création... selon la volonté paternelle de Dieu, que David rechercha avec ferveur. » (Clément d'Alexandrie, *Protrettico ai Greci*, Roma 2004, p. 52-53).

17. *Harmonia* signifiait à l'origine « lien, connexion, adaptation » ou « pacte, convention ». En musique, *harmonia* indiquait d'abord l'accord d'un instrument à cordes et, par conséquent, la disposition des écarts à l'intérieur de l'échelle des sons, ou même l'échelle modale, selon la dénomination des théoriciens de l'époque hellénistique et romaine. Mais dans les œuvres du Ve et IV^e s. av. J.-C., l'*harmonia* acquiert un champ sémantique plus étendu et indique un « ensemble de caractères qui permettent de reconnaître un type de discours musical : non seulement la disposition des intervalles, mais aussi la hauteur des sons, le mouvement mélodique, la couleur, l'intensité, le timbre, éléments distinctifs de la production musicale d'une même région géographique ou groupe ethnique ». (Cf. G. Comotti, *La musica, o.c.*, p. 27). Dans la *République* (III, 398e s.), Platon parle d'*harmoniai* tristes, comme la *lidia*, ou plus fermes : l'*harmonia dorique* et d'*harmoniai* non violentes, propres à la persuasion : l'*harmonia frigia* (Cf. Platon, *République*).

18. Les grands compositeurs ont tenté d'évoquer la création par la musique. Fait marquant, dans son Oratorio de *La Création*, au moment où le soliste proclame « Que la lumière soit ! », J. Haydn fait jouer à l'orchestre un accord de Do majeur très puissant.

19. Le mot « musique », *mousichè technè* (« l'art des muses »), avait un sens plus large de celui que nous avons aujourd'hui avec notre « art des sons ». Au V^e siècle av. J.-C., la *mousichè* était une synthèse de poésie, de son articulé et de gestuelle ou de danse ; elle représentait ainsi les moyens de transmission d'une culture qui fut essentiellement orale jusqu'au IV^e siècle av. J.-C. Au moyen de la poésie, langage imagé et allégorique, de l'harmonie des vers et des mélodies, le message culturel était transmis sous une forme captivante et persuasive et donc plus facilement reçu et mémorisé. Aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., *mousikòs anèr* désignait l'homme cultivé, capable de recevoir le message poétique dans toute son ampleur. C'est pourquoi, depuis une époque très ancienne, en Grèce, en raison

de sa culture musicale centrée sur l'unité entre la poésie musicale et le geste, on imposait dans l'éducation aristocratique l'enseignement de la lyre, du chant, de la poésie, de la danse et de la gymnastique (cf. G. Guanti, *Estetica musicale. La storia e le fonti*, La Nuova Italia, Milano 1999, p. X). Même dans la période hellénistique, la musique avait un rôle déterminant dans le programme idéal de la « culture générale ». (Cf. H.-I. Marrou, *Histoire de l'Éducation dans l'Antiquité*, Studium, Roma 1950, p. 229-252).

20. « Tu es pour moi une cithare, une lyre, une flûte et un temple ; une cithare à cause de ton harmonie, une flûte par ton esprit, un temple par ta raison, afin que l'une résonne, l'autre souffle et la troisième reçoive en elle le Seigneur. » (Clément d'Alexandrie, *Le Protreptique*, Cerf, Paris 1976, Sch 2, I, 5, 3).

21. Les scientifiques parlent d'une « harmonie musicale » de l'ADN.

22. En musique, cela correspond au début de la séquence des tons dans le cercle des quintes, le Do majeur.

23. « La musique est toute relative, comme on le voit dans les paroles harmonisées et les chants, dont l'harmonie est d'autant plus douce que la relation est belle. » (Dante, *Convivio* 2, 14).

24. Pour les pythagoriciens aussi, l'âme est harmonie, accord des éléments selon la proportion numérique et c'est pourquoi elle vibre de joie selon les vibrations qui influent et mettent en mouvement les éléments semblables du monde. L'âme a la capacité de s'accorder à l'harmonie universelle. Comme la musique humaine était considérée comme une imitation et un véhicule de la mélodie divine, elle était considérée comme capable de nous mettre en accord avec l'harmonie éternelle, portée sur terre par le musicien. Ainsi le rôle de la musique était d'accorder l'âme à son origine divine. (Cf. K. E. Gilbert et H. Kuhn, *A History of Esthetics*, 1939).

En guise de conclusion

L'œuvre d'Hildegarde ne passera pas. Celle-ci peut être considérée, sous bien des aspects, comme un « Docteur » pour l'Église et pour le monde. Il n'est pas étonnant que Benoît XVI ait éprouvé la nécessité, plus de huit siècles après sa mort, d'abord d'étendre officiellement le culte d'Hildegarde à toute l'Église, ensuite de l'ajouter dans la liste des « Docteurs », c'est-à-dire de ceux qui ont ouvert une voie nouvelle dans la connaissance théologique. Sa remise au goût du jour, en 2012, cette redécouverte d'un enseignement enfoui sous des siècles de théologie, nous rappelle que la vérité existe et n'a pas d'âge. Elle nous signale aussi l'actualité d'Hildegarde pour notre époque.

UNE VISION DE L'HOMME POUR LE TROISIEME MILLENAIRE

L'homme contemporain tâtonne, après des décennies de rationalisme et de scientisme où tout semblait fleurir entre ses mains et où le « progrès » s'était substitué à « la divinité ». Il se découvre petit, nu, impuissant face à un univers qui le dépasse : tout semblait bien contrôlé et voilà que des volcans se réveillent, la terre tremble, les tsunamis détruisent tout sur leur passage, de nouvelles maladies apparaissent, le terrorisme envahit la planète et de nouveaux totalitarismes avilissent l'humanité... L'homme a beau tout oublier au fil de l'actualité, il ne peut nier l'évidence de sa petitesse que les catastrophes en cascade lui rappellent périodiquement. Les questions d'écologie vont être de plus en plus au centre de l'attention car, crise économique ou non, les conséquences de l'activité humaine non régulée se révèlent dramatiques. L'écologie « individuelle » aussi, l'équilibre de vie, préoccupe nos contemporains – il est temps ! Jamais autant de dépressions et de maladies mentales n'ont affligé les hommes, la stérilité s'étend : le mode de vie que nous nous imposons est contraire à notre nature et à l'équilibre de la personne... mais la société est tyrannique : profit et loisirs dictent sans merci cet anti-humanisme athée. Ce n'est pas à coup d'antidépresseurs que l'on résoudra le problème. Il faut retrouver une saine conception de l'homme, ce que l'on appelle une anthropologie chrétienne.

C'est justement ce que propose Hildegarde de Bingen : un regard équilibré et responsable sur l'homme et sur l'univers. En un temps où les problèmes actuels ne se posaient pas encore, elle a décrit les principes d'harmonie de l'univers et de l'être humain, avertissant l'humanité sur les conséquences de leur non-respect. Au niveau individuel, elle a proposé un régime de vie, une alimentation, un ensemble de soins qui visent à rétablir la santé dans l'organisme affaibli. À l'échelle de sa communauté, elle a mis en œuvre, par la

musique, le théâtre, la connaissance des plantes et tous les arts, des moyens thérapeutiques pour fortifier cette harmonie et soigner l'homme dans son ensemble, et pas seulement les organes d'un corps détaché de son âme – car on s'aperçoit aujourd'hui que la médecine a trop longtemps étudié et soigné des cadavres au lieu des personnes. Abbessse d'une communauté parfois difficile à guider, Hildegarde offre aussi une vision de la société qui respecte la personne, valorise les talents de chacun et ne se contente pas de juxtaposer des individus dans une vague démocratie. Enfin Hildegarde a mis l'homme au centre de la cosmologie en raison de sa conscience, unique dans l'univers, soulignant la responsabilité : le monde est un équilibre de forces dans l'harmonie duquel l'homme peut entrer pour le « symphoniser » ou qu'il peut dérégler et finalement retourner contre soi.

Hildegarde répond aussi indirectement à d'autres questions contemporaines. Aujourd'hui, la théorie du « gender » fait des ravages : elle vise à effacer les différences entre hommes et femmes et à les réduire à de simples conventions sociales. L'homme contemporain est en passe de perdre son identité sexuelle, c'est-à-dire de nier l'évidence naturelle de la bipolarité dont il est porteur dans son corps, son âme et son esprit. Cette négation de la réalité est catastrophique car elle est stérilisante pour l'humanité. L'individu, au lieu de s'ouvrir à l'altérité, tombe dans un jeu de miroirs réciproque et perd sa fécondité à tous les niveaux, recherchant en l'autre sa propre image idéalisée. Hildegarde a condamné ce narcissisme sexuel (par ex. *Livre des Mérites de la Vie*, 22) : par toute son œuvre, elle souligne le rôle de la femme – en tant que telle – dans la société, et souligne la nécessaire complémentarité homme – femme pour la fécondité de l'humanité. Elle donne les bases d'un sain féminisme qui n'est pas revendication des droits de l'autre, mais affirmation d'une égalité où les différences sont perçues comme richesses réciproques. Il ne s'agit pas d'une artificielle parité, mais d'une admiration de « l'autre » qui se fait humble respect et accueil. Dans ses lettres aux notables et aux

prélats, en particulier, l'abbesse affirme son identité féminine et en joue pour contraindre les hommes à être... masculins.

En ce qui concerne l'éducation des valeurs, Hildegarde apporte aussi une saine réponse aux polémiques contemporaines face à la dégradation d'une société permissive : sa catéchèse fondamentale place à la base de l'histoire le péché originel. Le temps devient alors théâtre de l'action rédemptrice de Dieu en partenariat avec l'humanité blessée (*Scivias*). Hildegarde rappelle ainsi que chaque âme humaine, tout au long de sa vie, est le lieu d'un combat essentiel qui se concrétise dans les vices et les vertus (*Livre des Mérites de la Vie*). Les responsables de la société ont le devoir d'aider ses membres à croître et à vivre en harmonie dans la vertu. Or, les valeurs sur lesquelles se bâtit une société induisent les valeurs individuelles de ses membres, la morale ne peut donc être cantonnée au niveau individuel et subjectif, sans quoi l'humanité tout entière dégénère, entraînant la création dans sa chute (*Livre des Œuvres divines*). Tout un programme éducatif découle de cette vision de l'homme, de la société et de l'univers liés entre eux. Pour Hildegarde, les valeurs sur lesquelles se fonde la vie en communauté sont celles de l'Évangile, et il n'y a de civilisation humaine que si elle est profondément chrétienne. Les vices et les vertus ne sont pas des notions subjectives, mais la base des valeurs communes, indispensables à une société harmonieuse et responsable. C'est sur ces valeurs que l'Occident a bâti sa civilisation et, sans les racines chrétiennes qui les justifient, la liberté démocratique devient dictature d'une opinion soumise aux courants démagogiques qui l'agitent. À son époque, sur la base de ces principes, reconnus mais non pratiqués par tous, Hildegarde n'a pas hésité à apostropher les pouvoirs publics et religieux et personne n'a pu la contredire. Existe-t-il encore aujourd'hui des valeurs communes ? Quelles bases les justifient ? Peut-on renoncer aux racines chrétiennes de l'Europe sans nier son identité et les valeurs qui la fondent ?

Cette vision de l'homme et de la société est soutenue par une notion fondamentale : la dimension spirituelle de l'être humain engendre sa responsabilité, individuelle et collective, face à Dieu et à l'univers. Avec la « globalisation » galopante sur le plan économique, culturel, informatif... un défi est lancé à notre société : les nations et les classes sociales sauront-elles s'unir pour protéger l'avenir ou choisiront-elles de détruire l'humanité par égoïsme ? Avec huit siècles d'avance, Hildegarde a clairement vu ce risque inscrit au cœur de la création, elle a devancé les angoisses d'un Pierre Teilhard de Chardin face à l'échec possible de l'humanité dans sa mission (cf. la conclusion du *Phénomène humain*). Mais elle a aussi affirmé que Dieu n'abandonne jamais l'humanité, et que l'entrée en jeu des forces cosmiques était encore un signe de la miséricorde du Créateur qui désire le bien de son œuvre (cf. *Livre de la Sagesse* 5, 17-23).

Les trois livres de visions d'Hildegarde réalisent une synthèse géniale d'anthropologie chrétienne. C'est sans doute cette réponse que le pape Benoît XVI a voulu signaler à nos contemporains. Les autres œuvres qui sont attribuées à la sainte Abbesse sont une application pratique de cette anthropologie dans des domaines concrets. Prenons l'exemple de la musique : Hildegarde, connaissant la structure de l'homme, sait que la musique, perçue par l'ouïe, influe directement sur l'âme humaine et que l'on ne peut pas écouter n'importe quoi sans en être contaminé intérieurement. Car tout ce qui entre en l'homme par les sens informe et transforme son âme. Elle-même a entendu l'harmonie céleste et la cacophonie infernale, et elle en a vu les effets. Il est facile de comprendre alors les ravages que font certains rythmes et certains accords sur les personnes qui s'en abreuvent ou que l'on matraque à longueur de journée : rien n'est innocent. Face à cela, Hildegarde propose d'abord le silence, comme « musique » fondamentale de l'âme et, pour la liturgie et la vie commune, une musique qui fait du bien, « écho des harmonies célestes ». Elle propose même à ses filles d'en devenir actrices et non pas seulement

auditrices, afin de sortir des passivités pour faire jaillir les capacités intérieures propres à chacun : celui qui chante ou joue d'un instrument participe avec tout son être à la musique qu'il diffuse. Il en va de même dans les soins du corps : qui s'applique à un régime alimentaire sain, prépare lui-même sa nourriture, veille à utiliser les aliments et les plantes aromatiques utiles à sa santé, ne se contente plus de manger : il entre dans une dynamique de « prendre soin » qui implique toute sa personne, il nourrit son être. Il ne respecte plus des interdits alimentaires et ne se laisse pas mener par sa convoitise, mais regarde la nourriture comme partie intégrante de sa vie. On dépasse ici la notion de gourmandise ou de goinfrerie pour entrer dans une vision complète de la personne transformant l'univers. Encore faut-il ne jamais oublier que tout cela n'a de sens que si l'on garde présent le but à atteindre : une meilleure disponibilité à Dieu et à sa loi d'amour.

Hildegarde est donc une contemplative qui conduit à l'action : beaucoup de gens disent aimer le football parce qu'ils regardent les matchs à la télévision. Ils n'aiment pas le football ! Ils aiment, confortablement installés dans un fauteuil, regarder et critiquer d'autres qui, eux, jouent. Celui qui s'engage dans une équipe aime vraiment le sport, car il en est acteur. Ainsi en est-il de la vie spirituelle : Hildegarde veut faire de nous des acteurs, dans toutes les dimensions de l'existence, et non des critiques passifs et sans détermination qui ne se remettent jamais en cause. C'est pourquoi les livres de visions, déjà porteurs de nombreuses indications pratiques, sont heureusement complétés par les autres écrits : lettres, poésies et chants, traités sur les plantes ou autres qui sont une mise en œuvre de la vie spirituelle dans la vie quotidienne. À une époque où l'on redécouvre l'importance de l'expérience, des travaux pratiques, de la « motivation » et de la participation aux bénéfices dans la vie professionnelle, cette éducation à la vie spirituelle par l'« implication » est essentielle.

UN MODE DE CONNAISSANCE A REDECOUVRIR

Hildegarde, guidée par « la lumière vivante », est témoin de ce qui s'accomplit dans l'éternité. Les hommes de notre époque vivent enfermés dans le temps qui passe, le fameux Chronos qui dévore ses enfants. Ils jugent et décident en fonction des événements, des réussites et des échecs, des modes et des opinions ; prétendant tenir tout sous contrôle, ils sont incapables de diriger leur propre vie, ils sont progressivement « mangés » par l'âge et laissent à d'autres le soin de guider à l'aveuglette la barque de l'humanité... La société de consommation consomme même ses consommateurs... Hildegarde nous fait entrer dans un autre registre, celui d'une réalité présente au cœur de l'homme, un monde dont la porte est en chacun, une fenêtre ouvrant sur un horizon bien plus vaste que celui qui nous entoure. Un monde qui est plus réel que le visible, le matériel auquel nous limitons la réalité. Les Grecs appelaient cela le *Kairos*, l'instant d'éternité qu'il faut saisir à l'intérieur du quotidien, et que saint Paul nomme « *la plénitude des temps* » (Ga 4, 4). C'est le domaine de la vie intérieure, infiniment plus riche que celui de la vie extérieure, le lieu de paix, en chacun, où se produit la rencontre avec Dieu. Jésus résume son Évangile en quelques mots : « *Les temps sont accomplis, le royaume de Dieu s'est approché de vous* » (Mc 1, 15) et il ajoute : « *Il est au-dedans de vous* » (Lc 17, 21). L'Abbesse visionnaire a tenté, lorsqu'elle sortait de cet univers où elle était souvent plongée par grâce, d'en transmettre quelque chose. Cela nous vaut une œuvre éblouissante, unique, géniale. Elle a utilisé pour cela les supports que lui offrait la civilisation du XII^e siècle : la littérature, bien sûr, mais aussi la musique, la médecine, la correspondance, l'homélie, les miniatures, l'architecture, *etc.* Pas un de ces domaines qu'elle n'ait imprégné d'une vie qui dépasse les talents ordinaires de l'homme. Le souffle qui traverse l'œuvre d'Hildegarde est proprement inspiré par l'Esprit Saint, expérimenté jusque par les sens.

Car il s'agit bien d'une « révélation », c'est-à-dire de l'intrusion dans notre monde sensible d'une réalité qui est au-delà des sens. L'univers baigne en elle, mais elle n'est accessible à l'esprit humain que par permission divine. Car la foi n'est pas « l'opinion que l'on se fait des réalités cachées », comme le pensait Abélard, contemporain d'Hildegarde, mais l'accueil d'une Révélation merveilleuse qui transcende l'homme, comme lui répliquaient Guillaume de Saint-Thierry et saint Bernard, défenseur de notre abbesse. L'inspiration, comme c'est le cas pour les Écrits bibliques, n'enlève rien aux facultés humaines : elles sont sublimées par la grâce, comme envahies de l'intérieur par une Présence qui les transfigure à l'image du Buisson ardent qui brûlait sans se consumer (Ex 3). C'est pourquoi il est impossible, dans l'œuvre d'Hildegarde, de séparer ce qui vient de l'homme et ce qui vient de Dieu : c'est tout un, car c'est à travers l'humain que Dieu se manifeste. Tel est le mystère de l'Incarnation qui faisait dire à Patrice de la Tour du Pin : « Tout homme est une histoire sacrée. » Ce mystère de collaboration entre la grâce et la nature humaine se continue dans l'Église, dans la vie des saints... et jusque dans la nôtre, si nous savons la contempler comme l'histoire d'une alliance scellée lors du baptême.

Il ne faut cependant pas s'arrêter à la forme des réalisations de l'abbesse de Bingen, mais en cueillir l'esprit et saisir, à travers les modes qui passent (le *Chronos*) ce qui ne passe pas (le *Kairos*). Chacun est invité à entrer dans cette lumière, qui illumine toute chose et donne vie à tout ce qu'elle effleure. Tous les domaines de l'existence peuvent devenir transparents à une autre Vie, ainsi qu'ils le furent pour Hildegarde. Comme les verres colorés d'un vitrail chantent une hymne à la lumière toujours renouvelée, ainsi les pages de nos vies, si elles sont transpercées par la Présence, fulgurées par l'Esprit.

Nous ne pourrions et ne devons pas imiter Hildegarde, ni nous prendre pour des mystiques en mission commandée par le ciel, mais

si, humblement, dans le quotidien, nous laissons passer la « Lumière vivante », si nous apprenons à puiser aux sources de la grâce, alors, autour de nous, l'univers sera transfiguré. Il ne s'agit pas d'être des génies, il s'agit de devenir présents à sa Présence pour en irradier le monde. Claudel a magnifiquement résumé la mission du chrétien dans une lettre à un jeune en recherche de vocation : « C'est une humble et grande chose que d'être le carreau lavé par où la lumière de Dieu passe. »

Aux yeux d'Hildegarde, le monde avait une structure, une beauté. Elle savait voir au-dedans des choses et des êtres, et y lire le divin. Dans son regard, elle a pu refléter ce qu'elle discernait avec les yeux du cœur et les foules se sont mises à sa suite, fascinées. La vie chrétienne, n'est-ce pas s'éveiller à un autre regard ? Tous les domaines peuvent alors devenir support de vie intérieure, tout devient sacré, et surtout chaque homme, « clôture des merveilles de Dieu ». Ainsi se réalise dans les cœurs le Royaume et il devient perceptible.

Puisse Hildegarde nous inviter à laisser Dieu agir en nous, pour le bien de tous ceux que notre regard pourra émerveiller... La Civilisation de l'Amour est à l'œuvre aujourd'hui !

Tbilissi (Géorgie), 15 juin 2012,
en la fête du Sacré-Cœur

Quelques Antiennes d'Hildegarde de Bingen

Sed Diabolus : Mais le diable

*Sed Diabolus in invidia sua istud irrisit qua nullum opus Dei
intactum dimisit
qua nullum opus Dei intactum dimisit*

Mais le diable s'est moqué de cela dans sa jalousie Par laquelle il
ne laisse intacte aucune œuvre de Dieu, Par laquelle il ne laisse
intacte aucune œuvre de Dieu.

Et ideo puellae : Les vierges

*Et ideo puellae istae per summum virum sustentabantur Vexillatae
in regali prole virginiae naturae Et voici que ces jeunes filles ont été
nourries par le plus Grand des hommes, Parées selon la royale
descendance d'une virginale nature.*

Felix anima : La gloire des saints

*Felix anima, cujus corpus de terra est, quod tu cum peregrinatione
huius mundi conculcasti Unde divina rationalitate, quae te
speculum fecit, Coronata es.
Spiritus Sanctus fecit te habitaculum suum Unde divina
rationalitate, quae te speculum fecit, Coronata es.*

Âme bienheureuse, ton corps, tiré de la terre, Tu l'as broyé par ta pérégrination en ce monde, C'est pourquoi, par l'intelligence divine qui a fait de toi un miroir, Tu es couronnée !

L'Esprit Saint a fait de toi sa demeure,
C'est pourquoi par l'intelligence divine qui a fait de toi un miroir, Tu es couronnée !

**Laus Trinitati : Louange à la Trinité
(antienne dédié à la Trinité)**

Laus Trinitati, quae sonus et vita ac creatrix omnium in vita ipsorum est.

Et quae laus angelicae turbe et mirus splendor arcanorum quae hominibus ignota sunt, est, et quae in omnibus vita est.

Louange à la Trinité, à qui appartiennent le son et la vie, Elle est créatrice de tout ce en quoi règne la vie À elle, la louange de la multitude des anges Et la splendeur admirable des choses cachées, À elle, les mystères ignorés des hommes,
À elle, la vie en tous les êtres.

Caritas abundat : La Charité abonde (antienne dédiée à l'Esprit Saint) Caritas abundat in omnia, de imis excellentissima super sidera, atque amantissima in omnia, quia summo Regi osculum pacis dedit.

La charité abonde en toute chose,
Dans les profondeurs, elle excelle bien plus que les étoiles, Elle est pur amour en tous les êtres Car le Roi suprême lui a donné le baiser de paix.

O Pastor Animarum : Ô Pasteur des âmes
(antienne dédiée au Christ)

*O Pastor animarum, et o prima vox, per quam omnes creati sumus,
nunc tibi, tibi placeat, ut digneris nos liberare de miseriis et
languoribus nostris.*

Ô Pasteur des âmes, Première voix Par laquelle nous avons tous été
créés, Qu'il te plaise maintenant de daigner nous libérer De nos
misères et de nos langueurs.

De Spiritu Sancto : Esprit Saint
(antienne dédiée à l'Esprit Saint)

*Spiritus Sanctus vivificans vita, movens omnia, et radix est in omni
creatura, ac omnia de immunditia abluit, tergens crimina, ac ungit
vulnera, et sic est fulgens ac laudabilis vita, suscitans et resuscitans
omnia.*

Esprit Saint, vie vivifiante, anime tout et est la racine en toute
créature, Il lave de toute souillure en purifiant les crimes et il oint les
blessures, Afin que jaillisse la vie, admirable, Suscitant et ressuscitant
toute chose.

**O virtus Sapientiae : Ô force de la Sagesse (antienne dédiée au
Père et au Fils)**

*O virtus Sapientiae, quae circuiens circuisti comprehendendo omnia
in una via, quae habet vitam, tres alas habens, quarum una in altum
volat, et altera de terra sudat, et tertia undique volat.*

Laus tibi sit, sicut te decet, o Sapientia.

Ô force de la Sagesse,

Toi qui, en circulant, as tout circonvenu

Comprenant ainsi toute chose en une seule voie, Toi qui possèdes la
vie, tu es munie de trois ailes.

Par l'une d'elles, tu voles dans les hauteurs, Par une autre, tu
transpires de la terre,

Et par la troisième, tu voles en tout lieu.

Louange à toi, comme il te revient, ô Sagesse !

Prières de sainte Hildegarde

Prière à l'Esprit Saint

(cf. aussi celle qui est au début de cet ouvrage)

Ô Feu de l'Esprit Saint,

Loué sois-tu, toi qui œuvres au son des tambourins et des cithares.

Lorsque tu enflames l'esprit des hommes, Le tabernacle de leur âme
s'emplit de ta puissance.

Alors la volonté s'élève et suscite l'appétit de l'âme Et le désir de
Dieu devient son guide.

L'intelligence t'invoque par de doux chants Et te bâtit des temples de
sagesse

Qui s'exhalent en œuvres d'or.

Tu portes toujours l'épée qui tranche

Ce que le fruit du péché marque de son crime.

Quand la volonté et les désirs se perdent dans le brouillard, Et que
l'âme vole et tournoie de tous côtés, L'esprit demeure le lien de la
volonté et du désir.

Quand l'âme elle-même se dresse pour chercher à voir la pupille du
mal Et atteindre la gueule de la débauche, tu l'éprouves par le feu, Car
telle est ta volonté.

Quand la raison se laisse glisser sur la pente du mal, Tu la serres et la
resserres, et tu la fais revenir par toutes sortes d'épreuves, Car telle
est ta volonté.

Et si le mal ose lever contre toi son épée, Tu la lui retournes en plein cœur,

Comme tu l'as fait au premier Ange déchu, Dont tu jetas la tour d'orgueil au fond de l'enfer.

Mais tu as élevé ici une autre tour pour les publicains et les pécheurs Qui te confessent leurs péchés et leurs œuvres.

Toute créature te loue, vie de toute chose, Baume très précieux qui transfigures nos blessures béantes et souillées En pierres précieuses !

Daigne maintenant nous rassembler tous ensemble en Toi, Et diriger nos pas sur le chemin de la droiture. Amen.

Prière à la Vierge Marie

Salut, Enfant Généreuse, Glorieuse, Immaculée !

Pupille de chasteté, substance de sainteté, ô Plaisir de Dieu !

En toi s'est répandue l'effusion céleste

Par laquelle le Verbe souverain, en toi, a revêtu la chair.

Lys étincelant que Dieu admirait avant toute créature, Toi la plus belle et la plus douce, toi, en qui Dieu trouva sa complaisance Lorsqu'il déposa en toi toute l'ardeur de sa chaleur Pour que, de toi, Son Fils goûte le lait maternel.

Ton sein fut alors rempli d'allégresse,

Toute la symphonie céleste a résonné en toi.

Car, Vierge, tu portais le Fils de Dieu et ta pureté a été magnifiée en Dieu.

Tes entrailles se sont réjouies

Comme une herbe inondée de rosée recevant d'elle sa verdure.

Ainsi advint-il en ton sein, Mère de toute joie !

Que l'Église, désormais, resplendisse de joie, qu'elle retentisse en harmonie Chantant la Vierge toute douce, Marie l'admirable, la Mère

de Dieu ! Amen.

Appel à la protection divine

Ô Dieu, toi qui défends ceux qui croient en toi, Tiens-moi en sécurité
sous la protection de ta toute-puissance Pour qu'à l'abri de tes ailes,
je te prie et je t'adore dans l'action de grâce.

Jamais je ne lèverai les yeux vers une divinité qui me trahit et
m'ignore.

Délivre-moi donc de toute rébellion des esprits mauvais Qui me
tourmentent dans la convoitise de la chair.

Procure-moi la victoire définitive,

Afin que mon âme exulte en mon corps et que j'obtienne la vie
éternelle.

Pour obtenir les vertus

Je te suis dans la foi, ô Fils de Dieu, sur les pas de la vérité, Toi qui,
par ton humanité, as sauvé l'homme.

Ô toi à qui est soumis l'ordre de l'univers, Guide-moi jusqu'à la
plénitude de tes dons,

Pour qu'armé de ta force, j'avance de vertu en vertu.

Que sur le bon chemin, m'oubliant moi-même, Je me nourrisse des
vertus, m'en désaltère et y puise une force nouvelle.

Car le juste qui aime Dieu de cette manière N'éprouve aucun dégoût,
mais une constante félicité.

Délivrance

Seigneur mon Dieu, par ta Grâce et ta compassion, Lave-moi des
péchés qui me rongent,

Que jamais je ne te renie par endurcissement du cœur, Chasse loin de
moi la convoitise de la chair, Afin que, par la force de ta Grâce,
Mon corps embaume du parfum des œuvres bonnes.
Puisque mes mérites sont si pauvres, ô mon Dieu, Agis envers moi
selon ta bonté !

Louange

Louange à toi, ô Christ, Roi des Anges !
Qui es-tu, ô Dieu, qui, en ton cœur, as énoncé le grand décret Grâce
auquel la ruse du diable a été mise en échec ?
Qui es-tu pour qu'à présent les publicains et les pécheurs
Resplendissent en la bonté du Père ?

Pour cette merveille, louange à toi !
Père tout-puissant, Source de généreuse ardeur, Conduis tes fils
encore en voyage sur les flots, Donne à leur voile un vent favorable,
Jusqu'en la Céleste Jérusalem.

Ardent désir

Au Ciel, ma patrie, je rencontrerai ceux que tu as créés ; L'Amour de
Dieu, voilà toute ma joie.
Parvenir à la tour du désir brûlant, voilà mon seul désir.
Mon Dieu, je veux faire ce que tu veux que je fasse.
Grâce aux ailes de la bonne volonté,
Je veux voler au-dessus des étoiles du ciel pour accomplir ta volonté.
Je n'ai d'autre désir, d'autre souhait,
Je n'aspire qu'à ce qui est saint.

Mon Dieu, fais de moi ton instrument,
Que je résonne entre tes mains comme le tambourin de ton amour.

À la Vierge Marie

Ô Vierge, ô Diadème et Manteau pourpre du Roi, Fontaine scellée,
Fleur qui grandis et s'épanouis Si différemment d'Adam, le père des
hommes.

Salvatrice du genre humain,
Toi qui mis au monde la nouvelle Lumière, Rassemble aussi les
membres de ton Fils en une céleste harmonie.

Ô Glorieuse Mère de la sainte Médecine,
Par ton Fils immaculé, tu as adouci les plaies amères de la mort
Qu'engendra Ève pour le tourment des âmes.

Tu as anéanti la mort et bâti la maison de la vie.
Intercède pour nous auprès de ton Fils, Étoile de la mer !

Ô Médiatrice, Dispensatrice de vie, Joyau de nos fêtes, Tu es la plus
précieuse des joies qui n'auront pas de fin.
Prie pour nous, douce Vierge Marie.

Appendice : documents

1. Lettre de Jean-Paul II

**au cardinal Hermann Volk, évêque de Mayence,
à l'occasion du 800^e anniversaire
de la mort de sainte Hildegarde**

Lumière de son peuple et de son temps, sainte Hildegarde de Bingen resplendit de façon plus lumineuse en ces jours où nous célébrons le huit-centième anniversaire de son départ de ce monde ; elle était loin de sa malice et de ses péchés : poussée par l'amour du Christ, elle bénéficia de nombreuses grâces pour vivre dans l'éternité auprès de Dieu. C'est avec la joie au cœur que nous participons à cette commémoration, avec tous ceux qui admirent et vénèrent cette femme exemplaire. Puisque cette sainte a vécu longtemps et est morte dans ton diocèse, nous te chargeons, vénérable frère, d'être l'interprète et le messager de nos sentiments.

Personne n'ignore que la première gloire dont s'orne cette fleur de l'Allemagne est la sainteté de sa vie : dès l'âge de huit ans, cette enfant fut confiée aux moniales pour être instruite et elle-même suivit bientôt le chemin de la consécration à Dieu, chemin qu'elle parcourut avec passion et fidélité ; elle réunit des sœurs qui avaient le même désir et fonda de nouveaux monastères qui répandaient « *la bonne odeur du Christ* » (cf. 2 Co 2, 15).

Pourvue, dès sa tendre enfance, de dons spirituels extraordinaires, sainte Hildegarde pénétra dans les mystères de la théologie, de la médecine, de la musique et d'autres arts sur lesquels elle laissa de nombreux écrits et elle mit en lumière le rapport entre la rédemption et

la création.

Elle aima particulièrement l'Église ; toute brûlante de cet amour, elle n'hésita pas à sortir de son monastère en intrépide défenseur de la vérité et de la paix pour rencontrer les évêques, les autorités civiles et l'empereur lui-même, dialoguant sans crainte avec une foule de gens.

De santé toujours fragile, mais très vigoureuse grâce à sa force spirituelle, véritable « femme forte », elle fut appelée « la Prophétesse de l'Allemagne ». En cette année anniversaire, elle semble s'adresser avec passion aux chrétiens et aux non-chrétiens de son peuple. La vie et l'action de cette grande sainte enseignent que l'union à Dieu et l'accomplissement de la volonté divine sont des biens qu'il faut désirer ardemment, surtout pour ceux qui ont choisi la voie de la vocation religieuse : c'est à eux que je veux adresser les paroles de sainte Hildegarde : « Regardez bien et avancez sur le droit chemin. » (Ste Hildegarde, *Epist.* CXL : PL 197, 371)

Les chrétiens se sentiront encouragés à traduire dans la pratique de leur vie l'annonce évangélique pour notre époque. De plus, cette maîtresse de vie, pleine de Dieu, indique clairement que le monde ne peut être dirigé et administré avec justice que si on le considère comme la création du Père céleste, provident et plein d'amour. Enfin, avec la sollicitude qui a caractérisé son œuvre d'infatigable servante du Sauveur envers les nécessités spirituelles et matérielles de ses contemporains, elle invitera les hommes de bonne volonté de notre temps à aider les frères et sœurs qui sont en difficulté.

Je prie Dieu pour que d'abondants fruits spirituels soient produits par cette commémoration solennelle de sainte Hildegarde et à toi, vénérable frère, aux autres prélats, aux prêtres, aux fidèles qui viendront vénérer cette sainte, nous donnons la Bénédiction Apostolique, en témoignage de notre affection.

Vatican, 8 septembre 1979, le premier de notre pontificat.

2. Benoît XVI ; catéchèse du 16 mars 2006 : « La dette de reconnaissance envers les femmes »

Admirons tout ce que font les femmes dans l'Église, et justement pour les prêtres. Je peux seulement souligner que dans le premier Canon de la messe, je suis toujours impressionné par la prière spéciale pour les prêtres : *Nobis quoque peccatoribus* (« et nous aussi, pécheurs »). Voilà, dans cette humilité réaliste, nous, les prêtres, justement en tant que pécheurs, nous prions le Seigneur de nous aider à être ses serviteurs. Dans cette prière pour le prêtre, et précisément seulement là, apparaissent sept femmes qui entourent le prêtre. Elles manifestent comment les femmes croyantes nous aident sur notre chemin. Chacun de nous a certainement fait cette expérience. Et ainsi, l'Église a une grande dette de reconnaissance envers les femmes. [...]

Et justement, vous avez souligné qu'au niveau charismatique, les femmes ont fait tellement, j'oserais dire pour le gouvernement de l'Église, en commençant par les religieuses, par les sœurs des grands Pères de l'Église comme saint Ambroise, jusqu'aux grandes dames du Moyen Âge

sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse d'Avila – et jusqu'à Mère Teresa. Je dirais que ce secteur charismatique se distingue certainement du secteur ministériel au sens strict du terme, mais c'est une participation véritable et profonde au gouvernement de l'Église. [...]

Comment pourrait-on imaginer le gouvernement de l'Église sans cette contribution qui devient parfois très visible, comme lorsque sainte *Hildegarde* critique les évêques, ou comme lorsque sainte Brigitte et sainte Catherine de Sienne admonestent les papes et obtiennent leur retour à Rome ? C'est toujours un facteur déterminant, sans lequel l'Église ne peut pas vivre.

3. Benoît XVI ; catéchèse des 1er et 8 septembre 2010 : « Sainte Hildegarde de Bingen »

1. Chers frères et sœurs,

En 1988, à l'occasion de l'Année mariale, le vénérable Jean-Paul II a écrit une Lettre apostolique intitulée *Mulieris dignitatem*, traitant du rôle précieux que les femmes ont accompli et accomplissent dans la vie de l'Église. « L'Église

– y lit-on – rend grâce pour toutes les manifestations du génie féminin apparues au cours de l'histoire, dans tous les peuples et dans toutes les nations ; elle rend grâce pour tous les charismes dont l'Esprit Saint a doté les femmes dans l'histoire du Peuple de Dieu, pour toutes les victoires remportées grâce à leur foi, à leur espérance et à leur amour : elle rend grâce pour tous les fruits de la sainteté féminine. » (n° 31)

Également, au cours des siècles de l'histoire que nous appelons habituellement Moyen Âge, diverses figures de femmes se distinguent par la sainteté de leur vie et la richesse de leur enseignement. Aujourd'hui, je voudrais commencer à vous présenter l'une d'entre elles : sainte Hildegarde de Bingen, qui a vécu en Allemagne au XII^e siècle. Elle naquit en 1098 en Rhénanie, à Bermersheim, près d'Alzey, et mourut en 1179, à l'âge de 81 ans, en dépit de ses conditions de santé depuis toujours fragiles. Hildegarde appartenait à une famille noble et nombreuse, et dès sa naissance, elle fut vouée par ses parents au service de Dieu. À l'âge de huit ans, afin de recevoir une formation humaine et chrétienne appropriée, elle fut confiée aux soins de la maîtresse Judith de Sponheim, qui s'était retirée en clôture dans le monastère bénédictin Saint-Disibode. C'est ainsi que se forma un petit monastère féminin de clôture, qui suivait la Règle de saint Benoît.

Hildegarde reçut le voile des mains de l'évêque Othon de Bamberg et en 1136, à la mort de mère Judith, devenue supérieure de la communauté, ses consœurs l'appelèrent à lui succéder. Elle accomplit cette charge en mettant à profit ses dons de femme cultivée, spirituellement élevée et capable d'affronter avec compétence les aspects liés à l'organisation de la vie de clôture. Quelques années plus tard, notamment en raison du nombre croissant de jeunes femmes qui frappaient à la porte du monastère, Hildegarde fonda une autre communauté à Bingen, consacrée à saint Rupert, où elle passa le reste de sa vie. Le style avec lequel elle exerçait le ministère de l'autorité est exemplaire pour toute communauté religieuse : celui-ci suscitait une sainte émulation dans la pratique du bien, au point que, comme il ressort des témoignages de l'époque, la mère et les filles rivalisaient de zèle dans l'estime et le service réciproques.

Déjà au cours des années où elle était supérieure du monastère Saint-Disibode, Hildegarde avait commencé à dicter ses visions mystiques, qu'elle avait depuis un certain temps, à son conseiller spirituel, le moine Volmar, et à sa secrétaire, une consœur à laquelle elle était très affectonnée, Richardis de Strade. Comme cela est toujours le cas dans la vie des véritables mystiques, Hildegarde voulut se soumettre aussi à l'autorité de personnes sages pour discerner l'origine de ses visions, craignant qu'elles soient le fruit d'illusions et qu'elles ne viennent pas de Dieu. Elle s'adressa donc à la personne qui, à l'époque, bénéficiait de la plus haute estime dans l'Église : saint Bernard de Clairvaux. Celui-ci rassura et encouragea Hildegarde. Mais en 1147, elle reçut une autre approbation très importante. Le pape Eugène III, qui présidait un synode à Trêves, lut un texte dicté par Hildegarde, qui lui avait été présenté par l'archevêque Henri de Mayence. Le pape autorisa la mystique à écrire ses visions et à parler en public. À partir de ce moment, le prestige spirituel d'Hildegarde grandit toujours davantage, d'autant plus que ses contemporains lui attribuèrent le titre de « prophétesse teutonique

». Tel est, chers amis, le sceau d'une expérience authentique de l'Esprit Saint, source de tout charisme : la personne dépositaire de dons surnaturels ne s'en vante jamais, ne les affiche pas, et surtout, fait preuve d'une obéissance totale à l'autorité ecclésiale. En effet, chaque don accordé par l'Esprit Saint est destiné à l'édification de l'Église, et l'Église, à travers ses pasteurs, en reconnaît l'authenticité.

Cette grande femme « prophétesse » nous parle avec une grande actualité aujourd'hui aussi, à travers sa capacité courageuse à discerner les signes des temps, son amour pour la création, sa médecine, sa poésie, sa musique, qui est aujourd'hui reconstituée, son amour pour le Christ et pour son Église, qui souffrait aussi à cette époque, qui était blessée également à cette époque par les péchés des prêtres et des laïcs, et d'autant plus aimée comme corps du Christ. Ainsi sainte Hildegarde nous parle-t-elle.

2. Chers frères et sœurs,

Je voudrais aujourd'hui reprendre et poursuivre la réflexion sur sainte Hildegarde de Bingen, figure importante de femme au Moyen Âge, qui se distingua par sa sagesse spirituelle et la sainteté de sa vie. Les visions mystiques d'Hildegarde ressemblent à celles des prophètes de l'Ancien Testament : s'exprimant à travers les expressions culturelles et religieuses de son époque, elle interprétait les Saintes Écritures à la lumière de Dieu, les appliquant aux diverses circonstances de la vie. Ainsi, tous ceux qui l'écoutaient se sentaient exhortés à pratiquer un style d'existence chrétienne cohérent et engagé. Dans une lettre à saint Bernard, la mystique de Rhénanie confesse : « La vision envahit tout mon être : je ne vois plus avec les yeux du corps, mais elle m'apparaît dans l'esprit des mystères... Je connais la signification profonde de ce qui est exposé dans le psautier, dans l'Évangile, et d'autres livres, qui m'apparaissent en vision. Celle-ci

brûle comme une flamme dans ma poitrine et dans mon âme, et m'enseigne à comprendre en profondeur le texte. » (*Espitolarium pars prima* I-XC : CCCM 91)

Les visions mystiques d'Hildegarde sont riches de contenus théologiques. Elles font référence aux événements principaux de l'histoire du salut, et adoptent un langage principalement poétique et symbolique. Par exemple, dans son œuvre la plus célèbre, intitulée *Scivias*, c'est-à-dire « *Connais les voies* », elle résume en trente-cinq visions les événements de l'histoire du salut, de la création du monde à la fin des temps. Avec les traits caractéristiques de la sensibilité féminine, Hildegarde développe, précisément dans la partie centrale de son œuvre, le thème du mariage mystique entre Dieu et l'humanité réalisé dans l'Incarnation. Sur l'arbre de la Croix s'accomplissent les noces du Fils de Dieu avec l'Église, son épouse, emplie de grâce et rendue capable de donner à Dieu de nouveaux fils, dans l'amour de l'Esprit Saint (cf. *Visio tertia* : PL 197, 453c).

À partir de ces brèves évocations, nous voyons déjà que la théologie peut également recevoir une contribution particulière des femmes, car elles sont capables de parler de Dieu et des mystères de la foi à travers leur intelligence et leur sensibilité particulière. J'encourage donc toutes celles qui accomplissent ce service à l'accomplir avec un profond esprit ecclésial, en nourrissant leur réflexion à la prière et en puisant à la grande richesse, encore en partie inexplorée, de la tradition mystique médiévale, surtout celle représentée par des modèles lumineux, comme le fut précisément Hildegarde de Bingen.

La mystique rhénane est aussi l'auteur d'autres écrits, dont deux particulièrement importants parce qu'ils témoignent, comme le *Scivias*, de ses visions mystiques : ce sont le *Liber vitae meritorum* (*Livre des Mérites de la Vie*) et le *Liber divinorum operum* (*Livre des Œuvres divines*), appelé aussi *De operatione Dei*. Dans le premier est décrite une unique et vigoureuse vision de Dieu qui vivifie

l'univers par sa force et sa lumière. Hildegarde souligne la profonde relation entre l'homme et Dieu et nous rappelle que toute la création, dont l'homme est le sommet, reçoit la vie de la Trinité. Cet écrit est centré sur la relation entre les vertus et les vices, qui fait que l'être humain doit affronter chaque jour le défi des vices, qui l'éloignent dans son cheminement vers Dieu et les vertus, qui le favorisent. L'invitation est de s'éloigner du mal pour glorifier Dieu et pour entrer, après une existence vertueuse, dans la vie « toute de joie ». Dans la seconde œuvre, considérée par beaucoup comme son chef-d'œuvre, elle décrit encore la création dans son rapport avec Dieu et la place centrale de l'homme, en manifestant un fort christocentrisme au ton biblique et patristique. La sainte, qui présente cinq visions inspirées par le Prologue de l'évangile de saint Jean, rapporte les paroles que le Fils adresse au Père : « *Toute l'œuvre que tu as voulue et tu m'as confiée, je l'ai menée à bien, et voici que je suis en toi, et toi en moi, et que nous sommes un.* » (*Pars III, Visio X* : PL 197, 1025a)

Dans d'autres écrits, enfin, Hildegarde manifeste la multiplicité des intérêts et la vivacité culturelle des monastères féminins du Moyen Âge, à contre-courant des préjugés qui pèsent encore sur l'époque. Hildegarde s'occupa de médecine et de sciences naturelles, ainsi que de musique, étant dotée de talents artistiques. Elle composa aussi des hymnes, des antiennes et des chants, réunis sous le titre de *Symphonia Harmoniae Caelestium Revelationum* (*Symphonie de l'harmonie des révélations célestes*), qui étaient joyeusement interprétés dans ses monastères, diffusant un climat de sérénité, et qui sont également parvenus jusqu'à nous. Pour elle, la création tout entière est une symphonie de l'Esprit Saint, qui est en soi joie et jubilation.

La popularité dont Hildegarde était entourée poussait de nombreuses personnes à l'interpeller. C'est pour cette raison que nous disposons d'un grand nombre de ses lettres. Des communautés monastiques masculines et féminines, des évêques et des abbés s'adressaient à elle. De nombreuses réponses restent valables également pour nous. Par exemple, Hildegarde écrit

ce qui suit à une communauté religieuse féminine :

« La vie spirituelle doit faire l'objet de beaucoup de dévouement. Au début, la fatigue est amère. Car elle exige le renoncement aux manifestations extérieures, au plaisir de la chair et à d'autres choses semblables. Mais si elle se laisse fasciner par la sainteté, une âme sainte trouvera le mépris même du monde, doux et agréable. Il suffit seulement, avec intelligence, de veiller à ce que l'âme ne se fane pas. » (E. Gronau, *Hildegard. Vita di una donna profetica alle origini dell'età moderna*, Milan 1996, p. 402)

Et lorsque l'empereur Frédéric Barberousse fut à l'origine d'un schisme ecclésial opposant trois antipapes au pape légitime Alexandre III, Hildegarde, inspirée par ses visions, n'hésita pas à lui rappeler qu'il était, lui aussi, sujet au jugement de Dieu. Avec l'audace qui caractérise chaque prophète, elle écrivit à l'empereur ces mots de la part de Dieu :

« Attention, attention à cette mauvaise conduite des impies qui me méprisent ! Prête-moi attention, ô roi, si tu veux vivre ! Autrement mon épée te transpercera ! » (*ibid.*, p. 142.)

Avec l'autorité spirituelle dont elle était dotée, au cours des dernières années de sa vie, Hildegarde se mit en voyage, malgré son âge avancé et les conditions difficiles des déplacements, pour parler de Dieu aux populations. Tous l'écoutaient volontiers, même lorsqu'elle prenait un ton sévère : ils la considéraient comme une messagère envoyée par Dieu. Elle rappelait surtout les communautés monastiques et le clergé à une vie conforme à leur vocation. De manière particulière, Hildegarde s'opposa au mouvement des Cathares allemands. Ces derniers – à la lettre, cathares signifie « purs » – prônaient une réforme radicale de l'Église, en particulier pour combattre les abus du clergé. Elle leur reprocha sévèrement de vouloir renverser la nature même de l'Église, en leur rappelant qu'un véritable renouvellement de la communauté ecclésiale ne s'obtient pas tant avec le changement des structures qu'avec un esprit de pénitence

sincère et un chemin actif de conversion. Il s'agit là d'un message que nous ne devrions jamais oublier. Invoquons toujours l'Esprit Saint afin qu'il suscite dans l'Église des femmes saintes et courageuses, comme sainte Hildegarde de Bingen, qui, en valorisant les dons reçus par Dieu, apportent leur contribution précieuse et spécifique à la croissance spirituelle de nos communautés !

**4. Discours du pape Benoît XVI
au collège des Bernardins à l'occasion
de sa rencontre avec le monde de la culture,
Paris, 12 septembre 2008 :
« La vie monastique, aux origines de
la théologie occidentale et des racines
de la culture européenne »**

Chers amis,

Nous nous trouvons dans un lieu historique, lieu édifié par les fils de saint Bernard de Clairvaux...

J'aimerais vous parler ce soir des origines de la théologie occidentale et des racines de la culture européenne. J'ai mentionné en ouverture que le lieu où nous nous trouvons était emblématique. Il est lié à la culture monastique. De jeunes moines ont ici vécu pour s'initier profondément à leur vocation et pour bien vivre leur mission. Ce lieu évoque-t-il pour nous encore quelque chose ou n'y rencontrons-nous qu'un monde désormais révolu ? Pour pouvoir répondre, nous devons réfléchir un instant sur la nature même du monachisme occidental. De quoi s'agissait-il alors ? En considérant les fruits historiques du monachisme, nous pouvons dire qu'au cours de la grande fracture culturelle, provoquée par la migration des peuples et par la formation des nouveaux ordres étatiques, les

monastères furent des espaces où survécurent les trésors de l'antique culture et où, en puisant à ces derniers, se forma petit à petit une culture nouvelle. Comment cela s'est-il passé ? Quelle était la motivation des personnes qui se réunissaient en ces lieux ? Quels étaient leurs désirs ? Comment ont-elles vécu ?

Avant toute chose, il faut reconnaître avec beaucoup de réalisme que leur volonté n'était pas de créer une culture nouvelle ni de conserver une culture du passé. Leur motivation était beaucoup plus simple. Leur objectif était de chercher Dieu, *quaerere Deum*. Au milieu de la confusion de ces temps où rien ne semblait résister, les moines désiraient la chose la plus importante : s'appliquer à trouver ce qui a de la valeur et demeure toujours, trouver la Vie elle-même. Ils étaient à la recherche de Dieu. Des choses secondaires, ils voulaient passer aux réalités essentielles, à ce qui, seul, est vraiment important et sûr. On dit que leur être était tendu vers l'« eschatologie ». Mais cela ne doit pas être compris au sens chronologique du terme – comme s'ils vivaient les yeux tournés vers la fin du monde ou vers leur propre mort – mais au sens existentiel : derrière le provisoire, ils cherchaient le définitif. *Quaerere Deum* : comme ils étaient chrétiens, il ne s'agissait pas d'une aventure dans un désert sans chemin, d'une recherche dans l'obscurité absolue. Dieu lui-même a placé des bornes milliaires, mieux, il a aplani la voie, et leur tâche consistait à la trouver et à la suivre. Cette voie était sa Parole qui, dans les livres des Saintes Écritures, était offerte aux hommes. La recherche de Dieu requiert donc, intrinsèquement, une culture de la parole, ou, comme le disait Dom Jean Leclercq : eschatologie et grammaire sont dans le monachisme occidental indissociables l'une de l'autre (cf. *L'Amour des lettres et le désir de Dieu*, p. 14). Le désir de Dieu comprend l'amour des lettres, l'amour de la parole, son exploration dans toutes ses dimensions. Puisque, dans la parole biblique, Dieu est en chemin vers nous et nous vers Lui, ils devaient apprendre à pénétrer le secret de la langue, à la comprendre dans sa structure et dans ses usages.

Ainsi, en raison même de la recherche de Dieu, les sciences profanes, qui nous indiquent les chemins vers la langue, devenaient importantes. La bibliothèque faisait, à ce titre, partie intégrante du monastère tout comme l'école. Ces deux lieux ouvraient concrètement un chemin vers la parole. Saint Benoît appelle le monastère une *dominici servitii schola*, une école du service du Seigneur. L'école et la bibliothèque assuraient la formation de la raison et l'*eruditio*, sur la base de laquelle l'homme apprend à percevoir, au milieu des paroles, la Parole.

Pour avoir une vision d'ensemble de cette culture de la parole liée à la recherche de Dieu, nous devons faire un pas supplémentaire. La Parole qui ouvre le chemin de la recherche de Dieu et qui est elle-même ce chemin est une Parole qui donne naissance à une communauté. Elle remue certes jusqu'au fond d'elle-même chaque personne en particulier (cf. Ac 2, 37). Grégoire le Grand décrit cela comme une douleur forte et inattendue qui secoue notre âme somnolente et nous réveille pour nous rendre attentifs à Dieu (cf. Leclercq, *ibid.*, p. 35). Mais elle nous rend aussi attentifs les uns aux autres. La Parole ne conduit pas uniquement sur la voie d'une mystique individuelle, mais elle nous introduit dans la communauté de tous ceux qui cheminent dans la foi. C'est pourquoi il faut non seulement réfléchir sur la Parole, mais également la lire de façon juste. Tout comme à l'école rabbinique, chez les moines, la lecture accomplie par l'un d'eux est également un acte corporel. « Le plus souvent, quand *legere* et *lectio* sont employés sans spécification, ils désignent une activité qui, comme le chant et l'écriture, occupe tout le corps et tout l'esprit », dit à ce propos Dom Leclercq (*ibid.*, p. 21).

Il y a encore un autre pas à faire. La Parole de Dieu elle-même nous introduit dans un dialogue avec Lui. Le Dieu qui parle dans la Bible nous enseigne comment nous pouvons Lui parler. En particulier, dans le Livre des Psaumes, il nous donne les mots avec lesquels nous pouvons nous adresser à Lui. Dans ce dialogue, nous Lui présentons

notre vie, avec ses hauts et ses bas, et nous la transformons en un mouvement vers Lui. Les psaumes contiennent en plusieurs endroits des instructions sur la façon dont ils doivent être chantés et accompagnés par des instruments musicaux. Pour prier sur la base de la Parole de Dieu, la seule labialisation ne suffit pas, la musique est nécessaire. Deux chants de la liturgie chrétienne dérivent de textes bibliques qui les placent sur les lèvres des Anges : le Gloria qui est chanté une première fois par les Anges à la naissance de Jésus, et le Sanctus qui, selon Isaïe 6, est l'acclamation des Séraphins qui se tiennent dans la proximité immédiate de Dieu. Sous ce jour, la Liturgie chrétienne est une invitation à chanter avec les anges et à donner à la parole sa plus haute fonction. À ce sujet, écoutons encore une fois Jean Leclercq : « Les moines devaient trouver des accents qui traduisent le consentement de l'homme racheté aux mystères qu'il célèbre : les quelques chapiteaux de Cluny qui nous aient été conservés montrent les symboles christologiques des divers tons du chant. » (cf. *ibid.*, p. 229)

Pour saint Benoît, la règle déterminante de la prière et du chant des moines est la parole du Psaume : *Coram angelis psallam Tibi, Domine* – « en présence des anges, je veux te chanter, Seigneur » (cf. Ps 138, 1). Se trouve ici exprimée la conscience de chanter, dans la prière communautaire, en présence de toute la cour céleste, et donc d'être soumis à la mesure suprême : prier et chanter pour s'unir à la musique des esprits sublimes qui étaient considérés comme les auteurs de l'harmonie du cosmos, de la musique des sphères. Les moines, par leurs prières et leurs chants, doivent correspondre à la grandeur de la Parole qui leur est confiée, à son impératif de réelle beauté. De cette exigence capitale de parler avec Dieu et de Le chanter avec les mots qu'Il a Lui-même donnés est née la grande musique occidentale. Ce n'était pas là l'œuvre d'une « créativité » personnelle où l'individu, prenant comme critère essentiel la représentation de son propre moi, s'érige un monument à lui-même. Il s'agissait plutôt de reconnaître

attentivement avec les « oreilles du cœur » les lois constitutives de l'harmonie musicale de la création, les formes essentielles de la musique émise par le Créateur dans le monde et en l'homme, et d'inventer une musique digne de Dieu qui soit, en même temps, authentiquement digne de l'homme et qui proclame hautement cette dignité.

Enfin, pour s'efforcer de saisir cette culture monastique occidentale de la parole, qui s'est développée à partir de la quête intérieure de Dieu, il faut au moins faire une brève allusion à la particularité du Livre ou des Livres par lesquels cette Parole est parvenue jusqu'aux moines. Vue sous un aspect purement historique ou littéraire, la Bible n'est pas un simple livre, mais un recueil de textes littéraires dont la rédaction s'étend sur plus d'un millénaire et dont les différents livres ne sont pas facilement repérables comme constituant un corpus unifié. Au contraire, des tensions visibles existent entre eux. C'est déjà le cas dans la Bible d'Israël, que nous, chrétiens, appelons l'Ancien Testament. Ça l'est plus encore quand nous, chrétiens, lions le Nouveau Testament et ses écrits à la Bible d'Israël en l'interprétant comme chemin vers le Christ. Avec raison, dans le Nouveau Testament, la Bible n'est pas de façon habituelle appelée « l'Écriture », mais « les Écritures » qui, cependant, seront ensuite considérées dans leur ensemble comme l'unique Parole de Dieu qui nous est adressée. Ce pluriel souligne déjà clairement que la Parole de Dieu nous parvient seulement à travers la parole humaine, à travers des paroles humaines, c'est-à-dire que Dieu nous parle seulement dans l'humanité des hommes, et à travers leurs paroles et leur histoire. Cela signifie, ensuite, que l'aspect divin de la Parole et des paroles n'est pas immédiatement perceptible. Pour le dire de façon moderne : l'unité des livres bibliques et le caractère divin de leurs paroles ne sont pas saisissables d'un point de vue purement historique. L'élément historique se présente dans le multiple et l'humain. Ce qui explique la formulation d'un distique médiéval qui, à première vue, apparaît

déconcertant : *Littera gesta docet – quid credas allegoria...* (cf. Augustin de Dacie, *Rotulus pugillaris*, I). « La lettre enseigne les faits ; l'allégorie ce qu'il faut croire », c'est-à-dire l'interprétation christologique et pneumatique.

Nous pouvons exprimer tout cela d'une manière plus simple : l'Écriture a besoin de l'interprétation, et elle a besoin de la communauté où elle s'est formée et où elle est vécue. En elle seulement, elle a son unité et, en elle, se révèle le sens qui unifie le tout. Dit sous une autre forme : il existe des dimensions du sens de la Parole et des paroles qui se découvrent uniquement dans la communion vécue de cette Parole qui crée l'histoire. À travers la perception croissante de la pluralité de ses sens, la Parole n'est pas dévalorisée, mais elle apparaît, au contraire, dans toute sa grandeur et sa dignité. C'est pourquoi le *Catéchisme de l'Église catholique* peut affirmer avec raison que le christianisme n'est pas, au sens classique, seulement une religion du livre (cf. § 108). Le christianisme perçoit dans les paroles la Parole, le *Logos* lui-même, qui déploie son mystère à travers cette multiplicité. Cette structure particulière de la Bible est un défi toujours nouveau posé à chaque génération. Selon sa nature, elle exclut tout ce qu'on appelle aujourd'hui « fondamentalisme ». La Parole de Dieu, en effet, n'est jamais simplement présente dans la seule littéralité du texte. Pour l'atteindre, il faut un dépassement et un processus de compréhension qui se laisse guider par le mouvement intérieur de l'ensemble des textes et, à partir de là, doit devenir également un processus vital. Ce n'est que dans l'unité dynamique de leur ensemble que les nombreux livres ne forment qu'un Livre. La Parole de Dieu et son action dans le monde se révèlent dans la parole et dans l'histoire humaines.

Le caractère crucial de ce thème est éclairé par les écrits de saint Paul. Il a exprimé de manière radicale ce que signifient le dépassement de la lettre et sa compréhension holistique, dans la phrase : « *La lettre tue, mais l'Esprit donne la vie.* » (2 Co 3, 6) Et

encore : « *Là où est l'Esprit... là est la liberté.* » (2 Co 3, 17) Toutefois, la grandeur et l'ampleur de cette perception de la Parole biblique ne peuvent se comprendre que si l'on écoute saint Paul jusqu'au bout, en apprenant que cet Esprit libérateur a un nom et que, de ce fait, la liberté a une mesure intérieure : « *Le Seigneur, c'est l'Esprit, et là où l'Esprit du Seigneur est présent, là est la liberté.* » (2 Co 3, 17) L'Esprit qui rend libre ne se laisse pas réduire à l'idée ou à la vision personnelle de celui qui interprète. L'Esprit est Christ, et le Christ est le Seigneur qui nous montre le chemin. Avec cette parole sur l'Esprit et sur la liberté, un vaste horizon s'ouvre, mais en même temps, une limite claire est mise à l'arbitraire et à la subjectivité, limite qui oblige fortement l'individu tout comme la communauté et noue un lien supérieur à celui de la lettre du texte : le lien de l'intelligence et de l'amour. Cette tension entre le lien et la liberté, qui va bien au-delà du problème littéraire de l'interprétation de l'Écriture, a déterminé aussi la pensée et l'œuvre du monachisme et a profondément modelé la culture occidentale. Cette tension se présente à nouveau à notre génération comme un défi face aux deux pôles que sont, d'un côté, l'arbitraire subjectif, de l'autre, le fanatisme fondamentaliste. Si la culture européenne d'aujourd'hui comprenait désormais la liberté comme l'absence totale de liens, cela serait fatal et favoriserait inévitablement le fanatisme et l'arbitraire. L'absence de liens et l'arbitraire ne sont pas la liberté, mais sa destruction.

En considérant « l'école du service du Seigneur »

– comme saint Benoît appelait le monachisme –, nous avons jusqu'à présent porté notre attention prioritairement sur son orientation vers la parole, vers l'*ora*. Et, de fait, c'est à partir de là que se détermine l'ensemble de la vie monastique. Mais notre réflexion resterait incomplète si nous ne fixions pas aussi notre regard, au moins brièvement, sur la deuxième composante du monachisme, désignée par le terme *labora*. Dans le monde grec, le travail physique était considéré comme l'œuvre des esclaves. Le sage, l'homme vraiment

libre, se consacrait uniquement aux choses de l'esprit ; il abandonnait le travail physique, considéré comme une réalité inférieure, à ces hommes qui n'étaient pas supposés atteindre cette existence supérieure, celle de l'esprit. La tradition juive était très différente : tous les grands rabbins exerçaient parallèlement un métier artisanal. Paul, comme rabbi, puis comme héraut de l'Évangile aux Gentils, était un fabricant de tentes et il gagnait sa vie par le travail de ses mains. Il n'était pas une exception, mais il se situait dans la tradition commune du rabbinisme. Le monachisme chrétien a accueilli cette tradition : le travail manuel en est un élément constitutif. Dans sa *Regula*, Benoît ne parle pas au sens strict de l'école, même si l'enseignement et l'apprentissage – comme nous l'avons vu – étaient acquis dans les faits ; en revanche, il parle explicitement du travail (cf. chap. 48). Augustin avait fait de même en consacrant au travail des moines un livre particulier. Les chrétiens, s'inscrivant dans la tradition pratiquée depuis longtemps par le judaïsme, devaient, en outre, se sentir interpellés par la parole de Jésus dans l'évangile de Jean, où il défendait son action le jour du shabbat :

« Mon Père [...] est toujours à l'œuvre, et moi aussi je suis à l'œuvre. » (Jn 5, 17) Le monde gréco-romain ne connaissait aucun Dieu Créateur. La divinité suprême selon leur vision ne pouvait pas, pour ainsi dire, se salir les mains par la création de la matière. L'« ordonnancement » du monde était le fait du démiurge, une divinité subordonnée. Le Dieu de la Bible est bien différent : Lui, l'Un, le Dieu vivant et vrai, est également le Créateur. Dieu travaille, Il continue d'œuvrer dans et sur l'histoire des hommes. Et dans le Christ, Il entre comme Personne dans l'enfantement laborieux de l'histoire. « Mon Père est toujours à l'œuvre et moi aussi je suis à l'œuvre. » Dieu Lui-même est le Créateur du monde, et la création n'est pas encore achevée. Dieu travaille ! C'est ainsi que le travail des hommes devait apparaître comme une expression particulière de leur ressemblance avec Dieu qui rend l'homme participant à l'œuvre

créatrice de Dieu dans le monde. Sans cette culture du travail qui, avec la culture de la parole, constitue le monachisme, le développement de l'Europe, son *ethos* et sa conception du monde sont impensables. L'originalité de cet *ethos* devrait cependant faire comprendre que le travail et la détermination de l'histoire par l'homme sont une collaboration avec le Créateur, qui ont en Lui leur mesure. Là où cette mesure vient à manquer et là où l'homme s'élève lui-même au rang de créateur déiforme, la transformation du monde peut facilement aboutir à sa destruction.

Nous sommes partis de l'observation que, dans l'effondrement de l'ordre ancien et des antiques certitudes, l'attitude de fond des moines était le *quaerere Deum* – se mettre à la recherche de Dieu. C'est là, pourrions-nous dire, l'attitude vraiment philosophique : regarder au-delà des réalités pénultièmes et se mettre à la recherche des réalités ultimes qui sont vraies. Celui qui devenait moine s'engageait sur un chemin élevé et long, il était néanmoins déjà en possession de la direction : la Parole de la Bible dans laquelle il écoutait Dieu parler. Dès lors, il devait s'efforcer de Le comprendre pour pouvoir aller à Lui. Ainsi, le cheminement des moines, tout en restant impossible à évaluer dans sa progression, s'effectuait au cœur de la Parole reçue. La quête des moines comprend déjà en soi, dans une certaine mesure, sa résolution. Pour que cette recherche soit possible, il est nécessaire qu'il existe dans un premier temps un mouvement intérieur qui suscite non seulement la volonté de chercher, mais qui rende aussi crédible le fait que dans cette Parole se trouve un chemin de vie, un chemin de vie sur lequel Dieu va à la rencontre de l'homme pour lui permettre de venir à Sa rencontre. En d'autres termes, l'annonce de la Parole est nécessaire. Elle s'adresse à l'homme et forge en lui une conviction qui peut devenir vie. Afin que s'ouvre un chemin au cœur de la parole biblique en tant que Parole de Dieu, cette même Parole doit d'abord être annoncée ouvertement. L'expression classique de la nécessité pour la foi chrétienne de se rendre communicable aux autres se résume

dans une phrase de la Première Lettre de Pierre, que la théologie médiévale regardait comme le fondement biblique du travail des théologiens : « *Vous devez toujours être prêts à vous expliquer devant tous ceux qui vous demandent de rendre compte (logos) de l'espérance qui est en vous.* » (1 P 3, 15) (*Logos* doit devenir apologie, la Parole doit devenir réponse). De fait, les chrétiens de l'Église naissante ne considéraient pas leur annonce missionnaire comme une propagande qui devait servir à augmenter l'importance de leur groupe, mais comme une nécessité intrinsèque qui dérivait de la nature de leur foi. Le Dieu en qui ils croyaient était le Dieu de tous, le Dieu Un et Vrai qui s'était fait connaître au cours de l'histoire d'Israël et, finalement, à travers son Fils, apportant ainsi la réponse qui concernait tous les hommes et que, au plus profond d'eux-mêmes, tous attendent. L'universalité de Dieu et l'universalité de la raison ouverte à Lui constituaient pour eux la motivation et, à la fois, le devoir de l'annonce. Pour eux, la foi ne dépendait pas des habitudes culturelles, qui sont diverses selon les peuples, mais relevait du domaine de la vérité qui concerne, de manière égale, tous les hommes.

Le schéma fondamental de l'annonce chrétienne *ad extra* – aux hommes qui, par leurs questionnements, sont en recherche – se dessine dans le discours de saint Paul à l'Aréopage. N'oublions pas qu'à cette époque, l'Aréopage n'était pas une sorte d'académie où les esprits les plus savants se rencontraient pour discuter sur les sujets les plus élevés, mais un tribunal qui était compétent en matière de religion et qui devait s'opposer à l'intrusion de religions étrangères. C'est précisément ce dont on accuse Paul : « *On dirait un prêcheur de divinités étrangères.* » (Ac 17, 18) Ce à quoi Paul réplique : « *J'ai trouvé chez vous un autel portant cette inscription : "Au dieu inconnu". Or, ce que vous vénerez sans le connaître, je viens vous l'annoncer.* » (cf. Ac 17, 23) Paul n'annonce pas des dieux inconnus. Il annonce Celui que les hommes ignorent et pourtant connaissent : l'Inconnu-Connu. C'est Celui qu'ils cherchent, et dont, au fond, ils ont

connaissance et qui est cependant l'Inconnu et l'Inconnaissable. Au plus profond, la pensée et le sentiment humains savent de quelque manière que Dieu doit exister et qu'à l'origine de toutes choses, il doit y avoir non pas l'irrationalité, mais la Raison créatrice, non pas le hasard aveugle, mais la liberté. Toutefois, bien que tous les hommes le sachent d'une certaine façon – comme Paul le souligne dans la Lettre aux Romains (1, 21) – cette connaissance demeure ambiguë : un Dieu seulement pensé et élaboré par l'esprit humain n'est pas le vrai Dieu. Si Lui ne se montre pas, quoi que nous fassions, nous ne parvenons pas pleinement jusqu'à Lui. La nouveauté de l'annonce chrétienne est la possibilité de dire maintenant à tous les peuples : Il s'est montré, Lui personnellement. Et à présent, le chemin qui mène à Lui est ouvert. La nouveauté de l'annonce chrétienne réside en un fait : Dieu s'est révélé. Ce n'est pas un fait nu, mais un fait qui, lui-même, est *Logos* – présence de la Raison éternelle dans notre chair. *Verbum caro factum est* (Jn 1, 14) : il en est vraiment ainsi en réalité, à présent, le *Logos* est là, le *Logos* est présent au milieu de nous. C'est un fait rationnel. Cependant, l'humilité de la raison sera toujours nécessaire pour pouvoir l'accueillir. Il faut l'humilité de l'homme pour répondre à l'humilité de Dieu.

Sous de nombreux aspects, la situation actuelle est différente de celle que Paul a rencontrée à Athènes, mais, tout en étant différente, elle est aussi, en de nombreux points, très analogue. Nos villes ne sont plus remplies d'autels et d'images représentant de multiples divinités. Pour beaucoup, Dieu est vraiment devenu le grand Inconnu. Malgré tout, comme jadis où derrière les nombreuses représentations des dieux était cachée et présente la question du Dieu inconnu, de même, aujourd'hui, l'actuelle absence de Dieu est aussi tacitement hantée par la question qui Le concerne. *Quaerere Deum* – chercher Dieu et se laisser trouver par Lui : cela n'est pas moins nécessaire aujourd'hui que par le passé. Une culture purement positiviste, qui renverrait dans le domaine subjectif, comme non scientifique, la question concernant

Dieu, serait la capitulation de la raison, le renoncement à ses possibilités les plus élevées et donc un échec de l'humanisme, dont les conséquences ne pourraient être que graves. Ce qui a fondé la culture de l'Europe, la recherche de Dieu et la disponibilité à L'écouter, demeure aujourd'hui encore le fondement de toute culture véritable.

5. Lettre de sainte Hildegarde à saint Bernard

Saint Bernard vient de prêcher la Croisade à Vézelay en 1146, Hildegarde s'adresse à lui pour avoir l'appui de la plus grande autorité de son temps.

... Père, je suis très troublée par une vision qui m'a été manifestée par révélation divine. La vision envahit tout mon être : je ne vois plus avec les yeux du corps, mais elle m'apparaît dans l'esprit. Malheureuse, et même plus malheureuse dans ma condition de femme, j'ai vu dès l'enfance de grandes merveilles que ma langue n'a pas le pouvoir d'exprimer, mais que l'Esprit de Dieu m'a enseigné que je devais croire. Père très doux, dans votre bonté, veuillez répondre, à votre indigne servante, qui n'a jamais, depuis sa plus tendre enfance, vécu une heure sans anxiété. Dans votre piété et votre sagesse, regardez dans votre esprit, comme vous l'avez appris par l'Esprit Saint et, de votre cœur, apportez le réconfort à votre servante.

Grâce à cette vision qui brûle comme une flamme dans ma poitrine et dans mon âme, et m'enseigne à comprendre en profondeur le texte, j'ai une compréhension intime du Psautier, des Évangiles, et des autres livres saints qui m'apparaissent en vision. Néanmoins, je ne reçois

pas ces connaissances en allemand. En effet, je n'ai pas la moindre éducation, car je ne sais lire que sur le niveau le plus élémentaire, certainement sans analyse approfondie. Mais s'il vous plaît donnez-moi votre avis sur cette question, parce que je suis ignorante et sans formation dans le domaine extérieur, mais je suis seulement enseignée de l'intérieur, dans mon esprit. Aussi je m'adresse à vous parce que je ne doute pas de vous, et je me sens consolée de votre sagesse et de votre piété alors qu'il y a beaucoup d'erreurs chez les hommes, à ce que j'entends dire d'eux... Je veux, Père, que pour l'amour de Dieu, vous ayez souvenir de moi dans vos prières. Il y a deux ans, je vous ai vu dans une vision comme un homme qui regarde le soleil sans crainte, avec beaucoup d'audace. Alors j'ai pleuré car moi, je suis timide et sans audace... Bon et très doux Père, placez-moi dans votre âme, priez pour moi afin que je dise ce que je vois et ce que j'entends car j'ai de grandes souffrances en cette vision. Vous, vous êtes un aigle qui regarde le soleil... Je vous demande de mettre mes paroles en votre cœur afin que vous ne cessiez de regarder Dieu pour moi, car Lui-même vous veut à Lui en votre âme, et soyez fort dans les combats en Dieu.

6. Réponse de saint Bernard à sainte Hildegarde

Saint Bernard repousse avec modestie les louanges de l'abbesse ; il l'engage à reconnaître ce qu'elle doit à la grâce de Dieu et lui demande ses prières pour lui et pour les siens.

À sa très chère fille en Jésus-Christ, Hildegarde, le frère Bernard, abbé de Clairvaux, salut et tout ce que peut la prière d'un pécheur.

Il me semble que bien des personnes ont de mon mérite une opinion que le jugement de ma propre conscience est loin de ratifier ; leur sentiment n'ajoute rien au peu que je vaudrais réellement, il prouve seulement avec quelle légèreté jugent les hommes. Je me hâte de répondre à la douce et bonne lettre que vous avez eu la charité de m'écrire ; mais à cause des nombreuses affaires qui me pressent, je ne le ferai pas aussi longuement que je le voudrais. Je vous félicite des grâces dont Dieu se plaît à vous combler et de ce que vous les considérez

comme telles. Je vous rappelle qu'elles sont un don que vous ne sauriez recevoir avec trop de dévotion et d'humilité, car vous n'ignorez pas que « *Dieu résiste aux superbes et prodigue sa grâce aux humbles* » (Jac., IV, 6). C'est le conseil que je vous donne et la prière que je vous fais. D'ailleurs, quelle leçon et quels avis attendez-vous de moi, quand vous avez, au fond de votre âme, un maître intérieur qui vous parle sur toutes choses avec onction ? On dit en effet que l'Esprit Saint vous découvre les secrets du ciel et vous révèle des choses qui passent la portée de l'homme. Aussi vous prierai-je et vous supplierai-je même instamment de vouloir bien vous souvenir devant Dieu de moi et de tous ceux qui me sont attachés par des liens spirituels ; car dans les moments où votre esprit s'unit à Dieu, je ne doute pas que vous ne puissiez nous être d'un grand secours et d'un puissant appui auprès de lui, puisque l'Apôtre nous assure que « *la prière assidue du juste peut beaucoup sur Dieu* » (Jac., V, 16). Quant à moi, je ne cesse de demander au Seigneur pour vous qu'il vous affermisse dans le bien, éclaire votre âme et vous fasse parvenir au bonheur éternel, de peur que ceux qui mettent leur espérance en Dieu ne fussent exposés à chanceler dans la voie du salut s'ils vous voyaient chanceler vous-même ; qu'ils soient au contraire raffermis dans le bien et ne cessent de marcher de perfection en perfection à la vue des grâces et des bénédictions dont le Ciel vous comble.

7. Lettre de sainte Hildegarde au pape Eugène III

Ô doux père, moi qui ne suis rien qu'une pauvrete, j'ai écrit pour toi ce que Dieu a bien voulu m'apprendre en une véritable vision sous inspiration mystique.

Ô Père fulgurant, tu es venu personnellement sur notre terre, comme Dieu l'a prévu ; tu t'es penché sur les écrits de véritables visions, telles que la lumière vivante me les a enseignées et tu les as entendues dans les embrassements de ton cœur.

Une partie de ces écrits est à présent achevée, mais cette lumière ne m'a pas abandonnée : elle brûle en mon âme, telle que je l'ai reçue dès ma première enfance. C'est pourquoi aujourd'hui je t'envoie cette lettre sur l'authentique admonition de Dieu. Mon âme désire encore que la lumière de la lumière brille en toi, qu'elle purifie ton regard,

qu'elle exalte ton esprit selon l'intention de ces écrits, et qu'ainsi ton âme soit couronnée comme il plaît à Dieu ; beaucoup de gens spécialistes en choses charnelles et à l'esprit plein d'indécision les critiquent à cause de la pauvreté de mon être, moi qui fus créée seulement à partir de la côte d'Adam et qui suis inculte en choses philosophiques.

Toi, père des pèlerins, écoute Celui qui est : un roi valeureux est assis dans son palais, entouré de solides colonnes ; elles portent des ceintures d'or, et de nombreuses perles et pierres précieuses les parent somptueusement. Mais ce qui a plu au roi, ce fut de toucher une humble plume pour qu'elle puisse voler, miraculeusement portée par un vent puissant qui l'empêcherait de tomber.

Celui qui est lumière vivant dans les cieux, brillant dans les ténèbres sans rester caché au plus profond du cœur de ceux qui l'écoutent, s'adresse à nouveau à toi à présent : apprête cet écrit pour qu'il soit accepté par ceux qui me recevront, donne-lui une viridité dont la sève soit douce au palais, donne-lui des racines pour que ses branches et son feuillage se déploient comme des ailes contre le diable, alors tu vivras éternellement. Prends garde de ne pas mépriser ces mystères divins, car ils sont nécessaires, de cette nécessité qui se cache en se voilant et qui n'apparaît pas encore au grand jour. Puissest-tu répandre un parfum exquis et embaumé et ne pas te lasser sur le droit chemin.

8. Lettre du pape Eugène III à sainte Hildegarde

Nous admirons, ma fille, et nous admirons au-delà de ce qu'on peut croire, que Dieu montre en notre temps de nouveaux miracles, et cela lorsqu'il répand sur toi Son Esprit au point que l'on dit que tu vois, comprends et expose de nombreux secrets. Nous avons appris cela de personnes véridiques qui disent t'avoir vue et entendue. Mais que devons-nous dire à ce propos, nous qui possédons la clé de la

science, de façon à ce que nous puissions fermer et ouvrir, et qui avons par sottise négligé prudemment de le faire. Nous te félicitons donc pour la grâce de Dieu. Nous te félicitons et nous adressons à ta dilection ceci pour que tu saches que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Donc conserve et garde cette grâce qui est en toi de façon à ce que tu puisses ressentir ce qui t'est apporté en esprit, et que tu le rapportes en toute prudence chaque fois que tu l'entends [...]. « *Ouvre ta bouche et je l'emplirai.* » (Ps 70)

Ce que tu nous as fait savoir du lieu que tu as prévu en esprit pour toi, cela, avec notre permission et notre bénédiction, et celle de ton évêque, soit, de façon à ce que là, tu vives régulièrement avec tes sœurs selon la règle de saint Benoît sous la clôture en ce lieu.

Chronologie

1098 : Hildegarde naît à Bermersheim près d'Alzey.

Vers 1112 : Tout enfant, Hildegarde entre dans la communauté dirigée par Jutta de Sponheim, dépendant du monastère du Disibodenberg, au confluent des rivières Nahe et Glan, affluents du Rhin (Palatinat).

1136 : Hildegarde est élue abbesse du couvent qui a pris de l'expansion.

1141 à 1151 : Hildegarde travaille à son œuvre : le *Scivias*, à de nombreuses compositions de chants et au drame lyrique *Ordo Virtutum*.

1147/48 : Synode de Trêves : le pape Eugène III approuve les écrits d'Hildegarde.

1150 : Après bien des combats pour l'indépendance de son couvent, Hildegarde s'installe avec vingt religieuses dans un nouveau monastère qu'elle fonde sur le Rupertsberg près de Bingen.

Entre 1158 et 1170 : En quatre voyages, Hildegarde prêche en public à plusieurs endroits : Mayence, Wurtzbourg, Bamberg, Trêves, Metz et Cologne.

1158 à 1173 : Rédaction du *Liber Vitae Meritorum*, compilation des arts de la guérison et travail sur le *Liber Divinorum Operum*.

1165 : Hildegarde fonde un second cloître à Eibingen au-dessus de la ville de Rüdesheim.

1174/75 : Le moine Gottfried commence à écrire la *Vita* d'Hildegarde.

1178 : Conflit avec l'archevêché de Mayence : le couvent du Rupertsberg est frappé d'interdit.

17 septembre 1179 : Mort d'Hildegarde au Rupertsberg.

Vers 1180 à 1190 : Le moine Theoderich achève la Vie d'Hildegarde entamée par Gottfried.

Vers 1223 à 1237 : La procédure de canonisation d'Hildegarde est interrompue.

1632 : Le monastère du Rupertsberg est détruit lors de la guerre de Trente Ans.

1803 : Dissolution du monastère d'Eibingen (époque de la sécularisation).

17 septembre 1904 : Les Bénédictines de l'abbaye Saint-Gabriel de Prague s'installent dans la nouvelle abbaye Sainte-Hildegarde construite sur les lieux de l'ancien monastère d'Eibingen.

1978 à 1994 : Éditions critiques de textes de l'œuvre complète de sainte Hildegarde.

1979 : 800^e anniversaire de la mort de sainte Hildegarde, lettre du pape Jean-Paul II.

1997 à 1998 : 900^e anniversaire de la naissance de sainte Hildegarde.

2010 : Catéchèse du pape Benoît XVI sur sainte Hildegarde de Bingen.

10 mai 2012 : Benoît XVI étend à toute l'Église universelle le culte rendu à sainte Hildegarde de Bingen.

7 octobre 2012 : Benoît XVI proclame Hildegarde « Docteur de l'Église ».

BIBLIOGRAPHIE

Traduction des œuvres d'Hildegarde de Bingen

– *Scivias « Sache les voies » ou Livre des visions*, Présentation et traduction par Pierre Monat, 2^e édition, Sagesses chrétiennes, Éditions du Cerf, Paris 1996.

– *Livre des œuvres divines (visions)*, présenté et traduit par Bernard Gorceix, Spiritualités vivantes, Albin Michel, Paris 1982 (1989 édition de poche).

– *Le Livre des mérites de la vie*, Hildegarde de Bingen, traduction du latin par Lys-Marie Angibeaud, éditions Bénédictines, 2012.

Une autre édition de ce livre, présentée et annotée par le p. Pierre Dumoulin sort prochainement sous le titre : *Les mérites de la vie ou principes de psychologie chrétienne, sainte Hildegarde de Bingen (1098-1179)*. Traduction et mise en forme : Dr Michel TROUVÉ ; traduction conjointe : Jean-Louis MAIRE, Pr de lettres classiques ; Dr Michel TROUVÉ, Médecin ; Père Pierre DUMOULIN Dr en Théologie ; Avec la participation de Mme Michelle HARTEMANN, Pr agrégée de lettres classiques.

– *La Symphonie des harmonies célestes*, traduit du latin par Rebecca Lenoir et Christophe Carraud, présenté et annoté par Rébecca Lenoir. Éditions Jérôme Million, Grenoble 2003.

– *Le livre des subtilités des créatures divines ou Physica* (1151-1158) (t. I : « Les plantes, les Éléments, les pierres, les métaux » ; t. II : « Arbres, poissons, animaux, oiseaux », traduction Pierre Monat, Jérôme Millon, 1993-1996

– *Louanges* (présentation et traduction de ses poésies complètes, par Laurence Moulinier), bilingue, Paris, La Différence, 1990, 127 p. « Symphonie de l'harmonie des révélations célestes » (Symphonia

harmoniae celestium revelationum) – *Les causes et les remèdes (Liber compositae medicinae. Causae et curae)*, traduction Pierre Monat, Jérôme Millon, 2005.

– *Lettres (1146-1179)*, trad. Rebecca Lenoir, Jérôme Millon, 2007.

– *Hildegarde de Bingen, Chants et Lettres (choix)*, traduit du latin, présenté et annoté par L. Moulinier, dans *Voix de femmes au Moyen Age. Savoir, mystique, poésie, amour, sorcellerie XII^e-XV^e siècle*, dir. D. Régnier-Bohler, Paris : R. Laffont, 2006, p. 77-124.

Commentaires

– Laurence Moulinier, *L'Œuvre scientifique d'Hildegarde de Bingen*, Thèse, Université Paris-VIII, 1994

– Laurence Moulinier, *Le manuscrit perdu à Strasbourg. Enquête sur l'œuvre scientifique de Hildegarde*, Paris/Saint-Denis, Publications de la Sorbonne-Presses Universitaires de Vincennes, 1995

– Régine Pernoud, *Hildegarde de Bingen, conscience inspirée du XII^e siècle*, Éditions du Rocher 1994 ; édité par LGF - Livre de Poche 1996.

– Sylvain Gouguenheim, *La Sibylle du Rhin : Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Publications de la Sorbonne 1996.

– G. Epiney-Burgard et E. Zum Brunn, in : *Femmes Troubadours de Dieu*, introduction et chapitres 1 et 2, Brepols, 1988.

– Arnaud de La Croix, *Hildegarde de Bingen : la langue inconnue*, Alphée, 2008

– Sainte Hildegarde de Bingen, « Dieu est amour » n° 151, Pierre Téqui, Saint-Cénére, 1997.

Livres de pharmacologie (Choix de livres) – Dr Gottfried Hertzka, ... Voilà comment Dieu guérit, la médecine de sainte Hildegarde, nouvelle méthode de guérison par la nature. éd. Parvis, Hauteville (Suisse) 1987.

– G. Hertzka-W. Strehlow, *Manuel de la médecine de sainte*

Hildegarde, éd. Résiac, Montsûrs, 1989.

– G. Hertzka-W. Strehlow, *Médecine des pierres précieuses de sainte Hildegarde*, éd. Résiac, Montsûrs, 1990.

– W. Strehlow, *Hildegarde de Bingen. Prévention et guérison des maladies*, Ed. Dangles 2002.

– W. Strehlow, *La guérison du corps et de l'esprit selon Hildegarde de Bingen*, Ed. Dangles 2002. De nombreux autres livres de W. Strehlow sur les soins d'Hildegarde existent.

– Ellen Breindl, *Hildegarde de Bingen. Une vie, une œuvre, un art de guérir en âme et en corps*. Ed. Dangles, 2002.

– Daniel Maurin *La santé entre Ciel et Terre*, Ed Jouvence, 2001.

Discographie (Choix de CD audio) – Hildegard von Bingen :

***Canticles of Ecstasy*, Deutsche Harmonia Mundi, 1994.**

– *900 Years*, anthologie des œuvres de H. von Bingen, Deutsche Harmonia Mundi, 1998.

– *Ordo Virtutum*, CD audio - RCA, ensemble Sequentia, 1998.

– *Saints*, Hildegarde von Bingen - Barbara Thornton, Deutsche Harmonia Mundi 1998.

– *Chants de l'extase*, Hildegarde von Bingen - Sequentia, Dhm, 1994

– *Symphoniae* (Coll. Splendeurs), Hildegarde von Bingen - Sequentia, Dhm, 2004.

– *Heavenly Revelations*, Hildegard von Bingen - Oxford Camerata (sous la direction de Jeremy Summerly), Naxos (HNH International Ltd., 2001) code n° 8.550998.

– *Sequences & Hymns, A feather on breath of God*, Hildegard von Bingen - Gothic Voices (sous la direction de Christopher Page), Hypérion, 2001.

– *11,000 Virgins, Chants for the Feast of St-Ursula*, ensemble Anonymous 4, Deutsche Harmonia Mundi, 1997.

– *Celestial Harmonies : Responsories and Antiphons*, Hildegard von

Bingen - Oxford Camerata (sous la direction de Jeremy Summerly), Naxos, 2008.

– *Sponsa Regis : La victoire de la Vierge dans l'œuvre de Hildegard*, ensemble La Reverdie avec I Piccoli Cantori San Bartolo (sous la direction de Roberto Spremulli) Arcana, 1999.

Table des matières

- Couverture
- 4e de couverture
- Ouvrages du même auteur aux Editions des Béatitudes
- Copyright
- Titre
- Prière à l'Esprit Saint
- Introduction - Hildegarde, prophète pour le troisième millénaire
- CHAPITRE 1 - Hildegarde et son temps
- - 1. Rappels de la vie d'Hildegarde
 - 2. L'œuvre de sainte Hildegarde
- CHAPITRE 2 - Une vision intégrale de l'homme
- - 1. L'unité de l'être humain
 - 2. Le corps
 - 3. L'âme, atelier de l'esprit
 - 4. L'esprit, capable de Dieu

- 5. La maladie et la guérison : un appel à l'essentiel
- 6. Quelques textes
- CHAPITRE 3 - La place de l'homme dans l'univers : Énergie et énergies
- - 1. Dieu comme Énergie personnelle
 - 2. Les créatures spirituelles
 - 3. Les énergies cosmiques
 - 4. L'homme au centre de l'univers
 - 5. Le Christ, Homme-Dieu, centre de l'univers
 - 6. Médiums, magnétiseurs et autres...
- CHAPITRE 4 - Le Scivias, les chemins de Dieu
- - 1. La révélation et son approbation
 - 2. Manuscrits
 - 3. Le titre
 - 4. Une « somme théologique en images »
 - 5. Le plan du Scivias
 - 6. Résumé du contenu

- 7. Extraits du Scivias
- CHAPITRE 5 - Le Livre des Mérites de la Vie
- - 1. Garder sa viridité
 - 2. Vertus et vices
 - 3. Un enseignement spirituel et non seulement moral
 - 4. Une invitation au repentir et à la conversion
 - 5. Le plan du livre
 - 6. Extraits du Livre des Mérites de la Vie
- CHAPITRE 6 - Le Livre des Œuvres divines
- - 1. L'homme dans l'œuvre divine
 - 2. Plan et contenu du livre
 - 3. Extraits du Livre des Œuvres divines
- CHAPITRE 7 - À la recherche de l'harmonie perdue, de Grégoire de Nysse à Hildegarde de Bingen¹²
- - 1. Une « pensée musicale » chez Grégoire de Nysse et Hildegarde
 - 2. L'harmonie du Psautier, chez Grégoire et Hildegarde

- 3. Quatre types d'harmonies
 - 4. Le chrétien est musicien
- En guise de conclusion
- - UNE VISION DE L'HOMME POUR LE TROISIEME MILLENAIRE
 - UN MODE DE CONNAISSANCE A REDECOUVRIR
- Quelques Antiennes d'Hildegarde de Bingen
- Prières de sainte Hildegarde
- Appendice : documents
- Chronologie
- BIBLIOGRAPHIE
- Table des matières

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet : donner votre avis,
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information, consulter notre
catalogue complet, la présentation des auteurs, la revue de presse, le programme
des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr

Table des Matières

| | |
|---|----|
| Couverture | 2 |
| 4e de couverture | 3 |
| Ouvrages du même auteur aux Editions des Béatitudes : | 5 |
| Copyright | 6 |
| Titre | 7 |
| Prière à l'Esprit Saint | 8 |
| Introduction Hildegarde, prophète pour le troisième millénaire | 10 |
| CHAPITRE 1 - Hildegarde et son temps | 27 |
| 1. Rappels de la vie d'Hildegarde | 29 |
| 2. L'œuvre de sainte Hildegarde | 40 |
| CHAPITRE 2 - Une vision intégrale de l'homme | 55 |
| 1. L'unité de l'être humain | 57 |
| 2. Le corps | 59 |
| 3. L'âme, atelier de l'esprit | 61 |
| 4. L'esprit, capable de Dieu | 63 |
| 5. La maladie et la guérison : un appel à l'essentiel | 65 |
| 6. Quelques textes | 68 |
| CHAPITRE 3 - La place de l'homme dans l'univers : Énergie et énergies | 73 |
| 1. Dieu comme Énergie personnelle | 74 |
| 2. Les créatures spirituelles | 76 |

| | |
|---|------------|
| 3. Les énergies cosmiques | 78 |
| 4. L'homme au centre de l'univers | 82 |
| 5. Le Christ, Homme-Dieu, centre de l'univers | 85 |
| 6. Médiums, magnétiseurs et autres... | 88 |
| CHAPITRE 4 - Le Scivias, les chemins de Dieu | 92 |
| 1. La révélation et son approbation | 93 |
| 2. Manuscrits | 95 |
| 3. Le titre | 96 |
| 4. Une « somme théologique en images » | 97 |
| 5. Le plan du Scivias | 100 |
| 6. Résumé du contenu | 103 |
| 7. Extraits du Scivias | 120 |
| CHAPITRE 5 - Le Livre des Mérites de la Vie | 166 |
| 1. Garder sa viridité | 167 |
| 2. Vertus et vices | 168 |
| 3. Un enseignement spirituel et non seulement moral | 171 |
| 4. Une invitation au repentir et à la conversion | 174 |
| 5. Le plan du livre | 176 |
| 6. Extraits du Livre des Mérites de la Vie | 182 |
| CHAPITRE 6 - Le Livre des Œuvres divines | 228 |
| 1. L'homme dans l'œuvre divine | 229 |
| 2. Plan et contenu du livre | 230 |
| 3. Extraits du Livre des Œuvres divines | 240 |
| CHAPITRE 7 - À la recherche de l'harmonie perdue, de Grégoire de Nysse à Hildegarde de Bingen¹² | 277 |
| 1. Une « pensée musicale » chez Grégoire de Nysse et | |

| | |
|--|-----|
| Hildegarde | |
| 2. L'harmonie du Psautier, chez Grégoire et Hildegarde | 282 |
| 3. Quatre types d'harmonies | 286 |
| 4. Le chrétien est musicien | 298 |
| En guise de conclusion | 302 |
| UNE VISION DE L'HOMME POUR LE TROISIEME MILLENAIRE | 303 |
| UN MODE DE CONNAISSANCE A REDECOUVRIR | 309 |
| Quelques Antiennes d'Hildegarde de Bingen | 312 |
| Prières de sainte Hildegarde | 316 |
| Appendice : documents | 322 |
| Chronologie | 347 |
| BIBLIOGRAPHIE | 349 |
| Table des matières | 353 |